

Bque. du Mr.



LES NUITS DE PARIS, OU L'OBSERVATEUR NOCTURNE.

PAR M. RÉTIF DE LA BRETONE,

Auteur des Contemporaines, du Paysan & de la Paysane pervertis.

Nox & Amor, Vinumque nihil moderabile suadent:
Illa pudore vacat, Liber, Amorque metu. *Ovid.*

TROISIEME PARTIE.

A LONDRES;

Et se trouve

Chez les principaux Libraires de France.

1789.


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE



LES NUITS DE PARIS, OU L'OBSERVATEUR NOCTURNE.



LI NUIT.

Les Anniversaires.

J'Errais, occupé de Zefire, dont le travail du jour avoit suspendu le souvenir. Tout-à-coup je me dis à moi-même : — Voila douze ans qu'elle n'est plus, cette fille aimable & tendre, qui auroit fait le bonheur de ma vie ! Elle est morte sur le sein paternel, en croyant rendre le dernier soupir sur la bouche de son amant ! Jeune & tendre fleur, tombée sous la faulx de la mort, avant que d'être épanouie, tu ne fus qu'un éclair de mérite & de beauté ! je t'ai vu briller dans le nuage du malheur, pour retomber ensuite dans l'obscurité... de la mort ! O ma fille ! je vais célebrer ton anniversaire —! &

j'allai au coin de la rue des Bons-enfants. Mes yeux fixés sur la croisée où je la vis pour la premiere fois, se remplirent de larmes, que je répandis en silence... J'allai à la rue de Savoie, où Zefire avoit ensuite demeuré, où elle avoit fait le charme de ma vie, où je l'avois perdue, lorsqu'un homme me frappa sur le bras :

— Pourquoi pleurez-vous ! Je pleure ma fille... une fille chérie ! — ha ! il est donc des cœurs comme le mien ! il y a douze ans que mon fils est mort dans cet hôtel, à cette même heure, & je viens tous les ans l'y pleurer ! — Je vais aussi pleurer ma fille où elle est morte !

Je m'éloignai. J'allai pleurer Zefire ; & je pris la résolution de pleurer ceux qui me furent chers, à l'anniversaire de leur mort. Je ne lus rien à la Marquise : je lui fis l'histoire d'un Ami vertueux, que j'avois perdu quelque temps après Zefire.

La Fille et son Enfant.

Je m'en revins par le chemin ordinaire, sans excursion. Au bas du Pont-Marie, j'entendis marcher du côté du port au bled. Je prêtai l'oreille, & mes yeux perçans entrevirent le long des maisons une créature humaine habillée de blanc, qui s'avançoit de mon côté. J'entrai dans une petite rue obscure, qui aboutit à celle de la Mortellerie, & j'attendis qu'on passât. C'étoit une femme qui portoit quelque chose. Je la suivis de loin. Elle prit le Pont-Marie, le Quai d'Anjou, & parvint à la pointe orientale de l'isle.

J'entendis alors le cris d'un enfant. Je m'étois approché fort près, à la faveur du coude que fait l'hôtel Lambert : Je vis que

la malheureuse alloit jetter son enfant dans l'eau ! Je m'avançai vivement ; mais ne voulant pas la faire mourir, je lui dis avec douceur : — O ma chere ! que faites-vous ! venez, venez ! je puis vous sauver l'honneur, & la vie ! Venez ! emportons cet enfant ; nous trouverons quelqu'un de bon & de pitoyable, qui vous paiera pour le nourrir, sans que vous soyez exposée. — Je l'ammenai chez moi. Elle étoit tremblante, & m'obéissoit dans tout ce que je voulois. Lorsque nous fumes arrivés, je la fis coucher : Elle en avoit besoin : Je la réchauffai, en lui donnant du vin & du sucre, & je la tranquilisai de mon mieux. Elle étoit accouchée secrétement dans une chambre, seule, sans secours. Mon hôtesse que j'éveillai, arrangea l'enfant, & je fis passer la mere pour ma parente. Je dormis dans un mauvais fauteuil ; car je n'avois qu'un lit.

Le lendemain matin, la fille d'elle-même, me fit sa confidence.

— Je suis de province : mon pere & ma mere, gens pleins d'honneur, m'ont envoyée à Paris avec une de mes tantes, qui est en service, pour me mettre en apprentissage. On m'a placée chez une courtiere de la *rue des Cinq-Diamans*. C'est une très-honnête maîtresse. Je me liai avec une de mes compagnes, qui demanda quelquefois la permission de me mener avec elle le Dimanche chez ses parens, qui étoient de riches Brasseurs : aussi la demoiselle n'apprenoit-elle la couture, que pour se connoître en ouvrages de femme. Elle avoit un frere, très-beau garçon, qui fit attention à moi, malheureusement ! C'étoit un mau

vais ſujet ; mais je l'ignorois ; que vous dirai-je ? il me trompa... Un jour que j'étois chez ſes parens, avec ſa ſœur, il nous propoſa de reſter, pendant que ſa mere iroit à vêpres. Lorſque nous ne fumes que nous trois, il trouva un prétexte pour éloigner ma compagne : alors, ſans uſer de long diſcours, il ſe jetta ſur moi, me renverſa brutalement. & même me frappa... Il aſſouvit ſa paſſion... Il me dit enſuite, que ſi jamais j'en ouvrois la bouche, il me démentiroit, & me feroit punir. Je fus aſſez ſimple pour n'oſer parler, même à ſa ſœur; la pudeur me retenoit encore plus que la crainte. Je devins groſſe... Dès que le méchant fils du Braſſeur connut la ſituation où ſon attentat m'avoit miſe, il a dit à ſa ſœur, que j'étois une fille peu ſage, & qu'il lui défendoit de me parler. Il engagea ſes parens à la retirer de chez la maîtreſſe, & je ne la vis plus. J'étois ſans connoiſſances à Paris : ma faute, ſi elle avoit été ſçue de mon pere & de ma mere, leur eût donné la mort : c'eſt ce qui a fait, que me ſentant prête d'accoucher, j'avois reſolu d'expoſer plutôt ma vie, que de me découvrir. J'ai loué une chambre dans une maiſon de pauvres gens de la rue de la Mortellerie, j'y ai mis un lit de ſangle, & deux chaiſes ; & c'eſt-là que ce matin, ſeule, ſans ſécours, j'ai mis au monde cet enfant. Je me ſuis arrangée comme j'ai pu : mais je n'ai pas eu le cœur de lui ôter la vie. Enfin, à minuit, preſſée par la néceſſité ; me ſentant quelques forces, j'ai pris le parti de le porter dans un endroit déſert, pour le laiſſer ſous une porte cochere. — Ici, je vis qu'elle déguiſoit un peu ſon intention ; mais je fei-

guis de la croire : je lui dis seulement, qu'il y avoit une maison des enfans trouvés : que cependant je ne lui conseillois pas d'y mettre le sien ; que j'allois parler d'elle à une Dame respéctable, qui sauveroit son honneur, & qui lui donneroit la satisfaction d'élever elle même son enfant, sans que par la suite on sût qu'elle en étoit la mere. La pauvre fille pleura de joie. Je lui demandai, de quand elle avoit quitté sa maîtresse ?— Seulement d'hier. (me dit-elle.) Comme cette jeune fille étoit grande & bienfaite, elle avoit facilement caché sa situation.

Pour la premiere fois depuis notre connoissance, j'allois chez la Marquise dans le jour : comme je ne devois pas lui parler, un billet l'instruisit de ce que j'avois à lui dire : je le remis à la femme de chambre, qui m'apporta une réponse favorable : vers les six heures, c'est-à-dire, à la nuit fermée, une chaise à-porteurs arriva, j'y fis entrer la jeune fille, ayant son enfant dans ses bras ; je lui donnai un billet que les Porteurs m'avoient remis ; & elle alla où elle étoit envoyée. Je bénis Mad. de M***.

LII NUIT.

Le Frere jalousé.

JE sortis avant neuf heures, & je me rendis sur le champ dans le quartier de la Marquise. Mais comme elle n'étoit pas encore rentrée, je prolongeai ma course jusqu'à la rue du cimétiere Saint-Nicolas-des-Champs. Je marchai enséveli dans mes réflexions : car cet endroit ne m'étoit pas encore cher, comme il me l'a été depuis. Vers le milieu

de la rue, je vis un jeune homme assez bien mis, poussé hors d'une allée, dont la porte s'étoit ouverte bruyamment : on le jetta au milieu du ruisseau ; deux femmes, jeune & vieille, fort émues, étoient à la fenêtre du premier. Les expulseurs ne frapperent point, ils ne prononcerent pas une parole ; le jeune homme ne dit mot : ils rentrerent, refermérent la porte, & l'expulsé s'en alla.

Je le suivis : — On vous traite mal ! Il me regarda ; me mésura de la tête aux pieds ; & marcha sans me répondre. — Quel est cet homme ? (pensai-je :) & je ne l'observai plus que de loin. Il entra dans une maison de la rue Jean-Robert, & ferma la porte de l'allée. Je retournai sur mes pas : mais tout étant tranquille, je me rendis chez Mad. de M***.

— Vous allez aujourd'hui me lire la morale qu'Epimenide se fit exposer par Psammès ? (me dit la Marquise, en me voyant.) J'ouvris mon cahier, & je lus.

— Psammès, en cessant de parler, fit signe à un de ses fils (car il avoit emmené toute sa famille à Thèbes aux cent Portes,) d'avertir sa mere & ses sœurs de servir à manger. Epimenide, un moment après, vit entrer une femme âgée, suivie de trois jeunes filles parfaitement belles, qui portoient la premiere, du pain cuit sur la cendre ; la seconde, des fruits, & la troisieme, de l'eau. Elles servirent en silence, & se rétirerent à l'écart derriere un rideau. On soupa. Psammès fit la priere, ensuite les femmes s'enfermerent, & les hommes montérent se coucher sur la terrasse de la maison, sous des tentes de feuilles de palmier.

Le lendemain à l'aurore, les hommes se leverent pour aller faire un tour de promenade hors de la ville. Ils ne s'occuperent que de ce qui frappa leurs yeux. Psammès montra au prêtre grec l'épuisement du sol cultivé depuis trop long-temps, ou dégradé par une inondation, qui en avoit emporté la terre végétale, ne laissant que du sable dans toute la Thébaide. A leur retour, ils descendirent dans l'appartement le plus bas & le plus frais de la maison, où Psammés réprit la parole.

§ 19

MORALE DES EGYPTIENS.

Tout n'est présent à Thot, que parceque tout est pour lui dans un renouvellement continuel : c'est une circularité. Un Être qui circule, a du mouvement, mais il ne marche pas, soit qu'il tourne sur lui-même, comme Thot, ou autour d'un centre, comme tous les autres êtres : qui est toujours à-peu près à la même distance, ou qui doit y révenir par la tagente décrite, ne va pas, il se meurt : de même, tout ne seroit pas présent à Thot, quoiqu'il soit tout, si le passé, le présent, le futur ne formoient pas un cercle éternel. Une révolution complete, où tout est dissout, Soleils & planetes, n'est qu'un des mouvemens circulaires de Thot ; ou bien une expiration & une aspiration. C'est une vaste & majestueuse idée, propre à faire sentir l'immensité de Thot. La perfection morale consiste à imiter le grand Être, autant qu'il est possible à des émanations bornées telles que nous le sommes, par une unité de conduite, qui fasse

que les autres hommes soient sûrs de nous & de nos principes, au point de savoir invariablement ce qui résultera de leurs relations avec nous. C'est ce qu'on nomme solidité : nos usages stables, à nous autres, sont l'effet d'une profonde sagesse. Telle est l'introduction à l'exposition de notre morale.

Nos prêtres ont toujours Thot présent : ils savent qu'il est seul l'Être absolu, c'est-à-dire, qui soit par lui-même, sans être animé par un autre, & c'est à lui qu'ils attribuent tout. Les autres peuples n'ont que des notions partielles de la divinité, les Shoën seuls en ont une connoissance pure & entiere : Je vous l'exposai hier. Vous sentez que la morale d'un peuple qui se voit toujours en présence de la divinité, devroit être excellente : Cependant elle ne l'est que dans quelques individus intimement persuadés; tout le reste vit & se conduit, comme si chacun d'eux étoit seul dans le monde, & qu'on fût à soi même son origine & sa fin. Les prêtres Indiens prétendent qu'autrefois certains soleils en firent autant à l'égard de Thot, & qu'ils en furent punis d'une maniere terrible ! Soit que cette opinion des Brachmanes présente une allégorie; soit qu'elle n'ait pour fondement que le désordre causé sur une Planete par une Comete; soit que l'irrégularité apparente des Cometes ait fait imaginer, que c'étoient des sujets révoltés contre l'ordre éternel; soit enfin que l'on considere cette idée comme un récit historique, la doctrine en est utile, en ce qu'elle donne à entendre aux hommes combien ils doivent être attentifs à la présence de Thot, qui est l'ordre, & qui rem-

plit tout, & soumis à sa volonté, qui est la morale, qu'il nous dicte par notre raison ; car toute morale vient de la raison des hommes, laquelle leur est communiquée par la raison éternelle de Thot, au moyen de deux grands intermédiaires, le Soleil est notre Planete.

La Justice dans le Roi.

La morale donne les regles de conduite de l'homme avec lui-même, & avec ses semblables.

Avec lui-même : l'homme doit se comporter de façon, à se conserver estimable & sain. Avec les autres : il doit être toujours juste, & quelquefois bon : cependant il suffit d'être juste, Thot est juste, & n'a jamais de bonté, en donnant à ce dernier mot le sens ordinaire d'indulgence & de faveur ; parceque l'indulgence & la faveur sont un écart des régles. C'est pourquoi le gouvernement public doit être toujours juste & jamais bon. Mais c'est que la justice s'étend fort loin ! Il est obligé de secourir tout ce qui réclame son aide & de rendre heureux tout ce qui se trouve dans sa dépendance, non par une indulgence déplacée, mais par une justice stricte, semblable à celle de Thot, qui récompense toujours le bien, punisse toujours le mal par eux-mêmes. La bonté proprement dite, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, est un grand mal, dans un souverain ! consistera-t-elle à pardonner le crime ? mais alors, plus de sureté pour les honnêtes citoyens : consistera-t-elle à donner des gratifications en argent, en terres ? Mais le souverain n'est que le dispensateur des biens de l'état ; il prendra sur la

foule, souvent sur les nécessiteux, pour gorger un favori : un souverain cependant peut donner, mais seulement le nécessaire en biens à ceux qui l'auront mérité, en servant l'état, leurs concitoyens ; le souverain peut en outre leur accorder des honneurs, à proportion de leur héroïsme ; ce n'est pas bonté ; générosité que cela ; c'est justice. Le souverain ne peut être bon ou généreux, qu'à l'égard des étrangers vivans hors de ses états ; il ne leur doit rien, & tout ce qu'il fera pour eux, sera bonté, générosité, mais pour être juste en ce cas, il faut qu'il ait un but d'utilité pour son peuple, dans cette munificence, & ce but fait qu'elle rentre encore dans la justice ; il prépare des amis à sa nation.

DANS LES PARTICULIERS.

La justice, dans les particuliers, s'étend aussi fort loin ! journellement nous voyons qualifier de bons, des gens qui ne sont que justes ; heureux encore s'ils le sont tout-à-fait ! Je ne mets pas au nombre des bons, les riches, qui donnent au pauvre un superflu, qu'ils lui doivent : car c'est un point de la morale de nos prêtres, que dès qu'un homme a le double de ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance & celle de sa famille, il doit ce double aux autres hommes ; le leur donner, ce n'est pas bonté c'est justice. Un pere qui a beaucoup d'enfans, & qui les éléve avec soin, n'est pas bon, mais juste envers eux & envers la société : il travaille pour lui-même : car s'il les forme au bien, seul moyen de les rendre heureux, il en sera béni, secouru dans sa vieillesse : il sera honoré, considéré respecté par la so-

ciété : enfin comme un point de la doctrine de nos prêtres est, que la substance qui forme les hommes sur la terre n'augmente pas, mais change continuellement de forme, il s'ensuit, que les hommes d'aujourd'hui composeront les hommes qui existeront dans deux, trois, quatre, cinq générations: par conséquent les soins que nous donnons à former la génération qui nous succéde immédiatement, nous serons rendus. (*) Il est donc très-utile, dans toutes les instructions qu'on donne aux hommes, de substituer la justice à la bonté; parceque la première emporte plus fortement l'idée d'obligation; au lieu que la seconde paroît abandonnée à notre volonté. Faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent, est justice, & non pas bonté.

LA PROPRIÉTÉ.

Personne, dans l'état de société, n'est propriétaire exclusif de son bien, de ses talens, de sa vertu, de sa beauté, de sa force, de ses lumieres: par le pacte social, il a mis tout cela en commun: les maux, les abus, les vices ne viennent que de l'idée mal di-

(*) C'étoit alors la doctrine des sages d'Egypte: on sait que le dogme de l'immortalité de l'ame, n'y fut connu, pour la premiere fois, que sous les Ptolemées, & qu'on fut obligé d'en défendre l'enseignement, parceque les Egyptiens faciles à s'exalter, se tuoient eux-mêmes, dans l'espérance que dégagés des liens du corps ils jouiroient d'un sort plus heureux. Un autre opinion de quelques prêtres d'Egypte, étoit, que la terre ne produira des hommes, que jusqu'au moment où tout ce qu'elle contient de substance humaine sera épuisé. Alors les molécules ne serviroient qu'une fois.

gérée qu'ont les hommes, qu'ils sont propriétaires de quelque chose, dans l'état de sociabilité. On ne peut donner & retenir. Voyez les sociétés d'animaux vivans en commun, telles que celles des Castors & des Abeilles; nous pouvons les prendre pour modeles, malgré notre raison; parce que les animaux paroissent dirigés par une vue droite & unique: ce n'est pas que leur instinct soit plus sûr que notre raison: mais ils sont bornés; ils ne voient qu'une chose & n'en sont jamais détournés: les hommes au contraire ont une foule d'intérêts opposés, qui se croisent: voilà ce qui nous fait déraisonner; avec notre raison, nous ferions mieux que tous les animaux, si nous l'écoutions sans distraction.

— Voila une lumineuse! (dit Epimenide;) elle ne m'étoit pas encore venue! & j'ai souvent admiré la sureté de l'instinct, tandis que j'étois affligé de l'insuffisance de notre raison.

— Comme je vous le disois (réprit Psammès,) examinés les animaux vivans en société: personne dans ces républiques, ne possede rien exclusivement; tout est à tous; c'est une admirable fraternité. J'ai quelquefois examiné les Castors, qui commencent à disparoître du Nil, les Abeilles, les Fourmis, avec un plaisir attendrissant: j'enviois leur sort! Mais revenons... Tout le mal qui existe dans le monde vient de la propriété. C'est mal-à-propos qu'on la croit utile, pour donner aux hommes de l'énergie; il est d'autres moyens à lui substituer, & qui sont moins dangereux. Beaucoup d'Egyptiens parlent encore aujourd'hui avec horreur d'un ancien ministre qu'eurent autrefois les Parohs,

petits rois de la Basse-Egypte : ce ministre, par sa prudence, avoit amassé à vil prix, les grains dont on ne savoit que faire, pendant plusieurs années consécutives de fertilité, pour le vendre très-cher, durant une famine qui succeda. Il dépouilla, dit-on, les sujets de toute leurs propriétés, qu'ils céderent au Roi, lequel par là devint le seul propriétaire : pour moi, loin de blâmer ce ministre, je le loue ; il s'acheminoit vers la reforme que je desire ; il mettoit toutes les terres en commun ; puisque le Roi ne pouvoit que les donner à cultiver au peuple, à des conditions égales, & que ces conditions devoient tenir lieu de l'impôt, pour la défense du pays, les ouvrages publics, & le reste. Heureuse l'Egypte, si elle étoit restée dans l'état où l'on prétend que l'avoit mise l'hebreux Joussouph ! mais, hélas ! bientôt la propriété particuliere est revenue, avec tous ses abus ! elle a de nouveau isolé les hommes ; elle a produit l'ambition, l'orgueil, l'avarice, le vol, l'assassinat, la séduction de la femme & de la fille du pauvre ; c'est-à-dire, qu'elle a tout perdu.

§. 21.

MORALE PARTICULIERE.

La justice & la propriété forment ce qu'on peut appeller la morale générale ; nous pensons, nous autres Shoen des Misraïm, qu'on doit être toujours juste, rarement bon, & qu'il ne doit point y avoir de propriété particuliere. A présent je vais vous exposer notre morale intérieure & de détail, pour ainsi dire, applicable à toutes les actions

de la vie. Pour cela je vais traiter successivement & suivant l'ordre naturel, de tous les devoirs de l'homme, en commençant à la premiere époque, & finissant à la derniere, qui est la cessation de l'individualité.

L'amour est la source de la vie, & je commence par lui : notre morale, relativement à cette passion sublime est fondée sur la saine raison. Procréer son semblable est un devoir sacré, dont rien ne dispense. S'attacher à une femme, ou la femme à l'homme, est un devoir collatéral de celui-là, pour les Êtres raisonnables vivans en société. Eloigner forcement l'homme de la femme, ou la femme de l'homme, il n'importe par quel moyen, est un crime égal à l'homicide. L'amour physique est le plus grand des biens & la plus belle des facultés; l'amour moral la premiere des vertus. C'est par l'amour, sous ces deux rapports, que l'homme ressemble à Thot producteur : par l'amour physique, l'être vivant participe virtuellement, & d'une maniere aussi libre qu'éclairée, à l'intégrité de l'univers : par l'amour moral ou la tendresse, l'homme surtout éprouve un sentiment délicieux, qui le rapproche infiniment de la felicité suprême de Thot : il s'attache à un autre Être, destinés par la nature à ne faire qu'un avec lui & à le reproduire. Dans nos idées morales & religieuses, les deux sexes s'aiment, s'honorent, se chérissent, & c'est le plus grand des crimes, un crime de lèse-divinité, que de les outrager, de les dégrader : l'homme voit dans la femme l'Être sacré dans lequel il doit déposer un nouveau centre de vie semblable à lui ou à elle : elle est le seul

seul Être dans la nature, qui puisse le perpétuer avec pureté : aussi nos anciens honoroient-ils les femmes, les protégoient-ils de la maniere la plus tendre ; tandis que vous autres Grecs, opresseurs barbares, on vous voyoit violer & réduire en esclavage, les êtres intéressans & foible, chargés d'entretenir votre nation parmi les peuples de la terre. Nous au contraire, lorsque nous voyons une femme, nous sommes pénetré d'un saint respect, & si elle est enceinte, c'est pour nous l'image d'Isis la feconde, c'est-à-dire de la divinité : si c'est une jeune & belle fille, ceux d'entre nous qui ont de la vertu, n'éprouvent pas des desirs déraisonnables ; mais ils sont transportés de joie, & disent : — Peut-être cette belle enfant recevra dans son sein un autre moi-même, le prolongement de mon existance, en devenant une des femmes de mon fils, de mon petit-fils... Et si nous ne sommes pas trop âgés, que nous soyons encore aimables, rien n'empêche que nous ne la prenions pour nous-mêmes : nous avons encore un autre sentiment ; c'est qu'un des points de notre doctrine étant, que tout ce qui est aujourd'hui sur la terre, y reviendra, il suit que nous referons jeunes & amans d'une jeune personne semblable à celle qui nous plaît : ce ne sera pas elle, vu que rien ne redeviendra individuellement le même ; mais la masse des Êtres toujours existante, & dont les formes ne sont pas infinies, se reforme sans cesse sur les mêmes moules ; nous referons donc un jour, de la masse totale ; mais cependant un peu plus nous-même qu'autre chose, parce qu'outre la cause générale, qui nous rendra necessairement à

la vie, avec la masse totale, notre filiation, qui fait que nous tenons un peu plus de nos peres que des autres hommes, fera que nous aurons de leurs habitudes; de leur figure & de leur façon de penser.

Mais si les hommes doivent respecter les femmes, combien celles-ci ne doivent-elles pas vénérer ceux-là! L'homme est la source de la vie & de la reproduction: la femme n'a point en elle-même cette source divine, elle n'a que la précieuse faculté du dévelopement. C'est ainsi, que par la plus belle des comparaisons, nous disons que l'homme ressemble au Soleil, source de vie, & la femme à la planete, sur laquelle & dans laquelle se fait le développement: autant le Soleil est plus excellent que la terre, autant l'homme est plus excellent que la femme. Qu'il en soit donc vénéré comme un Dieu; mais que l'homme honore la femme & la chérisse comme sa compagne nécessaire, aimable, délicieuse, comme procréée de lui, comme destinée à lui procurer des enfants, à lui donner des plaisirs au dessus de tous les plaisirs... les plus purs, les plus honorables, & des sentimens doux, encore plus délicieux que les plaisirs physiques.

§. 22.

TOUTE ACTION UTILE.

Un de nos premiers principes, en morale, c'est de n'y rien admettre que d'utile. Toute pratique, qui n'est qu'amusement & céremonie, & reprouvée: nous ne plantons pas un seul arbre stérile, sans une importante raison; nous ne faisons pas une action qui ne produise quelque chose; le repos ab-

folu eſt préférable à faire le rien. Ainſi nos plaiſirs publics ont une utilité, ſoit celle de l'exercice, ſoit celle de la morale : nos jeux ſont des courſes, la chaſſe, la pêche ou la notation, la conduite des chars & des bateaux ; nos ſpectacles ont un but abſolument moral, ce qui n'en ôte pas l'agrement. Je ſais que vous autres Grecs, vous avez les Olympiades, où tous les exercices ont un prix, & la comédie ſatyrique, très-utile dans un gouvernement comme le vôtre, où tous ſont contre un ; à moins que ce citoyen diſtingué ne ſe conſacre entierement au ſervice de la patrie, & même à l'utilité des particuliers : car il exiſte une grande regle dans le gouvernement républiquain, c'eſt que le citoyen diſtingué, d'homme libre qu'il étoit auparavant devient l'eſclave de tout le monde, ou odieux : c'eſt la raiſon pour laquelle la vertu eſt toujours plus apparente dans la république, que dans une monarchie comme la nôtre : la vie eſt plus belle dans une république, mais plus douce dans une monarchie : dans la premiere, on répond de ſon bonheur & de ſa gloire, de ſa conduite publique & particuliere, à tous citoyens : dans la ſeconde, on n'en répond à perſonne : il faut ſe rendre coupable d'une mauvaiſe action, pour être comptable même au ſouverain ; tant que vous ne faites que du bien, tout le monde vous loue ; des actions indifférentes, tout le monde ſe tait : voilà mon ſentiment ſur les deux eſpèces de gouvernement.

Quant aux cérémonies politiques ou réligieuſes, nous n'en avons aucunes de celles où le temps eſt perdu : & vous allez voir comme nos anciens moraliſtes ſe ſont arran-

gés en conséquence : le Roi ne paroît en public, qu'en deux occasions, au moment de la plus grande élévation des eaux du Nil, pour la constater & asseoir l'impôt d'après l'abondance, & au moment où les eaux rétirées, abandonnent la terre à la culture : le Roi donne le premier coup de bêche ; le premier des grands en donne deux à la suite ; le second trois ; le troisieme quatre ; le quatrieme cinq ; & ainsi de suite ; de sorte que la bêche, parvenue aux cultivateurs, ceux-ci, par leur position dans l'échelle de la société doivent labourer chacun un champ tout entier. Tous les égaux prennent la bêche en même-temps : ainsi le Roi l'a prise seul : le premier des officiers n'est pas unique comme le Roi, ils sont deux, qui la prennent ensemble, & ainsi de suite.

La Réligion.

Ce n'est pas tout : la réligion vient à l'aide de la politique : nous savons que l'hommage à la Divinité doit être continuel : mais nous n'avons pas voulu, comme chez les Indiens paresseux, que nos devoirs réligieux consumassent du temps & des hommes dans l'inaction : nous avons consacré tous les objets d'utilité, comme dons de la terre, ou d'Isis ; du Soleil, ou d'Osiris ; de Thot, ou de Dieu : le bled est honoré ; on prie Dieu, en le sémant, en le sarclant, en le moissonnant : nous avons consacré le Bœuf ; on honore Apis, en faisant paître son semblable, en le nourrissant, en le ménageant au travail ; On honore le bouc à Mendès, à cause de la grande utilité des Chevres : je sais que la superstition a été trop loin, en lui consacrant des filles... C'est l'origine de vos Sa-

tyres, de vos Égipans... Les herbes potageres, d'une si grande utilité dans un pays chaud & fertile comme le nôtre, sont honorées : on prie Dieu, en sémant & en récueillant les oignons, ainsi que les autres légumes. Nous avons consacrés les chats, à cause de leur utilité, parcequ'il se trouvoit des hommes stupides & méchans qui les détruisoient; nous prions Dieu, en les employant contre les rats, les autres animalcules nuisibles, & les reptiles, incommodes. Nous avons consacrés les chiens, par de semblables motifs, & pour engager les hommes à s'en faire accompagner sur les bords du Nil, parceque le chien sent la présence des crocodiles; ses aboiemens avertissent l'homme, outre que le crocodille se jette de préférence sur le chien, dont il est très-friand. Nous avons consacré le crocodille lui-même, afin d'honorer Thot, Osiris & Isis dans toutes leurs productions, mais d'une maniere utile comme vous allez voir : car nous rassemblons une ville entiere avec des clairons, des timbales, des trompettes plusieurs fois l'année sur les rives fréquentées par ce dangereux amphibie, pour les lui faire déserter : mais il falloit un appareil de joie, de fête, & de cérémonie réligieuse, pour attirer tout le peuple, & le retenir; la fréquentation des hommes éloigne les monstres, détruit les insectes, & fait disparoître les reptilles. Vous voyez par-là ce qui nous a fait consacrer l'Ibis, dévoreur des petits serpens dont fourmille cette contrée. Le peuple d'Egypte est léger, borné, grossier, supestitieux; il a fallu profiter de ses défauts même, pour lui être utile, & le rendre moins malheureux.

§ 23.

RÉCIPROCITÉ.

La base de notre morale n'est pas notre religion, quelque belle & quelqu'utile qu'elle soit : la raison est simple, c'est que la grande religion des sages, dont je vous ai montré la source dans notre physique, est trop pure pour le peuple, & qu'elle seroit sans effet sur lui : quant à la religion superstitieuse, elle n'est pas une base assez forte : nous n'avons donc présenté au peuple, & même à nos sages, qu'une seule base à la morale : mais elle est extrêmement solide ; c'est la réciprocité. En effet, à moins d'être fou, l'on ne peut se refuser à cette grande & belle vérité : FAIS CE QUE TU VOUDRAIS QU'ON TE FÎT : NE FAIS PAS CE QUE TU SERAIS FACHÉ QU'ON T'EUT FAIT. Dès l'enfance, nous parlons à nos éleves de la réciprocité ; nous la leur faisons continuellement sentir. S'il arrivoit qu'un enfant eût fait quelque chose de mal (ce qui est très-ordinaire en Egypte, où la nature humaine semble se rapprocher beaucoup de celle du singe par la malice,) l'instituteur a le plus grand soin, que le mal qu'il a fait, retombe naturellement sur lui, sans que la main de l'homme se fasse voir. Si l'enfant au contraire, a fait une bonne action, le maître a la plus grande attention, que la récompense soit immanquable. Il suit de là, que les enfans voient continuellement une providence qui les observe, en attendant qu'ils soient assez philosophes, pour sentir les effets naturels de la reciprocité. Nous faisons consister, nous-autres hommes faits,

toute la morale relative dans cette même reciprocité : non seulement aucun de nous ne se permet de faire ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fit ; mais il seme continuellement ses bienfaits sur les autres, comme sur un champ fertile, qui doit produire au centuple : & vous sentez combien, avec nos principes, ce champ doit effectivement rapporter ! vous en aurez des preuves, pendant notre séjour ici. Tous les prêtres d'Am & de Phallos, les Shoen & les Shotim, font continuellement du bien aux autres hommes, c'est-à-dire, qu'ils sont justes, car ils rendent & previennent ; on leur rend & on les prévient sans cesse : & voilà le seul moyen d"être heureux pendant cette courte existance individuelle, & celui de préparer le bonheur des existances futures : car nous serons hommes sur la terre, tant que notre planete produira des hommes ; ensuite, nous serons hommes dans notre soleil, où nous aurons une existance plus parfaite : puis, quand notre soleil sera absorbé par Thot, nous serons hommes dans Thot, c'est-à-dire, incomparablement plus parfaits : ensuite renvoyez par Thot dans les soleils, nous repasserons sur une comete, sur une planete, & nous recommencerons ainsi éternellement. Telle est la crisalide est verd dabord, ensuite papillon brillant : tout est type, tout est symbole dans la nature. Faisons donc le bien, par la reciprocité, puisque nous ne pouvons le faire sans travailler pour nous-mêmes : nous serons, & nous serons toujours ; nous sommes immortels, comme la nature ; mais nous changeons sans cesse, & comme elle, nous roulons dans le fleuve immense des metamorphoses.

Ainsi, la reciprocité a des effets, qui non seulement accasionnent le reflux de la bonne volonté des autres sur nous, mais encore notre bienveillance reflue sur nous-mêmes : tout ce que nous faisons aujourd'hui pour la postérité, en batissant des villes, plantant des arbres, & au moral, en faisant d'utiles découvertes, en promulguant de bonnes loix, en propageant les lumieres, nous le faisons non seulement pour nos enfans, sortis de nous, & prolongation de notre existance, mais pour nous-mêmes : car nos sages prétendent, que les hommes renaissent non seulement des débris des hommes, comme les planetes, renaissent des débris ; mais encore que les individus de notre famille renaissent sans cesse des mêmes individus : pourvu neanmoins, qu'autant, qu'il est possible, on se remarie avec ses parentes, & qu'on ne change pas de lieu. C'est pourquoi, il est louable chez nous d'épouser sa sœur, ou sa cousine germaine, ainsi que chez les Arabes & les Perses : il est ordonné, par cette raison, chez les Indiens, de se marier dans sa caste, & de n'en pas sortir ; il est ordonné, dans notre pays, & dans tous ceux qui sont bien policés, de rester dans sa patrie, & mourir en exil, est le plus grand des malheurs ; c'est une double mort : vous avez aussi cette idée, vous autres grecs, mais elle n'a qu'un fondement superficiel ; c'est pour avoir la sépulture, & passer la barque du Nocher du lac mœris ; vous n'étendez pas vos idées plus loin : au lieu que parmi nous, & chez les peuples que je vous ai nommés, c'est pour que nos parties matérielles & intellectuelles, dissoutes par la mort, se réunissent pour concou-

rir

rir à la formation de nos descendans, & à notre reproduction en eux. Nous regardons, en conséquence, le célibat, comme un grand crime! & la stérilité relative des femmes, ou l'impuissance des hommes (si elle existe,) comme un grand malheur! nous défendons qu'un mariage stérile puisse subsister; nous voulons que la femme non feconde passe d'un homme à un autre, jusqu'à ce qu'elle soit fecondée, ou qu'il soit prouvé qu'elle ne peut l'être: mais le cas: n'est encore jamais arrivé; toujours l'homme prétendu impuissant, de son côté, la femme crue stérile, du sien, ont eu des enfans, lorsqu'ils ont trouvé l'être, qui était leur vraie moitié physique. — Lycurgue l'a fait à Sparte (dit Epimenide.)

Nous savons que l'espéce humaine ne peut être excessivement multipliée, & qu'elle a un terme: mais nous savons aussi, que si la vie est un bien, c'est sur-tout pour l'être intelligent, & que nous ne pouvons mieux faire, que d'employer tout notre pouvoir à donner la vie aux molecules qui ont composé des hommes; c'est faire revivre tout le genre humain, autant qu'il est en nous, c'est assurer notre rénaissance, si nous parvenons, en inculquant ces maximes, à persuader aux hommes futurs de les suivre. Nous serons au nombre de ces hommes futurs; ils doivent nous intéresser.

LII NUIT.

§ 24.

Les Passions.

Un point important de la morale de nos sages, c'est l'usage des passions Nous ne pensons pas, comme les Gymnosophistes Indiens,

qu'il faut les anéantir, mais les surveiller, les régler, sans néanmoins y apporter trop de contention. La base de toutes les passions, c'est la sensibilité, qui s'exerce par deux passions principales, L'AMOUR, la HAINE, L'APPETIT, la REPULSION. Nos sages ont fait, sur deux colones, la liste des passions, à la tête de l'une est la mort AGREABLE : PENIBLE se trouve à la tête de l'autre : nos affections ainsi classées, se montent à près de 300 nuances, dont je vous donnerai la liste *

Les passions sont les effets de la sensibilité, la sensibilité elle-même, modifiée de toutes les manieres possibles. Lorsqu'une passion s'éléve, nos sages nous enseignent, non à l'empêcher de troubler l'équilibre, puisque par là, nous resterions dans un éternel & mortel répos, mais à prévenir l'excès : ainsi, nous ne condamnons pas la colere ; c'est un mouvement naturel, que la nature nous a donné dans sa sagesse ; mais nous empêchons que la colere ne nous fasse faire des actions mauvaises & irréparables : nous disons à nos éléves : la colere est bonne, puisqu'elle est un puissant ressort de la nature, pour repousser votre destruction : mais, si vous vous y abandonnez, au point de blesser, ou de tuer, vous faites un acte mauvais pour les autres, & nuisibles pour vous-même. La jalousie est bonne ; elle est donnée ; par la nature, comme un ressort ajouté à l'amour, afin de contribuer à la propagation : mais si la jalousie vous

* on ne la placera pas ici, parce qu'elle se trouve dans deux ouvrages publiés postérieurement à l'époque actuelle, dans L'ECOLE DES PERES, pp. 268, 269, du T. II, & pareillement dans le T. II du nouvel ABEILLARD, 237, 248.

fait poignarder votre femme, elle est mauvaise, & va contre le but de la nature, qui ne vous l'a donnée, que pour écarter vos rivaux, & vous faire travailler à vous rendre plus aimable qu'eux. L'envie est bonne: c'est un sentiment de douleur très naturel, de compassion pour nous-mêmes, d'irritation secrette, en voyant la prospérité d'autrui: mais si ce sentiment, que la nature a aussi donné au singe, ne nous porte pas à imiter, pour égaler, & qu'il nous fasse uniquement sécher de douleur, ou haïr l'heureux, en cherchant à la rabaisser, l'envie est nuisible, il faut la réprimer, & reduire l'envie à n'être qu'émulation. L'appetit charnel est bon, excellent; mais s'il nous porte à faire des excès destructifs, au viol, à la crapuleuse débauche, à la prostitution, il est le plus infame des vices. La haine est bonne; c'est un sentiment qui nous éloigne du mal, & de l'objet qui peut nous en faire; mais s'il nous portait à détester les hommes, à leur faire du mal, alors il nous perdrait nous-mêmes, en perdant les autres. L'amour, l'affection, ce que vous nommez la philantropie, est un bien sans doute: mais on peut en abuser, en aimant des objets ou des choses pernicieuses, & faire un très grand mal! on peut faire beaucoup de mal, en voulant être très bon; tel serait un Roi, qui voudroit rendre heureux tous ceux qui l'environnent, en les comblant de biens, & de pouvoir: il ne pourrait leur donner des biens qu'aux dépens de son peuple, & du pouvoir, qu'en dégradant plusieurs de ses sujets à être esclaves: un Roi qui veut être bon, ne le peut, qu'en rendant tous ses sujets également participans de sa bonne volonté... Je ne passerai pas en revue les autres passions; mais

je vais vous exposer une idée de nos prêtres qui éclaircit encore cette importante matiere.

L'homme a toutes les passions des animaux, au même degré de force : au lieu que dans les derniers, telle passion est prédominante. Je vais vous détailler cette idée.

Le tigre a bien une partie des passions comme l'appetit amoureux, la cruelle avidité, la ruse, & le reste : mais après l'appetit amoureux ; ou plutôt, en concurrence avec lui, l'avidité cruelle est sa passion prédominante, & il la sent avec une force inconcevable. Le lion a en outre le sentiment de sa puissance, la fierté : l'hyene, plus faible que le tigre, a la cruauté plus basse encore : le loup est couart & bassement vorace ; le renard est moins bas, plus alerte, va plus à découvert, quoique plus foible, & il a moins d'intelligence : l'ours est un espéce de singe grossier, mais très intelligent, qui a la colere, la reflexion, la vengeance raisonnée : le singe a particulierement la passion de l'émulation & de l'imitation, la malice qui est autre que la méchanceté ; il ressemble beaucoup à l'homme par les passions ! autant qu'il en approche par la figure: le chien a pour passion principale, dans l'état de domesticité, la flatterie, l'attachement, la fidélité, l'elefant, grand & puissant animal, a toutes les passions précédentes, excepté l'imitation du singe ; mais il a de plus que ce dernier, la pudeur : le castor a le raisonnement, l'entente, l'esprit & le goût de socieré, & il est destitué des passions qui peuvent le faire en mesuser : la brebis & le lievre ont la crainte & la terreur au plus haut degré.

Il n'est donc pas une passion qui ne soit dominante, dans quelques uns des animaux ; &

cette passion les absorbe, obture leur entendement, le raisonnement, la refléxion, au lieu que dans l'homme, toutes les passions sont mutuellement dans une juste équilibre ; à moins que volontairement, ou par foiblesse de constitution ; il ne se revale à la condition des brutes, en se laissant dominer par une passion unique, qui détruit l'équilibre : la brute n'est pas maîtresse d'être raisonnable : la passion prédominante, la domine nécéssairement ; & c'est ce que dans le langage ordinaire, on nomme l'instinct : si la brute, toute brute qu'elle est, avait les secours des hommes, c'est-à-dire, la parole, les instructions d'autrui, l'expérience écrite, & le reste, elle pourroit quelquefois surmonter sa passion prédominante; & alors le tigre pourroit devenir doux, à un certain point : mais chaque individu est abandonné à lui-même, & n'a que ses propres sensations : & il le faut bien, pour que l'espéce qui tient le sceptre, l'homme, puisse le conserver : car si les elefans raisonnoient comme nous, il y a longtems qu'ils auroient détruit, ou asservi l'espéce humaine !

Mais nos sages agitent une autre question : est-ce la conformation des brutes, qui fait qu'elles ont une passion prédominante ? est-ce par un effet de leur organisation, qu'elles n'ont pas un langage communicatif, & la faculté de se transmettre leur expérience individuelle, comme les hommes se la donnent les uns aux autres ? Quelques Shotim disent, que c'est par un effet de l'organisation intérieure des animaux, & ils pensent, que si l'homme étoit détruit, il se retrouverait une sorte d'égalité sur la terre entre toutes les espéces : les Shoen, qui sont d'autres prêtres,

foutiennent au contraire, que si l'espèce humaine étoit détruite, le modérateur de l'animalité n'existant plus, la plus perfectible des autres espéces cessant d'être abatardie & réprimée, parviendroit petit à petit au raisonnement, au langage communicatif, aux métiers, aux arts : les animalistes prétendent que : dans ce cas, les carnivores, non réprimés, se multiplieroient prodigieusement, & finiroient par détruire tous les Herbivores, après quoi ils periroient eux-mêmes. Mais les matieristes se moquent de ce dernier sentiment ; ils disent, qu'il y auroit toujours équilibre, que les carnivores diminueroient à proportion des Herbivores, & qu'ils suivroient ainsi la même gradation, le nombre des dévoreurs ne pouvant jamais être que le millieme environ des individus à dévorer... Je reviens aux passions.

L'homme les a toutes, dans une sorte d'égalité ; l'une sert de contrepoids à l'autre : cependant : pour se déterminer à l'action, il faut, non pas qu'ils soient entrainé par une seule passion, comme les animaux, car alors il seroit brute, mais qu'il y ait un degré d'énergie dans telle ou telle passion, accasionnée par tel ou tel objet. Plus l'homme est homme, c'est-à-dire, éloigné de se laisser emporter par une seule passion ; plus il est sage, plus il est éloigné de la brute : & plus il est foible, plus sa vue morale est courte, moins il a de pouvoir sur lui-même ; & plus il est au dessous de la brute ; parce que celle-ci va machinalement, au lieu que l'homme emporté par une seule passion, a neanmoins des lumieres acquises, qui le rendent plus dangereux que l'animal : nous devinons toujours

ce dernier homme méchant & borné donne souvent l'échange.

L'effet de la morale, relativement aux passions, est d'aider les hommes à être hommes, en les éclairant, en les avertissant, en leur communiquant les lumieres des sages; Un homme averti que tel mets est dangéreux, ou s'abstient d'en manger, ou n'en prend que pour l'absolue nécéssité : de même, un homme, averti de la marche des passions, ne cherche pas à les détruire; il les modére à l'aide du rayon céleste de la raison; il les balance l'une par l'autre; il oppose au désir affrené de la vengeance, la crainte salutaire de la réaction de l'être trop puni : à la passion effrenée pour telle femme, les dangers physiques, moraux & civils auxquels il s'expose en la satisfaisant, la vue de la répresaille sur son épouse ou sur ses filles : à la convoitise du bien d'autrui, il oppose le désir de la conservation paisible de ce qu'il posséde; il a recours à la sage philosophie de la réciprocité. Car toute la science de la morale se réduit, à se comporter tellement, que les autres non seulement n'aient pas à se venger de nous, mais qu'ils soient rendus justes par notre exemple; qu'ils soient même rendus bienveuillans à notre égard, par la considération de notre philantropie universelle.

§. 25.

BUT DE LA MORALE.

Nos Sages ont appliqué la morale à nous-mêmes, aux peres, aux meres, aux enfans, aux anciens, aux Magistrats, aux Rois, à l'Etat, & aux inférieurs, c'est à-dire, aux esclaves.

Tout homme doit respecter son pere, comme l'image de Thot à son égard : sa mere, comme l'image d'Isis ou de la Terre : Il doit élever & cherir ses enfans, comme d'autres lui-même, & comme destinés à le réproduire un jour, par conséquent, comme devant être un jour ses peres : Il est obligé d'honorer les anciens, comme ses guides, comme des hommes qui ont contribué à son bien être, en défendant son pays, en y bâtissant des Villes, en y faisant des ouvrages, en rendant la justice, & le reste : La soumission & le respect pour les Magistrats sont essentiels pour l'ordre social, qu'il doit aimer, s'il est citoyen : Le Roi, chef de l'Etat, qui reünit tous les pouvoirs des peres dans sa main, pour le bonheur & la sureté de la Nation, est une sorte de Dieu visible, auquel on doit soumission, parce que si on ne la lui devoit pas, il n'y auroit plus de gouvernement : Un Roi, qui abuse de son pouvoir, est un monstre ; un peuple désobéissant est un composé d'êtres déraisonables, d'enfans indisciplinés, Qu'est-ce que le Roi ! c'est un homme dans la main duquel on a déposé l'autorité, la puissance, la majesté de toute la nation, afin qu'il exerçat plus vîte, plus efficaccement les deux premieres, & qu'il montrat la troisieme avec plusd'éclat. Se revolter, lui désobéir, ou seulement le mepriser, c'est une folie, une deraison : L'insubordination est le premier des vices généraux, toute nation chez laquelle le défaut de rapport existe entre l'homme en place, & le peuple, tombe dans l'anarchie, & devient méprisable... La morale est enfin apliquée à nous mêmes, pour nous conserver ; pour nous faire prendre tous les moyens de sureté, par la justice envers les autres ; par la subordination, le respect pour les loix, l'amour de la

patrie, qui est fondé sur tant de raison physique, outre les causes morales!

C'est à quoi se réduit toute notre moralité: avec elle & par elle, nous ne sommes ni faux, ni trompeurs, ni durs, ni plaideurs, ni voleurs, ni assassins, ni menteurs, ni séducteurs, ni médisans, ni calomniateurs, ni débauchés, ni parjures, ni délateurs, ni avares ou intéressés, ni prodigues ou dissipateurs, ni ambitieux, ni pleins d'orgueil, ni gourmands: & nous sommes justes, compatissans, obligeans, hospitaliers, pudiques, bons peres, bons maris, bons fils, bons citoyens, amis fideles: nous sommes pieux envers la divinité, laborieux; nous respectons les dons de la nature, & l'on ne nous voit jamais profaner les biens qu'elle nous prodigue. Puisse l'Egypte conserver à jamais les mœurs que nos sages lui ont données, & même les épurer encore! c'est alors qu'elle pourroit se dire parfaitement heureuse!

Epimenide fût enchanté de tout ce qu'il venoit d'entendre: car la Grece n'avoit pas encore produit socrate. Il remercia Psammes avec effusion de cœur; ils souperent ensemble, séparés de la femme & des filles du Prêtre de phallos par un simple rideau; elles donnoient les mets aux fils de Psammes, qui les servoient: puis ils allerent se coucher.

SECOND SOMMEIL D'EPIMENIDE.

Le lendemain, Psammes alla pour voir son hôte, qu'il devoit mener visiter les pyramides. Il le trouva plongé dans un profond sommeil. Il ne voulut pas l'éveiller: mais deux heures après, s'étant encore approché de lui, & s'appercevant qu'il respiroit à peine, que tous ses sens étoient dans un calme parfait, il fut surpris, émerveillé. Il attendit encore, & son

hôte ne s'éveilloit pas! La journée s'écoula. Le lendemain, Epimenide étoit dans le même état que la veille, frais, tranquille. Quinze jours se passerent, sans qu'il y eût aucun changement. Alors le sage d'Egypte ne douta pas que son hôte ne fût sujet à cette suspension de vie, & que ce ne fût un temperament particulier; car la nature est infiniment variée. Il ordonna en conséquence à ses fils, de le déposer doucement dans une chambre basse, saine & tranquille; & de veiller soigneusement à ce qu'il ne lui arrivât aucun accident. Ils s'y engagerent, & la promesse faite à un pere, étoit sacrée en Egypte.

Psammes mourut au bout de dix ans. Le fils aîné de Psammes mourut quarante ans après son pere, & chargea son fils aîné d'Epimenide, qui dormoit encore, & qui ne s'éveilla que la 150e. année de son sommeil, quelque temps après l'expédition de Cambise en Egypte. Il avoit été vendu comme une momie particuliere, & extrêmement précieuse, à un seigneur Persan; non par le petit fils de Psammes, qui avoit eté massacré, mais par des soldats, qui s'en étoient emparés dans le pillage. A son reveil, il se trouva dans un cabinet, enfermé dans une armoire grillée, dévoré de faim & de soif. Il brisa sa prison, ouvrit une porte, descendit à une cuisine dans la cour, & demanda quelque chose à manger. Il ne doutoit pas qu'il ne fût encore à Thebes; mais il soupçonnoit qu'il avoit dormi long temps, & que bien des choses étoient changées! Il parla égyptien aux cuisiniers Persans, qui, au lieu de lui répondre, s'enfuirent épouvantés. Epimenide, pressé par la faim, se mit à manger.

Cependant Hystaspe, son propriétaire, venoit d'être averti que sa belle momie venoit

de descendre, & vouloit manger. Il se rendit à la cuisine bien accompagné; il y trouva Epimenide mangeant & buvant. Hystaspe laissa du monde, pour garder la porte, alla voir l'armoire de sa momie, la trouva brisée, & revint considérer Epimenide, qui lui demanda en égyptien, s'il étoit fils ou petit fils de Psammes ? Personne ne le comprit. Epimenide parla grec. Il se trouva-là un esclave de sa nation, dont il fut entendu, & qui lui servit d'interprete Hystaspe fut étrangement surpris de ce que lui faisoit dire Epimenide ! Il crut que l'Esclave grec se moquoit de lui, & il fit chercher dans Ecbatane deux marchands grecs très renommés. L'un d'eux avoit entendu parler d'Epimenide ? après avoir assuré que l'Esclave n'en avoit pas imposé, il raconta ce qu'il savoit du grand pontife de Crete. Le prodige qui venoit d'arriver, rendit son recit croyable, desorte qu'Hystaspe se proposa de renvoyer Epimenide en Grece avec honneur. Mais le sage demanda, qu'on lui permit de voyager secretement. Il craignoit, en entassant merveille sur merveille, de passer pour un imposteur. Il obtint ce qu'il désiroit : Hystaspe lui fit présent d'une somme considerable, avec laquelle il parti de perse. Depuis le moment de son depart, on n'en entendit plus parler ; soit qu'il ait caché sa vie ; soit qu'étant retombé dans un troisieme sommeil, il ait peri par la méchanceté, ou l'ignorance de ceux entre les mains desquels il tomba. Cependant, il a couru quelques bruits à son sujet, dans differens temps : il en est qui disent qu'il fut Confucius en Chine, Zoroastre en Perse ; qu'il réparut long-temps après dans les indes, où il fut transporté dormant ; qu'il fut Mahomet, Saladin : un Genevois a osé dire, qu'il s'étoit

éveillé (Rousseau) : enfin un ameriquain, non moins hardi, a prétendu, que le sage, qu'on nomme Franklin, n'étoit pas l'Anglais, anciennement imprimeur, mais Epimenide à son sixieme reveil, si ressemblant à Benjamin, mort dans l'obscurité, qu'on le prit pour lui, & que l'ancien pontife de Jupiter a cru devoir profiter de cette erreur, dans ce siecle incredule. C'est comme si j'avois le front de vous assurer, que je suis moi-même Epimenide, & que c'est la raison pour laquelle je me souviens si bien de ses avantures, de sa physique & de sa philosophie.

La marquise sourit, en me témoignant combien cette lecture extraordinaire l'avoit interessée, & elle me demanda, si j'en avois d'autres ? — Je suis intarissable ! (lui repondis je) ; ainsi, madame, desirez ? — Vous êtes donc le véritable antidote de l'ennui & des vapeurs (reprit elle). A demain : nous continuerons nos entretiens, vos anecdotes, & notre lecture ; comme vous jugerez à propos de la faire ; je dois m'en rapporter à vous.

LA FILLE OUTRAGÉE.

En m'en revenant, je fus témoin d'une horrible avanture. Voici le fait. Une jeune fille du commun, fort jolie, étoit recherchée en mariage par un tailleur, fils de maître, mais pauvre : Ils s'aimoient tendrement. La jeune fille, qui étoit brocheuse travaillant chez une maîtresse, avoit sa chambre, & s'entretenoit ; quoique son pere & sa mere vecussent : mais c'est assez l'usage à Paris, dans la classe des ouvriers, d'abandonner leurs enfans à eux-mêmes, dès qu'ils peuvent se suffire. Ainsi la jeune Victoire étoit sa maîtresse. Le dimanche

elle alloit à la promenade avec son futur, de l'agrement de son pere & de sa mere : ces jeunes gens n'auroient pu que gagner à être écoutés : ils ne parloient que de la maniere dont ils se seconderoient mutuellement, & le reste. Un libertin, relieur de profession, & connaissance particuliere du jeune amant, voyoit avec des yeux jaloux un bonheur dont il n'étoit pas digne : il regardoit Cagnettet (c'est le nom du tailleur), comme un nigaud, & il disoit quelquefois, que c'étoit dommage, qu'il eût... une aussi jolie fille que Victoire. Le jour du crime & du malheur, la jeune personne passa devant le méchant, qui causoit avec deux ou trois semestres : elle étoit d'une propreté appetissante : le relieur la salua, & elle lui rendit le salut en rougissant ; mais avec un charmant sourire. Ce fut ce qui causa le mal. Le méchant interrogé par les semestres, quelle étoit cette jolie fille ! leur dit sa maniere de penser. Plusieurs vauriens ensemble s'enhardissent au crime : un des semestres, dit, qu'il falloit l'enganter (noble expression) ! Le méchant leur apprit qu'elle iroit sans doute à la promenade avec son Jocrisse. On fit un détestable complot. Les amans sans défiance allerent du côté du clos Payen : ils furent suivis. A la brune, comme ils s'en revenoient ils furent abordés par le méchant, qui se montra seul. Il les engagea si fortement à entrer dans un cabaret, qu'ils y consentirent, quoiqu'avec répugnance. Le méchant tacha de prodiguer le vin : il fit mettre du blanc dans la carafe à l'eau ; il y mêla de l'eau-de-vie ; enfin il fit tout ce qu'il put ; mais il n'auroit pas eu grand succès, à cause de la sobriété de Victoire & de son amant, s'il n'avoit employé une sorte de violence pour les retenir ;

la naïveté, la timidité de la jeune fille lui devinrent funestes : elle pressoit son amant de s'en aller; mais elle n'eut pas le courage d'insister assez fermement. Elle se leva, elle sortit plusieurs fois, & le méchant la fit toujours rentrer. On resta jusqu'à dix heures. Les semestres cependant étoient entrés : mais ils s'étoient mis à une autre table. Quand on fut prêt à sortir à dix heures sonnées, les semestres chercherent querelle à Cagnettet : le méchant feignit de prendre son parti. Les semestres qui craignoient une visite de leur Inspecteur, sortirent; & le méchant conseilla de rester, de peur qu'ils n'attendissent à la porte. On resta donc. Victoire étoit tremblante, & se promettoit bien de ne plus revenir seule avec son amant. On partit à onze heures. Le méchant dit, qu'il appercevoit les semestres : il fit passer les deux amans par derriere les chantiers. Ce fut là que les semestres feignirent d'attaquer Cagnettet, & que le méchant feignit encore de le defendre. Victoire effrayée, & qui, malgré elle, avoit bu trop du mauvais vin, se trouva mal. Ce fut dans cet état, que les misérables abuserent.... Je tais des horreurs.... A deux heures un quart, j'étois sur le pont de la Tournelle : J'entendis, comme une voix plaintive : je crus que c'étoit quelqu'un des malheureux destinés aux galeres. Cependant j'avançai : la voix s'éloignoit. J'allai toujours & guidé par elle, j'arrivai sur la scene; c'étoit Cagnettet attaché, qu'on faisoit taire, lorsqu'il crioit fort. Il étoit seul en ce moment. — Ayez pitié de moi! (me dit-il.) Je le déliai. Il m'apprit ce qui se passoit à quelques pas de nous : à cette horrible nouvelle, je m'écrie comme un furieux : — à moi! ici la garde! Ces mots firent fuir les quatre

misérables, & nous trouvames Victoire seule ; mais dans un état à faire horreur.... Tous ses habits étoient déchirés ; elle étoit à terre les mains attachées... Nous la déliames, & la soutenant sous les bras, nous la conduisîmes. Arrivés à sa chambre, nous lui donnames des secours, & nous la mîmes au lit. Son amant resta auprès d'elle.

Le lendemain, je sortis dès le matin, pour aller la voir. Je la trouvai au désespoir ; mais ni elle, ni son amant, ne voulurent porter plainte, & ils me prierent de me taire. On me dit, dans la journée, que le méchant, que je conoissois, & les semestres, étoient disparus tous quatre.

LIII NUIT.

SUITE.

MA soirée fut donnée toute entiere aux deux infortunés amans : Victoire consolée par Cagnettet, alloit un peu mieux. J'encourageai les deux infortunés : mais je désirois la punition des infâmes, qui avoient outragé la nature & l'amour. En quittant les amans, je sortis avec précaution, & je sentis quelqu'un qui se glissoit à côté de moi dans l'escalier. — Qu'est-ce ? (m'écriai-je.) — Passez. (me répondit-on.) Je passai en effet ; mais arrivé dans l'allée, je me mis à l'écart, dans un enfoncement que formoit l'entrée de la cave. J'attendis une heure ; & je vis sortir le rélieur lui-même. On m'avoit trompé, en m'annonçant sa fuite. Je le suivis, determiné à le faire arrêter par la premiere escouade. Il s'en présenta une : je vole à elle, je parle, on me demande des explications ; le rélieur l'entend,

& disparoit, & les cinq hommes continuent leur chemin, comme s'ils n'étoient destinés qu'à se promener tranquillement sur le pavé de la capitale. J'arrivai chez la marquise très-peu satisfait : je lui parlai des horreurs de la veille avec ménagement, & je lus le § 20.

SUITE DU FRERE JALOUSÉ.

Je passai par la rue du cimetiere Saint Nicolas-des-champs; je voulois m'en revenir par la longue rue Saint Martin; vis-à-vis la porte de la maison, où j'avois vu mettre un jeune-homme à la porte la nuit d'auparavant, je m'arrêtai machinalement pour écouter. On parloit dans l'allée. Je redoublai d'attention; l'on s'éloignoit. Je poussai la porte, & j'entrai. C'étoit la sœur, & deux freres. Je reconnus la voix de la jeune personne; un de ses parens & des miens m'en avoit donné la connoissance : c'etoit une petite mine de souris grise, très-fine, très-agréable. la dispute étoit véhemente. Sûr de l'évenement, je frappai doucement à la porte de la chambre Il se fit un profond silence. — C'est ma mere, dit la jeune personne; ouvrez! Les freres ne vouloient pas. Elle vint ouvrir elle-même, & je me présentai. — Ces Messieurs n'y pensent pas! (dis-je en entrant); j'ai entendu de la rue le bruit qu'ils font! La jeune Elise parut charmée de me voir. — Ha! quel heureux hazard, que ce soit vous, Monsieur! elle me nomma, & me fit connaître; ses deux freres honteux, se retirerent, & je me trouvai seul, à deux heures & demi du matin, avec une jolie personne. Nous étions presque parent, ou du moins alliés : elle avait de la confiance en moi; elle n'hesita pas à me faire sa confidence.

— J'ai

— J'ai bien des chagrins (me dit elle,) & par ceux qui ne devroient pas m'en donner! Je fais, sans le vouloir, le malheur de ma famille... Vous me voyez: je ne suis pas belle; je n'ai rien de ce qui frappe; je suis petite, un peu maigre; tout ce que j'ai pour moi, c'est cette main, cette taille parisienne, ce pied, qu'on dit bienfait, & ma vivacité. Un de mes freres, l'aîné, que vous venez de voir, est peintre. Il m'a demandé instamment de lui servir de modéle. Je m'y suis long-tems réfusée: enfin par le conseil de ma mere elle-même, je me suis rendue... Savais-je ce qui devait en résulter!... Il a fait mon portrait: le voilà (elle le découvrit:) vous voyez combien j'y suis flattée... Mes deux autres freres, le jeune que vous venez de voir ici avec le peintre, & un troisieme, qu'ils maltraiterent la nuit passée, m'admirerent beaucoup! le peintre, depuis ce moment, venoit tous les jours travailler dans ma chambre: je m'occupois, moi, de ma broderie. Il saisissoit ce qu'il pouvoit. Mais ce qu'il y a de malheureux, il devint éperdument... Vous m'entendez. Il fit plus; il osa le déclarer aux deux autres Nervilles, le second, que vous venez de voir qui est le plus doux, le plus sage, & le plus aimable; est aussi le plus tendre: il avoit pour moi, depuis long-tems, la passion la plus vive, mais il la cachoit sous les apparences de la tendresse fraternelle; c'étoient les attentions les plus délicates, les soins les plus empressés, les discours les plus tendres, mais en même-tems les plus réservés. A l'aveu de la passion effrenée du peintre, il s'évanouit. Les deux autres ne furent pas le motif d'une si vive, il crurent que c'étaît l'horreur: celui

qu'on chassa hier soir, qui est le plus jeune, & le plus grossier, le sécourut, & lorsqu'il ouvrit les yeux, lui déclara sa passion brutale pour moi: & comme il est très-fort, il signifia, qu'il assommeroit celui qui oseroit s'y opposer. Nerville en soupirant, lui dit: — Je l'aime plus que vous, & jamais je ne lui découvrirai ma funeste passion. J'ai réfusé un mariage avantageux, vous le savez; la jeune personne est riche & jolie; mais je la tromperai, je n'aurois payé sa tendresse, que par de l'indifférence! le peintre dit qu'il avoit aussi réfusè de se marier, & qu'il resteroit célibataire toute sa vie. En un mot, tous trois en dirent autant. Ce qui mit le jeune en fureur. Il les ménaça. Ils se réunirent alors contre lui, & le chasserent. Ils n'auroient pas réussi: mais ma mere, qui entendit quelque bruit, & qui n'aime pas Delcombe, le plus jeune, vint à paroître, & lui ordonna de se retirer. Elle lui défendit en même-tems de jamais reparoître chez moi. Alors delcombe furieux, l'instruisit. Ma mere ne le crut pas, on feignit de ne pas le croire: elle ordonna aux deux autres de chasser ce monstre. J'arrivai en ce moment: je connois Delcombe pour un grossier; je le traitai mal, il sortit furieux, & les deux freres, le suivirent pour fermer la porte: car ils logent dans la maison, Delcombe seul a une chambre au déhors. Il leur déclara, en voulant saisir Nerville, qu'il n'étoit jaloux que de lui seul, & qu'il le tueroit. Ils le pousserent avec indignation. Ce soir, Nerville & Vanrobès (l'aîné,) sont entrés chez moi par surprise, au moment où j'ouvrois ma porte, pour mon chat. Comme ils étoient deux, & que ma mere venoit de se mettre au lit, je n'ai pas voulu faire de résistance; je les ai donc patiemment écoutés, en

brodant mon ouvrage, qui fixoit mes yeux, me sauvoit l'embarras des réponses & des regards. Je ne disois rien. Enfin, l'aîné m'a suppliée de lui déclarer ce que je pensois, & si je consentirois à demeurer avec lui, honnêtement, & comme sœur, pour gouverner la maison qu'il alloit prendre ? j'ai répondu absolument, non. Nerville m'a fait la même demande ; car il vient d'obtenir un emploi assez considérable. Pour ôter toute espérance à Vanrobès, j'ai répondu, que son honnêteté, son humeur douce, me le feroit préférer, si j'avois à demeurer avec mes freres ; mais qu'ils savoient que j'étois recherchée par un avocat, & que je ne renonçois pas au mariage. L'aîné est sorti au désespoir. Le second la suivi pour le consoler ; l'aîné a voulu se jetter sur lui... C'est alors que vous les avez entendus. Ils sont rentrés. Vous savez le reste.

Quel triste sort est le mien, & celui de mes freres ! & qu'ai-je donc, qui leur fasse tourner la tête à tous ? car j'ai encore été obligée de me défendre d'autres attaques ?

J'observois Elise tandis qu'elle me parloit, & je voyois qu'effectivement, c'étoit l'être de son sexe le plus provoquant qui eût jamais existé à Paris : tout en elle sembloit allumer le désir. Je lui conseillai beaucoup de circonspection, & sur-tout le mariage le plutôt possible. Mais en attendant, je lui promis d'intéresser la marquise en sa faveur. On verra bientôt que ce ne fut pas envain.



LIV NUIT.

DUEL SINGULIER.

LE lendemain soir, avant d'aller chez Mad. de M ***, j'étois bien aise de parler encore à la jeune Élise. J'approchois de sa demeure, lorsque dans l'endroit le plus solitaire de la rue transnonain, près celle de montmorenci, autrefois rue courtaudvilain, j'entendis ferrailler. Une idée funeste me vint, c'est que deux malheureux freres se battoient... Je ne m'approchai donc qu'avec la plus grande précaution. Mais bientôt, je distinguai les champions, ou plutôt les championes; c'étoient deux filles !... — Hé! que faites-vous là, mes belles! leur dis-je. Elles s'arretérent toutes deux; & moi, profitant du premier moment de leur surprise, je me jettai au milieu d'elles, je saisis leurs bras, & je les désarmal. Je les priai de me dire le sujet de leur querelle? en leur parlant, je les examinois: l'une étoit une brune piquante, fort vive; l'autre une belle blonde, que je connaissois de vue; elle avoit demeuré dans la rue des carmes, ou même dans la rue juda; elle étoit fille d'un boucher. — Cela seroit trop long à vous détailler (me dit la blonde;) rendez-nous nos armes, que nous terminons: il faut qu'elle ait ma ma vie, ou que j'aie la sienne. — Vous êtes bien cruelle! charmante blonde! avec des si beaux yeux, un air si doux, aimer le sang!... Au reste, je vous connois: je demeure au college de Prele... A ces mots, elle pâlit, & devint plus traitable. Je demandai la demeure des deux belles, en les assurant que j'étois bonace, & que je les voulois

servir. Elles me la donnerent, & rendez-vous au lendemain. Je les reconduisis toutes deux, parce que je déclarai, que je ne les quitterais pas; & muni des deux épées, je revins chez Elise.

Elle étoit tranquille, & il n'était rien arrivé de nouveau, si non que Nerville, & dans la journée, lui avoit montré les sentimens tout à la fois les plus purs & les plus tendres. J'allai chez la marquise, à laquelle je fis mes deux récits. Elle s'intéressa pour Elise, & me dit qu'elle la verroit le lendemain, ainsi que ses trois freres. Je lus le § 21.

SUITE DU DUEL DES DEUX FILLES.

En m'en retournant, j'allai chez la blonde: Je me doutois qu'elle jouissoit d'une grande liberté! elle n'étoit fille que d'un Etalier, & cependant elle étoit mise avec un goût exquis, & fort au dessus de son état. Je vis de la lumiere chez elle; je montai sans bruit, & je frappai doucement: elle n'étoit pas encore au lit. Je lui dis, que je lui rapportois ses armes. Elle ouvrit.

— Demain, je me prevois beaucoup d'occupation! vous ne devez pas avoir une grande envie de dormir, dans l'agitation où vous êtes: faites-moi votre histoire, & soyez sûre de mon zele à vous servir, de la maniere qui sera la plus honnête, & la plus réellement à votre avantage! elle y consentit, en me recommandant seulement de ne faire aucun mouvement dans l'appartement, dont elle ouvrit la porte. Cette précaution me parut de mauvais augure, pour sa sagesse! mais souvent on se trompe, & les indices ne sont pas des preuves... Elle s'assit enfin, & prit la parole:

— Je suis née à la montagne : mon pere étoit étalier chez un riche boucher, qui avoit un fils, avec lequel je fus élévée. Aubri a reçu l'éducation des gens comme il faut : à seize ans, il a quitté le college, après avoir fait toutes ses études. J'en avais quatorze. Le jour même qu'il cessa d'aller au college, il vint chez mon pere, où je travaillais seule ; Je n'avois plus de mere, & une vieille servante étoit sortie : — Ma chere Eufrosine (me dit-il,) vous êtes la plus belle des filles, & je vous aimerai jusqu'au tombeau : je vous déclare donc, que je n'aurai jamais d'autre femme que vous : ainsi, soyez mon amante, & arrangeons-nous de façon à ne pas souffrir, pendant notre attachement, des mal-entendus ordinaires des amoureux. Je suis le plus riche ; je vous donnerai tout ce que je pourrai ; nous vivrons dans une bonne union, & dès que je serai mon maitre, je vous épouserai. Je veux seulement vous voir à tous les momens où je serai libre ; je n'aime que vous au monde, & je passerai auprès de vous tout le tems que me laisseront les affaires & mes occupations. Mais ne me donnez pas de jalousie ! c'est ce que je crains le plus, & ce qui seroit plus mortifiant pour moi ! je fus enchantée de la proposition d'Aubri, & comme je l'aimois beaucoup, je lui donnai d'avance mon consentement pour toutes les complaisances honnêtes qu'il exigeroit Il fut convenu que nous nous verrions tous les jours, que je ferais des promenades qu'Aubri ferait seul, & que nous sonderions mon pere, pour savoir jusqu'où il voudroit nous favoriser.

Ce ne fut cependant pas moi qui parlai à mon pere, ce fut Aubri, dès le lendemain,

Il en étoit si fort estimé, que le bon homme mit tout à sa discretion, en lui disant : — Mon jeune & cher bourgeois; j'ai tant d'estime & d'amtié pour vous, que je m'en rapporterai plutôt à vous, qu'à moi, pour l'honneur & le bonheur de mon Eufrosine. C'étoit nous laisser carte blanche. Cependant mon pere me donna d'excellens avis, tant qu'il vécut; mais ce fut pendant un tems bien court ! il tomba malade au bout de deux ans, & prêt à rendre le dernier soupir, il me recommanda au jeune Aubri, qui fit entre ses mains le serment de m'épouser : il en écrivit, avec son sang, celui de mon pere & le mien, une promesse, dont il m'a rendue dépositaire, & une de son sang à lui seul, qu'il promit à mon pere de lui laisser, ou de la déposer dans son tombeau. Il a tenu sa promesse : cet écrit fut mis sur le cœur de mon pere, quand on l'ensevelit, & deux témoins ont signé l'acte de ce dépôt.

Restée orpheline à dix huit ans, je ne savois que devenir : mon amant proposa ma tutelle à son pere; M. Aubri le voulut bien, & j'allai demeurer dans la maison de mon futur, à la montagne. Je fus la plus heureuse des filles : chérie de mon amant, que je voyais tous les jours, je pouvois lui donner tous les soins, toutes les attentions d'une sœur : il m'en donnait le nom; je l'appellois mon frere. Notre tendresse était innocente, & le seroit peut être encore, sans un incident.

Aubri avoit trois sœurs : c'était de grandes & belles filles; car le sang de cette maison est beau : l'aînée vint à se marier à un boucher : Je fus de la nôce avec la famille. Il y avoit beaucoup de monde. Je plus au

fils d'un riche boucher, qui s'étant informé qui j'étois, ne crut pas ma conquête difficille. Il vint très mal honnêtement me faire une proposition honnête : — Vous êtes jolie, la belle blonde ; vous me plaisez je veux faire votre bonheur : je suis riche ; vous ne ferez pas la dame comme certaines, eu égard à ce que vous êtes, vous tiendrez mon comptoir, & vous attirerez les chalands. Je le regardai dédaigneusement. — Croyez-vous donc la belle, que je vous propose d'être ma maîtresse ? pas de ça, lisette! Je ne suis pas un seigneur, pour être un poliçon : c'est le titre & l'honneur d'épouse que je vous offre. Je ne vous demande pas de réponse ; je n'en ai que faire ; c'est une chose faite : ainsi, je vous demanderai à votre tuteur, dans le jour. — Ne vous donnez pas cette peine, Monsieur ! (lui criai-je, voyant qu'il s'en alloit ; je ne veux pas me marier ! il revint, me regarda, & me dit ; — Je vous estimois, sur ce qu'on m'avoit dit de vous ; je ne vous estime plus ; vous êtes une folle. Adieu. — Et il se rétira. — Elle a quelqu'amourette (dit-il à la mariée ;) mais je vous garantis qu'elle ne restera pas sage : une fille, qui par amourette, refuse un bon mari, & tous les moyens d'être honnête femme, a un vice dans le cœur. Aubri entendit ce propos, tenu devant lui. Un instant après, il me demanda une explication, & je la lui donnai... Je vis qu'il étoit dévoré de jalousie : — Je ne puis vous offrir encore (me dit-il,) ce que Jacquesson vous offre : &... Je sens qu'il vient d'empoisonner ma vie ; à moins, que généreusement, & dès cette nuit, vous ne m'accordiez la plus forte preuve de tendresse ! J'étois si émue, j'avois si envie de le rassurer, que

je

je promis tout ce qu'il voulut ; &... Je tins parole...

Depuis ce moment, nous fumes plus heureux que jamais, jusqu'à la mort de M. Aubri. Je ne doutois pas que notre mariage ne dût se faire à l'expiration du deuil, & mon amant fut le premier à me l'assurer : il m'aimoit ; il m'aime encore, j'en suis sure. Mais après la mort de son pere, ses deux jeunes sœurs, devenues plus libres, firent connaissance d'une belle brune, fille d'un riche boucher, du quartier où vous nous avez trouvées. Cette fille, qui se nomme Celine, est devenue éperdument amoureuse d'Aubri, & elle a tout employé pour le captiver. Depuis quelque tems, je m'apperçois qu'il se refroidit pour moi, & je ne doute pas que la brune n'en soit la cause ! Je fus dabord au désespoir ; car bien que je trouvasse, si je le voulois, des amans & des maris à choisir, je sens qu'il n'y a pour moi qu'un homme au monde avec lequel je puisse avoir l'honneur & le bonheur, c'est Aubri : je voulais mourir. Il me passa mille idées dans la tête. Enfin hier, ayant trouvé mon amant en particulier avec Celine, & les ayant écoutés, j'ai compris qu'il tenoit encore à moi, mais que l'intérêt, sa mere, ses sœurs étoient pour ma rivale. Je l'ai laissé sortir ; puis j'ai couru à Celine : — Je ne puis perdre Aubri, sans en mourir de douleur (lui ai-je dit :) si tu le prétens avoir, arrache-moi la vie, ou je te l'arracherai je veux que l'épée en décide : si tu as autant d'amour qu'Eufroisine, tu le feras voir. J'étois hors de moi. Celine, qui est éperdument amoureuse, me serra la main, & me donna rendez-vous derriere le cimétiere saint Nicolas, parce que (me dit-elle,)

c'étoit le seul endroit où elle put aller le soir. Elle me chargea d'apporter deux épées, à condition qu'elle choisiroit. Tout s'est fait, comme elle le désiroit. Je suis venue, nous nous sommes battues, & vous nous avez séparées : nous avons senti toutes deux que nous sommes femmes ; car nous n'en avons pas été fâchées : mais servez-moi parlez à mon amant : je l'aime plus que ma vie, & je ne puis soutenir l'idée qu'il épouse une autre femme, ou que moi-même j'épouse un autre homme.

Comme elle achevoit ces mots, nous, entendîmes un petit bruit Eufrosine se leva vivement, & courut à la porte. Son amant parut. — J'ai tout entendu (lui dit-il,) & je sais votre follie : mais j'en suis l'objet : je travaille à faire notre mariage, depuis que Celine s'est attachée à moi. Je viens d'obtenir l'aveu de ma mere : elle ne sait pas que tout est prêt, & j'ai sa signature : trois témoins nous attendent : Monsieur veut-il être le quatrieme ? Eufrosine tomba dans les bras de son amant, & l'excès de sa joie pensa lui être funeste. Nous partimes, & nous allames à l'église, où le mariage fut célébré à quatre heures du matin. La famille du marié arriva un instant après.

L'étonnement des parens d'Aubri fut extrême ! mais la mere avoit consenti : au fond, elle aimoit Eufrosine, & elle l'embrassa. Je souhaite le bonheur aux nouveaux époux, & j'allai me coucher.

LV. NUIT.

SUITE.

DAns la journée, j'avois vu Eufrosine contente : je fut chargé par elle d'aller annoncer son bonheur à sa rivale, afin d'adoucir le coup. Je trouvai Céline dans une sécurité parfaite ; j'étois fort embarrassé ! Je connois la cruelle passion de l'amour, & je redoutois ses fureurs. Il me vint une idée : je pris l'air triste, & je gardai le silence, après avoir été prêt à parler. — Qu'y a-t-il ? (me dit Celine effrayée.) — Imaginez, Mademoiselle, ce qu'il y a de plus triste. — Ha Ciel ! Eufrosine auroit-elle attenté à ses jours ! — Hélas ! — J'ai deviné ! — C'est pis encore ! — C'est pis encore... — Oui : pour vous... Apprenez... — Elle a poignardé Aubri ! — Tous deux ; Mademoiselle, sont... — N'achevez pas !... — Infortunée !... Ha ! je ne me le pardonnerai jamais !... Elle l'aimoit ; elle en était aimée... C'est moi, moi seule... Qui ai fait tout le mal... Sans moi... Il vivroit... Elle poussoit des sanglots, & me fit craindre qu'elle ne pût supporter sa douleur. — Les choses ne sont pas tout-à fait, Mademoiselle, comme vous les conjecturez... Ils sont mariés... De ce matin. Mariés ! Aubri me trompoit !... C'est assez... Je suis fiere, & je le prouverai... Allez, Monsieur, leur dire, que je méritois plus de considération... Et elle me congedia.

En la quittant, je passai chez Elise, que j'en avois prevenue par un billet : Elle m'attendoit avec ses deux freres, le peintre & l'employé ; mais elle seule avoit le secret.

Je les priai de m'accompagner tous trois, dans une maison du Marais. Leur sœur me donna la main, & nous sortimes. Ils nous suivirent étonnés. Arrivés dans la rue payenne, je fis le signal, & la petite porte nous fut ouverte. Nous entrames, & nous parumes devant la marquise. La beauté de cette dame, la noblesse de sa physionomie imposerent aux deux freres; tandis que la sœur en étoit accueillie avec bonté. Autour de Mad. de M*** étoient sa femme de chambre, & les deux jeunes Demerup, devenues heureuses & contentes. Elise ne déguisa rien: Elle dévoila les sentimens de ses freres, & son malheur: mais elle ménagea beaucoup Nerville! tandis qu'elle parloit, l'aîné considéroit Augustine avec admiration. Il me demanda, ce qu'elle étoit? — La fille d'un honnête homme pauvre. — Pauvre! — Oui, pauvre. — Quelle est belle!... Pourrois-je?... — Oui, avec du talent, & de la conduite. — Je vous repons de moi. Je dis à la marquise cette heureuse révolution: on se proposa d'éprouver Vanrobès: & comme Nerville n'étoit pas dangéreux; que Delcombe étoit éliminé; qu'un autre homme étoit absent, la marquise se contenta de promettre à Elise une protection efficace, si elle avoit encore à se plaindre. Je lus, devant cette petite assemblée, le § 22.

Je reconduisis la provoquante Elise. En chemin, Vanrobès ne parla que d'Augustine, & je tâchai d'insinuer quelque chose à Nerville au sujet de Félicité. Il prêta l'oreille: mais un coup d'œil jetté sur Elise, le fit soupirer tristement. Je les quittai.

LA FEMME D'IVROGNE.

Je pris un long détour ! puisqu'au bout d'une heure, je me trouvai dans la place Vendôme. Il faisoit clair de lune : j'entrevis assis sur le banc de pierre d'un hôtel ; un homme avec une jeune fille, qui paraissoit un enfant de douze à treize ans. Surpris de cette vision, je m'approchai. Ils se leverent : mais je leur coupois le chemin, & je me trouvai devant eux. La jeune fille avoit au moins dix huit-ans ; mais elle étoit d'une petite stature, & de la constitution la plus délicate. — Que faites-vous, mes enfans à pareille heure, seuls dans les rues ? — Madame n'a pu rentrer, me dit l'homme ; je l'ai trouvée seule à la porte, & je l'accompagne le reste de la nuit. La jeune fille prit alors la parole. — Mon pere & ma mere demeurent dans la rue des Frondeurs, & mon mari dans la rue Tirechappe : il est sujet à boire, & alors, il n'a pas de raison : il ferme la porte, se couche, & s'endort, sans penser à moi. Comme il ne fait pas trop bien ses affaires, avec une pareille conduite, je suis obligée de travailler chez une raccommodeuse de dentelle, tout ici près rue des Capucines. Nous avions de l'ouvrage pressé : on a veillé : un peu tard : quand je suis arrivée à ma porte, il étoit près d'onze heures. Je n'ai pu me faire ouvrir, & j'ai pris le parti d'aller chez mes parens : Monsieur a vu mon embarras, & il a bien voulu m'accompagner. Mais je n'ai pu faire ouvrir la porte de l'allée de mes parens : alors Monsieur m'a offert de me tenir compagnie. Nous nous sommes prome-

nés., assis, nous avons causé : je me tiens près de la demeure de ma maîtresse, pour y entrer de bonne heure. L'homme qui l'accompagnoit, me dit alors — Je suis fatigué : voulez-vous rester avec Madame ? — Volontiers (repondis je.) Il se retira.

J'interrogeai la petite personne : elle me parut fort naïve, bonne, sans fiel ; elle n'en vouloit ni à son mari, ni à ses parens, qui lui avoient fait prendre un ivrogne malgré elle. J'attendis qu'il y eût des cafés ouverts, pour lui faire accepter quelque chose ; & comme elle me paroissoit accablée, je la fis asseoir. Elle pencha sa tête sur moi : je la laissai s'appuyer, & elle s'endormit du plus profond sommeil. Ce petit être ne connoissoit pas l'inquietude, le souci, le chagrin. Elle dormit jusqu'au jour : moi-même je m'assoupis un instant. Nous étions sous un portail de la place Vendôme. A six heures, le portier ouvrit, & fut très surpris de voir deux créatures humaines dormir paisiblement sur la dure, à la fraicheur piquante du matin. Il ne parla pas ; mais il examinoit la petite personne. Je m'eveillai, dans le moment où il s'émancipoit. — Misérable lui dis-je, que fais-tu ! mon ton l'étonna. — Il y a bien du danger ! une... Je le fixai sans lui repondre : mes regards plongeoient sur lui, & je le voyois se fondre comme le métal sous le verre ardent. Il me fit des excuses assez mauvaises. Helène s'eveilla, & nous allames au café. Je la fis dejeûner ; je voulus la conduire chez sa maîtresse, à laquelle cette jeune infortunée raconta son histoire devant moi. Je la quittai, en lui promettant de m'informer de sa situation. La maîtresse, qui me parut une excellente Demoi-

felle, m'y engagea, en me confirmant dans l'idée que j'avois prise du caractére d'Elise.

LVI NUIT.

Suite: l'Escalier.

Le soir, indécis entre Celine, Eufrosine, Elise & Helène je ne savois à laquelle rendre visite. Enfin, Helène l'emporta comme ayant peut-être plus besoin de secours. Je volai rue des Capucines. Elle alloit sortir de chez sa maîtresse: je la conduisis chez ses parens, je les engageai à donner de l'inquietude à un époux inconsidéré, en lui laissant ignorer, du moins pendant quelques jours, ce que sa femme étoit devenue. Ils approuverent cette idée, & me promirent de s'y conformer pendant un tems considérable. Je les quittai satisfaits.

Je m'en revenois, & j'étois vis-à-vis l'Oratoire, dirigeant ma route vers la demeure de Celine, lorsque j'apperçus une jeune fille très jolie, que talonnoit un homme, rentrer précipitamment. Elle eut peur sans doute, qu'il ne la suivit dans l'escalier, car elle revint aussi-tôt sur ses pas, & elle s'arrêta sur la porte. Je pensai moi-même, que dans une rue aussi frequentée, où les boutiques étoient encore ouvertes, il n'y avoit aucun danger. Cependant, comme je savois qu'une allée de la rue de Grenelle correspondoit par derriere à celle de la rue saint Honoré, j'y courus: on pouvoit, au quatrième, passer d'une maison, dans l'autre, n'y ayant des barreaux de séparation que jusqu'au 3 me. étage. J'étois à peine arrivé, que j'entendis la jeune fille monter.

rapidement. J'entendis aussi un homme, qui l'attrapa entre le premier & le second. La jeune personne fut saisie : elle veulut crier; mais elle ne donna qu'un son confus. Jedéliberois, si je passerois dans l'escalier, lorsqu'un nouveau cri étouffé, me détermina. Je franchis la fenêtre, & je descendis. Je distinguai bientôt le lieu de la scene. Je frappai à une porte : il n'y avait personne : mais à l'étage au dessus, on ouvrit. — Apportez de la lumiere! m'écriai-je. Alors j'entendis l'homme fuir precipitamment. Nous allames à la jeune fille. L'homme lui avoit jetté un manteau sur la tête, elle étouffoit. Nous la débarrassames, & nous lui fimes respirer du vinaigre. Elle revint à elle. Nous lui demandames, si elle connaissoit l'homme? elle nous repondit, qu'il la suivoit depuis quinze jours, lorsqu'elle revenoit de chez sa maîtresse, mais qu'il n'étoit jamais entré dans l'allée : que n'osant crier, à la premiere attaque, elle s'étoit assise; & que c'étoit alors qu'il l'avoit enveloppée dans son manteau... Helène étoit une orpheline, qui demeuroit chez une vieille tante sage femme, souvent absente. Je dis à la jeune fille, de sortir le lendemain, à l'ordinaire, & qu'elle me verroit près d'elle au moment de rentrer : qu'elle se laissât suivre; que ses voisins l'attendroient, & que moi je couperois la retraite à l'homme, en fermant l'allée.

Je me rendis ensuite chez Celine.

Je la trouvai tranquille : je l'en félicitai. — J'ai reflêchi (me repondit-elle,) que je ne saurois en vouloir à Eufrosine; Aubri lui doit sa foi : mais pourquoi m'a-t-il aimée? il n'est pas estimable, & je ne l'estime plus. Une larme mouilla sa paupiere. Je vis qu'elle

aimoit encore, & qu'elle souffroit. Je l'engageai à prêter l'oreille aux vœux d'un autre amant, à lui sourire, & à le rendre aimable, par l'assurance de plaire. J'allai ensuite chez la marquise, à laquelle je lus le § 23.

L'ORIGINAL: Refléxion sur L'AMOUR.

J'avois, en m'en revenant; l'ame indignée de l'attaque faite à la jeune fille, & je réfléchissois, sur l'abandon dans lequel les nations modernes, véritables aveugles en morale, laissent l'âge des passions. Un original se présente à ma vue, un vieux manteau rouge, un petit chapeau sur une frisure touffue. Je parlois haut; il m'accoste, s'empare de la parole, & continue : — Peu leur importe, que des êtres se consument, se corrompent, se rendent criminels; tout est laissé au hazard! car la conduite d'être sans expérience, qui se jettent dans les filles perdues, ou qui font pis, est le hazard lui-même. Hé! devroit-il y avoir des femmes perdues? devroit-il, ô législateurs! y avoir des épouses infidelles? pourvoyez au bonheur de tous les âges; bannissez de vos loix une fausse morale, pour y en subsister une conforme à la nature! une peuplade d'Amerique vous donne un bel exemple! ne rougissez pas de l'imiter, non servillement, mais d'une maniere convenable : je vous la nomme; ce sont les Othomacos, sur les bords de l'Orenoque. Les Anglais, dignes souvent de servir de modelles à l'Europe, avoient tenu jusqu'à présent la chaine du mariage plus lâche; on dit qu'ils la vont resserrer! des énergumenes declament contre cette indulgence salutaire, fondée sur notre

livre sacré !... Mais les Anglais n'ont pas de loix, pour assurer le bonheur & l'innocence des mœurs de la jeunesse ! O France, donne-leur en exemple ! ou le sublime Joseph II, l'idolle de mon cœur, après mon Roi, l'objet de mon éternelle admiration, executera cette grande & belle idée ! On le verra un jour, bravant les superstitieux Flamands, les forcer d'être heureux ; substituer à des privilleges gothiques, une saine raison : on le verra regler l'amour, les mariages ; donner à la jeunesse des mœurs & des plaisirs preservatifs des écarts de l'imagination... Rien de plus facille, pour les gens aisés des Villes : c'est la classe entre le besoin extrême, & l'aisance, qui est difficile à regler, parce qu'elle ne prend de loi que de la nécessité. C'est l'ouvrier devenu indomptable de nos jours, qu'il est difficille de rendre raisonnable Mais une bonne loi, & sur-tout, une magistrature vigillante pour la faire observer, introduiroit l'ordre par-tout. Qu'à l'âge de la puberté, aucun jeune homme ne reste isolé ; que le cœur soit rempli, ou par l'objet vertueux qu'on lui destine, ou par une jouissance permise ; que le cœur de la jeune personne soit également rempli : Qu'on retablisse l'ordre des Druidesses de nos sauvages Ancêtres, en cela plus sages que nous : Cet ordre, comme autrefois, sera composé de femmes veuves, ou mêmes mariées & stériles, qui n'auront aucune charge, & qui seront d'une prudence consommée ; on leur donnera la direction de toute la jeunesse masculine : c'est auprès d'elles que les garçons iront passer toutes leurs heures de loisir : elles se partageront les éleves, suivant leur condition, & leur goût ; elles gagneront

leur confiance : elles leur inſpireront des ſentimens élevés, patriotiques, une galanterie décente : les jeunes gens pourront changer de maîtreſſes ; mais non aller à des femmes, ou filles qui ne ſont pas de l'ordre, ſous peine de la punition la plus ſevere, telle que le cachot pendant trois jours au pain & à l'eau ; pour les femmes ou filles, qui les auront écoutés, une marque ignominieuſe ſur leur ajuſtement, pendant trois ſorties conſécutives, outre une remontrance publique : les peines des deux ſexes, en pareil cas, seront imprimées dans les papiers publics, & la récidive auroit les conſéquences les plus graves, c'eſt à-dire, qu'elle ſeroit conſidérée comme une révolte contre l'autorité. Le regime des Druideſſes fixé, elles s'y conformeroient exactement ; & s'il ſurvenoit des abus, ils ſeroient examinés par un comité de meres de famille reſpectables, avec un pareil nombre de Druideſſes non accuſées ; elles feroient un rapport, qui ſeroit communiqué à des magiſtrats choiſis, leſquels porteroient un jugement reformatif.

Du reſte, perſonne n'auroit à voir dans la conduite entre la maîtreſſe & ſon éléve, qui le ſeroit juſqu'à ſon mariage ; c'eſt-à-dire, qu'il ne ceſſeroit d'aller à la maiſon des Druideſſes, qu'après les articles arrêtés, & le mariage décidé. On préſume qu'alors, l'amour qu'il auroit pour ſa promiſe, occuperoit ſuffiſamment ſon cœur, pour préſerver ſon imagination d'écarts dangéreux.

Je me trouvai chez-moi ; j'entrai ; l'original, ſans m'appercevoir, continua de marcher & de parler ; car je l'entendis encore dans le lointain.

LVII NUIT.

Suite de l'Escalier.

Eufrosine étoit mariée, contente; Celine pleuroit encore son amant; Elise esperoit de voir bientôt Nerville, amoureux de Félicité: mais que faisoit la niece de la sage femme?... Je me rendis rue saint Honoré. Je doutois néanmoins que l'homme qui avoit attaqué la petite Josephine, reparût le lendemain. Il ne falloit pas douter une passion violente, pour un joli objet, qu'on croit au dessous de soi, rend impudent. J'étois vis-à-vis l'Oratoire à l'heure convenue: un instant après je vis la jeune fille effrayée, s'avancer rapidement: je toussai: elle me reconnut, & passa rassurée. L'homme, qui n'avoit trouvé la veille qu'une resistance craintive, ne manqua pas de la suivre. J'entrai sur ses pas, & je fermai l'allée. Josephine couroit dans l'escalier. Elle fut reçue par les voisins de sa tante, qui l'attendoient sans lumiere, à sa porte: trois femmes s'étoient même placées, l'une au premier, l'autre au second, & la derniere au troisième.. Celle du second étoit la bijoutiere d'en bas, jeune personne de 79 ans dix mois onze jours; mais grasse & potelée; ce qui ne la rendoit guére plus appétissante. Ce fut cette beauté qui tomba sous la main de l'homme. Il ne la ménagea pas: & la bonne dame, de peur de le détromper, ne disait mot. Cependant, j'attendais au premier, à côté d'une voisine de 32 ans, belle brune, qui me dit tout bas, que l'homme etoit passé, que Josephine étoit surement au quatrieme, & qu'elle ne concevoit

pas, pourquoi nous n'entendions rien! Nous montames doucement: sur le carré du second, & nous entendîmes qu'on se débattoit dans un enfoncement. Je ne sais pourquoi nous passâmes, au lieu d'appeller; nous ne songeames qu'à Josephine. Nous la trouvames au quatrieme, & l'homme n'y avoit pas encore paru. Je redescendis seul, en prevenant, que lorsque je serois en bas, je tousserois, & qu'aussitôt on se précipiteroit dans l'escalier, avec trois ou quatre lumieres: j'oubliois de dire, que le fils de la Bijoutiere, jeune Célibataire de 45 ans, étoit avec nous. Je toussai: aussitôt six lumieres descendirent. Je montai de mon côté; nous nous joignons tous au second: l'homme voulut fuir; il fut arrêté; nous trouvames la vieille dans le plus grand désordre: les trois femmes éclaterent de rire, c'est-à-dire, la dame du second, la maîtresse du troisieme, & une voisine du cinquieme: Josephine étoit rouge & consternée: la vieille étoit en colere, je ne sais contre qui, l'on ne put le découvrir: Son fils paraissoit plongé dans un étonnement profond; trois voisins ne savoient quelle contenance garder, & finirent par rire avec si peu de modération, que le coupable, d'abord confus de son erreur, sourit lui-même. Tout se termina là: le coupable étoit un jeune homme de condition fort libertin: Je le ménaçai de la marquise de M***; & il rit de ma ménace. Je le pris alors par le sentiment; il parut m'écouter, & me promit de laisser sage la fille qui vouloit le demeurer. On ne songea pas à lui rendre son manteau: on me le remit après son départ, & j'allai chez la marquise, à laquelle je ne cachai rien, puis je lus le § 24.

L'ASSASSINÉ.

A mon retour, je marchois fierement couvert d'un beau manteau à collet galonné. Un homme passe à côté de moi, me donne un coup dans le côté, prend le coin du manteau, en décharge mes épaules, en couvre les siennes, & court Je fus surpris ; mais comme je suis prêt à la course, j'eus bientôt rattrappé mon homme : un coup de poing sur une épaule lui fit faire une pirouette ; je pris un coin du manteau, j'en déchargeai les épaules du voleur, & j'en couvris les miennes, je le priai ensuite de ne plus s'adresser à moi ! Il parut me mesurer des yeux, & voyant de la résolution dans les miens, il s'éloigna. Je m'en revins content de moi.

Je ne sais, comment il se fit, que je passai par la rue saint Severin. Vis-à-vis l'église, il me sembla, que j'entendois fuir par la petite rue des Prêtres : Je m'approchai : j'entrevis alors quelque chose sur les marches de l'église. Je voulus reconnoître ce que c'étoit. Je touchai... C'étoit un homme nageant dans son sang. Il étoit déjà froid, sans mouvement. Je ne sus que penser : l'horreur & l'effroi firent herisser mes cheveux. L'homme étoit mort son cœur ne battoit plus : à qui m'adresser ? que faire ? J'y refléchissois, lorsque je ouis marcher. Je me retirai à l'écart, & j'entendis : — Il a eu ce qu'il merite. Mais il ne faut pas le laisser là... On découvriroit tout : il faut, ou le jetter à l'eau, ou bien le porter à l'emphithéâtre, nous frapperons, & nous nous retirerons avant qu'on descende. Ils prirent effectivement le corps, & le porterent à la chambre de dissection de la rue de la Harpe. Ils frapperent quatre

grands coups, & se retirerent précipitamment. Les garçons chirurgiens descendirent, & monterent l'homme chez eux. Que diraije? Ce fut un bonheur : il lui trouverent encore de la vie, & ces bons jeunes-gens, qui voloient des morts quelquefois respectables, au lieu de le disséquer, firent une autre étude plus utile encore, celle de rappeller à la vie, un homme au plus bas degré, par la perte de son sang. J'ai su depuis qu'ils se cotiserent, pour des consommés, lorsqu'il en eut besoin, & qu'ils nourrirent l'homme jusqu'à ce qu'il put se faire connoître. Ce ne fut qu'au bout de huit jours d'une espéce de lethargie. L'homicide étoit un Artiste célébre, brutal & colere à l'excès : dans le vin : son talent lui fit trouver des protecteurs : mais ils l'effrayerent, & ce dernier attentat corrigea son caractére féroce, ou du moins l'empêcha de donner la mort.

LVIII NUIT.

La Veuve.

Je reportai le beau manteau, le soir à ma sortie. En allant, rue de la Harpe, à la demeure d'une grande & belle femme, que je connoissois de vue, j'entendis comme des plaintes & des gémissemens étouffés. Il n'étoit que dix heures, & la rue étoit encore fréquentée. J'écoutois, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit. Il sortit une garde, qui dit à une voisine : — Il est mort ! sa femme est là ; elle est au désespoir. A ce mot, touché jusqu'au fond de l'ame, je ne pris conseil que de mon cœur. Je montai sans obstacle, & je trouvai la jeune & belle veuve

fondante en larmes, embrassant encore le cadavre de son mari. — Hélas ! (lui dis-je,) il ne vous entend plus ! vous l'aimiez ; c'est le pere de vos aimables enfans ; venez le revoir en eux. où sont-ils ? A ces mots, au son de ma voix qu'elle ne remettoit pas, elle se retourna, pour me regarder. Elle connoissoit mon visage, comme je connoissois le sien ; mais nous ne nous étions jamais parlé, si ce n'est une fois, rue Zacarie, où je lui dis une chose gracieuse, en la préservant d'un cheval fougueux & mal conduit. Elle me repondit, que ses enfans étoient chez sa mere. Je l'engageai à venir auprès d'eux. — Non, me dit-elle : qui sait, si tout espoir m'est ôté !... Je louai son pieux attachement, & je lui repondis : — Il est vrai, Madame : attendez : ha ! si vos tendres soins le rendoient à la vie !... Je touchai le mort : je l'examinai. Au même instant, le chirurgien arriva, précédé de la garde : ce n'étoit qu'aux gens de l'art, que la belle Henriette vouloit s'en rapporter, pour avoir la certitude de son malheur. On la lui donna. — Hé bien, repondit-elle, je passerai la nuit au chevet de son lit : restez (dit-elle à la garde :) vous dormirez, je veillerai, les yeux fixés sur lui ; pour guetter tous ses mouvemens... Ha ! s'il revenoit & qu'il remourut, faute de secours !... Je louai cette digne épouse, & je la suppliai de me permettre de revenir auprès d'elle, après ma visite à la marquise de M * * *. Elle me le permit, par un soupir & des larmes. Je partis.

J'édifiai la marquise par le récit de ce que je venois de voir. Ensuite je lus le § 25 & dernier de la physique & de la morale des sages d'Egypte, suivi de la fin de l'histoire d'Epimenide.

d'Epiménide. Je sortis à deux heures & demie, & je revolai chez la veuve. Mais je n'y arrivai pas tout d'un coup.

LA FEMME EN COUCHES.

Au coin de la rue de Gêvres, j'apperçus un homme, qui marchoit précipitamment, en disant : — Hélas ! mon dieu ! aller si loin ! & la laisser sans secours ! — Qu'est-ce, mon bon ami ? (lui dis-je.) — Ma femme se meurt ! elle est pour accoucher ; & je n'ai personne auprès d'elle... Et la sage femme demeure loin, loin ! — Dites-moi sa demeure : sur mon ame, je vous l'améne dans le tems le plus court possible. — Ho ! je ne m'en rapporte qu'à moi. — Croyez à mon honneur : retournez auprès de votre femme, qui pourroit périr faute de secours. Ces mots l'effrayerent, & il me dit le nom & la demeure de la sage femme. Il me quittoit. — Et le vôtre ! lui criai-je. — Il est vrai ! il est vrai ! (repondit-il.) Et il me donna une adresse imprimée sur une carte. Je partis en courant. J'eus toutes les peines du monde à faire lever la sage femme : c'étoit la quatrieme nuit qu'elle ne dormoit pas. Elle repondit enfin : Elle connoissoit la femme en travail, & elle l'aimoit. Elle ne fut qu'un instant à descendre. Je fus surpris de voir une grande & belle femme, & je songeai à quoi elle pouvoit être exposée. Je lui en dis quelque chose. Elle tressaillit, & je la vis craintive. Je lui racontai, comment j'avois rencontré l'homme ; ce qui ne la rassura pas. Enfin nous arrivames : elle connoissoit la maison, & je montai avec elle. La présence du mari avoit été bien nécessaire ! il avoit accouché sa femme.

Ce fut alors que tout le monde étant tranquille, & la sage femme sans emploi, je lui demandai, pourquoi, elle avoit paru craintive? — C'est que j'ai été trompée. Elle me promit de me raconter des traits singuliers, que je ne repéterai pas, ils sont ailleurs. * J'allai chez la veuve. . . . .

Je la trouvai au chevet du lit de son mari, les yeux fixés sur le corps : elle ne pleuroit pas; les larmes, en lui troublant la vue, auroient nui à son dessein. — Bonne & belle femme! (lui dis-je,) le Ciel vous benisse & vous console! car vous êtes un modelle d'attachement! O qu'heureux est le mari, qui posséde une épouse qui vous ressemble! il n'aura pas à redouter d'être mis vivant au rang des morts! & je m'assis à côté d'elle. Je touchai son mari : les membres se roidissoient. Mais ce n'est pas encore un signe certain de mort, & je le dis. La garde dormoit. Jamais sommeil ne fut aussi profond! son ame dormoit comme son corps, & l'on ne voyoit pas sur sa physionomie le moindre indice, qu'un songe, effet de l'activité intellectuelle, exerçat à vide ses facultés intérieures. — On s'accoutume à tout! (pensai-je,) & cette femme dormiroit la tête appuyée sur le mort! elle mangeroit, elle riroit, elle vivroit insensible en cette funébre compagnie!.., Surmontez les premiers accès de votre douleur! (dis-je à la jeune veuve,) & vous vous conserverez pour vos enfans! je vois que vous êtes accablée : c'est l'excès de votre peine qui vous soutient! Allons Madame, du courage! songez à ce qui vous reste!. . . . .

* Nota. Dans la 242 CONTEMPORAINE, intitulée, LA JOLIE SAGE FEMME.

Vôtre mere vous attend ; elle va vous présenter vos enfans : vous pleurerez sur eux, & vos larmes seront moins ameres ! elle ne m'écoutoit pas. Les yeux fixés sur les restes de son mari, elle épioit un premier mouvement, dont elle ne désesperoit pas ; l'infortunée ! qui ne se fit jamais. Elle resta vingt-quatre heures auprès du corps, & ce fut sa mere, qui seule eut le pouvoir de l'en arracher... O femme ! voilà votre modelle ! celle-ci étoit belle, & j'ai toujours remarqué ceci, la beauté du corps est le symbole de celle de l'ame.

LIX NUIT.

UNE AUTRE VEUVE.

IL est des événemens qui se suivent comme si le sort les arrangeoit exprès. En sortant de chez moi, j'allai voir la veuve tendre & sensible. La fievre s'étoit allumée ; on craignoit pour ses jours. Elle me vit cependant avec plaisir ; je fis venir ses enfans ; je la fis pleurer ; je louai son mari ; je gémi de son malheur, plus qu'elle-même. Je voyois toute la maison contre moi ; on se faisoit signe de me mettre à la porte. Heureusement le médecin arriva. Ce ne fut qu'un cri pour m'accuser ! — Bénissez cet étranger, dit le sage vieillard à la mere, il a sauvé la vie à votre fille. Ce mot changea tout.

En descendant la montagne Sainte Genevieve, j'apperçus une jeune & jolie femme en deuil élégant ; le visage & le sein fleuris ; l'un par la joie ; l'autre par les fleurs les plus brillantes. Je demandai à la belle Adelaïde, qui se trouvoit sur sa porte, si Melle. Leduc

étoit mariée & veuve ? — Oui, me dit-elle, son mari est mort depuis deux mois. Je continuai ma route, ju'qu'au bas de la montagne, & je vis Melle. Leduc rentrer seule. Je m'assis sur le banc du café pour me reposer. Je n'avois pas dormi la nuit précédente ; je m'assoupis. A onze heures, je fus éveillé par le garçon qui vouloit serrer le banc. Je me levai, au même instant, je vis un homme se glisser furtivement dans la maison de la veuve élegante. J'observai qu'il étoit d'une propreté qui annonçoit un homme à voiture. En effet, j'en vis une à l'entrée de la rue des Noyers. Tandis que je reflechissois, il sortit de la maison, une femme de ma connoissance : c'étoit une ancienne coquette, qui avoit eu de l'éclat, sans être jolie, & dont la conduite n'avoit pas été scrupuleuse. Elle courut chez une parfumeuse, qui, après boutique fermée, étoit encore sur la porte. — Hé bien, ma voisine ? Je ne vous en contois pas ! Ils sont ensemble... Et à l'heure qu'il est, vous sentez, que ça n'est pas décent !... Voulez-vous venir ?... Nous écouterons... Venez, venez !... La parfumeuse céda. Ces deux femmes me rencontrerent. — Ha ! vous voilà ! me dit la voisine de Melle. Leduc : Venez avec nous, & vous saurez quelque chose que vous ne sayez pas. Je les suivis & au second, notre conductrice nous montra la porte de la veuve, vis-à-vis la sienne. Nous entrames chez la vieille coquette sans bruit ; elle nous fit passer dans un cabinet, construit, je crois, par un jaloux, car on y entendoit tout ce qu'on disoit dans l'appartement voisin. La veuve ne demeuroit dans cette maison, que depuis la mort de son mari, & la curieuse qui nous conduisoit, étant propriétaire, s'étoit arran-

gée en louant, pour tout savoir : elle jugeoit des autres par elle-même.

La veuve & l'homme furtivement entré, soupoient en ce moment. Leurs discours étoient décens ; mais la curieuse s'efforçoit, à chaque moment, par ses gestes, d'y donner des interprétations malignes, en me regardant. Je secouois la tête, en signe de désaprobation & la parfumeuse pensoit comme moi. Enfin le souper finit, & au grand regret de la curieuse ; l'homme souhaita le bon soir, & sortit.

Je me hâtai de le suivre. Je le joignis comme il montoit en caroffe. — Monsieur, lui dis-je, permettez que je vous dise un mot.... Je viens d'entendre votre conversation avec une jeune veuve : ce que j'ai à vous détailler est un peu long, & très important ; de quel côté allez-vous ? — Montez dans ma voiture, (me dit-il,) & vous me parlerez. Je montai. Je lui découvris tout ce qu'il devoit savoir ; puis j'ajoutai : — je ne doute pas que vous n'ayez des vues honnêtes ; mais jugez à quel point la réputation de cette femme est exposée en son quartier parmi ses voisins ? — Je le sens comme vous & je vais remédier au mal : ainsi pour commencer, je vais vous instruire, si vous le méritez, comme je le crois. — Qui êtes-vous ? — L'Observateur Nocturne : je suis connu de la Marquise de M****. informez-vous. — Je vous connois. Ecoutez donc la vérité ; je vais vous la dire.

Il y a deux mois, je passois sur le pont-neuf, à cinq heures du soir. Je vis une jeune femme, que j'adorai depuis six ans ; mais à laquelle, par respect pour le mariage, je n'avois pas voulu parler ; elle tenoit son mouchoir sur ses yeux rougis par les larmes ;

elle étoit en déshabiller blanc ; mais elle avoit des souliers & des bas noirs. Surpris, intéressé, j'osai l'aborder. — Hé ! Madame, qu'avez-vous ? — Monsieur, hier.... j'ai perdu mon mari. A ce mot je lui offris mon bras ; elle refusoit ; je l'obligeai de le prendre, en versant des larmes : elle me crut un ami de son époux... Je ne lui laissai pas cette erreur. Je lui dis que je l'adorois depuis long-tems ; je lui parlai de ma fortune ; la sienne étoit embarrassée : je la consolai, je la rassurai. Je fis des offres, je la servis. Au bout de quelques jours, je lui proposai un plan : ce fut d'être amis, d'être amans... Mais sans scandale : elle fit des difficultés, que j'ai vaincues. Nous vivons heureux depuis un mois...

— Vous avez corrompu cette femme ! (lui dis-je :) pouvez-vous l'estimer, à présent ! — Oui, oui, je l'estime !... Elle a oublié promptement son mari, j'en conviens ; mais c'est à cause de la sympathie puissante qui l'a décidée pour moi. Je suis fait pour elle. Des obstacles réels, outre la convenance, s'opposent à notre union légitime ; mais nous avons tous deux des droits naturels, dont nous usons, sans blesser ceux d'un tiers, puisque son mari n'est plus. Je lui ai proposé d'être le pere & le protecteur de ses deux enfans ; de les avancer, de les élever audessus de leur état, & cette raison a été très-puissante sur elle. Je ne connois pas la morale, qui s'oppose au bonheur ; & je regarde comme réellement bonne, celle qui l'opere, les droits des tiers respectés. Je voulus combattre ces maximes, mais en vain ; l'amant de Melle. Leduc en avoit fait des principes. Il me remercia seulement de l'avis que je venois de lui donner, & il se promit d'éviter

tout ce qui pourroit nuire à la réputation de la jolie veuve. Il l'a fait : des services importans ont imposé silence à la propriétaire de la maison. Voilà ce que j'ai su par la suite. Mais un pareil bonheur ne sera pas durable. Ce fut ce que je dis à la Marquise, en lui racontant ce trait.

— Vous m'avez promis de me donner quelques détails sur votre conduite antécedente, me dit-elle : Il me semble que voici le moment, avant que de recommencer une nouvelle lecture. Victoire doit m'interesser, puisqu'elle est l'occasion de notre connoissance : Comment l'avez-vous connue ? comment se fait-il que vous l'ayez aimée ? Cette passion n'annonceroit-elle pas que votre morale-pratique est un peu rélâchée ?

— Madame, répondis-je, un récit fidele va satisfaire à toutes ces questions.

Histoire de Victoire.

Au commencement 1769, dans le tems où j'évitois de voir Elise, la même dont il est parlé dans une autre Nuit, j'étois assis le soir sur les bandes de fer des bornes de la nouvelle Halle. Je reflechissois à un ouvrage que je compose ; car il n'est pas encore achevé ; lorsque j'apperçus une jeune & jolie personne, que je crus reconnoître pour Melle. Fanchonnete, niece de ma commere Babet : or, ma commere Babet est une belle & jolie brune (car elle est belle par ses traits, & jolie par son sourire mignard,) que j'ai toujours tendrement aimée, depuis le moment de notre connoissance : elle avoit avec elle une jeune niece, qu'elle formoit aux ouvrages de femmes. Je m'interessois vivement à tout ce qui tenoit à ma commere Babet :

ainsi je me levai pour aller joindre Fanchonnette. Je trouvois également étonnante deux choses; qu'elle fut dans le quartier de la nouvelle Halle, le soir, & qu'elle eût une jolie robe de taffetas gris de perle, je ne l'avois jamais vue qu'en indienne, ou tout au plus en blanc. Je la joignis comme elle entroit au N°. 14 & elle étoit déjà dans l'obscurité, lorsque je lui parlai. — Bonjour, ma toute aimable! (lui dis-je,) n'y auroit-il pas d'indiscretion à vous demander, si vous retournez ce soir chez votre tante, ou si vous restez dans ce quartier? — Montez, me dit-elle, & nous causerons, car je ne vous remets pas bien. Je montai donc. Le son de sa voix m'avoit paru un peu différent; mais la jeune personne montoit vîte. Nous parvinmes au quatrieme sur le derriere : elle s'assit sans lumiere, & je me mis à côté d'elle sur une espece de chaise bergere. Ses traits que j'entrevoyois me confirmerent dans l'idée, que c'étoit Fanchonnette. Je lui parlai d'après cette persuasion. Elle m'avoua bonnement, qu'elle ne m'entendoit pas, & que mes traits lui étoient parfaitement inconnus. Je lui fis alors des questions precises. Ce n'étoit pas Fanchonnette. — Est il possible, lui dis-je, qu'il existe une pareille ressemblance! J'ajoutai, que je sentois un vif intérêt pour elle, & que je la priois de me dire, si je pouvois la servir en quelque chose? — Je ne suis pas riche (ajoutai-je;) mais il est d'autres services que ceux d'argent, & qui souvent ne sont pas d'une moindre importance. Elle avoit la main sur son front, depuis que j'avois parlé de sa ressemblance avec Fanchonnette. Elle me remercia, en me disant : — Oui cette ressemblance peut m'être d'un grand secours! nous

causames.

causâmes. Elle ajouta, qu'elle se nommoit Victoire; qu'elle étoit d'une famille honnête, & que brouillée avec ses parens, elle les avoit quittés. A ce mot, je tremblai pour ses mœurs. Je lui demandai, quels étoient ses moyens de subsistance? — Le travail, & une parente, qui m'aime beaucoup. — D'où vient n'êtes-vous pas chez elle? — On m'y découvriroit, & je lui attirerois des désagremens. — Ce quartier-ci n'est pas décent. — Je dois le quitter : mais j'ai pris ce que j'ai trouvé de prêt. Je lui fis encore d'autres questions auxquelles sa réponse fut, qu'elle ne me connoissoit pas encore assez, pour me faire toutes ses confidences. Je la quittai à onze heures, en lui donnant des marques d'intérêt qui la toucherent.

Je fus quelques soirs, sans passer dans son quartier. Le quatrieme, ne l'ayant pas trouvée, je la demandai à une voisine. — Mademoiselle Victoire! Elle est à présent rue saint Onge, chez la Crêmiere... A ce mot, je fus dans le plus grand étonnement! — Est-ce moi qu'elle fuit? (pensai-je.) Cependant elle m'avoit tellement intéressé, que j'allai la chercher. C'étoit le 14 septembre dernier. J'arrivai dans la rue saint Onge : mais j'avois oublié la Crêmiere; ce nom de profession m'étoit échappé Je m'avançai jusqu'au coin de la rue de Normandie, sous la terrasse d'un petit jardin, où j'écrivis, 1769, 14 septembre, en achevant, je tournai la tête, & j'apperçus Victoire à sa fenêtre. Elle me sourit, & je montai chez elle.

— Vous vous êtes bien éloignée, Mademoiselle! (lui dis-je.) — J'étois presque découverte, & il a fallu me depayser absolument : mais je suis enchantée de vous revoir! Comment avez-vous eu mon adresse?

— Une femme de votre ancien domicille me l'a donnée. Victoire pâlit : — On m'aura suivie. Je n'ai pas de tems à perdre, il faut deménager dès ce soir.. Obligez-moi : sortons ensemble, & cherchons une autre chambre garnie. Nous allions sortir, lorsque la femme, qui m'avoit indiqué sa demeure, arriva. Elle apprit à Victoire, que pour l'obliger, & la servir, elle avoit elle-même suivi toutes ses démarches, & su quelle étoit sa nouvelle demeure : que le lendemain soir, on étoit venu pour l'enlever ; & qu'on avoit même pris la jeune fille qui l'avoit remplacée ; mais qu'à moitié chemin, on l'avoit relachée. Elle ajouta, qu'on la croyoit dans le quartier du palais royal, & que c'étoit-là que se dirrigeaient toutes les recherches. Ceci tranquillisa un peu Victoire. Mais j'étois fort surpris de son évasion de chez ses parens, & j'en ignorois les motifs. Je lui demandois, si l'amour avoit quelque part à sa conduite ? — Non, c'est la haine. Je vais vous raconter mon histoire, devant cette femme, qui jusqu'à présent a vendu mon ouvrage. — Quoi dit la femme, Monsieur que voilà, n'est pas votre ami ?... Je l'ai vu chez vous... J'ai pensé... Victoire rougit, & commença son histoire.

» Je suis fille d'un procureur fort riche : nous ne sommes que deux enfans, un frere, mauvais sujet, & moi. Ni mon pere ni ma mere ne m'ont jamais aimée : dès l'enfance, on me subordonnoit tellement aux amusemens de mon frere, que je lui servois de joujou ; j'étois forcée d'être entre ses mains un être passif, & ce n'est qu'avec la plus grande peine que j'ai conservé mes yeux, avant l'âge de raison, il montroit un goût décidé à me

les crever. Je souffris d'autres choses, lorsque je fus plus avancée en âge. Il me battoit, il me faisoit tomber ; en un mot, on l'élevoit en tigre. On en est aujourd hui bien récompensé !... J'avois l'ame aimante : croyant qu'on traitoit toutes les filles comme moi, j'aimois ma mere ; je respectois mon pere.

» A ma treizieme année, on me destina au couvent, afin que mon frere fût riche. Je n'avois pas de volonté ; j'aurois fait tout ce qu'on auroit voulu : Mais trois ans après, mon frere donna tant de sujets de mécontentement, qu'on me fit revenir à la maison, pour le mortifier. J'avois seize ans : vous me voyez, & on parla de me marier. Je ne saurois vous exprimer quelle rage cette annonce, qui étoit fausse, mit dans l'ame de mon frere ! il s'emporta ; il menaça mes parens, il voulut me tuer ! On m'auroit, je crois, abandonnée à sa fureur, sans la crainte du déshonneur & de l'échafaud, ce qu'il y a de certain, c'est qu'ayant tenté de m'enpoisonner, son crime reconnu, découvert & prévenu, ne l'a pas fait traiter fort durement ! c'est à cette occasion que j'entendis entre ma mere mon frere un entretien, qui fut la cause de ma fuite.

» Ch*ix venoit de s'emporter avec fureur : ma mere le caressoit : — Je saurois souffrir cette... Là (lui dit le jeune tigre ;) & il faut que tu me permettes, non d'attenter à sa vie ; puisque cela me déshonoreroit, mais de la mettre hors d'état d'être mariée ? Il expliqua son horrible dessein : ma mere le combattit ; mais enfin avec des adoucissemens, elle eut, (chose horrible !) la foiblesse de consentir !... Je fus pénétrée

de terreur, & je sentis enfin la haine... Dès le même soir, je fis mes préparatifs. Je sais travailler à tous les ouvrages de femme ; je suis habille & adroite ; je comptai sur cette ressource.

» Je louai une petite chambre, rue Traînée saint Eustache, à côté de Madame : je travaillai ; je vécus. Un homme de la maison s'avisa de devenir amoureux de moi ; Madelon le sait : je changeai aussitôt, & j'allai au n° 14. Voilà toute mon histoire. Il faut que je me comporte de façon à ne donner aucune prise sur moi... Je vous aurois envoyé mon adresse, dès que j'aurois eu de l'ouvrage achevé (dit-elle à la femme :) revenez dans quelques jours ; soyez-moi fidelle, comme vous l'avez été ; peut-être qu'un jour ma fortune sera honnête, & je vous promets de ne pas vous oublier. »

La femme lui baisa la main ; & craignant d'être incommode, elle demanda les commissions, puis elle sortit.

Après son départ, Victoire me dit : — J'ai pris confiance en vous, sans vous connoître : votre physionomie annonce l'honnêteté : qui êtes-vous ? au moment où elle faisoit cette question, je vis sur la table un petit Roman en trois parties : — L'auteur de cet ouvrage. — Vous... Êtes... Cela n'est pas possible ! — Pardonnez moi. Victoire rougit prodigieusement : — J'en fais beaucoup de cas !... Mais je ne croyois pas en voir jamais l'auteur... Je voudrois en être sûre ? — Le libraire ; ... Tout le monde me connoît, Mademoiselle. — Je vous crois, Monsieur... Que je me trouve heureuse !... Soyez mon ami ! soyez tout pour moi ?... Je n'ai jamais été aimé ! il est impossible de rendre le charme avec lequel

ces mots furent prononcés : ils retentissent encore au fond de mon cœur. Je répondis, que je me trouvois heureux, par les sentimens qu'elle m'offroit. Elle vint s'asseoir sur mes genoux, elle pancha sa tête sur ma poitrine. Depuis plus de douze ans, je ne connoissois plus le sentiment, délicieux qui vint inonder mon ame. Je pressai l'aimable fille contre mon cœur, & je lui jurai le plus pur & le plus tendre attachement.

J'eus toute sa confiance depuis cet heureux moment. Je vins la voir tous les soirs. Elle me chargeoit de ses commissions ; je tachois de lui être utile. Elle m'honoroit comme un pere ; elle me chérissoit comme un époux : elle avoit dix-sept ans : c'est une brune adorable, gaie, vive, sensible... Des jours, ou plutôt des soirées trop heureuses, s'écoulerent.

Un soir j'allai chez Victoire. Dès la rue saint Louis, je sentis un serrement de cœur. J'avançois comme en tremblant. Ce n'est pas que je croye à la superstition des pressentimens : mais j'étois triste. A l'entrée de la rue saint Onge, je vis passer un carosse de place fermé ; deux hommes étoient sur le siege ; deux derrieres un à chaque portiere : je me dis : — Un infortuné est dans cette voiture ! j'arrive. Je trouve la Crêmiere effrayée. — Monsieur ! Monsieur ! votre fille... (Victoire m'appelloit son papa..) On l'emmene... A ce mot, il se fit en moi un bouleversement universel. Je courus après la voiture. Je la joignis : je saute à la portiere ; je fais tomber l'homme, & je crie au secours. Un exempt se présente, & me dit, qu'il a un ordre du Roi. Victoire s'écrie : — O mon véritable pere ! sachez où l'on me

mene ! — Je le ſaurai , (lui répondis-je.) Ces malheureux voulurent m'arrêter. J'étois un lion : j'en aurois battu quarante : j'aurois délivré Victoire. Mais je reſpectois les ordres du prince. Je ſuivis , après avoir terraſſé plusieurs fois la ville Cohorte , & je vis entrer Victoire au couvent de... Un homme fut placé par moi en ſtation devant la porte , pour ſavoir , ſi l'on changeoit Victoire. On ne l'a pas changée ; elle y eſt encore ; j'ai de ſes nouvelles ; les religieuſes en agiſſent bien : mais ſi jamais elles en agiſſoient mal , c'eſt ſous votre protection , ô Déeſſe tutélaire de l'innocence opprimée , que je me ſuis promis de mettre victoire !

La marquiſe avoit l'œil humide : les deux Demerups pleuroient ; je pleurai moi-même , en diſant , — Je vais ſaluer la maiſon & la rue , que Victoire a conſacrée !

La rue payenne n'eſt pas fort éloignée de la rue ſaint Onge : arrivé au deſſous de la petite terraſſe , en face des fenêtres de Victoire , je m'écriai : — Lieux enchantés , qu'elle me rendit aimables , vous me l'êtes encore , long-tems après que je ne l'y trouve plus ! Il faut dire , que toutes les fois que j'arrivois dans la rue ſaint Onge , c'étoit la penſée qui me venoit : je l'avois miſe en muſique , & je la chantois en repandant des larmes. Pour le couplet , qu'on a vu , je le chantois en m'éloignant , & ſur-tout à la place , où j'avois vu le carroſſe , avant de ſavoir que Victoire y fût.



LX NUIT.

La Muette.

En passant par la rue saint Jacques, sur les huit heures, j'entrai chez un libraire, à qui j'avois à parler. Une petite fille d'environ douze ans, d'une charmante figure, étoit de bout devant le comptoir, en face de la maîtresse de la maison. Je parlois, nous disions des choses qui pouvoient piquer la curiosité. Cependant, je voyois le visage de la jeune fille tranquille, comme la surface d'un lac qu'aucun vent n'agite : J'en témoignai ma surprise à la dame libraire ! — Elle est sourde & muette ! la pauvre petite ! Je fus douloureusement affecté du malheur de cette enfant, & je sortis touché de la plus vive compassion.

A mon arrivée chez la marquise, je lui fis part de ce que je venois de voir. Mad. de M*** me demanda, si cette enfant avoit des parens aisés ? — C'est la fille d'un perruquier. — Je vous prie de la surveiller, & de m'avertir. Je ne crois pas plus aux pronostics, qu'aux pressentimens : Je ne voulus pas commencer une nouvelle lecture, & je sortis à minuit & demi.

Au bout de la rue Culture sainte Catherine, vis-à-vis la fontaine, je fus abordé par un enfant, qui étoit assise sous une porte cochere, & qui vint me tirer par mon habit. Surpris de ce que je voyois, je lui demandai, qui elle étoit ? Ce qu'elle me vouloit ? d'où vient elle étoit dans les rues à pareille heure ?... A toutes ces questions, l'enfant ne répondit, qu'en témoignant le désir de m'ac-

compagner. Je me sentois disposé à l'emmener. Mais auparavant, j'élevai la voix : — Y a-t-il quelqu'un là ? quelqu'un a-t-il perdu son enfant ? une petite fille ? je repetai la même question plusieurs fois, sans recevoir de réponse, si ce n'est de la sentinelle du corps de garde, qui vint à moi. Je lui dis que je trouvois cette enfant, qui s'attachoit à mon habit, qu'elle ne quittoit pas. Et le garde me répondit, qu'il avoit vu roder toute la soirée seule. Je lui déclarai, que je l'emmenois ; & je lui laissai mon nom & ma demeure.

J'étois fort surpris, de ce que l'enfant ne parloit pas ! je lui fis plusieurs questions en chemin ; mais inutilement. Arrivé chez moi, je l'examinai à la lumiere, & je reconnus que c'étoit une muette. Elle étoit dans un pitoyable état ! cependant l'étofe de ses habits en loques annonçoit une sorte d'aisance. Je lui donnai du linge blanc, que j'arrangeai de mon mieux, je lui dressai un petit lit, je tirai de ma poche le reste de mon souper de chez la marquise : l'enfant mangea, puis je la fis coucher. — Demain (pensai je,) il faudra que je la conduise à la marquise : c'est lui donner occasion de faire une bonne œuvre, & elle m'en remerciera : Je m'endormis avec joie dans ces pensées.

Le lendemain, à mon reveil, j'examinai ma jeune muette : elle dormoit : sa figure étoit celeste ! je me mis à travailler. L'enfant ne s'éveilla qu'à onze heures ; & son premier signe, fut pour le désir de manger. Elle me demanda ensuite, à sa maniere, de l'ouvrage. Et comme je ne la comprenois pas facilement, elle prit des bas, qu'elle raccommoda. Elle travailla ensuite pour elle.

Je fus obligé de ſortir. Je tachai de lui faire entendre, que je la laiſſois, juſqu'à mon retour. Elle me comprit, & parut triſte. Mais elle ne fit aucun effort pour venir avec moi. J'allai chez le libraire de la veille, & je parlai de ma muette. Au premier mot, l'épouſe du libraire s'écria : — Eſt-ce donc notre voiſine! cette fille eſt perdue d'hier, au moment où vous nous avez quittés. Ses parens en ſont bien inquiets!... On croit que c'eſt une femme ſuſpecte qui l'a emmenée adroitement. Sa mere & ſa tante ſont au déſeſpoir : car cette enfant, comme vous l'avez vu, eſt très-aimable, très-douce, très-laborieuſe. Je dis à la dame libraire, que ma muette n'étoit pas ſa voiſine. Cependant, j'offris de l'amener, ou de conduire chez moi la mere ou la tante. L'épouſe du libraire me repondit : — Il vaut mieux que je la voie d'abord : ſi c'eſt elle, nous concerterons la maniere de la rendre à ſa famille : & ſi ce n'eſt pas elle, nous nous tairons. Je donnai le bras à la dame, & nous partimes.

J'ouvris, & j'entrai le premier, afin de ne pas effrayer, ou ſurprendre l'enfant. Elle vint à moi tranſportée de joie, & ſe jetta dans mes bras. Je fus flatté de ſon attachement. la dame parut alors. Ce n'étoit pas ſa voiſine. Avant de la voir parfaitement, l'enfant pouſſa un cri de frayeur : mais elle ſe raſſura, quand elle reconnut que ce n'étoit pas l'être qu'elle craignoit. Elle répondit même aux careſſes de la dame, qui l'emmena chez elle, non ſans de grandes difficultés! Il fallut que je lui tinſſe la main en route. On l'habilla convenablement, & elle fut réellement jolie. Elle paroiſſoit entre onze & douze ans. . . . .

Il vint plusieurs personnes dans la boutique, pendant qu'elle y étoit ; & dans le nombre, il se trouva une jeune dame, qui prit à la petite muette un si grand intérêt, qu'elle offrit de s'en charger. Je la priai d'attendre jusqu'au lendemain, pour avoir la réponse à cette offre généreuse. Lorsqu'elle fut partie, la dame libraire nous dit : — L'intérêt que prend à votre muette cette jolie femme, ne doit pas vous surprendre : elle est elle-même fille d'une muette. Il faut que j'engage M. l'abbé Polini, qui demeure dans la maison, à vous faire cette histoire, qui est très-intéressante, mais qui demande une science que je n'ai pas, à cause de bien des choses qui entrent dans le recit. On alla prier l'abbé de descendre ; nous passames dans la salle du fond, & il nous montra l'histoire écrite. Je le priai de me confier son manuscrit. Ce qu'il fit très-volontiers.

Je me proposois de conduire le soir même ma muette chez la marquise ; je ne doutois pas de sa générosité compatissante : mais je voulois savoir ce qu'elle feroit pour elle : & si le sort qu'offriroit la jeune dame, fille de la muette, étoit plus avantageux, il étoit naturel que je la préférasse pour ma pupile. Je laisse Hortense, (car elle savoit tracer son nom,) chez la dame libraire, & j'allai où mes affaires m'appeloient.

A neuf heures, je revins prendre, ma muette, ne voulant pas mener cette enfant trop tard, & ayant d'ailleurs une histoire fort longue à lire : Je trouvai heureusemedt la marquise rentrée. Elle fut surprise de me voir accompagné par une petite fille : elle me fit différentes questions. J'y repondis par ce que je viens de racconter. La marquise

s'attendrit sur le sort de la jeune infortunée ; elle vouloit s'en charger. — Madame (lui répondis-je,) une autre personne veut aussi la prendre : c'est une jeune dame fille d'une muette dont je vous apporte l'histoire intéressante. — Commencez à l'instant (répondit la marquise :) A onze heures, nous souperons. Je tirai le manuscrit, & je me mis à lire. Mais quelle fut notre surprise ! Hortense, appuyée sur mon épaule, me suivoit des yeux !... La marquise fut enchantée !... Voici l'histoire que je lus.

La Fille Muette.

Je connois, dans la bourgeoisie, une famille composée de 7 filles, toutes de la même mere, mais l'aînée étoit d'un premier lit. Adrienne Duchemin étoit une des femmes les plus attrayantes qu'on puisse voir, & elle avoit une sœur cadette extrêmement jolie : ainsi c'étoit un beau sang : la fille aînée cependant étoit laide ; elle tenoit de son pere. Mais le second mari étant très-bel homme (la jeune veuve l'avoit préféré par cette raison.) les six filles qu'ils eurent, étoient de la figure la plus intéressante. Il n'est pas inutile d'observer, que leur mere ne fut pas heureuse avec son beau mari : je n'ose vous dire ce qui mit la division dans le ménage ; je vous donnerai seulement à entrevoir, que ce fut la jolie sœur cadette. Adrienne mourut, laissant tous ses enfans bien jeunes encore ! car l'aînée du second lit n'avoit pas quinze ans.

Parmi les six filles d'Adrienne, la troisieme & la plus jolie étoit muette : on ne pouvoit la voir sans attendrissement : elle étoit douce,

careſſante, timide; les larmes venoient aux yeux, quand on avoit paſſé quelques inſtans avec cette jeune infortunée. Elle grandiſſoit, & ſes parens ne ſavoient qu'en faire : on leur conſeilla de l'offrir pour converſe dans pluſieurs communautés. Mais les religieuſes la réfuſerent; comme s'il étoit eſſentiel, d'avoir tous ſes ſens, dans une profeſſion où l'on n'en fait uſage que le moins poſſible.

Dans ce même tems, un homme de mérite, encore célibataire à 35 ans, vint chez un procureur, voiſin de la jeune muette! il en entendit parler : il s'informa : une peinture intéreſſante de la petite perſonne & de ſa ſituation l'anima : il voulut la voir; ce qui ne fut pas difficille : *Alienor* traverſoit ſouvent la cour; on fit tenir un clerc à portée de l'avertir, & quand elle paſſa; l'épouſe du procureur l'appella. Rien de ſi touchant que l'air & la jolie figure d'*Alienor*. L'homme de mérite fut attendri, avant qu'il entendit l'eſpece de converſation, que l'épouſe du procureur eut avec elle, par ſignes : la douceur & l'amabilité de ſon caractére perçoient dans toutes ſes réponſes; il s'apperçut même qu'elle avoit de l'eſprit.

— Je veux voir le pere de cette aimable Enfant (dit l'honnête-homme :) elle eſt ce qu'il me faut, & ce que j'attendois : ce jour eſt le plus heureux de ma vie! Le procureur le conduiſit chez le pere d'Alienor. La tante étoit au milieu de ſes nieces. — Mademoiſelle (dit l'honnête-homme,) je viens d'apprendre, par votre voiſin, que voilà, l'embarras où vous étiez pour cette jeune infortunée. — Il eſt vrai Monſieur, qu'il eſt bien grand! — Je vous offre de m'en charger, Mademoiſelle. — Monſieur... une pareille propoſition... demande des

conditions dont il faut parler avant que je puisse vous repondre. — En vous demandant cette aimable enfant, mes vues sont d'essayer chez vous, de m'en faire aisement comprendre, de gagner son cœur & d'en faire ensuite ma femme ; je ne saurais avoir d'autres vues. La tante rougit de joie. — Ha ! Monsieur, vous paroissez un homme au-dessus de nous. — Je suis riche ; je suis honnoré dans le monde par ma place, & l'on me suppose quelque mérite : c'est par cette raison, que je me crois en droit de faire mon bonheur à ma fantaisie : cela n'est pas permis à tout le monde ; la plupart des hommes sont contrains par l'impérieuse necessité.

Il fut convenu que M. *de l'Essart* verroit Alienor chez son pere, aussi souvent qu'il voudroit. Le procureur le laissa & l'honnête-homme commença un entretien. Son but étoit d'apprendre la langue, à la lire, à l'écrire, à la petite Alienor. Etre entendu, étoit tout ce qu'il lui falloit, il auroit été fâché qu'elle parlat. Pour réussir dans son projet, il commença par les objets matériels & physiques, une *table*, une *chaise*, un *miroir*, du *pain* & autres choses semblables : il les nommoit tandis qu'Alienor avoit les yeux fixés sur sa bouche & il les écrivoit ensuite. (Il faut observer qu'elle étoit familiarisée avec les lettres de l'alphabet, que ses Sœurs lui avoient montrées, en apprenant elles-mêmes à lire, elle les traçoit, mais elle n'en connoissoit pas la valeur.) Alienor avoit un jugement naturel fort bon : elle vit les objets ; elle comprit que la bouche les exprimoit, quoiqu'elle n'eût pas d'idée des sons, elle saisit peu-à-peu les rapports des lettres aux choses, & au bout de quelques visites, M. de l'Essart

eut le plaisir de lui voir écrire le nom des objets dès qu'il les lui montroit. Cette premiere instruction, pour les corps physiques, dura six mois; mais c'étoit la plus aisée : celle des objets moreaux étoient bien plus difficiles & quelle fut l'intelligence d'Alienor, cette partie de son instruction épouvantoit M. de l'Effart; car il ne vouloit pas qu'elle eût d'autre maître que lui, & dans l'alternative, il auroit préferé de la laisser non-instruite. La premiere leçon fut sur l'amour, l'attachement qu'il avoit pour elle. Depuis long-tems, il lui baisoit la main, il l'asseyoit sur un de ses genoux, pour l'instruire; il lui disoit, *Alienor, je vous aime.* La petite écrivoit depuis quelque tems son nom, d'après le seul mouvement des levres de son maitre; mais elle en restoit là & ne pouvoit peindre le reste. Son maître n'insistoit pas; il attendoit. Enfin, il voulut tâcher de lui faire comprendre les objets intellectuels. Après le nom *Alienor*, ce ne fut pas *je vous*, qu'il entrepris de faire exprimer; mais le mot essentiel *aime.* Il le prononça en appuyant : il l'accompagna d'un geste expressif sur son cœur, porté ensuite sur *Alienor*, (il écrivoit) *je vous aime*: il la pressoit contre sa poitrine & lui prenoit un baiser; ensuite il écrivoit *aime.* Dès la premiere leçon, Alienor écrivit *Alienor aime.* M. de l'Effart remarqua, non sans étonnement, qu'elle laissoit un grand intervalle entre *Alienor* & le mot *aime.* Il vit par là que les mouvemens intermédiaires n'étoient pas écrits. Il remplit l'intervale, en se faisant bien remarquer : il se toucha, en disant, *je*; il toucha Alienor, en prononçant énergiquement, *vous*; & il montroit les deux mots qu'il venoit d'écrire. Alienor

reprit la plume, & regardant M. de l'Effart fixement, elle écrivit tout d'un trait, *Alienor vous aime*. A ce mot charmant, à ce trait de genie, M. de l'Effart l'enleva dans ses bras, & lui donna plusieurs baisers. Alienor fut ainsi persuadée qu'elle avoit bien pensé, bien écrit & qu'elle raisonnoit.

M. de l'Effart, à la seconde leçon, après avoir repeté la premiere, pendant laquelle il eut la satisfaction de voir Alienor écrire d'elle-même, des deux manieres, avec l'expression de l'intelligence, la phrase, *Alienor je vous aime*! & celle, *Alienor vous aime!* M. de l'Effart, (dis-je,) prononça son propre nom, en se touchant, & disant tour-à-tour, en touchant aussi Alienor, *de l'Effart*, *Alienor*, puis il les écrivit. La jeune personne le toucha & elle écrivit d'elle-même, *de l'Effart*, *je vous aime*. Le maître transporté, non-seulement fit des caresses, mais il y ajouta un beau présent. La délicate Alienor le reçut avec joie, mais elle le mit de côté; ensuite elle écrivit : *de l'Effart*, *je vous aime*; puis elle figura une main qui repoussoit le présent, qu'elle figura aussi. — Ses idées vont plus vîte que mes leçons! (dit l'honnête-homme à la tante:) elle veut dire, qu'elle m'aime mieux que le présent... Il prit la main d'Alienor; & la baisa; ensuite il effaça la main, & l'autre jeroglyphe, & regardant son éléve, il prononça, *Alienor*, *je vous aime plus que moi-même*. A son nom, il la toucha; il se toucha au *je* puis elle au *vous*: au mot *aime*, il la pressa contre son cœur; à *plus* il l'enleva; enfin il parut se répousser lui-même, en prononçant le dernier mot. Alienor le regardoit attentivement: il recommença; elle comprit, & se dégageant, elle courut écrire, en regardant bien tous

les mots tracés par son maître *de l'Essart aime Alienor plus que de l'Essart* : admirable ! s'écria l'honnête homme. Alienor qui le regardoit, lui mit le doigt sur la bouche, pour le faire taire, & elle continua d'écrire ! *Alienor aime de l'Essart plus qu'Alienor.* Ce fut à genoux, que le maître transporté remercia son éléve : il lui baisoit les mains, il la pressoit contre son cœur. La petite personne parut partager la joie qu'elle causoit ; elle étoit fort émue ! M. de l'Essart alla écrire, en prononçant fortement : *Que je suis heureux par Alienor !* Il repeta ensuite chaque mot, avec un toucher appuyé dessus, de l'air du ravissement ; le *Que* fut exprimé par un regard vers le Ciel ; *je*, en se touchant ; *suis*, en passant la main sur toute sa poitrine ; *heureux*, par un élan de joie ; *par*, en tendant les bras, & *Alienor*, en la pressant vivement elle même, & l'enlevant un peu. L'aimable éléve observoit tout, avec la plus grande attention ! dès que M. de l'Essart eut fini, elle alla écrire à son tour, *Que je suis heureux ! par de l'Essart.* Le maître lui prit la plume ; & au dessous d'*heureux*, il écrivit, en entier, le feminin, *heureuse.* Alienor le regarda suprise ; il écrivit, *moi*, (se touchant) *heureux* ; *vous*, *toi*, (la touchant) *heureuse*, *moi*, (se touchant) *je suis homme*, *toi*, *vous*, (la touchant) *tu es femme*, *vous êtes femme ; vous* (la touchant) *êtes bonne* ; *moi* (se touchant,) *je suis bon.* Et il fit passer dans son ame l'idée de la bonté ; vertu qu'Alienor possedoit au plus haut degré ; aussi comprit-elle facilement. Elle écrivit donc : *Moi Alienor, que je suis heureuse par toi de l'Essart ! moi Alienor, je suis femme : toi de l'Essart, tu es homme.* M. de l'Es-

sart

fart prit la plume : *Je suis fort* : Et il la rémit à son éléve, après lui avoir bien exprimé l'idée de la force. Elle la prit, & le regardant avec un geste touchant ; elle lui fit comprendre, qu'elle ne pouvoit pas exprimer l'idée qu'elle avoit : M. de l'Effart reprit la plume, & avec les gestes les plus énergiques, il repeta, *Qu'il étoit fort* ; puis touchant Alienor, il exprima, *qu'elle étoit délicate*, *foible*, *non forte* : il écrivit au dessous des mots, *Je suis fort*, *vous n'êtes pas forte*, *vous êtes foible*, *mon Alienor* ! Au premier mot, il l'agita un peu, pour lui faire sentir, tout ce qu'il auroit pu : à la negation, il fit le signe de tête negatif, en joignant le *ne* au *pas* ; au mot, *n'êtes*, il la toucha, sur tout le buste ; il lui retoucha la tête au second *vous* ; puis tout le buste au *vous êtes* repeté ; il fit un geste qui exprimoit la defaillance, & l'action de s'appuyer, au mot *foible* ; il exprima *mon*, en portant rapidement sa main de sur lui-même sur son éléve ; & il lui pressa le taille entre les dix doigts, au mot *Alienor*. La jeune personne le comprit parfaitement, elle courut à la table, & elle écrivit, en faisant les gestes convenables à chaque mot : *Moi Alienor je ne suis pas forte* ; *je suis foible*, *mon de l'Effart*. Le maître corrigea, *Je ne suis pas forte*. Alienor, surprise, montra le *ne suis pas* : Son maître tâcha de lui faire entendre que, bien que separés, ces deux mots ne sont qu'une seule negation : ensuite elle indiqua le mot *foible*, qu'elle auroit voulu mettre au feminin ; ce qui marquoit son intelligence : mais il étoit presqu'impossible de lui faire comprendre, qu'il se trouve des adjectifs qui sont les mêmes pour les deux genres ; son

maître se contenta de les lui écrire tous, parce qu'ils ne sont pas en grand nombre, quand on veut en retrancher tous ceux qui pourroient avoir un masculin particulier, comme *fidel*, *facil*, *tranquil*, *util*, & autre; ils se reduisent alors, à *celebre*, & ses pareils qui finissent en *bre*, *funebre*, *sobre*, &c. *noble*, &c. *autre*, *jaunatre*, &c. en un mot, tous les adjectifs qui finissent par un *e* muet, précédé de deux consonnes, puisque lorsqu'il n'y a qu'une consonne, le mot peut s'écrire au masculin.

Je ne veux pas arrêter trop long-tems sur les détails de l'instruction de la jeune muette: son maître parvint, en moins de deux années, à s'en faire comprendre parfaitement, quelque chose qu'il lui voulut communiquer. Lorsqu'il la vit suffisamment instruite, quoiqu'elle n'eût encore que quinze ans, il proposa de l'épouser. Il lui fit tous les avantages qu'on pouvoit désirer d'un homme vivement épris, & le mariage fut célébré.

J'ai oublié de vous dire, que jamais M. de l'Essart n'avoit donné ses leçons devant le monde, la tante d'Alienor étoit seule présente; encore souvent étoit-elle dans une piece voisine, avec les autres enfans; ainsi, le nouvel époux avoit excusivement le secret de se faire entendre parfaitement. Ce fut ce qui le tranquilisa; car il étoit jaloux par caractére: jamais cet homme n'auroit été heureux avec une autre femme; si elle ne l'avoit pas tourmenté, il se fût tourmenté lui-même. Mais Alienor étoit pour lui un trésor hermetiment fermé, dont personne que lui ne pouvoit rien tirer: soit par un effet de la reconnoissance & de la bonté de son cœur, soit que naturellement sa figure, qui étoit agréa-

blé, plût à la jeune muette, soit enfin, que l'habitude de le voir, & de recevoir ses soins, eût tout fait sur les organes d'une femme, qui les avoit incomplets, M. de l'Effart étoit tendrement aimé de jolie compagne; il le voyoit; il ne pouvoit en douter. Il étoit dans l'âge, ou l'homme parfaitement instruit par l'expérience, sent le prix du bonheur, & l'estime ce qu'il vaut il jouissoit d'une félicité qui surpassoit son espérance. Lorsqu'il travailloit dans son cabinet, Alienor étoit ordinairement auprès ne lui, occupé de quelque ouvrage de femme; car elle étoit infiniment adroite: dans les intervales de ses occupations, le mari lui tendoit les bras, & cet être isolé de toute la nature, uniquement â lui, venoit s'y précipiter, en lui faisant les plus touchantes caresses. Dès que son esprit étoit delassé, ou plutôt rempli de cette joie honteuse que donne le bonheur, il la remettoit sur sa chaise, & reprenait son travail. ils dinoient la plupart du tems, tête-à tête: ils s'entretenoient ensemble, en présence des domestiques, sans en être compris. Lorsqu'ils avoient du monde, c'étoit une autre maniere de s'entretenir: M. de l'Effart avoit imaginé de prendre un alphabet de ces lettres, de fonte, qui servent aux imprimeurs: son épousé le portoit toujours, serré dans une jolie boîte, assez petite, pour être tenue dans la main, sans qu'on l'apperçut: lorsque les gestes auroient été de nature à être compris de tout le monde, elle lui jetoit vivement les lettres d'un mot, qu'elle reprenoit aussitôt, & elle parvenoit ainsi à soutenir un discours suivi, par les récomposés des mêmes lettres: quelquefois elle les arrangeoit rapidement, & le mari lisoit dans la main de sa femme. Quand

on alloit en ville, Alienor étoit toujours à côté de son mari, qui l'avertissoit quand on lui parloit, quand on lui offroit quelque chose : il lui servoit de truchement, & lui faisoit comprendre le sujet de la conversation. Il avoit acquis une telle facilité par l'habitude, que loin de fatiguer les convives, c'étoit pour un plaisir de voir ces entretiens muets, & de recevoir les réponses d'Alienor, au moyen de ses caractéres mobilles, & quand le discours étoit plus détaillé, & l'aide de l'écriture: Alienor, ou Madame de l'Essart, écrivoit aussi purement que son mari, parce que jamais elle n'avoit reçu d'expression vicieuse. Ses complimens, quand elle en faisoit, avoient une grande délicatesse, jointe à une tournure aussi vraie qu'originale ; elle peignoit comme elle sentoit, & elle sentoit différemment des autres. Par exemple, un jour, qu'elle étoit dans une compagnie, où il y avoit des femmes charmantes, mais très-coquettes, & beaucoup aimables que jolies, elle fut obligée de répondre, par d'autres complimens, à ceux qu'on lui faisoit sur son genre de beauté, qui étoit une coupe de visage à la grecque, aussi noble que touchante. Son mari lui ayant expliqué ce que disoit une petite Parisienne femillante, brune, agaçante, Alienor répondit : — *Madame est comme une joli enfant, qu'une mere trop bonne gâte un peu ; qui touche à tout ; qui veut tout avoir, & qui pourtant plaît, parce qu'il est tout aimable.* — Me voilà jugée ! (s'écria la dame,) en vérité, je le suis bien ! c'est precisément mon caractére !

— Voyons ce qu'elle dira de moi ! dit une veuve aimable, à laquelle son embonpoint &

son air de bonté alloient à merveilles : — Madame de l'Essart est aussi spirituelle qu'elle est jolie. Le mari d'Alienor écrivit ce que la dame veuve venoit de dire — *J'aime bien Madame* (écrivit en réponse Alienor ;) *si elle n'étoit pas aussi jeune, je l'aurois crue la mere de Madame* : (montrant la brune semilante.) En honneur, je n'ai jamais rien entendu qui eût plus de sens & de pénétration ! (dit un homme :) cela s'appelle repondre avec jugement, lier & comparer les idées !

Une femme revêche, dont l'air aride annonçoit qu'elle n'avoit jamais senti ; voulut avoir le jugement d'Alienor. On en rit tout bas d'avance : — Madame (dit la Piegrieche,) vous méritez l'honneur que vous a fait Monsieur de l'Essart, en épousant : vous êtes belle, aimable, reconnoissante. Le mari ayant rendu ce conpliment à sa femme, en lui montrant la dame qui venoit de le faire, Alienor la regarda, & prenant la plume, elle écrivit : — *Je remercie Madame de me rappeller ce que je dois à mon ami : Madame doit aussi aimer le sien !* tout le monde contraignit le rire, qui vouloit s'échapper : les autres dames insisterent, pour que Monsieur de l'Essart fit expliquer son épouse : il s'y refusoit. Alienor s'apperçut de la petite altercation, & elle en demanda le sujet à son mari ; qui le lui expliqua. Elle ne prit pas la plume ; mais elle lui parla au moyen de ses caractéres mobiles. M. de l'Essart sourit. Ce qui excita tellement la curiosité, qu'on vouloit absolument que Madame de l'Essart détaillât son idée. Mais elle refusa constamment d'écrire. On fut obligé de passer à une autre dame...

Celle qui parla, étoit la femme la mieux faite du royaume ; sa taille avoit une noblesse, une majesté, une perfection, qui saisissoient ; mais elle étoit laide, & marquée de petite verolle. — Madame (lui dit-elle à la muette,) vous n'avez rien à envier a personne de votre sexe ; beauté, vertu, esprit, talens, vous possédez tous les avantages : mais quelle plus precieuse couronne que l'amour d'un excellent mari ! Alienor parut touchée : elle écrivit aussitôt : — *Madame, j'ignore si vous avez un mari, & s'il vous aime : mais je sais que vous n'aurez qu'à vous montrer pour être admirée ; s'il vous manque quelque chose, c'est justement ce qu'il faut, pour ne pas nous désespérer.*

Une jeune personne douce, timide, & jolie, mais qui paroissoit d'une santé délicate, & dit alors : — Une femme a bien de l'obligation à un mari comme M. de l'Esfart ! il est le maître, le pere, l'époux, le bienfaiteur, le tendre ami d'une épouse, à qui la nature n'avoit donné la beauté, que pour rendre plus remarquables & plus désespérantes ses rigueurs & ses privations ! tout le monde admire son épouse, & ne s'occupe que d'elle ; moi, je l'admire lui, & je me dis, Que de pareils hommes sont precieux ! hélas ! autant qu'ils sont rares ! — Vous parlez d'or ! repondit la maîtresse de la maison (grande personne paitrie de graces,) & vous paroissez désirer un bien pareil à celui que vous admirez ! — On peut admirer, sans désirer. — Non ! (dit vivement le maître de la maison,) vous désirez, Mademoiselle, ce que vous admirez ! vous le désirez quand vous ne sentirez pas vir-

tuellement ce désir. Alienor regardoit; en observant qu'on parloit avec intérêt & vivacité; les regards d'ailleurs, se portoient alternativement sur elle & sur son mari: elle fut curieuse, & le témoigna. — Il faut lui rendre notre conversation! (dit le maître de la maison.) M. de l'Essart le fit aussitôt, en l'écrivant mot à mot. Son épouse lisoit à mesure. A peine eut-il fini, qu'elle se leva, & courut embrasser la jeune demoiselle, qu'elle retint quelques instans pressée contre son sein. Révenue à sa place, elle écrivit; — *Vous sentez mon bonheur comme moi-même.* Et elle montra ce qu'elle avoit écrit à la jeune personne, qui étoit venue derriere sa chaise. Elle écrivit ensuite. *On désire tout ce qu'on aime; cela est sûr.* Et elle montra ces mots à la maîtresse de la maison. Elle écrivit pour la troisieme fois: *Vous Monsieur, vous avez dit une vérité, d'un air qui ne la rend pas aimable; vous paroissez vouloir mortifier, en persuadant.* Tout le monde fut surpris, qu'une femme privée de la perception des sens & de leurs nuances accentuées fit une observation si fini, & si vraie; & la joie maligne qu'on en ressentit fut si vive, qu'elle devint bruyante: les familiers du maître de la maison ne le ménagerent pas, & il repondit à leurs sarcasmes, en homme d'esprit.

On voit que M. de l'Essart avoit de l'agrement, lorsqu'il menoit sa femme en compagnie: elle y étoit vivement désirée; mais elle n'y alloit pas souvent: elle eut un fils à la fin de la premiere année, & dans les sept autres qui suivirent, cinq filles: ce qui lui forma une petite famille de six enfans. Elle

les nourrit de son lait. Et comme elle ne pouvoit leur parler, il vint dans l'idée à son mari de faire une expérience. Il fut defendu à la jeune femme de chambre, de prononcer un seul mot devant le fils de sa maîtresse; le pere seul lui parloit, & ce fut toujours en grec. Le premier mot fut *Pappas*, prononcé *pappa*. La petite femme de chambre, sourit, en l'entendant, & dit au valet : — Monsieur, qui ne veut parler que grec à son fils! & le premier mot qu'il lui dit est françois! M. de l'Essart, qui se doutoit de ce qu'elle diroit, l'avoit suivie, il l'entendit ; — Ma fille, ce mot est si naturel, si facile, qu'il est le premier que les enfans prononcent en Europe depuis plus de quatre mille: il est grec, latin, & françois pour signifier pere : & dans les langues plus anciennes, comme l'hebreu & le syriaque, il est encore le même, avec cette seule différence, que les lettres sont transposées, c'est *Ap*, ou *Ab*, au lieu de *Pa* ou *Ba*, La jeune fille rougit, & fit la reverence, pour remercier son maître de l'instruction qu'il lui donnoit.

Le second mot fut *Mamma*, & quelquefois *Mamman*, *Maman*, que les grecs disoient tout comme nous : M. de l'Essart fut encore obligé d'expliquer à la jeune fille, qui ne pouvoit croire que du grec ressemblat à du françois, que *Maman* est le nom que les enfans à la mamelle donnoient à leur mere, à leur ayeule, à leurs nourrices ; & que *Mamman*, pour ceux un peu plus grands, signifiait du pain, du gâteau, & toute espece de nourriture propre aux enfans. Les mots qui suivirent, s'éloignerent assez du françois, pour être admirés

de

de la jeune fille: tels furent *'eirênên*, paix! *fileô*, j'aime; *katéſdein*, dormir, *gelaô*, je ris, *ſofia*, la ſageſſe, & le reſte — Hé Dieu! diſoit-elle!) comment ces gens-là s'entendoient-ils? — Savez-vous ce que c'eſt qu'un philoſophe! (lui dit ſon maître) — Oui, c'eſt un ſavant. — Non; c'eſt un homme qui aime, qui *phile*, mot qui vient de *phileô*, aimer, la *ſophie*, *ſofia*, la ſageſſe: ainſi, quand vous dites la philoſophie, vous, dites deux mots grecs en un, très-agréables, mais que vous n'entendez que par routine; au lieu que vous les entendriez parfaitement, & par analogie, ſi vous ſaviez le grec, comme mon fils le ſaura un jour. Choſe étonnante! cette explication donna tant de reſpect à la jeune fille pour la langue grecque, qu'elle s'étudia de ce moment à l'apprendre avec l'enfant: ſon maître s'en apperçut, & la favoriſa; parce que ſon deſſein étant d'enſeigner auſſi à ſon épouſe la langue de leur fils, il vit une utilité à inſtruire la femme de chambre.

M. de l'Eſſait, à ſes momens de loiſir, donna tout ſon tems à ſon fils & à ſon épouſe, de laquelle il fut compris avec une admirable facilité; parce qu'étant abſolument concentrée en elle-même, ſon ſens interieur, une fois exercé, avoit une force, dont les *Entendeurs*, toujours diſtraits, ne peuvent être capables. Dans les intervales, les trois éléves, la mere, l'enfant, & la femme de chambre s'inſtruiſoient mutuellement; la jeune fille ſervoit de truchement à la mere pour ſon fils, en attendant qu'il ſût lire & écrire.

Après les mots ſecs, & les phraſes d'uſage, les maximes ſuccèderent (l'enfant

avoit fept ans.) Un jour que M. de l'Effart vouloit exciter l'émulation de fon fils, en l'engageant à faire ce qu'il avoit fait lui-même, il dit à l'enfant : *Zêlos zêlon 'fti tiktôn !* — *Pappa* repeta l'enfant,) *Zêlos zêlon 'fti tiktôn* ? — Je fais bien ce que cela veut dire, moi ! (dit la femme de chambre :) Elle écrivit le grec à fa maîtreffe, qui mit en françois ce qu'avoit dit l'enfant : *Pappa l'émulation fait naître l'émulation ?* Une autre fois, le petit bon homme cherchant fa mere & fa bonne qui jouoient avec lui, dans un endroit obfcur, il tomba : fon pere qui l'entendit, lui cria : *'O émô Yeô ! 'en fkotô pliffôn, podas ffallei !* — L'enfant repondit : — *O' Patêr ! 'émô kidunô 'epiftamai.* — M. de l'Effart écrivit ce qui venoit d'être dit, pour le montrer à fon époufe, qui traduifit : *O mon fils, quand on marche dans l'obfcurité, on heurte du pied !* — *O mon pere ! je l'apprens à mes dépens.*

Jufqu'à l'âge de 12 ans, le jeune de l'Effart ne fut pas un mot de françois : lorfqu'il parla bien grec, fon pere le lui traduifit en latin, pendant trois ans, & du latin, il le fit defcendre naturellement à notre langue, qui en eft entierement derivée : ce fut à l'âge de quinze ans accomplis. La mere fuivit les études de fon fils : tous les mots latins, analogues dans cette belle langue, quoiqu'inferieure au grec, à ce que difoit M. de l'Effart, étoient préfentés, expliqués : tels font, *commun*, *communiquer*, *contrainte*, *contraindre* ; *conferer*, *proche*, *approcher*, *prochain* ; *correction*, *corriger* ; *faire*, *facile*, *facilité*, *facture*, *faction* ; *façon*, *contrefac-*

tion (mal dit, c'eſt) *contrefaçon*; *homme*; *humain*, *humanité*; *velléïté*, *aménité*, *urbanité*, & les autres. Par tous ces mots, formés du latin, qui ne ſont analogues & vraiment intelligibles qu'en latin, M. de l'Effart montroit à ſon fils la filiation de notre langue : — *Fili mi* (lui diſoit-il,) *non habemus nos Franci*, *idioma proprium*, *ſed tantùm idioma dialectitium latini ſermonis* : *francicum eo tantùm lingua eſt*, *quo hæret latino*, *& idem eſt cum illo*.

(Mon fils, nous n'avons pas, nous autres françois, un langage propre & particulier ; mais ſeulement un idiome dialecte du latin : le françois n'eſt une langue, qu'autant qu'on le conſidere comme tellement indentique avec le latin, qu'il ne faſſe qu'une même langue avec celle dont il derive.)

Mais ç'en eſt aſſez ſur les langues. J'ai à vous donner d'autres détails, qui ſont abſolument relatifs à Madame de l'Effart.

Ce fut avec ſes filles qu'elle excella. Ces enfans, élévés dans l'interieur de la maiſon paternelle, qui avoit un vaſte jardin, ne ſortoient que rarement : elles n'entendoient parler que leur pere, leur frere, & quelquefois la femme de chambre : Elles paſſerent par les mêmes gradations du langage : mais ce qui les étonnoit, c'eſt que leur mere ne parloit jamais! En conſequence, elles étoient fort ſilencieuſes ; on les voyoit ſouvent enſemble des demi journées, lorſqu'elles eurent de quatre à dix ans, jouer, ou travailler à l'aiguille ſans parler. Dès que l'aînée put écrire, elle s'entretint avec ſa mere. Mais on ne l'éclaira pas néan-

moins sur la cause de l'éternel silence de cette mere cherie, que sa surdité rendoit en outre quelquefois impossible au milieu de ses enfans, mais elle évitoit cet inconvénient, en se plaçant de maniere à les voir. C'étoit en les regardant qu'elle comprenoit leurs petites querelles, & les discours reprehensibles : pour s'en instruire, Elle écrivit d'abord à son mari, ensuite à son fils; puis à sa fille aînée : mais quand toutes surent écrire, elle fut parfaitement à son aise. Son imperfection, la necessité d'écrire, & de s'instruire lentement & parfaitement, mit dans sa conduite avec ses enfans une admirable moderation : elle ne s'échappa jamais. Leurs entretiens étoient interessans, & pleins d'énergie : le désir de s'entretenir avec Elle, donna la plus grande ardeur à ses filles, pour apprendre à lire, à écrire, & elles acquirent, dans cet exercice, une facilité, une élegance qui paroissoient un prodige pour leur âge, mais qui étoient un effet de la necessité. Toutes ces jeunes personnes sont aujourd'hui moderées, refléchies : la connoissance qu'elles ont des deux langues, meres de la nôtre, ne les a pas rendues pedantes; Alienor, pénétré de respect pour son mari, remplit exactement tous les devoirs de femme, & en donne à ses filles, & l'exemple, & le goût. Depuis que ses enfans sont grands, le chef de cette famille est le plus heureux des hommes : il a des filles belles comme leur mere, douces, attentives, modestes, comme elle; il goûte avec ses enfans le plaisir de la conversation ordinaire, sans interruption, parce qu'une des filles, tour-à-tour, écrit rapidement, & par notes abre-

gées, tout ce qu'on dit, pour le faire passer sous les yeux de sa mere.

Je vais donner un exemple de cette écriture & de ces conversations familieres, qui se tiennent journellement dans la maison de M. de l'Essart, & je choisis l'époque ou le garçon a 18 ans; l'aînée des filles 16 ans, la seconde 14 & demi, la troisieme 13, la quatrieme 11 & demi, & le cinquieme 10 ans. Il faut observer; que durant cette conversation, la mere étoit, suivant l'usage, assise auprès d'une table, une plume à la main, tandis que ses enfans, parloient, & qu'un d'eux écrivoit. Si l'écrivain vouloit parler, un autre prenoit aussitôt la plume, & jamais d'interruption!

Le fils. Mes sœurs, depuis que je vois le monde, je sens d'avantage le bonheur que nous avons d'être si parfaitement unis, d'avoir un aussi excellent pere & la meilleure des meres.

L'aînée. Comment cela, mon frere?

Le fils. Ho! comment cela! C'est qu'il y a bien de la difference entre la plupart des peres que je vois, & le nôtre; & qu'il n'y a pas de meres comme celle que nous avons. Elle est sourde & muette; elle est muette que parce qu'elle n'entend pas: elle n'a donc pu apprendre à prononcer aucun langage!

La seconde. Quoi! maman parleroit, si elle entendoit! elle pourroit dire les mots comme nous!

Le fils. Oui, ma sœur, tout comme nous.

La seconde. Ho! je donnerois... la moitié de ma langue, pour que maman prononça seulement deux mots, *mes enfans.*

Le fils. Cela se pourra, ma sœur, sans qu'il t'en coûte rien. J'ai été voir l'école de M.

l'abbé *Delépée*, qui fait parler les muets; & j'espere apprendre à parler à ma mere.

La mere (par écrit.) *Mon cher fils, vous en demanderez auparavant la permission à votre pere.*

Le fils. (par écrit.) Oui, ma chere maman; mais je serai sûr de lui faire le plus grand plaisir, si vous me permettiez de lui causer une surprise... délicieuse.

La mere (par écrit.) *Vous lui en ferez d'avantage, mon cher enfant, par le témoignage de votre respect.*

La troisieme. O maman! je connois bien papa! vous savez que je suis son enfant gâté, parce que je vous ressemble (dit-il) parfaitement. Je suis sûre que la surprise lui causeroit dix fois plus de plaisir que le respect.

La mere (par écrit.) *Mon enfant refléchissons-y encore.*

La plus jeune (de bouche & par écrit.) Non, non, ma petite maman! ne refléchissons pas, de peur que nous ne préferions le respect; car papa surement aimera mieux être surpris comme ça, que respecté.

La quatrieme. C'est aussi mon avis, à moi: il faut que ma petite maman nous cede; car nous avons raison contre elle, pour la premiere fois de notre vie. (*aux deux aînées.*) Et vous mes sœurs?

L'aînée. Je ne suis pas assez hardie, que d'avoir un sentiment opposé à celui de maman.

La seconde. Je pense comme ma sœur *Adélaïde* : *Alienor* & *Angélique* ont cependant de bonnes intentions, & maman le voit bien.

La troisieme (*l'air ému.*) Ho! oui, ma chere *Andrienne*! C'est par tendresse pour Maman, que je ne pense pas comme elle.

La mere (par écrit.) *Vous êtes tous de*

bons enfans; & je lis dans votre cœur comme dans le mien.

Tous ses enfans l'embrassent. (*Le frere & les trois plus jeunes, écrivant de concert.*) Ma chere maman, consentez-y.

Les deux aînées. Maman, nous croyons que cela est bien, puisque votre fils vous le demande, ainsi que nos jeunes sœurs.

La mere (par écrit.) *Mon fils, mes cheres filles, je n'y consens, que parce que vous le voulez : votre pere me saura gré d'avoir eu de la complaisance pour d'aussi bons enfans.*

Tous. O bonne maman !

La mere (par écrit.) *Mes chers enfans! sentez-vous tout ce que je dois à votre pere! J'étois pauvre, infirme, abandonnée pour ainsi dire de ma famille, à la mort de ma mere; j'étois le rebut de tout le monde. On me negligeoit, comme un être incomode, pour lequel la mort auroit été un bien; c'est dans cette triste position, qu'un homme honoré, a la générosité de me choisir, pour me destiner au bonheur! il me forma l'esprit & le cœur; il me donna des vertus, toutes celles que je puis avoir, & quand il m'a eu crée, il m'a aimée, & m'a rendue sa compagne, son épouse la mere de ces enfans aimables, qui font ma gloire & ma félicité!... J'ignore par experience comment les autres hommes se conduisent avec leurs épouses; tout ce que je sais, c'est que j'ai vu souvent mon pere fort animé, en parlant à ma mere, qui pleuroit & qui paroissoit se désoler. Je fus quelque-tems à m'attendre qu'il m'arriveroit quelqu'une de ces désagreables scenes : mais cela ne m'est jamais arrivé encore,*

& sans doute ne m'arrivera pas : vu que votre pere est le meilleur des hommes. Il est aussi mon pere, puisqu'il m'a formée, & il me semble qu'il me traite plutôt en fille aînée, tendrement cherie, qu'en femme, à laquelle on ne passe rien, parce qu'on n'a point pour elle de foiblesse. Mais votre pere en a toujours eue pour moi, à cause de ma jeunesse, comparée à son âge, & de mon inferiorité: au lieu que les maris des femmes égales en âge, en esprit, en fortune, en capacité, ne leur passent rien; ils agissent avec elles, à ce que j'ai vu, comme avec une égale, une émule, une rivale, à laquelle on ne veut rien céder, parce qu'on craint qu'elle n'en abuse. Il me semble, que si les femmes se tenoient toujours soumises, par principe & par devoir, elles en seroient beaucoup plus heureuses; parce que les maris auroient pour elles la complaisance & la foiblesse qu'on a pour une fille. Jamais un pere ne craint sa fille, ni ne la reprime, comme il feroit une épouse; parce qu'il ne craint pas que jamais elle s'arroge l'égalité, loin de prétendre à supériorité. J'ai vu le contraire arriver, de la part d'un pere vieillard, à l'égard, de sa fille mariée, chez laquelle il s'étoit retiré: mais c'est qu'alors les moindres libertés, les moindres negligences de la fille, tiroient à consequence: aussi le pere indigné, ne lui passoit il rien; il la querelloit, il s'efforçoit de la ravaler, comme un mari ravale l'épouse dont il craint la domination. O mes cheres filles, quand vous serez mariées, faites le rôle de filles tendres & modestes, avec votre

mari, s'il est bon : c'est le seul moyen d'être heureuses : mais s'il étoit méchant... Bondieu ! que je vous plaindrois ! on doit trembler, quand on se marie ! Ho! si une de mes cheres filles épousoit un méchant, que je pleurerois ! que je gémirois ! le reste de ma vie seroit empoisonné !... Mon fils, mon cher garçon, quand un homme recherchera une de tes sœurs en mariage, pénétre-le, en le frequentant ; lis jusqu'au fond de son cœur, & vient nous dire ensuite : Il faut, ou, il ne faut pas le prendre. *Tes sœurs te rendront le même service, lorsque tu auras choisi une épouse :* Elle est bonne ; *ou bien*, elle est legere, coquette, dépensiere, de mauvaise humeur ; *& elles t'aideront ainsi à la connoître ; afin que tu ne sois pas trompé, & que tu ne deviennes pas malheureux ! car il est bien des méchantes femmes dans le monde ! il en est autant que de méchans hommes. Mais il n'est personne dans la nature d'aussi bon que votre pere.*

Ici, elle cessa d'écrire : tous ses Enfans lisoient, en suivant sa main : ils étoient pénétrés, mais ils ne l'interrompirent point, par respect. Quand elle eut cessé, ils s'écrierent tous à la fois. — *Et que vous, ma chere maman !* Ce que le fils écrivit... — Ha ! que n'entendons-nous le son de votre voix ! (ajouta-t-il :) quel bonheur pour nous, de vous entendre prononcer un discours aussi touchant, aussi sage, aussi tendre, aussi digne de la meilleure des meres !

Depuis ce moment, il commença, d'après ce qu'il voyoit faire à l'Abbé Delépée, à donner des leçons à sa mere : il parloit,

Il lui faisoit voir la formation des sons pour ainsi dire, & il parvint à en tirer quelques uns, en montrant des monosyllabes. Sa mere prononça d'abord les sons purs, *a*, *é*, *è*, *ê*; *i*, *î*, *o*, *ô*, *u*, *û*; ensuite les demi composés, *an*, *en*, *eu*, *eû*, *on ou*, *oû*, *un*: A chaque son bien prononcé par sa mere, il l'écrivoit, & lui donnoit la marque d'approbation. Il chercha ensuite à lui faire prononcer les diftongues, *oi*, *ouan*, *ouin*, *ui*, *uin*: Il y parvint difficilement; mais enfin, il en vint à bout. Il joignit ensuite les consonnes aux voyelles & aux diftongues, *ba*, *bé*, *bè*, *bê*, *ban*, *bain*, *be*, *bée*, *ben*, *beu*, *bin*, *boi*, *bois*, *boin*, *bou*, *boû*, *bu*, *bû*, *bui*, & le reste, pour toutes les consonnes. Lorsqu'elle eut prononcé tout cela il joignit les syllabes, pour en faire des mots. Sa mere connoissoit les mots: elle les prononça d'abord lentement & à syllabes separées, ensuite plus vîte, & enfin, à peu près comme nous. Elle avoit le son de voix comme son ame, très-doux; mais elle n'y donnoit pas le ton du sentiment; elle prononçoit uniment, sans accent, sans infléxion, tous les mots, également, & d'une maniere monotone; lui donner l'accent fut le plus difficile. Son fils lui expliqua cela de bouche & par écrit, le plus qu'il lui fut possible; mais elle fut long-tems sans le comprendre. Enfin, à force de soins; à force de lui dire, — Maman, regardez-moi parler, soit à vous, soit à mes sœurs, & voyez, par mes attitudes, & le mouvement de ma bouche, de mes yeux, de mon visage, comme je varie, mes tons, mes infléxions, & tâchez d'en faire autant par imitation. A force de lui repeter ces

leçons, elle fit de legeres inflexions, à proportion de ce qu'elle sentoit : mais cela étoit imparfait, & souvent à contre-sens, parce qu'elle parloit à tatons, comme un aveugle touche. Mais de quoi ne vient pas à bout la tendresse & un travail opiniâtre! Après une instruction de trois ans, Madame de l'Effart parloit presque comme les personnes qui entendent.

Tous les enfans étoient instruits : Le pere seul ignoroit que sa femme, en voyant les mouvemens de la bouche de ceux qui parloient, entendoit une partie du discours, & que si l'on écrivoit elle y repondoit en prononçant les mots avec intelligence. Un jour, qu'il y avoit grande compagnie à dîner, on determina, qu'on donneroit à M. de l'Effart l'agréable surprise d'entendre parler son épouse, la mere de ses enfans cheris; ce respectable mortel avoit alors soixante ans, & c'étoit la fête de son *natalice* qu'on celebrait : son épouse en avoit quarante; elle étoit encore belle & fraîche : son fils aîné alloit accomplir sa vingt-cinquieme année : la fille aînée, mariée depuis trois ans, en avoit environ vingt-trois; la seconde, mariée depuis deux ans, en comptoit plus de vingt-un; la troisieme, mariée depuis un an, achevoit sa dix-neuvieme; la quatrieme, qu'on alloit marier, approchoit les dix-huit; enfin la cinquieme, en avoit plus de seize : la promise du jeune de l'Effart, jolie personne de dix-sept ans, sœur du mari de la sœur aînée, sa famille, les trois gendres, le pretendu de la quatrieme, & sa famille, tout ce monde formoit deux tables également nombreuses. La joie regnoit, & les enfans de la maison n'étoient

pas ceux des convives qui s'y livroient le moins. On parloit de choses intéressantes, & l'on mit M. de l'Essart pere sur l'histoire de son mariage. Il la raconta d'une maniere qui fit le plus grand plaisir, & qui l'affecta beaucoup lui-même : son épouse avoit les yeux fixés sur lui, & paroissoit comprendre tout ce qu'il disoit. Le vieillard peignit, avec force, ses sentimens, son attachement, son bonheur, & il termina, en disant : — Mon bonheur a toujours augmenté ; je ne le sentois alors que par mon épouse ; je le sens aujourd'hui, & par elle, & par les six enfans qu'elle m'a donnés, qui sont autant d'elle-même — *O mon cher mari* (dit alors Alienor, d'une voix douce, & d'un ton pénétré.) *Que vous venez de faire une histoire qui m'est agréable* ! Aux trois premiers mots, *O mon cher mari* ! M. de l'Essart croyoit rêver : il écouta le reste de la phrase avec l'expression de la surprise & de la joie. Alors il s'écria: — Qu'entends-je ! elle parle ! — *Oui, je parle, & voilà mon maître* (montrant son fils ;) *il a fini l'éducation que vous aviez commencé*. M. de l'Essart, ne se jetta pas dans les bras de son épouse, quoiqu'elle les entrouvrît, il se precipita vers son fils, qu'il pressa contre son cœur, en lui disant : — Mon ami ! mon cher ami ! combien as-tu mis de tems ? — Six ans mon pere, pour obtenir l'effet que vous venez d'entendre : & toutes mes sœurs m'ont secondé. — Mon fils, vous avez fait un acte de pieté filiale, plus grand envers moi, qu'envers cette excellente femme ! & vous, mes filles, qui vous êtes tues, qui avez gardé le secret, vous vous êtes montrées,

par une si longue discretion, dignes filles de votre mere. Il alla ensuite embrasser sa femme. Il lui parla : elle lui repondit. — Le son de ta voix est doux comme ta belle âme ! (lui dit-il :) O ma compagne ! le mariage est une sainte institution, la seule qui puisse rendre l'homme heureux ; & si elle produit un effet contraire, c'est qu'on y entre mal... Mon fils ; mes gendres, mes filles, soyez à jamais pénétrés de cette vérité, que votre bonheur n'est que dans une tendresse & une estime reciproque ! ne cherchez pas le bonheur ailleurs que chez vous ! vous ne le trouveriez pas ; il est sous votre main. — *Mes chers enfans* (dit Alienor,) *je vois ce que vous dit mon mari : c'est la plus haute sagesse qui sort de sa bouche vénérable : le bonheur n'est pour vous que dans l'union du mari & de la femme : mon cher fils ! voi comme ta prétendue est aimable ! que de douceur pour toi, à la rendre heureuse ! & vous ma fille, vous voyez quels principes nous avons donnez à notre fils ! vous voyez quelle a été sa pieté ; un bon fils est toujours un bon mari... Mes chers & bien-aimés gendres, je vous recommande mes filles ; & à vous, mes filles, je vous recommande le bonheur de mes gendres !* elle se tut.

Tous les étrangers s'écrierent : — Voilà d'excellentes paroles ! pour la premiere fois que vous parlez, Madame ! un vieillard ajouta : — Comme l'art de parler vous a beaucoup couté, Madame, vous n'en faites qu'un usage conforme au prix que vous lui donnez ! plût à Dieu que toutes nos femmes (& nos petits maîtres sur-tout,) eussent parlé aussi

difficilement ! elles en apporteroient plus d'attention à ce qu'elles disent !

Je ne prolongerai pas davantage, l'histoire de l'épouse muette, que vous avez bien voulu me permettre de vous raconter, quoiqu'elle sorte de notre plan : mais elle y rentre néanmoins, par les détails de l'éducation des enfans, & la conduite de l'épouse. J'ajouterai seulement, qu'Alienor vecut heureuse & paisible douze années encore, au bout desquelles ayant perdu son mari, elle prit un deuil, éternel, remit tout son bien à ses enfans, & se retira dans un petit appartement chez son fils. Elle y est encore : elle porte toujours le deuil ; elle partage tout son tems entre des pratiques de pieté, un travail qui en fait partie, & le soin de ses petits enfans.

Pour entendre la conclusion de cette histoire intéressante, il faut vous apprendre, Madame, qu'elle a été lue dans un *Lycée des bonnes mœurs*, établi par huit femmes respectables de cette capitale. On tient deux assemblées par semaine, dont l'une est remplie par des *Discours* instructifs, préparés, que prononcent deux des institutrices ; & la seconde, par des *Histoires*, désignées par le nom de *Caractéres* ; c'est-à-dire, que chaque histoire est l'effet, le résultat d'un caractére marqué ; comme *la douce*, ou *la bonne* ; la *femme colere*, la *mélancolique*, & le reste. Les dames du *Lycée* se proposent de publier leurs *Seances*, & il en paroît déjà quatre volumes, intitulés les PARISIENNES : l'histoire que je viens de vous lire, a été retranchée de la neuvieme, parce qu'elle n'est pas un caractére.

Cette histoire, rapportée de suite, fut

lue en quatre nuit à la marquise, en présence de la jeune muette, qui suivoit des yeux, & des deux demoiselles Demerup, qui en furent enchantées. Le sort de ces jeunes personnes s'amelioroit de jour en jour; & il étoit déjà certain, que non seulement Vanrobès épouseroit l'aînée; mais que Nerville se décideroit pour félicité la cadette.

LXI NUIT.

L'AVEUGLE ÉCLAIRÉ.

Avant d'aller chez la marquise, je faisois toujours quelqu'excursion, afin de maintenir dans l'abondance, mon magasin d'Anecdotes: Je n'étois pas amoureux de la marquise; mais je lui étois attaché, comme à un être d'un ordre supérieur, par ses vertus, par ses charmes; & je redoutois plus qu'elle-même une rechute dans le malheureux état où je l'avois trouvée. J'allai dans le quartier, qui est comme la quintessence de l'urbanité françoise: ce n'est pas la cour, mais il vaut peut-être beaucoup mieux; car il a un ton souvent meilleur; il corrige la cour elle-même; il lui porte la loi impérieuse de l'usage national, & la force de s'y conformer: il la siffle, si elle ne lui plaît pas, & la force à changer. Ce quartier, qui est comme le cerveau de la capitale, c'est la rue saint Honoré, unie au quartier du palais royal. La rue saint Honoré ne paroît composée que de marchands: mais il est une infinité de gens de goût dans les étages supérieurs, & sur-tout dans les rues adjacentes. Il est même des étrangers, qui ne vivent que là,

sans y demeurer. Ils quittent le matin leur demeure, au fauxboug saint Germain, au marais, à la chaussée d'Antin, & le reste, pour venir dans le beau quartier manger, faire leur partie, causer, se promener; ils ne rentrent chez eux que le soir, & ne connoissent du marais, du fauxbourg saint Germain, ou du quartier montmartre, que leur appartement.

Je restai jusqu'à dix heures & demie, à voir des choses, que je dois mieux voir & mieux dire, dans la suite de ces nuits: comme je m'en revenois, du bout de la rue de Richelieu, j'apperçus un falot, au coin de la rue saint Nicaise, qui éclairoit un aveugle, assis de l'autre côté de la rue saint Honoré. Je croyois que c'étoit l'effet du hazard, lorsque j'entendis l'aveugle crier: — Suis-je bien éclairé! — Oui, oui, répondit le falot; on vous voit comme un soleil. — Bon! bon!... Les Maraîcher commencent-ils d'arriver? — Oui, j'ai déjà vu passer deux cheveaux avec chacun deux sacs en croix. — Ont-ils donné? — Non. — Misérable! c'est que tu n'as pas éclairé! qui veux-tu qui me dévine, si tu ne m'éclaire pas?... Je vais être attentif; je flairerai tout ce qui se passera, & à chaque Maraîcher qui ne donnera rien, je rabattrai son aumône manquée, sur ce que je dois te donner. — Je les avertirai! — Ne t'en avise pas! notre arrangement decouvert, on ne donneroit plus rien. Le falot, qui s'étoit approché, s'éloigna, & dirrigea sa lumiere sur l'aveugle. J'attendis, pour voir ce qui alloit se passer.

Au bout de quelques minutes, ne voyant arriver personne, je m'approchai pour donner une petite aumône. Je m'apperçus que l'aveugle

l'aveugle me flairoit. Il se mit à réciter quelques prieres. Je passai; mais je revins. Quel est cet homme qui vient de me donner! Je ne l'ai pas vu, repondit le falot. —C'est un homme qui travaille à l'imprimerie, ou qui touche beaucoup du papier imprimé... Il m'a donnés deux liards. Un instant après deux filles publiques s'approchérent & firent leur aumône sans parler. Lorsqu'elles furent éloignées, l'aveugle dit : — ce sont deux de ces demoiselles, je les ai bien senties... Elles sont apparement de la grande maison? J'ai pensé leur demander si on leur refusoit l'eau? Je n'en voudrois pas, moi, pauvre aveugle, & si elles sont jeunes & gentilles, j'aime la propreté... Voici un maraîcher, à ta place. Je ne le voyois, ni ne l'entendois encore; il arriva & fit son aumône d'un liard, pour lequel il eut des prieres. Une fille seule, qui sans doute à cause de la fraîcheur de la nuit, étoit enveloppée dans une pélisse bleue, & qui sortoit d'une allée voisine, survint alors. — Pinolet, envoye-moi donc quelqu'un : il y aura pour toi; tu sais que je ne suis point ingratte. — Oui, ma bonne demoiselle; si je flaire quelqu'un qui ait de l'or ou de l'argent. Elle se retira. Des joueurs quittoient l'accademie du coin de la rue des Bons-enfans : Un d'eux s'approcha de l'aveugle, & lui donna une piece. L'aveugle, au lieu de prier l'appella, Monsieur, avez-vous un logement? est-il loin? Je suis un pauvre aveugle, qui ne voit pas; mais je m'interesse à vous. — Mon ami, je retourne à mon hôtel garni, fauxbourg Saint Honoré. — C'est bien loin; ici près tout à côté de l'academie, il y a une jeune brune, si jolie, si douce, si honnête... Je ne vous l'enseignerois pas, si

je ne ſavois combien elle eſt honnête & douce ; allez-y de ma part ; c'eſt dans la premiere allée après le café, a la porte grillée, au ſecond : allez, allez... Le jeune-homme, qui avoit beaucoup gagné, y alla, & je le vis entrer ; puis je revins à l'aveugle. — Je ſuis bien aiſe, (diſoit-il au falot,) qui ſe rapprochoit ſouvent, d'avoir envoyé ce jeune-homme à Euſtoquie ; elle eſt bonne fille & d'une probité... J'ai ſenti que ce Jeune-homme étoit doux, généreux & très-porté pour les femmes : auſſi j'ai remarqué, qu'il n'y a de bons que les hommes qui aiment les femmes & les femmes qui aiment les hommes. — Vous êtes heureux de flairer comme ça, pere Pinolet, la figure, l'habit, la propreté, les qualités, les défauts. Je donnerois mes deux yeux & mon falot, pour être comme vous. — Ha ! mon pauvre Aurillac, vive la vue ! J'aimerois mieux être décroteur voyant, que d'être ce que tu ſais que je ſuis, étant aveugle : car enfin, tu ſais que je ſuis bien payé. J'ai flairé l'autre jour cet aſſaſſin, qui venoit de tuer ſon frere ; je l'ai amuſé ; la famille le faiſoit pourſuivre ; je l'ignorois ; je l'ai envoyé chez Euſtoquie ; & quand j'ai eu flairé des gens bien émus & tous en ſueur, je leur ai demandé ce qu'ils cherchoient. Ils me l'ont dit. — Vous l'aurez dans une demi heure. J'ai envoyé avertir Euſtoquie de tout. Elle a bien fait payer l'homme ; mais elle ne l'a pas livré : elle ſe défioit ſeulement ; qui tue ſon frere, peut bien tuer une fille ; mais à un certain ſignal, elle lui a dit. — Voici la viſite de nuit ; ſortez par cette porte... Il eſt deſcendu par l'eſcalier de la rue Saint Honoré ; il a fait quatre pas & la famille s'en eſt emparée. Ils en ont fait ce qu'ils

ont voulu ; mais on dit, dans le public, qu'on n'a pu le ratrapper. Je t'en casse ! on ratrappe qui l'on veut... Voici des maraîchers.

Aussitôt l'aveugle s'est mis à reciter à voix haute les prieres communes, qui lui ont fait donner quelques liards. Le jour alloit poindre : le tems des aventures nocturnes étoit passé ; je me retirai chez moi. Mais je reverrai cet aveugle.

LXII NUIT.

LE SOLITAIRE.

J'Étois empressé de lire à la marquise la suite de la MUETTE, à l'endroit où j'en étois resté (p. 90) mais je voulois savoir, si l'on avoit trouvé la fille du perruquier : l'on n'avoit point encore de ses nouvelle. Il me vint dans l'idée d'en parler à l'aveugle, que j'étois bien aise de revoir : j'y courus donc & j'étois fort avancé dans la rue de l'Arbre-sec, lorsque j'apperçus devant moi, un homme qui regardoit curieusement dans toutes les boutiques. Son œil, son air, sa méfiance, tout donnoit à penser. — Ha ! si mon odorat, pensai-je, avoit la finesse de celui de Pinolet, je jugerois cet homme ! mes yeux remplacerent mon nez. J'observai qu'il regarda beaucoup dans la boutique d'une jolie orphevre. Il continua sa route. Comme nous étions vis-à-vis la boutique d'un marchand papetier, il en sortit une jolie femme, qui dit, qu'elle alloit revenir dans un quart d'heure, qu'elle vouloit dire bon soir à sa cousine, à deux ou trois maisons au-dessus. Le marchand lui donna la main. Vis-à-vis le cabaret voisin, deux harangeres se disputoient & employoient

les expressions les plus grossieres. — Passons, dit l'homme, cela souillera la pureté de tes oreilles. Je vis par-là que c'étoit un mari qui respectoit son épouse. Cependant j'avois perdu l'homme de vue. Je courus pour le joindre. Je ne vis rien. Il me vint alors en pensée, qu'il pouvoit s'être éclipsé dans la maison où venoient d'entrer la papetiere & son mari. Je ne savois que penser, & le prenant pour un amateur de jolies femmes, j'étois tenté de m'éloigner. Cependant je montai lestement dans l'escalier. Le premier étoit fermé : la porte du second étoit entr'ouverte : c'étoit chez la cousine de la jolie femme. Il me vint dans la fantaisie de monter au troisieme. Je sentis un homme : comme je ne lui supposois que des vues de curiosité, je continuai de monter comme si j'avois été de la maison & j'ouvris une porte de cabinet d'escalier. Je n'attendis pas long-tems : la jolie femme quitta sa cousine, qui la reconduisit avec deux lumieres, une portée par la domestique qui alloit devant & l'autre par la maîtresse, qui suivoit. Je descendis légerement. Je vis clairement l'homme entrer dans l'appartement. Il en sortit un instant après & descendit. Je ne voulois pas le perdre de vue : je le suivis. Nous trouvames la dame & la dômestique, qui remontoient. Il salua : on le lui rendit & nous passames. Arrivés dans la rue, mon homme me regarda, feignit de l'irrésolution, & coupant un carrosse, qui passoit disparut à mes regards. Au même instant, la dame du second ouvrit sa fenêtre, & cherchoit à voir sortir les gens qu'elle avoit rencontrés. Je me doutois de quelque chose ; je remontai ; je frappai doucement, & l'on vint m'ouvrir. Je m'exposois. La servante,

dit que j'étois le voleur, Je racontai ce que j'avois vu : l'on me fit entrer : un enfant de dix ans étoit au lit : elle avoit vu un l'homme s'avancer sur la pointe du pied, décrocher deux montres, & sortir aussi-tôt. Elle avoit été si saisie, qu'elle n'avoit pu ni crier, ni même se remuer. Elle dit comme il étoit habillé : je l'avois dit avant qu'elle parlât, & sans qu'elle m'entendit. Je fus justifié par là. Je dis, qu'on pouvoit rejoindre cet homme ; je détaillai ses traits, je donnai ma demeure ; je me reclamai de la marquise, dont la connoissance m'enhardissoit, & je sortis.

Je trouvai l'aveugle à sa place. Je lui dis, ce qui venoit d'arriver, en le priant d'employer ses connoissances, pour faire rendre les deux montres, & preserver les citoyens. Il me dit de repasser. Je courus chez la marquise.

Après mon récit & ma lecture, je revins à l'aveugle. Ces courses ne m'ont jamais fatigué ; je suis leste & je dois à mes parens une forte constitution : c'est le présent inestimable que font à leurs enfans les parens vertueux... — Votre homme a passé (me dit l'aveugle ;) mon falot l'a vu ; je lui avois donné son signalement, & il l'a engagé à me faire l'aumône. Je l'ai flairé : il avoit les deux montres d'or, & quelques pieces d'argenterie dans ses poches, avec un peu de fer : ce sont apparemment des boucles. Demain je vous donnerai sa demeure...

Je quittai l'aveugle très-contens ; mais je voulois savoir où il demeuroit lui-même. J'attendis. J'étois épié à mon tour, & je m'en apperçus. Je m'écartai ; mais je fus toujours

suivi. Néanmoins, je vis l'aveugle rentrer, & je me retirai ouvertement.

LXIII NUIT.

LA LANTERNE-MAGIQUE.

Plusieurs choses à faire se présentoient en sortant : j'avois à voir une de mes deux jeunes muettes, à m'informer de l'autre, pour en donner des nouvelles à la marquise ; à parler à l'aveugle, pour avoir des renseignemens sur les deux montres ; enfin d'anciennes avantures à suivre. Je courus d'abord à l'aveugle. Arrivé près de la nouvelle hâlle, j'entendis un concert charmant d'orgues-portatives, de vielle-organisée, de triangle & de basse, avec le tambour de basque. Je voulus entendre de plus près, & je suivis la rue des vieilles Études, attiré par le charme de cette musique-ambulante. Au coin de la rue de Vannes, je m'assis, & j'observai. J'entendis un très-joli concert ! mais ce qui m'étonna, c'est que je ne vis pas donner d'argent ! seulement j'observai, qu'une jolie fille se montroit souvent, mais comme l'éclair, au premier, sans compter l'entresol. Les concerteurs allerent un peu plus loin recommencer tous leurs airs, & en donner de nouveaux. Je fis la même observation. Je ne concevois rien à la conduite de ces hommes, qui passoient ainsi leurs tems. Je me rappellai mon aveugle, & je courus le trouver.

SUITE DU SOLITAIRE.

Je prenois la rue Mercier, pour gagner celle de Grenelle ; lorsqu'au coin de la pre-

miere & du pourtour de la nouvelle Hâlle: j'apperçus le voleur de montres. Je me tins sur la reserve & j'observai. Tandis que tout le monde étoit aux fenêtres, pour écouter le concert, il se glissa dans une maison. Je le suivis dans l'escalier. Il entra doucement, regarda de tous les côtés & prit une robe brodée, des souliers de femme avec les boucles & une chemise. Il sortit à reculons. Je ne dis mot : je pensai, qu'il étoit mieux de le suivre, de savoir sa demeure, de connoître la cause de sa conduite criminelle & d'agir en conséquence. Il demeuroit dans la nouvelle Hâlle. Il alla déposer dans une petite chambre au cinquieme, ce qu'il venoit de prendre & redescendit. Il fit encore un vol, alla le déposer & rentra dans une autre maison au quatrieme, à l'heure où la cloche de cette espece d'enclos sonne le couvre-feu. Il avoit une femme & six enfans. Je me tins coît : j'étois tremblant. J'allai trouver l'aveugle.

— Pinolet, & notre homme d'hier ? — Il demeure dans la nouvelle Hâlle, au quatrieme ; il a une femme & six enfans, il travaille tout le jour & vole le soir, parce que son travail ne suffit pas. — Comment faire pour un tel homme ? — Il doit être arrêté dans deux jours, parce qu'on veut savoir encore quelque chose, son depôt, ou s'il a des receleurs. Je connoissois le depôt; mais je me tus. — Bon homme (ajoutai-je,) que signifie ce que je viens de voir à la nouvelle hâlle ? Des orgues & des vielles donnent un concert très-agréable sans qu'on les paye ? J'ai seulement observé ; qu'ils alloient toujours sous les fenêtres d'une jolie fille ? — Quoi ! vous n'avez pas senti, qu'ils sont

payés par ces filles, pour les faire connoître ? quand une abbesse a une jolie debutante, elle avertit les orgues, qui viennent jouer sous ses fenêtres : elle fait paroître une fois ou deux la jeune enfant ; & d'ailleurs les amateurs savent ce que cela veut dire. — Ha ! j'entens ?... Ce n'est pas tout : quelquefois l'organiste, ou le vielleur, ou le violon, ou la basse, ou le triangle, sont les amoureux d'une fille ; & ils lui donnent une serenade, pour l'achalander. — Ha ! je ne savois pas cela ! — On feroit un beau livre (dit en riant Pinolet,) de ce que vous ne savez pas ! Allez, mon pauvre provincial, allez, vous instruire. — Bon homme ! vous me traitez mal ! — C'est par amitié : car d'honneur, je vois que vous êtes une bonne casaque ! Vous ne voyez, que quand on vous dit, regarde ! & vous ne savez les choses, qu'après qu'on vous les a expliquées. Pinolet rioit de bon cœur, & je me retirai, profondement occupé de ce que je ferois pour le voleur. Je pris ma résolution : car ses enfans me touchoient.

Cependant je voulus consulter la marquise, auparavant d'agir. J'allai lui raconter ce que je venois de voir, & lui dire la suite de ma Muette. Le trait des lanternes-magiques l'amusa : mais le sort de l'homme la fit frissonner. — L'aveugle vous trompe ; l'homme est peut-être arrêté à présent. Allez, & voyez. Je retournai à la nouvelle hâlle.

Les Mouchards.

Je moderai ma marche, lorsque je fus arrivé dans les pourtours, & j'observai. Je découvris bientôt, que j'étois environné de trois mouches, auxquelles n'echappoient aucuns de mes

mes mouvemens je m'affis : je demeurai jufqu'au jour, feignant de dormir : les mouches pafferent fucceffivement devant moi, très-doucement, & je m'apperçus qu'elles me fignaloient. Lorfqu'il fut grand jour, & que le monde parut, je me retirai. Je fus poliment conduit jufques chez moi, par une des mouches. Je dormis une heure. Enfuite, j'executai ce que j'avois réfolu : Je parus le jour dans les rues !... En fortant, mon hôteffe me dit : — Un homme de mauvaife mine, & qui m'avoit l'air de n'avoir pas dormi, s'eft informé de vous : j'ai répondu comme je le devois : mais je le crois un efpion. Je fortis, obfervant bien, fi je n'étois pas fuivi. J'entrevis dans une porte cochere, un homme qui rentra en m'appercevant. Paffé le coin de rue, je m'arrêtai court, collé contre l'angle. Mon homme arrive haletant : je me jette a lui, & lui ferrant la gorge, je lui déclare, que fi je l'appercevois fur mes pas dans toute la journée, c'étoit fait de lui. Je m'apperçus d'un coup-d'œil fait à un paffant, & je vis que c'étoit la précaution inutile. Je pris un autre moyen ; ce fut d'ufer de mon agilité. Dès que je me vis dans une rue libre, je courus avec tant de rapidité, que j'étois bien fûr de laiffer loin derriere-moi, tout ce qui prétendoit me fuivre. Arrivé à l'entrée de la rue de L'arbre-fec, un homme me fixe un inftant, & me fuit. Que faire ! mon fignalement étoit donné : je ne pouvois plus faire un pas, fans être fuivi. J'admirai cet enchaînement, qui produit la fûreté : mais qui n'eft pas fans de grands inconvéniens ! Que l'homme, dont l'exiftance eft perdue, uniquement occupés à fuivre les

actions des autres !... Je m'esquivai encore par la rapidité de ma course, & j'arrivai chez les gens auxquels les montres avoient été volées.

Je leur dis ce que j'avois découvert, & je les engageai à venir avec moi chez l'homme. Nous partimes. Je fis faire un détour. Nous montames, & nous trouvames la femme avec ses enfans. Elle étoit aimable, bien élevée : les enfans étoient jolis. Nous parlames de son époux. Elle le loua les larmes aux yeux. C'étoit un homme de famille honnête, reduit à la condition d'ouvrier, & qui se tuoit du travail. Nous la primes en particulier, & je lui dis tout ce que je savois. La femme pâlit ; elle se trouva mal. Elle ne connoissoit pas le cabinet du cinquieme. Nous l'engageames à le faire ouvrir devant nous, & nous y trouvames les deux montres, qu'on reprit. Les autres vols furent ôtés sur le champ, pour être restitués d'après l'indication du mari. Je promis à l'infortunée, que si elle étoit innocente, la marquise s'intéresseroit pour elle & pour ses enfans, auxquels il falloit sauver l'honneur. Les bonnes-gens de la rue de L'arbre-sec s'attendrirent, & lui promirent aussi quelques services. Nous envoyames avertir son mari, par la cuisiniere d'une voisine. Il vint : je vis son désespoir : son gain n'étoit pas suffisant ; il voloit, mais peu... Que faire ! sans les enfans... On le déguisa en servante, & il alla dans un couvent qui lui fut indiqué. Là, exactement renfermé, il travaille du matin au soir, & fait le double d'ouvrage d'un autre homme... Vingt ans d'une pareille conduite peuvent expier tous les crimes, excepté l'homicide, qui est sans

remede & fans compenfation... O juges ! qui condamnez fi legérement à la mort ! fachez que rien ne peut expier à votre negligence ! fi vous aviez eu pour le voleur folitaire une autre peine que la mort, une peine qui ne perdit pas fes enfans innocens, on ne vous l'auroit pas arraché !...

Nota. Tous fes enfans font élévés aujourd'hui ; deux de fes filles fur-tout font charmantes & vertueufes : & tout cela étoit perdu par nos loix, faites par le riche, qui ne fait rien pardonner au pauvre ! *

LXIV NUIT.

Le Libertin sensible.

Mes pas fe dirigerent naturellement, le foir, du côté de la nouvelle hâlle. C'étoit au moment où l'on alloit prendre le voleur folitaire. On ne trouva rien : tout ce qui étoit refté avoit été reftitué, fur fes indications : mais les porteurs avoient été fuivis, & tous ces gens-là furent mandés pour le lendemain. J'étois moi-même fuivi ; mais je m'en embarraffois peu ; les précautions de la police n'intimident que les coupables. Je voulois aller parler à l'aveugle, lorfqu'au coin de la rue d'Orleans, & de celle des deux écus, j'entrevis une jeune fille fort jolie, mais pauvrement arrangée, avancer un peu la tête en déhors, pour regarder. Auffitôt un jeune homme affez mefquinement vêtu, fe précipita vers elle d'une allée voifine, & lui remit quelque chofe comme

* On trouvera dans la LXXXII Nuits un morceau inutile, Les Fautes sont personnelles.

de l'argent, & se retira sans lui parler. La jeune fille remonta ; puis un instant après, je la vis sortir. Elle entra chez le boulanger, prit un gros pain rond demi-blanc ; une petite mesure ; chez la marchande de vin ; un morceau de viande à une vendeuse de restes, ensuite elle rentra. Sa figure étoit fine & charmante, mais fatiguée par le besoin. Je fus touché, même avant que d'être instruit. J'entrai sur ses pas, & pour ne la point effrayer, je lui dis : — Mademoiselle, j'ai à vous parler. — Ho ! Monsieur ! je ne parle à personne. — Je sais que vous parlez à quelqu'un : je vous prie de m'accorder un instant. — Connoîtriez-vous Monsieur Richecœurs ? — Je sais qu'un jeune homme vient de vous remettre quelque chose... Mais êtes-vous seule ? avez-vous un pere ? une mere ? — Hélas !... J'ai un pere, &... deux freres... On a dû vous le dire. — En ce cas, présentez-moi, je vous en supplie ! — Ha ! Monsieur ! craignois autre chose... Mais... Mon pere... Je montai rapidement sans l'écouter. Parvenu au cinquieme, elle ouvrit, & je vis à la lueur d'une lampe un chevalier de saint Louis, presque nud, & deux garçons, l'un de vingt-deux, l'autre, de douze à treize ans, sans bas, sans souliers : je m'arrêtai, craignant d'être indiscret. — Quel est cet homme ? (dit le vieillard à sa fille.) — Mon pere... Il demande à vous parler. — Parlez moi, me voici. — Votre position, Monsieur, ne paroît pas heureuse ! — Heureuse ! non : mais depuis dix-ans, j'ai résolu, de ne rien devoir aux hommes mes égaux, encore moins à ceux que la fortune... Et le sort... Ont placés au dessus de moi. Je subsiste du travail de ma fille, & je ne dois rien à pas un être

qui existe. Je hais les hommes ; je les méprise, & je ne veux plus les voir. — Vous êtes aigri ; vous en souffrirez seul, & les autres hommes ou ne le sauront pas, ou s'en moqueront : c'est un enfantillage, que cette bouderie contre le genre-humain. Au reste, je suis au dessous de vous par le sort, & votre égal par la fortune : voulez-vous recevoir quelque service de moi ? — Non. — En ce cas, vous ne m'empêcherez point d'interesser une femme respectable pour cette jeune personne, qui se consume à vous servir ; pour ces deux enfans qui vegetent sans exercice. — Ne vous en avisez pas ! je ne veux rien d'aucun être vivant ? — Ha ! d'une femme ? d'une femme celeste ? ce n'est pas envain qu'elle connoîtra votre sort ? — Non, non ! — Vous n'êtes donc pas françois ? — Quel est cet homme, qui vient m'insulter ? sors de chez-moi ! — O mon pere ! (s'écria la jeune personne,) vous ignorez les moyens qui nous font subsister, & que mon travail est loin de suffire pour quatre personnes ! — Que me dites-vous, ma fille ? — Mon pere, acceptez les offres de Monsieur. — Non. — O mon pere, acceptez ! Il se fâcha serieusement. Alors sa fille lui dit : — Il faut vous instruire, & cet inconnu lui-même... Ma triste position vous fera fremir... Nous manquions de tout un soir : j'étois extenuée ; car... Je me privois pour vous, & pour mes freres... Je descendis, pour emprunter un pain... On me le refusa. Un jeune homme, un libertin m'apperçut. Il me suivit. Je tombai d'épuisement dans l'escalier... Le jeune homme s'approcha... Il faut vous le dire ; il ignoroit ma situation cruelle... Il prit sur moi des libertés... Je revins à

moi-même. Il me donna un écu, en me disant : — Je suis un libertin, mais je suis juste : Voilà ce que j'aurois donné. Je pleurois : je me plaignis de son procédé ; je lui dis ma situation. — Je suis libertin, reprit-il, mais je ne suis pas insensible : si vous êtes honnête, comme vous le dites, je me repentirai de ce que j'ai fait, & je m'en punirai. Voici comment : pour expier ma faute, d'avoir insulté une jeune personne honnête, & dont la misere est respectable, je me priverai de tous les plaisirs ; des femmes, du vin, du jeu & du spectacle, pour vous donner tout ce que j'y aurois dépensé. Vous ne pouvez refuser ; il faut que j'expie ma faute. Il sortit avec moi ; car je retournois acheter de la nourriture. A la lumiere, il me dit : — Oui, vous êtes honnête ; je n'ai plus besoin de preuves. Avec cette beauté, dans la misére profonde, vous êtes honnête, & moi je suis coupable... Je suis un jeune homme sans fortune : mais je viendrai tous les soirs, vous apporter ce que je pourrai, ce que je gagnerai même au jeu. Et depuis cette soirée, je le vois tous les soirs : il me donne ce qu'il a, & se retire... Vous voyez, mon pere, qu'il faut tâcher d'avoir un autre moyen de subsistance ! Le vieux militaire étoit concentré : il ne repondit pas : nous ne pumes tirer de lui une seule parole : ce recit l'avoit ému au point de le suffoquer... Je sortis, sans me douter qu'il fut aussi mal, & en promettant à Madame Julienne d'exposer leur situation à la marquise. Ce que j'executai sur le champ, avant d'achever la lecture de la muette.

Madame de M*** fut effrayée de cet excès de détresse. Elle me chargea d'une

petite somme, & de l'assurance, qu'elle alloit tout employer, pour servir l'infortunée famille. aussitôt après ma lecture, je sortis, résolu de ne pas remettre au lendemain à porter cette bonne nouvelle, & de la consolation dans l'ame d'une jeune personne, qui me paroissoit le chefd-œuvre de la tendresse filliale.

J'avois remarqué le secret de l'allée : ainsi, je montai sans frapper. Je trouvai Julienne dans la plus vive douleur, & le plus grand embarras ! son pere venoit d'expirer !... Cet homme, plein d'honneur & de fierté, avoit été suffoqué par le récit désolant de sa fille. Je tâchai de la consoler. Mais elle étoit désespérée. Cependant elle avoit cru bien faire, parce que la protection de la marquise l'avoit extrêmement flattée. Je lui appris, entre ses sanglots, les génereux projets de Madame de M***, pour elle & pour ses freres. Je ne dis plus rien du vieillard. Je demeurai avec cette infortunée famille jusqu'au jour, & alors J'allai prendre les ordres de la marquise. — Laissez, me dit-elle ; je me charge du reste ! Cet infortuné ! tant d'honneur, & de misére !... Sa famille m'interesse doublement. La femme celeste donna aussitôt ses ordres ; elle sortit en voiture, & sa matinée fut celle d'un astre bienfaisant, qui porte avec lui, la lumiere, la joie, & l'abondance.

Dans la suite Julienne a épousé le jeune homme dont elle avoit reçu des secours ; parce qu'il avoit pris d'excellentes mœurs : c'est Madame de M*** qui a fait ce mariage, après de bonnes informations. Mais auparavant il sera encore question de cette famille.

LXV NUIT.

L'Entretenue généreuse.

Je sortis satisfait : mais il me sembla que j'aurois du plaisir à revoir la rue d'Orleans. J'y allai : parvenu à la porte de Julienne, je me dis : — Hier, il y avoit là un être malheureux, accablé d'opprobre & de misére! Une main bienfaisante l'a soulagée : on ne la verra plus errer tristement le soir dans cette rue, en attendant un foible secours, qu'elle recevoit en rougissant! Tandis que je faisois ces refléxions, je vis passer une jeune & jolie personne, qui tenoit une femme par le bras. Tout, dans sa parure, annonçoit l'aisance, & même le luxe. Un carrosse suivoit. L'homme reconduisit la jolie personne à un premier, dans la voiture, & se retira.

La beauté de la jeune dame m'avoit frappé. comme il faisoit beau & chaud, la fenêtre étoit ouverte, & je l'y voyois venir souvent, à mésure qu'elle se deshabilloit. Enfin, elle parut en deshabiller blanc. Un instant après, je la vis sortir avec sa femme de chambre. Je les suivis : je disois en moi-même : — Vous me paroissez une fille entretenue : mais si vous joignez le libertinage à un état déjà criminel, malgré votre beauté, vous êtes le plus vil des êtres. Elle arriva dans la rue de Sartine, monta seule dans l'allée d'une marchande de modes, qui étoit presqu'au coin de la rue de Grenelle, & parvint au dernier étage. La porte resta ouverte. J'étois attentif à tout.. — Comment vous êtes-vous porté, aujourd'hui, mon papa ? (dit

la jeune personne :) J'étois inquiete de votre rhume ? Il faudra quitter ce logement. — Non, Mademoiselle : je ne vous suis déjà que trop à charge ! — Vous, à charge ! ha ! respectable militaire ! je vous dois toute la douceur de ma vie ! Mon cœur aime l'honnêteté : Je tâche, dans un état, qui n'est pas legitime, de ne m'écarter en rien des loix de la décence & de l'honneur : je suis honnête maîtresse, ne pouvant être honorable épouse... J'aime, vous le savez, j'adore l'homme qui est mon bienfaiteur... Mais ce n'est pas assez : il falloit compenser le mal que je fais par le scandale de ma conduite, qui sans doute est sue de quelqu'un : vous avez eu la bonté de m'aider, en me permettant de donner quelques soins à un galant-homme, à un brave officier. — Mademoiselle Susanne (dit le chevalier de saint louis ;) avec votre figure & vos talens, n'auriez-vous donc pas trouvé d'autres ressources ? — Non : je ne suis pas fille, je suis veuve. Je suis née dans l'aisance ; je ne sais faire aucun ouvrage lucratif ; mon mari a consumé, en deux ans, par le jeu, sa fortune & ma dot ; en mourant, il m'a remise dans les bras de son ami, de mon amant actuel, qui jura de ne me jamais abandonner. Je me trouvai dans sa dépendance, dans sa familliarité. Je n'ai jamais osé demander, d'où vient il ne m'épousoit pas ? il prévient tous mes désirs. Il m'a fait rester dans l'appartement que j'occupois avec mon mari : il a rétranché de ses dépenses, de sa table, de son luxe, pour me donner plus encore ; il a placé des sommes pour moi. Je n'ose dire à un pareil homme : — Vous n'avez pas assez fait ; il faut davantage. — Vous avez raison,

& vous me tranquilisez... Ha! ma belle! que j'ai de plaisir à vous estimer!... Vous savez que tous les vieux militaires ont de la réligion : c'est la consolation de la vieillesse, que de se jetter dans les bras du grand maître de tout, pour se consoler de l'injustice des hommes : j'adore aujourd'hui le Dieu des armées, après avoir trop adoré dans ma jeunesse, sa foible image, dans les souverains de la terre : jugez, ma belle, combien je souffrirois de devoir au vice la conservation d'une vie, que je n'estime guére, & que je ne prie Dieu de me conserver, que pour faire mon salut! je ne veux, mon amie, ma génereuse conservatrice, recevoir de vous que l'absolu nécessaire : laissez-moi dans ce reduit : je n'en veux pas sortir : j'y suis à couvert ; être mieux logé seroit un luxe pour moi, & je n'en veux point avoir à vos dépens. — Voilà ce que vous me dites toujours! Mais c'est pour moi que je vous demande cette grace, pour moi seule. — Et il ne le faut pas pour vous, mon amie! c'est une peine expiatoire que vous vous imposez... Infortunée victime! un jour, un jour il faudra que vos larmes expient... Ce que vous vous permettez de contraire à la loi de Dieu! — Oui, je l'expierai, mon pere! ha! je ne serai que trop malheureuse, quand j'aurai perdu ou sa personne, ou son cœur!... Priez Dieu pour lui, vous qui êtes si bon, & pour moi!... Mais, je vous en supplie, prenez un autre logement? — Examinez bien, si dans votre cœur, ma fille, il ne se trouve pas un petit sentiment de vanité, qui vous fait me presser? — Non, en vérité! je vous presse, parce que je sens que je le dois. — Hé bien, ou je reste ici, ou j'irai de-

meurer chez-vous : un reduit m'y suffira : je tâcherai, par ma présence, par la considération que je vous marquerai, de conserver votre reputation : & pour cela, il faut que je sois presqu'aussi mal vêtu, presqu'aussi mal logé qu'ici. Nous verrons ce que dira votre Monsieur.

La jeune veuve accepta sur le champ cette condition, avec la plus grande joie, & le vieux militaire, qui ne s'y étoit pas attendu, fut obligé de promettre de venir chez elle dès le lendemain. Elle emporta cette assurance.

Je sortis avant elle, & je trouvai dans l'allée un domestique qui se retira, en m'entendant venir : je le vis dans la rue parler à son maître, le même qui venoit d'amener la jeune personne. — Oui, Monsieur, c'est un galant, comme je vous l'ai dit. — Non, Monsieur, repris-je avec preteste, ce n'est pas un galant, comme il vous l'a dit : c'est un vieillard, un chevalier de saint louis, honnête-homme, peut-être même un peu trop devot, qu'elle secourt, de la maniere la plus noble, la plus génereuse ; j'en suis encore attendri : car j'ai tout vu, tout entendu, sans que personne s'en doutât. — hé ! d'où la connoissez-vous ? — Je ne la connois pas ; je ne lui ai jamais parlé : surpris de voir une aussi jolie femme, que vous veniez de remettre chez elle, sortir seule avec une femme de service, je les ai suivies, & j'ai vu... Ce que vous pouvez voir vous-même. Elle sort... Retirons-nous : je vais vous mener chez le vieux chevalier. — Ha ! qu'elle soit innocente, & je suis trop heureux ! — Elle l'est, Monsieur, & demain, vous deviez connoître le vieillard. Mous montames. Nous eumes de la

peine à obtenir que le chevalier nous répondit. Mais enfin, il entr'ouvrit sa porte. Sa vue justifioit la jeune dame. Mais l'amant vouloit le voir ; il se fit connoître. Le vieillard alors nous permit d'entrer. Il parla d'une maniere simple & touchante, & nous fit l'histoire de sa liaison avec la jeune veuve : elle l'avoit un jour rencontré, pauvrement vêtu, dans une maison, où il venoit demander quelque service, qu'il ne reçut pas. Elle en fut si pénétrée, qu'elle s'approcha de son oreille, pour lui dire : — Mon pere ! (car vous ressemblez à celui que j'ai perdu,) honorez-moi, en acceptant mes soins ; je vous rendrai ceux d'une fille : votre adresse ? frappé de cette maniere noble & génereuse de m'offrir des secours, je sentis mes larmes prêtes à couler. Je donnai ma demeure ; je reçus quelque chose, qu'elle gliss[illegible] invisiblement dans ma poche, & je [illegible] Dès le même soir, j'eus sa visite. L[illegible]oins d'une fille ne peuvent être plus tendr[illegible], plus empressés ; elle m'a rendu chere une vie, dont je ne supportois plus qu'avec découragement l'importune misére : j'ai pardonné aux hommes leurs injustices, & plein de reconnoissance envers mon Dieu, qui n'abandonne pas ses enfans, je me suis jetté dans ses bras : tous les jours, à présent, je le prie de conserver à ma fille cherie honneur & vertu. — Elle est votre fille ! (s'écria l'homme riche ;) devenez donc aussi mo[illegible] pere ? — Pouvez-vous l'épouser ?

— Ha ! si je le pouvois ! (répondit l'amant,) elle seroit ma femme. — Comment cela ? — Je suis marié : une riche & vieille douairiere, irritée contre des collateraux, m'a tout donné, en m'épousant ; je lui dois,

toute ma fortune... Je me suis comporte comme je le devois, tant qu'elle a été au nombre des êtres raisonnables : mais depuis quelques années, elle est tombée dans un état d'enfance & d'imbécilité : elle n'a plus besoin que d'être nourrie : voilà ma situation. J'adore Madame Decolassin ; jamais amour ne fut plus tendre, attachement plus vif & plus désintéressé. Aussi elle en est si digne ! son cœur est un trésor de candeur & d'innonocence. Auprès d'elle, brûlé de mille feux, je sens le respect commander aux désirs... Elle m'a été recommandée par un ami expirant : il n'a point mis de bornes au don qu'il m'a fait ; & c'est moi seul, qui me suis moderé... Un sentiment jaloux, depuis quelques jours, s'étoit élévé dans mon cœur : mon laquais a vu Madame Decolassin entrer dans cette maison ; il est venu m'avertir, & ce soir nous l'avons observée. Elle sort de cette épreuve plus estimable encore.. Respectable militaire, venez demeurer chez elle ; venez lui servir de pere ; & ne craignez pas de vous dégrader. Vous serez le pere de deux amans, qui ne feront rien qui puisse effaroucher cet honneur délicat, le caraterisque de votre illustre profession. Venez ! — Oui, j'irai (dit le chevalier de saint louis ;) je venois de lui promettre ; mais j'irai plus volontiers encore. Nous quittames le vieux militaire, après cette assurance. Je me fis connoître au jeune amant, & j'allai chez la marquise, qui prit beaucoup de plaisir au récit de ce trait.

— Tous les jours des faits nouveaux ! me dit elle : je voudrois être homme ; j'irois avec vous pendant quelque tems. — Madame, j'ai toujours eu le goût des avantures : dans ma

premiere jeunesse, j'écoutois avidement les contes : dans mon adolescence, dès que j'étois libre d'application mentale, une chimere de bonheur, charmante, délicieuse, abreuvoit mon imagination. Plutard, j'ai cherché à voir, & j'ai vu... Je n'ai qu'une passion ; ce n'est pas le vin, ni la table, ni le jeu, ni l'ambition, ni l'avarice, ni l'orgueil, ni l'envie ; je n'aime le travail, qui m'occupe du matin au soir, que relativement à ma passion unique : ainsi, dans mon adolescence, je n'étudiois avec une inconcevable ardeur, qu'afin de pouvoir, dans une chimere qui revenoit sans cesse, offrir à Jeannette-Rousseau un amant digne d'elle. * — Ha ! j'y suis ! (dit la marquise en rougissant uu peu ;) & c'est encore votre unique passion ? — C'est plus, c'est mon seul goût ; & il me donne, pour tout ce qui a trait à lui, une inconcevable ardeur. — Mais, à quoi vous occupez-vous, le jour ? — A écrire, à travailler des mains : mes écrits, peut-être les connoissez vous, en ignorant le nom de leur auteur. Voici les titres de ce qui paroît. (Je les montrai.) — Oui, j'ai lu quelque chose de cela : mais en voici un (LE P. OU LA P. R.) qui ne paroît que depuis peu de tems ? — Il est vrai !... Cette historiette touchante (LA F. N.) m'a sur-tout fait une vive impression ! — Elle est vraie comme votre cœur. — Pour celui-ci, (LE P. DE F.) c'est un roman. — Pas en tout ; le motif en est vrai à la lettre ; & toutes les petites avantures, loin être fausses, sont disseminées dans cette grande ville.

* Voyez, au sujet de cette jeune fille, la 26e. CONTEMPORAINE, intitulée LE Ier. AMOUR.

— Je veux lire tout ce que vous avez fait ? Je tirai de ma poche LA M. OU LE TH. REF. — Voici mon dernier travail. — Vous m'avez promis certains détails ; quand me les donnerez-vous ? — Lorsque l'ouvrage qui les renferme sera entierement redigé. En attendant, Madame, je vous présenterai tout ce qui partira de ma plume.

LE PORTEFEUILLE.

A mon retour, je vis sortir d'une maison de la place des Victoires, un homme qui me parut opulent. Il tenoit à la main un portefeuille, & paroissoit fort occupé, il monta dans sa voiture, & disparut. Un instant après, un jeune homme, qui sortoit d'un autre maison avec son pere, sa mere, & une jeune personne, que je crus sa sœur, tandis qu'on montoit en carrosse, ramassa quelque chose qui ressembloit parfaitement au portefeuille de l'homme opulent. J'observai qu'il le serroit sans le montrer. Je fus surpris de cette conduite, de la part d'un jeune homme, qui me sembloit bien élévé, dont l'air étoit modeste, & qui marquoit à son pere le plus grand respect, à sa mere la plus vive tendresse, & a la jeune personne ; une considération flatteuse. Je voulus savoir ce qu'il étoit. Je suivis le carrosse & je vis rentrer toute cette famille dans la maison.



LXVI NUIT.

SUITE DU PORTEFEUILLE.

A Ma ſortie du ſoir, j'entrai au café manouri, au coin de la place de l'école, pour y voir les petites affiches; & j'y trouvai : » Il a été perdu cette nuit, en ſortant d'une » maiſon de la place des Victoires, & paſ- » ſant par les rues de la Vrilliere, neuve » des petits champs (& le reſte,) un por- » tefeuille, contenant des effets de la com- » pagnie (& le reſte,) pour plus de cent » mille francs; 5 louis de recompenſe, » pour quiconque le rapportera chez M. » (Dorval, directeur de la compagnie des » ** ;) ou qui en donnera des nouvel- » les. » Je pouvois en donner des nouvelles, & ce fut ce qui me tranquilliſa. J'allai chez le perdant, & je m'informai au portier, ſi le portefeuille... Il ne me laiſſa pas le tems d'achever : il étoit rendu. Le valet de chambre, qui paſſoit alors, m'entendit; il me fit quelques queſtions, & il fut content de ce que je repondis. Vous me paroiſſez un honnête-homme : venez demain matin, Monſieur ne ſera pas fâché de vous parler. — Ne pourroit-on pas remettre à demain ſoir? — Pourquoi le ſoir? — C'eſt que je ne ſors que la nuit, à moins d'une grande néceſſité : le grand jour m'éblouit, & je ſuis comme embarraſſé... — Voilà un ſingulier être! je previendrai Monſieur, & je ſuis preſque ſûr qu'il vous attendra. — Je pourrois encore revenir aujourd'hui même, en ſortant de chez Madame la marquiſe de M***, à une heure & demie.

— Ha!

— Hà ! cela est admirable ! l'heure de vos visites n'est pas ordinaire ; mais elle est quelquefois commode ; vous ne serez pas interrompu... Hé ! qu'allez-vous faire chez la marquise de M*** à pareille heure ? — Je vous le dirai, à mon retour.

Je partis & j'arrivai chez la marquise sans rencontre. Je lui racontai ce qui se passoit, après quoi je lui lus un morceau (*) que j'avois composé dans la journée ; puis une Juvenale intitulée, LE TRAGIQUE & LE COMIQUE ; enfin une troisieme, qui s'intituloit LE GOUT : cette derniere amusa beaucoup la marquise ; mais elle conseilla de la suprimer.

SUITE DU PORTE-FEUILLE.

A ma sortie de chez Mad. de M***, je ne manquai pas d'aller chez M. Dorval. Je fus reçus par Dupré, le valet-de-chambre. Il avoit sans doute parlé de moi à toute la maison ; car les domestiques étoient rangés en haie pour m'attendre & je vis un leger sourire se tracer. Je fus introduit auprès du maître.

— Je vous salue ; monsieur, lui dis-je — On m'a dit que vous aviez des nouvelles à me donner de mon porte-feille ? — Il est vrai, monsieur ; mais votre secretaire (je nommois ainsi le valet-de-chambre par politesse,) assure que vous l'avez retrouvé. — Vous allez vous expliquer. Qu'aviez-vous à m'apprendre ? — Que

(*) On ne placera pas ici cette Juvenale, ni les deux autres, dont il est ensuite parlé, attendu qu'elles se trouvent imprimées dans le tome IV. du Paysan, Paysanne pervertis, p. 80 & s. Je commençois dès lors à rédiger ces Nuits, sous le titre du Hibou, & l'on peut voir dans la piece citée, quel en étoit le plan.

M.

je vous ai vu ſortir d'une maiſon de la place des victoires, hier à deux heures après minuit, tenant un porte-feuille à la main; qu'un inſtant après, il eſt ſorti d'une maiſon voiſine plusieurs perſonnes, parmi leſquelles étoit un jeune homme, qui m'a paru trouver un porte-feuille comme celui que je venois de voir entre vos mains; que le lui voyant ſerrer, ſans le montrer aux perſonnes même qui l'accompagnoient, que je pris pour ſon pere & ſa mere, préſumant que ce pouvoit être le votre, & qu'il vouloit garder le ſecret, je l'ai ſuivi juſqu'à ſa demeure; que ce ſoir, en ſortant, j'ai vu les petites affiches, où j'ai trouvé votre article, avec 5 louis de récompenſe pour le reſtituteur; qu'alors étant preſque certain, je ſuis venu à l'adreſſe indiquée, pour vous faire part de ce que je ſavois. Voilà tout — C'eſt fort bien. J'ai mon porte-feuille; le voilà: le jeune homme eſt un phenomene de vertu. Vous, peut-on ſavoir ce que vous êtes? Je repondis, ſuivant mon uſage, dans ces occaſions, que j'étois le l'Obſervateur Nocturne; je dis un mot de mon genre de vie, & je parlai de la marquiſe: c'étoit mon égide. N. Dorval m'écouta ſans m'interrompre. Lorſque j'eus ceſſé de parler, il me dit: — Vous êtes l'homme qu'il me faut; venez demain, à 9 ou 10 heures du ſoir; j'ai des détails intéreſſans à vous faire. En attendant, voici la récompenſe promiſe à celui qui me donnera des nouvelles de mon porte-feuille: elle vous eſt due; vous ne pouviez ſavoir qu'il m'étoit rendu. —Monſieur, je ne dois pas... je ne puis... — Vous êtes bien gauche, pour un homme qui fait ce que vous faites. Prenez, & ſi vous ne voulez pas garder, ce ſeront vos affaires.

Je compris ce que mot signifioit, & je pris cinquante louis, qui me furent comptés. On saura bientôt pourquoi M. Dorval m'en donnoit cinquante, aulieu de cinq.

LXVII NUIT.

SUITE DE LA LAIDE PREFERÉE.

JE n'oubliai pas que je devois me rendre chez M. Dorval. Mon chemin étoit par la rue de l'Arbre sec; il étoit de bonne heure; & cependant la boutique de la laide préferée étoit dejà clause. J'entrai dans celle du Perruquier, dont le Major étoit instruit des anecdotes du quartier, — La boutique de l'aimable laide est fermée? lui dis-je; y auroit-il quelque chose de nouveau? — Ha! parbleu, je le crois... Comment? vous ne savez pas? — Je ne sais rien du tout. — Mettez-vous là que je vous rase; car il ne faut que le tems soit perdu : Je vais vous conter ça. Je m'assis, le Major repassa son rasoir, fort longuement, parce qu'on ne peut faire deux choses à la fois également vîte, & me raconta ce qu'il savoit.

— Ce que le marchand orfévre craignoit, étoit justement arrivé. L'amoureux de sa femme s'étoit cru poursuivi par ses ordres; mais il étoit si amoureux, qu'il revint le lendemain, en employant des précautions. Il envoya un billet à la dame, par un commissionnaire intelligent, qui, sans doute, étoit un domestique déguisé. Elle étoit bien désignée; le commissionnaire lui parla en particulier; mais comme cette femme vertueuse ne vouloit point avoir d'intrigue, elle fit attendre & porta la lettre à son mari, qui étoit avec

le frere de la belle demoiselle. On engagea la dame à faire une réponse rassurante; mais sans compromettre sa reserve extrême : elle remit cette réponse au commissionnaire; & quelques momens après l'amant parut.

La dame le reçut, & il la crut seule : le premier mot qu'il dit, ce fut qu'il étoit au désespoir de la ménace qu'avoit faite son mari, de la rendre malheureuse à cause de lui. — Madame, ajouta-t-il, quel moyen puis-je employer, pour prévenir un aussi grand malheur? — Il n'en est point d'autre, répondit la dame, que d'épouser ma cousine : vous le tranquilliserez par-là... Permettez, qu'à cette occasion, monsieur, je vous témoigne mon étonnement excessif de votre goût singulier, qui vous fait préferer une femme qui n'est pas belle, à beaucoup près, à une charmante personne, qui réunit, à tous les charmes, toutes les qualités & toutes les vertus. — Vous l'aimez? C'est votre amie? — Je la cheris comme une sœur, comme si elle étoit ma fille : nous sommes si bien unies, que le mal qu'on fait à l'une, est fait à l'autre, & le bien qu'on feroit à Elisenne, me feroit plus sensible, que le bien fait à moi personnellement. — Ce mot me décide, répondit l'amoureux; j'épouserai votre cousine, pour vous montrer à quel point je vous adore. — Mais il faudra l'aimer, pour m'aimer véritablement, dit naïvement la dame. — Oui, oui, femme adorable, je l'aimerai : mais nous serons toujours tous trois ensemble? — Ho! pour celui-là oui. — Hé bien, c'est une chose décidée! — Je vais appeller ma cousine : vous allez voir comme elle est charmante. Elle l'appella sur le champ.

Elisene n'avoit jamais été si bien : elle

étoit mise simplement, mais avec un goût infini : on voyoit toute la légereté de sa taille ; une douce émotion (car elle avoit tout entendu) animoit encore ses traits & son teint : le son de sa voix un peu alterée, alloit à l'ame. Mad. Decrenne dit à l'amant : — Voyez comme elle est belle ! Il ne peut s'empêcher d'admirer, & il ne trouva pas que le sacrifice fut assez grand. — Ha ! je voudrois que mademoiselle fut moins aimable, pour vous mieux prouver mon attachement, madame ! La jeune personne ne fut point blessée de cette réponse : elle dit à l'amant, qu'il pouvoit adorer sa cousine, & que loin d'en être jalouse, elle en seroit plus flatée, que d'un hommage personnel. Ces nobles sentimens, qui sans doute n'étoient pas trop naturels, achevérent de décider l'amant. On le présenta au mari & au frere, qui lui donnerent mille marques d'estime & de considération. Il est revenu tous les jours, & à chaque fois, il s'en retournoit plus amoureux de Madame Decrènne : on dit en effet, que c'est la femme la plus seduisante qui existe, par la douceur touchante de son ame & de sa voix, qui est l'expression fidelle de la premiere. Elle a trouvé un moyen, pour faire aimer sa cousine : toutes les fois que l'amant venoit, elle faisoit asseoir Elisenne à côté d'elle, ou sur ses genoux ; mais toujours panchée dans ses bras ; elle la caressoit pendant que l'amant lui débitoit des douceurs ; s'il baisoit une main, c'étoit celle d'Elisenne, qui l'a fort belle ; mais cependant un peu moins que Madame Decrènne : aussi cette derniere avoit-elle l'attention d'avoir toujours les mains couvertes.

Ces moyens ont réussi ; le mariage s'est

fait ce matin : Elisenne est aimée de son mari, quoique Madame Decrènne ait toujours la premiere place dans son cœur. Nous verrons ce que cela deviendra : revenez dans six mois, un an, deux ans, trois, six, je vous raconterai ce que j'aurai découvert ; car je compte m'établir à Paris, & je ne perdrai pas de vue cette avanture.

Ainsi parla le major. Je le quittai, en le remerciant, & je courus chez Monsieur Dorval.

SUITE DU PORTEFEUILLE.

Il m'attendoit : — Observateur Nocturne, me dit-il, j'ai quelque chose de bien intéressant à vous raconter ! mettez-vous là. Je m'assis, & l'homme aux grandes affaires daigna employer plus d'une heure & demie, à me raconter des détails si beaux, & si frappans, que j'arrangeois dans ma tête, tout en l'écoutant, le plan d'une piece, dont ils seroient la base. Ainsi je vais prendre ici la forme dramatique.

En quittant M. Dorval, je courus chez la marquise. Je lui racontai la suite de la LAIDE PREFERÉE : Ensuite j'exposai mon plan de comédie : elle m'encouragea, & j'allai travailler.

Je n'eus pas de rencontre. En chemin, j'avois trouvé le titre & l'épigraphe : je fis un acte, avans de me coucher. Je m'éveillai à onze heures, & à huit du soir les trois autres étoient achevés. J'étois enchanté de pouvoir les lire à la marquise, & je me hâtai de me rendre chez elle : mais j'éprouvai un petit retard.

LXVIII NUIT.

CONCLUSION DE LA BROUETTE.

LE jeune homme, amant de la jolie blonde du carrefour Buffi, avoit vu la marquise; je l'avois présenté: Madame de M*** avoit employé les raisonnemens, & opposé les convenances, pour l'éloigner d'un mariage mal assorti: mais quoique l'estimable jeune homme eût paru l'écouter avec attention, bientôt néanmoins l'amour parla plus haut que les convenances sociales. Cependant, il ne se fut peut-être décidé de long-tems au mariage, sans un incident inattendu.

Un soir, il avoit engagé l'aimable blonde à lui rendre une visite. Elle resta peu; & comme le jeune homme ne vouloit pas qu'on s'apperçût de sa sortie de l'hôtel, il fit passer sa petite femme par une porte de derriere, & la conduisit à pied, en lui donnant le bras. Ils alongerent le chemin, prirent par le quai, & revenoient par la rue Dauphine, lorsque tout près de l'angle du carrefour, ils furent obligés de se ranger, à cause des voitures. Un cocher de Petit-maître, sans s'inquieter des pietons, voulut doubler la file, malgré le manque d'espace; il rasa le mur, accrocha une autre voiture, & pour se débarrasser, sera davantage encore. Agathe fut poussée sur son amant, le pied lui manqua, elle alloit être écrasée, sans la vivacité avec laquelle le jeune homme l'enleva dans ses bras, jusqu'au dessus de sa tête, tandis que la voiture passoit. Il étoit furieux. Lorsqu'il la vit en sûreté, dans une boutique, il s'élance, atteint la

voiture, casse la glace d'un coup de canne; & provoque l'imprudent, qui faisoit aller ventre à terre. Mais quel fut son étonnement de reconnoître un homme en place!... Il se retira promptement, & ramena la belle Agathe chez sa mere. Il étoit si ému, qu'il ne pouvoit parler. Il sentoit au fond de son ame, que s'il avoit perdu sa maîtresse, c'étoit fait de son repos, de sa tranquillité; que la vie lui auroit été insupportable. Il déclara donc à la mere, qu'il pretendoit épouser Agathe au premier jour possible. Il s'en retourna plein de cette idée.

Le lendemain, il fit commencer les préparatifs. A tout ce qu'on lui dit, il ne répondoit autre chose, si non, — Elle est nécessaire à mon existance. Le jeune homme avoit un tuteur, homme sensé, qui employa tous les moyens possibles, jusqu'à l'autorité, pour empêcher ce mariage. Il ne put réussir. Mais pendant ces démarches, le jeune homme fut reconnu de l'homme puissant: un soir, qu'Agathe revenoit en brouette de chez son époux, elle fut entourée & conduite dans un couvent, dont une dame de qualité étoit abbesse. Agathe ne s'apperçut où elle étoit, que dans la cour du monastere: elle voulut resister: mais on ne l'écouta pas. Elle fut enfermée, & cependant traitée avec les plus grands égards.

Une heure après, il vint un ordre du Roi au jeune homme de partir pour son regiment le soir même. Il n'eut que le tems de faire mettre les chevaux, & de prendre une male. A la premiere poste, il écrivit à son amante. On remit la lettre, & Agathe

the fut obligée d'y répondre ce qu'on lui dicta. L'erreur dure encore. Agathe est au couvent ; son amant lui écrit à toutes les postes ; elle lui répond, & il ne se doute de rien. On se propose, avant qu'il puisse être de retour, de disposer les choses de façon, qu'Agathe soit mariée, ou hors d'état d'accepter la main de son amant. Quand à la mere, on l'a intimidée tout à la fois, & flattée par des promesses ; de sorte qu'elle ne peut ni résister à l'autorité, ni se plaindre.

Voilà ce que j'appris de la mere d'Agathe elle-même, le soir que j'allois pour lire le premier acte à la marquise. Je préviens que je vais placer ici la piece entiere, c'est-à-dire en quatre actes ; quoique je me propose ; cette année 1787, de la présenter aux ITALIENS, * réduite à trois actes,

* Ce théâtre se fait honneur, en accueillant aujourd'hui les pieces morales, & la froideur qu'il témoigne pour l'odieuse bouffonerie. On a vu dernierement (vendredi 27 juillet —) la maniere dont le public s'est fait justice d'une mauvaise parodie : ce n'est pas un sacrilege de parodier un opera ; mais il faut que la critique soit fine, spirituelle, utile à l'art dramatique : si elle manque de ces qualités, elle peut devenir un libelle punissable. Je l'avoue, il ne fut jamais de circonstance qui m'ait donné plus d'estime pour ma nation ; quoique prévenue ; elle fut juste. J'attendois avec peine quelle seroit l'influence de l'enthousiasme brutal de quelques particuliers, lorsque je vis avec une satisfaction infinie, la saine partie du public se révolter contre les platitudes dégoûtantes, & des lâches personalités. Quelqu'un dit, — C'est une cabale ? — Oui, la cabale du bon sens contre le genre. Bientôt l'indignation s'en mêla, & les acteurs, qui jouoient malgré eux, acheverent à regret cette misérable rapsodie.

cette coupe étant naturelle, & plus avantageuse pour la réprésentation.

Comme je me disposois à commencer la lecture d'une piece que je croyois un chef-d'œuvre, parce que je venois de l'achever, je fus surpris & charmé de voir que la respectable marquise m'avoit ménagé un petit auditoire choisi : les deux demoiselles Demerup & leur belle mere, Élise, Adelaïde, & Françoise-Sellier. La satisfaction adoucit le son de ma voix. On me demanda la traduction de l'épigraphe latine, & je répondis qu'elle se trouvoit dans le premier acte.

SA MERE L'ALAITA.

PIECE EN QUATRE ACTES.

Venerat huc Dryope............
Inque sine puerum qui nundum impleverat annum Dulce ferebat onus, tepidique ope lactis alebat.

PERSONNAGES.

M. de Fortville, riche négociant.
Madame de Fortville.
Fortville, fils aîné.
Deux enfans, *le frere & la sœur.*
Charlote, jeune anglaise destinée à *Fortville.*
Valentine, femme de chambre de *Madame de Fortville & de Charlote.*
Champagne, laquais de M. *de Fortville.*
M. d'Orval, directeur de la compagnie.
Le marquis *de Saintfal*, son fils adoptif.
Dupré, valet de *M. d'Orval.*
Jacquesson, un jockey.

La veuve *Saintalbin*, pauvre femme.
Georgette & George, ses deux aînés.
Un vieillard, pere *de Dupré.*
Champagne, valet de M. *de Fortville.*

La scene est chez M. de Fortville, chez M. d'Orval, & chez la veuve Saintalbin.

Prologue.

Ce n'est pas assez de prêcher aux femmes le devoir d'alaiter elles-mêmes leurs enfans, de former leurs premieres idées, de les préserver des dangers physiques & moraux, il faut encore frapper leur imagination par l'exemple, & vivifier leur goût par des pieces de théâtre, dont l'efficacité vienne du sentiment. C'est ce que j'entreprens dans ce petit ouvrage, qui n'est ni un drame proprement dit, ni une comédie. Je l'ai simplement intitulé *piece en quatre actes*. On y voit une tendre mere, qui recueille de bonne-heure les fruits de ses soins, de sa tendresse, de sa surveillance jamais interrompue. J'ai saisi la vérité dans un évenement recent, pour être utile à mes concitoyens. Car ce doit être le but de tout auteur dramatique.

PREMIER ACTE.

1 scene. *Fortville* (*arrivant du dehors.*) *Champagne* (*un peigne à la main.*) *Fortville* (*renvoyant Champagne.*)

Je suis occupé... Je n'ai pas besoin de vous... A mon retour du collége...

Champagne. Soit.

Fortville. Eſt-il jour chez ma mere ?

Champagne. Non.

Fortville (*à part.*) J'aurai le tems... Miſſ Charlote n'eſt pas deſcendue ?

Champagne. Non.

Fortville. Allez.

II ſcene. *Fortville* (*devant une table:*)

Il eſt bon d'écrire tout ce qu'on fait, pour ſe rappeller le bien, & rougir du mal... Puiſſé-je n'avoir jamais à rougir ! (*Il rêve un moment ; puis il écrit :*) ce matin... Eſt un jour mémorable !... Je viens d'inſtruire monſieur d'Orval... Il ne ſait pas mon nom... J'eſpére, lorſqu'il l'apprendra, que le ſeul ennemi de mon pere... Car il n'a que celui-là... Va devenir ſon meilleur ami... Que ma mere & Charlote ſeront contens !... J'ai beſoin de faire quelque choſe qui leur ſoit agreable... (*Tirant deux portraits.*) Les voilà... Tout eſt ôté... Plus de brillans : ces traits cheris n'ont pas beſoin d'un ornement étranger... Que ma mere a de bonté ! voilà comme ſeroit la vertu... Et Charlote, comme elle eſt belle ! C'eſt ainſi que pour ſe faire adorer des mortels, ſe montreroit la beauté... J'ai du chagrin cependant ! ma mere ſemble moins contente de moi qu'autrefois !... Charlote me boude, depuis quelques jours... Quand on n'a rien à ſe reprocher, on doit être tranquille... D'où vient donc ne le ſuis-je pas ? C'eſt que je redoute l'indifférence d'une mere cherie ; c'eſt que de Charlote ſeule dépend mon bonheur... Ce que je viens de faire me conſole... Et puis, j'ai cette pauvre femme.... Si je pouvois lui ſuffire, ſeul ! Je l'eſpere : au moment où toutes mes reſſources étoient épuiſées, en voici une qui ſe trouve ſous

ma main... (*Il tire un portefeuille.*) Il faut noter cela. (*Il écrit : Valentine traverse le fond.*)

III scene. *Fortville ; Valentine (à l'écart.)*

Valentine (à part.) Le voilà.

Fortville (examinant le portefeuille.) Il est fourni ! billets de la caisse, 6 mille livres... Coupons de la compagnie, 24 mille livres... Encore des billets de la caisse... Actions... Assurances. Cela fait plus de cent mille livres !.. Il faut voir les petites affiches : on donne toujours une récompense : c'est pour la pauvre veuve & ses enfans.

(*Il serre le portefeuille.*)

Valentine (à part.) Que veut-il dire ?

Fortville (à demi-voix.) Blessée !... Huit Enfans ! & sans secours !... Belle Charlote ! c'est pour cette infortunée, que vous m'avez prêté... Si elle le savoit, comme elle seroit contente !' car elle est aussi généreuse qu'elle est belle !... Une idée me vient ! si ma mere désaprouvoit ma liaison avec le marquis de Saintfal !... Je recherchai ce jeune homme, quand il étoit infortuné... Aujourd'hui, protegé par un millionnaire, qui, dit-il, veut épouser la comtesse de Saintfal, pour servir de pere à son fils, il change, il devient important... Mais, pourquoi le juger mal ?... Il me prévient encore, & je l'apperçois... Oui, j'avois tort... Il me donne la leçon, de ne pas juger ses amis précipitamment. (*Valentine se retire, lorsque le marquis paroît.*)

IV scene. *Fortville ; le marquis.*

Le marquis (ses livres sous son bras.) Bon jour, Fortville ! es-tu prêt ?

Fortville. Mon ami, je ne saurois sortir

avec toi, ce matin : j'ai quelque chose à faire.

Le Marquis. Liberté! (*Regardant sur la table.*) Mais qu'as-tu là?... C'est le portrait de ta mere! (*d'un air de pitié.*) Toujours tendre fils.

Fortville. C'est la meilleure des meres... Regarde ce portrait, qui respire la bonté; il ne rend qu'à demi celle de son original.

Le Marquis. Je ne te conçois pas! toujours aimant! toujours affectüeux!... Moi, je n'aime rien.

Fortville. Tu n'as donc jamais reçu de bienfaits; car tu serois un monstre?

Le Marquis. Et cet autre portrait?... C'est la jolie Charlote!... Elle est bien!... Il manque une riche bordure...

Fortville (*serrant les portraits.*) Je l'y remettrai...

Le Marquis (*riant.*) Est-ce que... Tu l'aurois vendue!... Mais, dis-moi? que fais-tu de ton argent? tu ne te divertis pas: toujours serieux, appliqué, tu es bien le plus ennuyeux camarade... (*A part.*) Si je n'avois pas envie de te souffler Charlote..

Fortville. J'ai des jouissances que tu ne connois pas: mais qui t'enchanteroient comme moi, si tu en avois essayé.

Le Marquis. Et ces jouissances...

Fortville. As tu quelquefois remarqué le plaisir qu'une jeune personne trouve à nourrir les oiseaux qui l'amusent, le petit Epagneul dont elle est idolâtre.

Le Marquis. Oui, mais ce sont-là des simplicités.

Fortville. J'en conviens: mais supposons,

qu'au lieu d'animaux, qui seroient beaucoup mieux en liberté, ce soient des hommes.. Des enfans, que l'on conserve à l'état: l'amusement frivole & alors un plaisir noble; important délicieux...

Le Marquis (*froidement.*) Tu ne feras que des ingrats.

Forsville. Je suis reconnoissant; pourquoi les autres ne le seroient-ils pas? J'adore ma mere, parce qu'elle a tout fait pour moi: j'aime à devoir à mon pere l'honneur, la fortune... Et le bonheur à cette aimable Charlote, qui remplit mon cœur, par un sentiment honnête, tendre, en le préservant des écarts.! Oui, marquis, je vois dans mon pere un maître cheri, dans ma mere une tendre bienfaitrice: je préfére Charlote à moi même... J'ai travaillé pour eux tous, ce matin... Ma mere est sensible, compatissante, elle verra ce qu'est son fils... Charlote... Me connoîtra...

Le Marquis. Pour moi, ma mére m'abandonna, dès que je fus né: mon pere n'a pas un instant songé à moi; il n'a placé que du viager. Quant à monsieur d'Orval, qui recherche aujourd'hui ma mere, ne sais-je pas ses motifs; il veut l'épouser, m'adopter, m'enrichir, parce que je suis marquis, & que sa vanité sera flattée: il veut couvrir sa roture par ma qualité: peut-être a-t-il quelque parente, qu'il fait élever en demoiselle dans un couvent, & qu'on va me proposer au premier jour... Mais je me ferai valoir, je t'assure!... Je ne tiens à personne; je n'aime personne; parce que tous ceux qui ont des rapports avec moi, ne songent qu'à eux... Et toi-même, mon cher, tu es dans le même cas: on t'aime,

c'est parce qu'on y trouve du plaisir....

Fortville. Alte-là, marquis : c'est avec peine que je viens de vous entendre parler de vos parens: mais je ne souffrirai pas que vous calomniez les miens.

Le Marquis. Monsieur ne souffrira pas !

Fortville. Non, monsieur, assurément.

Le Marquis. Pour le fils d'un... Marchand, vous êtes bien haut.

Fortville. Monsieur, c'est un devoir que je remplis.

Le Marquis Votre premier devoir est d'être honnête, & de ménager vos expressions.

Fortville. Parlons d'autre chose.

Le marquis. Adieu, monsieur : je vous faisois trop d'honneur.

Fortville. Marquis, vous vous fâchez ! vous avez donc tort, c'est la regle.

Le Marquis. Si vous en valiez la peine, je vous fairois voir la différence qu'il y a de vous à moi... (*Il sort vivement, mais en entendant parler Fortville, il s'arrête à l'écart.*)

V scene. *Fortville, Valentine* (*outr'ouvrant la porte.*)

Fortville (*seul.*) Me voilà peut-être un ennemi !... Mais je n'ai pas tort, & je me suis moderé autant que je l'ai pu. (*Tirant le portefeuille.*) Je voulois lui montrer ce portefeuille...

Valentine. C'est bien un portefeuille... & qui me paroît très-garni !... Mais le marquis revient ! (*Elle se retire un peu.*)

VI scene. *Fortville, le Marquis.*

Le Marquis (*resté à l'écart, rentrant pensif & paroissant embarrassé.* Rien ! rien ! ne bougez pas.

Fortville. Mon ami, pourquoi nous brouiller ?

Le Marquis. Moi ! point du tout.

Fortville (*à part.*) Il a le cœur bon.... (*Haut.*) Je voulois te montrer un portefeuille ?

Le Marquis (*avec satisfaction.*) Ha ha ! voyons !

Fortville. Il y a pour plus de cent mille francs, le voilà.

Le Marquis (*le visitant*). Il est vrai !... Qu'en feras-tu ?

Fortville. Je le rendrai dès aujourd'hui, si je puis découvrir le proprietaire.

Le Marquis. En sais-tu les moyens.

Fortville. Oui, les petites affiches.

Le Marquis. Tu sais qu'il y a toujours une récompense... (*examinant le portefeuille.*) Elle sera considérable.

Fortville (*avec joie.*) Considérable.

Le Marquis. Certainement !... Si tu veux, nous nous divertirons...

Fortville (*froidement.*) Ha, marquis ! tu n'y penses pas, des malheureux peuvent garder une récompense ; mais des gens comme nous, s'ils la reçoivent, ne peuvent en disposer qu'en faveur de l'infortune.

Le Marquis (*avec rougeur & dépit.*) Vous avez raison. (*Il tient encore le portefeuille qu'il examine.* (*A part.*) Ha !... quel trait de lumiere !... (*Haut.*) Ce portefeuille est riche. (*Le rendant.*) De quand l'as-tu trouvé.

Fortville. Hier-soir, en rentrant.

Le Marquis (*désintéressement.*) Tu n'en as parlé à personne ?

Fortville. Non, mais je fais mettre dans les papiers publics que je l'ai trouvé.

Le Marquis. Je te conseille d'attendre qu'on réclame, si l'on savoit qu'un jeune homme a trouvé un pareil trésor, de malhonnêtes-gens...

Fortville. Le conseil est bon, je le suivrai.

Le Marquis (*à part.*) Il le gardera, (*haut.*) Voici quelqu'un... (*A part.*) Quelle découverte !...

Fortville. C'est Miss Charlote, elle vient... Chez ma mere.

VII scene. *Fortville, le Marquis, Charlote, Valentine.*

Charlote. Ha ! messieurs, pardon ; mon intention n'étoit pas de vous interrompre !

Le Marquis (*vivement.*) Ne regrettez pas la faveur que vous nous faites involontairement !... Quelle beauté ! Quelle fraicheur !... En vérité, mademoiselle, les anglaises sont les seules belles femmes de l'Europe ! Pour moi, je vous jure, que je ne veux aimer qu'une anglaise... Quelle taille,

Charlote (*embarrassée.*) Monsieur, vous me surprenez.

Le Marquis. Hé ! ne rougissez pas, mademoiselle, de recevoir les éloges que méritent vos attraits ravissans, sur mon honneur...

Charlote (*faisant une réverence.*) Monsieur, il est impoli de louer en face, comme vous faites.

Fortville. Je le sens aussi, marquis.

Le Marquis. Je le crois ! tu es jaloux de ce que je m'y prens mieux que toi.

Valentine (*au Marquis.*) Je crois que monsieur se trompe.

Le Marquis. C'est l'avis de la jolie Duègne, (*Charlote & Valentine se retirent.*)

Le Marquis. Elles s'en vont... (*Riant.*) Va, va, ce que j'ai dit, ne fait pas de peine.. Adieu, monsieur Fortville, & toujours votre ami. (*A part.*) Vous serez observé.

VIII scene. *Fortville* (*seul.*) Il a des défauts; mais au fond, je le crois bon ami. Il faudra parler en bien de lui à M. Dorval, l'orsqu'il me connoîtra, & prouver ainsi au marquis, que mon attachement n'est pas sterile!... Charlote s'est retirée... sans rentrer chez ma mere.... Mais elle revient....

IX scene. *Fortville*, *Charlote*, *Valentine*.

Charlote. monsieur Fortville est encore ici!... Vous avez oublié vos amusemens journaliers, & votre cher marquis... s'en va tout seul?

Valentine (*à Charlote*) Mais, c'est après les confidences.

Fortville (*à Charlote.*) Oui,... belle Charlote.

Charlote. Allez-vous l'imiter!... Ce mot, belle,... ne me flate plus, dans votre bouche.

Fortville. Vous seriez fâchée!.. ha! croyez que si je ne vous ai pas encore rendu... l'argent que vous m'avez preté... c'est que...

Charlote Vous redoublez vos torts! quand j'ai obligé, monsieur, je n'en suis jamais fâchée: vous aviez besoin d'argent sans doute: je suis trop heureuse d'avoir pu vous en offrir.... Je vous boude;... mais,.. examinez-vous!

Fortville. Je ne trouve rien.. Daignez m'apprendre...

Charlote. Votre mere vous le dira.

Fortville. Et miss Charlote aussi me dessert auprès de ma mere!

Charlote (*prête à le quitter, revenant sur ses pas.*) Que voulez-vous dire!

Fortville (*avec abandonnement.*) Je sens le besoin d'aimer... je ne sens que lui... Et... tout le monde m'abandonne... Mon pere, depuis quelque tems, est grave, sérieux, severe même : ma mere... autrefois si tendre... n'a plus pour moi la même sensibilité : miss Charlote me fait des reproches que je n'ai pas mérités...

Charlote. Vous êtes ingenieux à vous tourmenter !...

Fortville. Si l'on croit ce que l'on désire, on réalise encore plus aisement ce que l'on redoute.

Charlote. Votre mere, la bonté même, ne seroit pas bonne pour vous !... Son cœur sensible pour tous les infortunés, va les chercher, elles les dévine, elle les console ; souvent elle les rend heureux ; &... elle negligeroit le bonheur de son fils... de son fils aîné !... En verité, Fortville, vous n'y pensez pas !

Fortville. Et... si je vous priois de répondre pour vous-même ?...

Valentine (*à Charlote.*) Vous regardez monsieur d'un air étonné, comme s'il avoit des torts réels à vous reprocher !... tandis que c'est lui... Allons, mademoiselle répondez-lui donc ?

Charlote. Et que direz-vous ?

Fortville. Rien... ho ! rien du tout...

Charlote (*vivement.*) Mais moi, je ne veux pas avoir tort avec vous. Il faut parler, monsieur.

Fortville. miss Charlote, veut bien être mon ami, mon camarade : mais... elle ne veut pas être... mon amante... Elle dedaigne mes sentimens...

Charlote (*à Valentine.*) Voilà ce qu'il

dit toujours... (*à Fortville.*) Vous aggravez vos tors... Je vais auprès de votre mere.

(*Elle sort.*)

x scene. *Fortville*, *Valentine.*

Fortville. Ha ! miss Charlote !...

Valentine. Et c'est vous qui vous plaignez !... Mais, savez-vous, monsieur, que depuis quelque tems, votre conduite est inconcevable ! Autrefois vous étiez attentif, prevenant ; on ne vous voyoit occupé que de votre mere... qui vous aimoit !... A présent vous sortez, vous avez des secrets... Ce matin, par exemple, vous étiez dehors avant sept heures... On vous voit triste quelquefois, quelquefois joyeux, sans sujet... que je sache... Vous parlez seul...

Fortville (*froidement.*) C'est que je recite, Valentine.

Valentine. Que recitiez-vous tout-à-l'heure ? c'étoit une drôle de leçon.

Fortville. Je ne vous entends pas.

Valentine (*riant.*) Je vois bien des choses, monsieur ! (*du ton familier.*) Dites moi-là, ce que vous faites de votre argent ? car vous en aviez, & vous n'en avez plus ?

Fortville (*sechement.*) Je l'ai placé.

Valentine. Vous l'avez placé ! ho ! il est donc bien vrai, que vous ne ressemblez guere aux jeunes gens de votre âge !... Mais en ce cas, il falloit avoir recours à madame, plutôt qu'à miss Charlote... Quelle joie pour une mere, de voir un fils à votre âge, bon menager, tandis que vos pareils dépensent en folies... Où donc avez-vous placé ? dans les fonds publics, ou sur des particuliers ?

Fortville. Bien solidement.

Valentine. Ce n'est pas du viager !

Fortville. Vous êtes bien curieuse !

Valentine. Vous voyez le marquis de Saint-

l'al, & je crains fort... que la meilleure des meres, la plus économe, pour sa parure, pour ses amusemens, n'ait dans son fils aîné... un... charmant... vaurien, qui...

Fortville. J'honore ma mere, & je ne fais pas cet outrage à ses vertus, aux soins quelle a pris pour moi dès son enfance, que de les profaner par des vices !... Elle m'a nourri de son lait ; je suis entierement son fils ; & je le prouverai !... J'attends l'instant de me présenter, avant d'aller où mon devoir m'appelle.

Valentine. Demandez-lui... ce qui vous manque d'argent.

Fortville. C'est ce que je ferai dans quelques jours.

Valentine. Voulez-vous que j'engage mademoiselle Charlote à la pressentir ?

Fortville. Il est inutile : je parlerai moi-même. (*à part.*) La pressentir !... tout le monde s'apperçoit que je ne suis plus aussi tendrement aimé de ma mere !... (*à Valentine.*) Je ne serai pas long-tems déhors. (*il sort.*)

XI scene *Valentine seule.* Il y a quelque chose ici !... voilà deux fois qu'il sort dans la matinée... Parlerai-je ? Attendrai-je ?... Attendons... Il ne faut pas donner d'inquietude mal à propos... Mais aussi, je parlerai, dès que je croirai le devoir.

XII scene. *Valentine, M. de Fortville, Mad. de Fortville, Charlote.*

Valentine (*à Charlote.*) Il vient encore de sortir ; mais j'observerai toutes ses démarches. (*Elle sort.*)

XIII scene. *Les mêmes.*

M. de Fortville. Votre fils change, mon amie... Qu'a-t-il ?... Je le trouve concentré,

depuis quelque tems... Deviendroit-il poëte?... C'est une maladie de son âge... Entre nous, vous l'avez élevé... trop mollement... Vous l'avez trop long-tems traité en fils adoré... On diroit... qu'il veut se faire voloir... En conséquence je lui parle avec un peu plus de reserve. . . . .

Mad. de Fortville. Je vous assure, mon ami, qu'à dix-huit ans, il a toute l'innocence de huit ou neuf. . . .

M. de Fortville. Vous êtes mere, & mere indulgente!... Pour moi, je m'apperçois qu'il éprouve un vuide, puisqu'il recherche une société hors de chez nous... Si je l'occupois de mon commerce! Il verroit mes rélations dans les deux hémisphères : des grandes idées retardent l'effort des passions... Il va finir ses études, commencées un peu tard! . . .

Mad. de Fortville. Il les a mieux faites, que ceux qui les ont achevées avant l'intelligence. . . . .

M. de Fortville. Soit : mais sa concentration est un symptôme qui m'inquiete.

Mad. de Fortville. (*souriant.*) C'est l'ouvrage de Charlote. . . .

Charlote. A moi? O mon dieu non! Il jouoit autrefois avec moi, nous courions dans le jardin. J'étois assez bonne pour ne jamais refuser... Aujourd'hui, monsieur change de maniere... Il m'a dit hier, qu'il falloit que j'eusse l'air plus françois!... que j'étois d'une familiarité trop naïve, pour mon âge... Je l'ai regardé, d'un air bien anglais, je vous assure. . . .

M. de Fortville (*riant.*) C'est cela, justement!... Ma belle Charlote, tu ne lui en veux pas, pour cette bagatelle. . . .

Charlote. Si, je suis piquée.

Mad. de Fortville. Écoute, ma chere fille: Quand nous l'avons envoyé à Londres, pour y apprendre votre langue & vos usages, au sein de ta famille, il fut convenu que tu viendrois ici, à ton tour, pour connoître notre langue, nos usages, & le caractere de ton mari futur: lui trouves-tu des défauts essentiels.

Charlote. Hé non, hé non, ma bonne amie.

M. de Fortville. Passe donc tout le reste, on est trop heureuse, en ménage, quand on a un mari sensé.

Charlote. Il vient de me dire, tout-à-l'heure, que j'étois son ami, son camarade, plutôt que son amante. Je n'entens pas cela, & je voudrois savoir.

Mad. de Fortville (riant.) Une françoise de ton âge, l'auroit entendu...

Charlote. Il a donc raison.

Mad. de Fortville. Tu es bien ma fille, comme te voilà.

Charlote. Ce n'est pas ce qu'il pense!... L'autre jour, il approuva une dame, qui assuroit que j'étois... Belle... Plus belle... Qu'une françoise... Et... Que j'avois moins de graces... Que j'étois un garçon... Je l'ai entendu; j'étois derriere la charmille. Il ne s'en doute pas... Et c'est depuis cela, que je le boude.

M. de Fortville. Mais on disoit, que tu es belle, ma fille, & Fortville le sentoit... Oui, Miss Charlotte, vous êtes belle avec noblesse: si vous jouez, si vous courez, c'est nous qui l'avons voulu, pour vous fortifier, & que notre fils n'ait pas une langoureuse pour épouse; la santé est le pre-

mier

mier des charmes... N'en veux pas à Fortville !.. Tu l'auras grondé.

Charlote (*d'un air caressant.*) Mais... Non, pas beaucoup .. Un peu boudé... Soyez sûrs que ce n'est pas moi qui suis cause de sa mélancolie... C'est plutôt son nouvel ami... Ils ont des affaires ensemble.

Mad. de Fortville. Je crois effectivement que Charlote ne l'a pas chagriné ! Elle est bonne, sensible... Tenez, mon ami, voyez ces beaux yeux, deux mots viennent de les rendre humides... (*Elle embrasse Charlote.*) Il est une autre cause, qu'il faudra que je pénétre, mais seule... Je l'entens ; va, Charlote, avec ton beau-pere... Je vous ferai part de mes découvertes (*Charlote sort en courant, & faisant courir M. de Fortville.*)

XIV scene. *Mad. de Fortville* (*seule.*)

Mon fils auroit-il quelque peine secrette ? Son nouvel ami... C'est un marquis... Il faudra que je m'informe... Fortville a dix-huit ans ; il est sensé, raisonnable... Et il devient rêveur !... Une passion... Mais non... Il aime Charlote... Cependant, il trouve en elle des choses à reprendre... Cela m'inquiete.

XV scene. *Mad de Fortville, Fortville.*

Fortville (*entrant un livre à la main, mais fermé.*)

Le portefeuille est à M. d'Orval, dès que j'aurai vu ma mere... Ce vers de mon Ovide me la rappelle ! Il montre Dryope, portant son fils dans ses bras, & lui donnant son lait... On croit la voir... Changée en lotos, elle le demande encore, à l'instant où l'ecorce va couvrir sa bouche pour jamais... Ce trait est touchant, il m'a fait répandre des larmes !... (*Appercevant sa mere, &*

courant à elle.) Ha ! tu es seule, maman.

Mad. de Fortville. Je t'attendois, mon fils.

Fortville, (*lui baisant la main.*) Tu m'attendois !... Et moi, maman, depuis long-tems, je brûle d'envie de te parler en particulier... J'ai une peine...

Mad. de Fortville. Je m'en suis apperçue !... Confie-la-moi ! tu sais que je suis ta bonne amie, ta confidente... Quel est le sujet de ta peine.

Fortville. Je n'ose... Presque... Te le dire... Maman, rassure-moi.

Mad. de Fortville. Te rassurer !... Tu as besoin que je te rassure !... Tu ne connois donc pas le cœur de ta mere !... Mon ami, rien dans la nature n'a force de l'attachement d'une mere pour son fils... C'est à toi de me rassurer : tu me donnes de l'inquietude.

Fortville. (*A part.*) Que va-t-il me dire !... Parle, mon fils, ne me cache rien !... Nous avons le même honneur, le même bonheur ; la seule différence, c'est que je sentirai tes peines ou ta félicité plus vivement que toi-même. (*Elle le presse contre son cœur.*)

Fortville. Ha ! tu m'aimes encore.

Mad. de Fortville. Tu lisois en entrant ? Quel est ce livre.

Fortville. Je lisois le trait de Dryope... Quel charmant tableau.

Mad. de Fortville. Je le connois, il prouve combien les meres sont tendres.

Fortville. Ha oui !... Maman, il faut te faire un aveu.

Mad. de Fortville (*à part.*) Je tremble !... Ta nouvelle liaison, avec ce jeune

Homme de qualité, causeroit-elle le trouble où je te vois.

Fortville. Il n'a pas les mêmes sentimens que moi; mais je ne prendrai pas les siens... Maman, toi seule, & ta jeune amie, causez toute ma peine.

Mad. de Fortville. Charlote & ta mere.

Fortville. Tu ne m'aimes plus autant...

Mad. de Fortville. Moi! ne plus t'aimer autant!

Fortville. Et Charlote me boude.

Mad. de Fortville. Mon fils aîné! le soutien de ta mere!... L'image de ton pere... Tu m'est plus cher que ma vie, (*Elle le comble de caresses maternelles.*)

Fortville. Ha! tu m'aimes encore, je t'avois crue plus tendre pour mon frere & ma sœur, que pour moi, & qu'ils étoient... Ce que je fus dans mes premieres années.

Mad. de Fortville. Mon ami, ce sont des enfans!... (*se composant.*) Mais vous êtes un homme, ou du moins destiné bientôt à l'être... Il faut que vous commenciez à prendre de la consistance, de la fermeté, de la gravité même, & je dois y contribuer. Les caresses enfantines sont au dessous de vous. Je dois à l'avenir vous considérer, comme le représentant de votre pere. Je vous aime autant, & même plus qu'autrefois... Mais si mon cœur est toujours le même, la démonstration doit changer; elle vous est plus honorable à présent; elle marque mieux, que vous êtes un homme... C'est Charlote, que je caresserai, au lieu de vous, c'est elle qui aura tout ce que vous aviez dans votre premiere jeunesse, elle est femme & jolie, à ces deux titres, & elle est encore une aimable enfant. Pour vous, Fortville,

allez vous instruire : allez, par la science & le mérite qu'elle donne, vous préparer à être un jour, la gloire, la consolation de la mere qui vous a nourri le soutien de la jeune & touchante épouse qu'elle vous destine... Vous étiez jaloux de votre frere & de votre sœur, ah! peut-être un jour... Que sait-on? eux & moi, nous n'aurons de ressources que dans le bon cœur, le mérite, les talens de mon fils aîné, une faillite... Un naufrage...

Fortville. Tu me transportes! laisse-moi faire, maman, Ha! comme je vais étudier!... Ma mere un jour... Tu pourrois avoir besoin de moi!... tu me trouveras!...

Mad. de Fortville. Mon ami, je puis te tutoyer, mais il est trop enfantin, que tu me tutoies.

Fortville. (*avec reserve.*) Ma mere!.. Je vous honore je vous revere: je ne vous tutoirai plus.

XVI scene. *Les mêmes: le frere, & la sœur Velentine.*

Le frere. bon jour, maman.

La sœur. Je ne t'ai guere vu depuis hier, ma petite maman.

Mad. de Fortville. Mes chers enfans, vous voila tous trois réunis dans mes bras.

La sœur. Bon jour, mon grand frere. (*Elle le lutine.*)

Fortville. Bon jour, ma sœur!... Un peu de tranquilité.

Le petit frere. Tu fais le pere, mon frere.

Fortville. Je suis comme il convient, mon frere.

Mad. de Fortville (*renvoyant les enfans.*) Allez avec votre bonne, prendre l'air.

(*A Valentine.*) Que Champagne forte avec vous.

La sœur. Allons, ma bonne, allons ma bonne. (*Ils sortent en courant.*)

XVII scene. *Mad de Fortville*, *Fortville.*

Mad. de Fortville. Mon fils, les extrêmes sont faciles ; mais dangéreux ! tu es jeune ; il ne faut pas dénaturer les âges ! Je suis du sentiment, que l'air, le visage, le rire, le ton, les paroles, tout enfin, doit comme la taille, indiquer l'époque de la vie où l'on est ; sans quoi, c'est se déguiser, c'est mentir. Chaque âge a son amabilité, sa décence : une Douairiere, qui veut prendre le ton enfantin, est ridicule, parce qu'elle sort des convenances & de la vérité en s'efforçant de retenir ce qu'elle n'a plus, un jeune homme trop serieux, trop décidé, est plus ridicule encore ; il usurpe aveuglement ce qu'il ne connoît pas... Regarde cette estampe, ce sont les AMUSEMENS DE L'ENFANCE ; elle offre une excellente leçon, tu vois que ce petit garçon est réellement déguisé, avec les habits & la perruque de son pere ; cette petite fille est une vraie mascarade, avec le mantelet & les coîfes de sa mere...

Fortville (*à part.*) La sagesse trouve par tout la morale.

Mad. de Fortville. Mon ami, ne sois pas, avec moi, plus enfans que ne le permet ton âge ; avec ton frere & ta sœur, plus serieux qu'on ne l'est à dix huit ans ; joue quelquefois avec eux & avec tes camarades, sur tout, quand tu vas sentir tes forces & un talent naissant, ne va pas débuter par un ouvrage à prétention, une tragédie par exemple, ce seroit un mal-

ſeur pour toi que d'y réuſſir, écoute modeſtement les hommes ; n'interromps pas un vieillard ; la fin d'un diſcours ſimple en apparence, renferme toujours un grand ſens dans ſa bouche ! mon fils, ne jettez pas votre ſcience au déhors ; laiſſez-là meûrir dans votre tête, pour qu'elle porte des fruits...

Fortville. Je ſuivrai vos conſeils, ma mere, avec exactitude & reſpect.

Mad. de Fortville. Rien de trop, mon fils !... Je voudrois ſavoir ta façon de penſer, au ſujet de Charlote ? Elle eſt belle ; c'eſt la fille de nos amis de Londre !

Fortville. Ma mere, depuis long-tems j'ai une idée, qui ne m'abandonne pas un inſtant.

Mad. de Fortville. Quelle eſt-elle, mon fils.

Fortville. D'honorer ma mere & ma maîtreſſe par quelque belle action, dont toute l'europe retentiſſe ; & de venir enſuite leur dire : C'eſt pour vous deux que j'ai fait cette action-là. Juſqu'à ce moment, je n'oſerai... dire que j'aime.

Mad. de Fortville. Les vertus paiſibles & journalieres, mon cher fils, valent mieux que les actions d'éclat, ſois modeſte, pieux, bon fils, laborieux, humain, c'eſt un heroïſme utile & continuel.

Fortville. Oui, ma mere, je ſens qu'il faut être tout cela : mais une belle action n'en diſpenſe pas : au contraire, par ſon éclat, elle impoſe l'obligation de toutes les vertus.. Ha ! que je déſire d'en faire une, on diroit, c'eſt un fils alaité par ſa mere, c'eſt qu'une femme vertueuſe fut ſa mere tout-à-fait... Ho ! Comme je ſerois flatté !...

En angleterre, quand le bruit en viendroit aux oreilles du pere de Charlote, il accourroit chez-lui : — Ma femme, (je crois l'entendre,) un françois vient de faire une sublime action. — Je gage, (s'écrieroit Milady,) que c'est mon gendre. — Justement, c'est lui : — Je l'en ai toujours cru capable... Voyez, ma mere, quelle gloire.

Mad. de Fortville. Je t'approuve, elle est légitime : mais de quel genre voudrois-tu que fût ton action.

Fortville. Ho ! bien utile, là, bien essentielle, pour l'état... Une province, une ville, ou des particuliers bien malheureux.

Mad. de Fortville. Mon fils ! Conservez ces sentimens..

XVIII scene. *Les mêmes : Charlote.*

Charlote (*accourant en larmes.*)

O Fortville, que tu m'as touchée, par ce que tu vient de dire de mon pere & de ma mere !... Tiens, voi comme je pleure !... C'est d'aise... Beaucoup...

Mad. de Fortville. Ma chere fille ; ton amant a de bonnes dispositions.

Charlote. C'est que tu es sa mere, tu es bonne, & ton fils tient de toi... (*A Fortville.*) Mon bon ami ; si tu savois comme ta mere est benie des malheureux, qu'elle soulage !... (*A Mad. de Fortville.*) Maman ? Avez-vous entendu hier ce que dit ce vieillard, en recevevant de ma main, par vos ordres, sa petite pension ! Il dit, mais tout bas : Ho ! si cette dame a un fils, mon Dieu, faites qu'il soit bon comme elle, & qu'il lui donne toute satisfaction !... Je l'ai bien aimé, d'avoir fait cette priere-là.

Fortville. (*transporté.*) Ma mere, ma digne mere, c'est à vous, je le vois ; que

je dois tout, vous me faites benir. (*Il lui baise la main.*) Mais... Il est l'heure... D'aller à mon devoir... Un double motif... Hâte aujourd'hui mon départ... Quelle matinée heureuse... Puissé-je, ô ma mere, être digne de vous, & meriter... Le cœur innocent & pur que vous me destinez.

Charlote (*dissimulant son attendrissement.*) Je le boudois... (*Elle regarde sa montre.*) Oui... Il est tard... Va au collége, Fortville; devient savant pour toi & pour moi; enfin que lorsque tu feras mon mari; je dise en angleterre; il est françois, mais il en fait autant qu'Isaac-Newton. (*Fortville sort, après avoir baisé la main de sa mere, & salué respectueusement charlote.*)

XIX. scène. *Mad. de Fortville*, *charlote.*

Charlote. Il n'est plus gai.

Mad. de Fortville. Ce n'est plus un enfant que Fortville.. Nous venons d'avoir un entretien serieux: Je lui recommandois de paroître un homme, lorsque tu es entrée, mon amie.

charlote. Il ne jouera donc plus avec moi? Nous ne courrons plus.

Mad. de Fortville. Non. Il sera grave; tu va devenir posée, reservée; même avec lui; un peu de cérémonie... Va succéder à votre ancienne familiarité.

Charlote (*après un moment de reflexion.*) Je n'en suis pas fachée, il aura l'air anglais.

Mad. de Fortville. Il aura l'air raisonnable: dans tous les pays du monde, l'homme qui recherche une fille, doit devenir sensé; lui montrer de la solidité, de la raison. Qu'est-ce qu'un mari! Ce n'est plus un

amant,

amant, qui dit des douceurs; c'eſt un ſoutien, c'eſt un appui, c'eſt un guide; c'eſt l'être chargé d'illuſtrer, par de belles actions, ſon nom, ſa femme, ſes enfans... Son pere, ſa mere: il faut, dès avant le mariage, qu'il montre à ſa compagne future, qu'il peut ſoutenir des revers, & les réparer par ſon mérite.

Charlote (*attendrie.*) Ha! maman, maman; je dirai bien, à mon retour à Londres, que les femmes de Paris, ſont auſſi raiſonnables que les anglaiſes.

Mad. de Fortville. La raiſon eſt de tous les pays; & c'eſt une préſomption ridicule, que de ſe l'attribuer excluſivement.

XX ſcene. *Les mêmes: Valentine.*

Valentine (*l'air intrigué.*)

Je ne ſuis pas ſortie, madame: les enfans ſont dans le jardin, avec Champagne.

Mad. de Fortville (*avec étonnement.*) Pourquoi cela?

Valentine. Madame... Il faut que je vous diſe une choſe... Monſieur votre fils a vendu ſes bijoux... & votre portrait, celui de mademoiſelle, n'ont plus de bordure.

Mad. de Fortville. Comment donc! vous me ſurprenez.

Valentine. Il faut tout vous dire... Avant hier, je lui vis ramaſſer de la monnoie, pour en faire ſix francs: — Les voilà complets, dit-il, en ſautant de joie; & puis il ſortit en courant.

Charlote. O maman, ne croi pas que Fortville...

Mad. de Fortville. Es-tu inſtruite de quelque choſe, ma fille.

Charlote. Non, maman, tu le saurois plutôt que moi ; tu es sa confidente.

Mad. de Fortville. Je ne sais rien.

Valentine. Voici quelque chose de plus sérieux encore... Je ne sais où il a été ce matin. Mais à son retour, il avoit... Un porte-feuille plein d'effets... Pour plus de cent mille francs ! il l'a montré au marquis... Ils ont parlé de récompense... Votre fils s'étoit fâché auparavant, sur quelque chose, ils se sont raccomodés ; notre jeune monsieur est encore sorti ; il est revenu ; & depuis ce moment ! je vois une espece de domestique sans livrée, en embuscade à l'angle de la rue voisine... Fortville vient d'aller au collége ; & cet homme est sur ses traces...

Mad. de Fortville. Ha ciel ! (*à Valentine.*) Allez prier mon mari de venir sur le champ.

XXI scene. *Mad. de Fortville*, *Charlote.*

Charlote. Maman ! mon cœur prends la défense de ton fils !

Mad. de Fortville. Mon cœur m'en répond aussi ; mais l'ame d'une mere peut-elle se defendre de quelque inquiétude !

XXII scene. *Les mêmes*, *M. de Fortville.*

Mad. de Fortville. Mon ami, vous allez me tirer d'inquiétude... Ce matin, votre fils avoit un porte-feuille ?

M. de Fortville. Un porte-feuille !... Je n'ai pas eu besoin de lui confier le mien... Vous savez que j'ai de l'ordre... Tout est en place.

Mad. de Fortville. Ce n'est pas le vôtre !... Il faut vous dire plus ; il n'a plus ses bijoux ; mon portrait qu'il tient de ma main ; celui de Charlote... sont dégarnis...

M. de Fortville. Ce que vous me dites, m'étonne !... Je vais tout examiner dans mon cabinet & dans sa chambre... Peut-être trouverai-je quelque éclaircissement. (*il sort.*)

XXIII scene. *Mad. de Fortville*, *Charlote*, *Valentine*, *un Inconnu.*

Valentine. J'attendois que M. de Fortville vous quittât, pour vous annoncer cet homme... qui étoit en embuscade...

Mad. de Fortville. Il est entré !

Valentine. Il demande à parler à monsieur, madame.

Mad. de Fortville (*à l'Inconnu.*) Que désirez-vous ?

L'Inconnu. J'appartiens à M. Dorval, directeur de la Compagnie.

Mad. de Fortville. Monsieur Dorval !

L'Inconnu. Mon maître voudroit savoir, si le jeune homme, qui vient de sortir à l'instant même, est le fils de la maison ?

Mad. de Fortville (*tremblante.*) Oui... C'est mon fils.

L'Inconnu. Je vais rendre réponse à mon maître.

Mad. de Fortville (*vivement.*) Savez-vous les motifs de cette information singuliere ?

L'Inconnu. Non, madame... Je ne sais rien absolument.

Mad. de Fortville. On verra votre maître.

L'Inconnu. Je pense qu'il préviendra madame. (*il sort.*)

XXIV scene. *Mad. de Fortville*, *Charlote*, *Valentine.*

Mad. de Fortville. Ho ! qu'est-il arrivé !... M. Dorval !... l'ennemi de mon mari !... (*à Valentine.*) Cet homme étoit en embuscade ?

Valentine (*avec effroi.*) Oui, madame ; depuis qu'il a vu sortir le marquis, je me

le rappelle. Je n'y faisois pas d'abord attention : c'est quand je l'ai vu tout à l'heure, suivre notre jeune Monsieur, que cela m'a intrigué... Si vous aviez vu comme il examinoit la maison !

Charlote. (*d'un ton caressant.*) Calme-toi, maman ! ce n'est rien !... ce n'est rien !... Je crois que le marquis tient à M. Dorval ?

Mad. de Fortville. Ma fille, les alarmes d'une mere sont toujours cruelles ! & M. Dorval redouble les miennes !... (*à Valentine.*) Dites que je vais sortir... Vous n'avez rien appris ?

Valentine. Une de mes amies, m'a parlé d'une pauvre femme sa voisine, blessée par une voiture ; mais on en prend soin.

Mad. de Fortville. Je serois charmée de la voir.

Valentine. C'est une bonne œuvre, que fera madame : voilà son adresse ; elle est restée veuve, avec huit enfans.

Mad. de Fortville. Huit enfans !... Je la verrai ce matin.

Charlote. Maman, c'est une bonne œuvre que de voir cette pauvre femme : ne veux-tu pas que je la partage ?

Mad. de Fortville. Oui, oui, ma fille !

Valentine. (*attendrie.*) Mes respectables maîtresses !... Je vais dire que madame sort.

(*elle rentre.*)

XXV scene. *Mad. de Fortville*, *M. de Fortville*, *Charlote*,

M. de Fortville. Tout est en ordre dans mon cabinet & je n'ai rien vu dans sa chambre qui put m'instruire.

Mad. de Fortville. O mon ami ! j'étois trop heureuse par cet enfant que j'ai nourri... (*à Charlote.*) Ma fille ! mon ami !... (*levant les yeux au ciel.*) mes chers enfans !... vous

ne me consolerez pas, si mon fils s'est écarté de la voie de l'honneur !

Charlote (*s'écriant.*) Je te reponds de ton fils ! & c'est ce qu'il me dit tous les jours, qu'il me fait t'en répondre.

M. de Fortville. Miss Charlote a raison, un cœur corrompu ne respecte pas ce qu'il aime ; il veut se l'assimiler...

Mad. de Fortville. Vous ne me rassurez pas ! Apprenez qu'un homme... que vous ne connoissez que trop ! entre pour quelque chose dans tout ceci... A l'instant, un de ses émissaires s'informoit à moi-même, si le jeune homme qui sortoit de la maison est votre fils ?

M. de Fortville. Et quel est cet homme ?

Mad. de Fortville. M. Dorval.

M. de Fortville. Dorval !... quels rapports peut-il avoir avec mon fils ?

Mad. de Fortville. Voilà ce qui m'inquiete.

M. de Fortville. Dorval ! un homme qui voulut me perdre... & qui, convaincu de m'avoir faussement inculpé, sut trouver des excuses, dans son zele, pour l'interêt de l'état... Il ne me pardonne pas d'avoir été sans reproche !...

Charlote. Le nouvel ami de Fortville, est attaché à ce monsieur Dorval. Ils étoient ensemble tout à l'heure.

M. de Fortville. C'est peut-être le motif des informations...

Mad. de Fortville. Il faut voir Monsieur Dorval ; on découvrira quelque chose.

M. de Fortville. Je le verrai... ce matin... à l'instant... Mon fils, des rapports avec mes ennemis !

Charlote. Hé ! qui sait quels peuvent être ses motifs ? Fortville aime & révere son pere... Il te cherit, maman !

Mad. de Fortville. Tu le défens, & tu m'en es plus chere !

M. de Fortville. Miss Charlote augmente à chaque instant mon estime, & le desir que mon fils soit digne d'elle... Tu ne le soupçonne donc pas ?

Charlote. Le soupçonner de vous trahir !

Mad. de Fortville (*vivement.*) Non, ma fille ! mais d'imprudence.

Charlote. Je ne le croirois capable, que de trop de candeur ; & par-là, peut-être, seroit-il la dupe du marquis...

Mad. de Fortville. Elle raisonne avec une sagesse... Tu lui es attachée ?

Charlote, (*se cachant le visage en s'approchant de l'oreille de Mad de Fortville.*) Je n'aurai jamais d'autre attachement.

Mad. de Fortville. Elle trouve moyen de me rendre mon fils plus cher encore !... Aimable fille !...

XXVI scene. *Les mêmes, Valentine.*

Valentine. Le carrosse attend madame.

M. de Fortville. Vous allez sortir ?

Mad. de Fortville. Si je ne découvre rien, du moins, je mêlerai mes larmes à celles des infortunés.

M. de Fortville. Je saurai la vérité, mon amie, & une fois instruit, vous connoissez ma fermeté ; ne désesperez de rien.

Mad. de Fortville. Mon ami, vous m'inspirez de la confiance. (*à Charlote.*) Un mari prudent, ma Fille, est un pere. Allons seconder monsieur de Fortville.

Fin du premier acte.

La marquise loua le but que je m'étois proposé, dans cette piece ; elle en approuva l'éxecution, & le reste de mon auditoire en désiroit vivement la suite...

L'ÉPOUSE MALHEUREUSE.

En m'en retournant, je paſſai devant le théâtre italien, (ſinguliere deſtinée des choſes humaines !) j'adis hôtel de Bourgogne, théâtre français, puis théâtre italien, enfin hâlle aux cuirs. Je ne ſais pourquoi je m'aviſai de prendre par la petite rue du Verdelet, où j'avois connu douze, années auparavant, une jeune perſonne charmante, fille d'un peintre doreur. Elle étoit mariée depuis deux ans. Je la trouvai dehors, ſeule, coëffée de nuit, enveloppée dans ſa péliſſe. — Me trompai-je? lui dis-je n'eſt-ce pas la belle Laure que je vois? — Hélas! je la fus : aujourd'hui je me nomme Augé. Le monſtre qui ſe dit mon mari, vient de rentrer furieux, & j'attends ſes parens. — Quoi! vous la beauté-même... Je fus vivement ému... J'ignorois qu'un jour moi-même j'aurois à gemir... Les parens arriverent en ce moment : Le pere étoit armé d'un bâton : il repouſſa le monſtre, ammena ſa bru, & jura de faire punir ſon coupable fils.

Fin de la troiſieme partie.

TABLE DE LA TROISIEME PARTIE.

Fin de la table.

LES NUITS DE PARIS, OU L'OBSERVATEUR NOCTURNE.

PAR M. RÉTIF DE LA BRETONE,

Auteur des Contemporaines, du Payſan & de la Payſane pervertis.

Nox & Amor, Vinumque nihil moderabile ſuadent:
Illa pudore vacat, Liber, Amorque metu. *Ovid.*

QUATRIEME PARTIE.

A LONDRES,

Et ſe trouve

Chez les principaux Libraires de France.

1789.



LES
NUITS DE PARIS,
OU
L'OBSERVATEUR NOCTURNE.



LXIX NUIT.

SUITE DE LA MUETTE.

JE fortis le foir, pour aller lire mon fecond acte, que j'avois mis au net dans la journée. J'étois profondement occupé de l'avanture de la jolie blonde, & de celle de l'époufe malheureufe, & je voulois m'informer de toutes les deux : mais le hazard ne nous fert pas toujours comme nous le défirons, ce fut la fuite de la Muette; fille d'un perruquier, la même qui étoit difparue le foir où j'avois trouvé la mienne, que le fort me donna. Je quittois la rue Tarane, pour entrer dans celle des faints Pe-

res, lorsque j'entrevis une femme qui sortoit d'une maison à porte cochere, avec deux jeunes filles. La curiosité me fit avancer. Je reconnus la femme, pour la sœur d'une danseuse enfant d'un nouveau petit spectacle, appellé l'Ambigu-comique. J'étois tenté de ralentir mon pas, & de laisser cette femme s'éloigner; de pareils êtres sont souvent des courtieres de libertinage, en quelque sorte autorisées. Mais cette femme elle-même m'ayant apperçu, elle m'appella. Je m'approchai. — Ma tante m'a dit, qu'elle vous avoit rencontré, il y a quelque-tems, & que vous lui aviez conseillé de se retirer dans notre pays? — Quoi! seriez-vous Manon? — Oui, je suis la cousine de votre Zefire. A ce mot, je me sentis vivement intéressé pour cette femme, que j'avois revue plusieurs fois, sans la reconnoître. C'étoit Nannette, qui lui avoit dit, que tel homme qu'elle avoit rencontré, en telle occasion sur le boulevard, étoit celui qu'elle connoissoit. Je lui demandai, quelles étoient les enfans qu'elle avoit avec elle? — L'une, est ma fille, elle a 12 ans; l'autre, une petite infortunée, sourde & muette, mais jolie, & pleine d'intelligence, qu'une femme de ma connoissance a volée dans la rue saint Jacques. Mais elle n'a pu la garder; la petite faisoit des hurlemens, dès qu'on vouloit la toucher, elle me l'a donnée, en me priant de ne la rendre, que lorsqu'elle auroit changé de quartier. Comme il ne m'en coûte pas plus de nourrir cette enfant avec les deux miens, je l'ai gardée, pour obliger une malheureuse, qui seroit punie. Je m'y attache, & la pauvre enfant m'aime bien, je voudrois qu'elle pût faire

quelque chose au théâtre: mais c'est l'impossible, cependant, si on pouvoit la former, ce seroit un objet de curiosité, qui feroit gagner de l'argent à la proprietaire. Il seroit aisé de lui faire faire des choses extraordinaires, de lui apprendre à deviner, par exemple; le monde de paris est si credule, qu'on auroit cent fois plus de foi a une sourde & muette, qu'à une personne ayant ses cinq sens de nature. Je m'informai de la maniere dont vivoit Manon; j'allai chez elle, & je crus pouvoir y laisser la Muette, jusqu'à mon retour de chez la marquise.

Je continuai de lire ma piece.

SECOND ACTE.

(*Le théâtre représente l'appartement du directeur Dorval.*)

1 scene. *Dorval (seul en robe de chambre, à son bureau, un pamflet à la main.)*

Quelle trame odieuse! Et c'est par hazard, que j'échappe à un aussi grand peril!... On m'accuse de tyrannie, de concussion... On profite d'un accident innocemment causé par un jeune homme, dans ma voiture, & que je ne sais que de ce matin, pour me représenter aux yeux d'un ministre vertueux, compatissant; comme un opulent sans humanité!... On m'attaque par un pamflet infâme: sans un jeune homme, un inconnu, il paroissoit, il faisoit impression peut-être, & j'étois... Perdu!.. Graces à cet enfant, tout est prevenu... Que je lui dois

de reconnoiſſance !... Il a refuſé de ſe nommer ; mais il doit appartenir à ce qu'il y a de plus eſtimable dans la capitale... Il ſemble que la vertu ſoit naturelle à certaines phiſionomies : la ſienne eſt ouverte, modeſte, riante, belle... Que je voudrois que le Marquis lui reſſemblât !... Mais on ne peut tout avoir ; le Marquis eſt aimable... La perte de mon porte-feuille m'inquiete néanmoins !... Elle m'inquiete doublement !... Cent vingt mille livres !... Ma fortune en ſouffrira... Et puis, ce memoire contre Fortville pourroit donner des armes à mes ennemis !... Rien n'y eſt prouvé... D'ailleurs, cet homme jouit d'une excellente réputation, s'il alloit être eſtimable ? Je ſerois au déſeſpoir de l'avoir calomnié.. (*Il appelle.*) Dupré ?... Que les valets ſont lents, quand on les attend !... Le ſervice eſt bien mal fait !... Les petites affiches n'arrivent pas !... Ou plutôt mon impatience... Mais je crois entendre Dupré.

II ſcene. *M. Dorval*, *Dupré*.

Dupré (*arrivant.*) Voici les petites affiches.

M. Dorval, (*vivement.*) Enfin !... Voyons ! (*Il cherche.*) Vous avez été longtems.

Dupré (*regardant avec lui.*) J'ai vu votre jeune homme de ce matin, rentrer chez ſes parens ; en ſortir, rentrer encore. Je l'aurois ſuivi, il va en ce moment, ſi je n'avois préféré de parler à ſes parens.

Dorval. Vous avez ſaiſi l'occaſion de vous informer.

Dupré. Je n'avois garde d'y manquer !.. Je ſuis entré, comme de votre part, dès qu'il a été un peu loin. J'ai voulu voir,

l'air, le ton de la maison, & pénétrer jusqu'aux maîtres : j'ai demandé à leur parler : J'ai vu la mere, qui m'a paru la dame la plus respectable ; & je me suis assuré que le jeune homme étoit le fils de la maison. J'ai vu aussi une jeune personne...

M. Dorval. Vous savez le nom.

Dupré. Ma foi, je ne l'ai pas demandé. Mais je connois la maison, &... Le jeune homme est ami du Marquis... Ils sont camarades de college, & ce matin ils se sont vus. Il y a une femme de chambre éveillée, & d'une impertinence !... Ce sont des gens comme il faut.

M. Dorval. Toujours les choses à demi ! Ne pas savoir le nom !...

Dupré (*lisant avec lui.*) Monsieur, voilà votre article... Un porte-feuille.

M. Dorval. Comment cinq louis !... C'est cinquante louis !... Qui diable rapportera 110 mille livres, pour cinq louis.

Dupré. Cela n'est pas engageant.

M. Dorval. Votre reflexion est deplacée... Allez faire rectifier l'erreur, pour demain.

Dupré (*prêt à sortir, revient pour annoncer Fortville.*) Votre jeune homme.

M. Dorval. Restez. (*Dupré se met à l'écart.*)

III scene. *M. Dorval, Dupré, Fortville.*

M. Dorval. Hé ! bon jour, mon jeune ami, tout est reparé : le libelle est saisi ; & j'ai tenu ma parole, pour les malheureux instrumens de la méchanceté.

Fortville. Je vous en félicité, monsieur... D'après ce que je viens de lire, c'est à vous qu'appartient ce porte-feuille.

M. Dorval. Quoi ! c'est encore entre vos mains, que mon bien perdu est tombé !...

Mon bonheur eſt trop grand... Mais j'aime à vous le devoir.

Fortville. Vous mettez un prix, à ce qui eſt d'obligation de ma part. Voyez, monſieur.

M. Dorval. Tous mes effets y ſont : mais il y manque un papier de conſéquence !... C'eſt un mémoire contre un monſieur de Fortville...

Fortville. Je connois M. de Fortville : c'eſt un homme d'honneur.

M. Dorval. Après le ſervice que vous m'avez rendu ce matin, & le plaiſir que vous me faites en ce moment, je dois entendre de votre bouche le bien que vous me dites, de mon plus cruel ennemi.

Fortville. Je vous connois, monſieur, & je ne ſuis pas connu de vous : je ſais que vous êtes monſieur Dorval ; que vous avez d'excellentes qualités : mais que vous êtes l'ennemi d'un homme vertueux... Je vous ai ſervi vous connoiſſant : ſi M. de Fortville avoit fait la même découverte, il vous auroit également obligé : que je vous rende le bon office de vous détromper ſur le compte d'un homme d'honneur, & de vous forcer à l'eſtimer ! Voici votre mémoire : le fils de M. Fortville eſt mon ami, & c'eſt lui qui veut qu'on vous le rende : il pouvoit le montrer à ſon pere ; il ne l'a pas fait, quoiqu'il ſache très-bien, que lorſqu'on inculpe un homme, & qu'on aime la vérité, jamais on ne doit lui faire un ſecret des accuſations.

M. Dorval. Vous m'étonnez ! hé ! quels rapports avez-vous avec Fortville.

Fortville. Vous le ſaurez un jour, monſieur. Quant à préſent, ce que je puis vous

dire, c'est que je le regarde comme le plus honnête des négocians françois : il est riche ; mais c'est de patrimoine, & par son travail ; c'est par ces lumieres supérieures ; par l'économie de son épouse ; par le juste accord qui regne entr'eux... Pour vous monsieur, je vous regarde comme un homme de mérite, intelligent, dont les vues sont pures, lors même, qu'il n'est pas juste, j'ai découvert qu'on vouloit vous déshonorer, & j'ai cru devoir vous avertir. Votre sagacité a fait le reste.

M. Dorval. Je vous dois une reconnoissance éternelle, & je ne resterai pas ingrat... Mais vous me quittez bien-vîte.

Fortville. J'ai des devoirs à remplir.

M. Dorval. J'ai toujours observé que les gens de mérite ne s'en dispensoient jamais... Combien je me félicite de vous devoir deux services importans !... Supposons que mon porte-feuille fût tombé entre les mains de quelqu'un de mes ennemis, quelle source de désagremens.

Fortville (*se retirant.*) Il y étoit tombé, dans les mains de ceux que vous regardez comme vos ennemis : croyez à la vertu : vous n'avez pas de motifs qui vous en empêchent.

M. Dorval. Je n'ose vous retenir... Peut-être est ce le fils de Fortville, qui... Vous a remis ..

Fortville (*rougissant.*) Il y a... Cinq louis... Je crois, monsieur !...

M. Dorval (*surpris, comme sortant d'une rêverie profonde.*) Cela est trop juste !... Je n'osois... En voilà dix... Et je ne suis pas quitte... (*Il lui met un petit rouleau dans la main.*)

Fortville (*sortant.*) C'est pour elle.

IV scene. *M. Dorval*, *Dupré.*

M. Dorval. Voilà une disparate singuliere, il a demandé la recompense !... Je n'osois, l'offrir... Dupré.

Dupré. Monsieur.

M. Dorval. Faites suivre ce jeune homme : que je sache toutes ses démarches.

(*Dupré sort.*)

V scene. *M. Dorval* (*seul.*)

Que signifie cette conduite !... Il a pris vivement le parti de Fortville ?... Il connoît son fils... Si c'étoit le fils de Fortville ?... Est-il, dans notre siecle, une vertu aussi peu croyable !... Et puis le fils de Fortville n'auroit pas demandé la recompense... Sans de fortes raisons... Les affaires de ce négociant celebre seroient-elles dérangées ? Mais qu'est ce que dix louis !... Je m'y pers !... Certainement ce jeune homme a de l'énergie. Mais il y a du bizarre dans sa conduite !... Demander la recompense...

VI scene. *M. Dorval*, *Dupré.*

Dupré (*une lettre à la main*)

On execute vos ordres, monsieur, & l'on saura toutes les actions de votre jeune inconnu : le Jockey le suit... Mais voici une lettre, qu'on apporte à l'instant ; un petit garçon, qui n'a pas voulu attendre la reponse.

M. Dorval (*ouvrant la lettre.*) Encore quelque nouvel avis !...

» Mon cher frere : (*Il lit à l'écart.*) » Je
» suis à Paris depuis le moment où la
» mort de nos parens dispersa toute leur
» famille. Sans la fortune, la noblesse est
» un fardeau. Pauvre, n'esperant rien, je
» me suis tenue cachée dans cette capitale:

» J'ignorois votre fort, parce que je ca-
» chois le mien dans l'obscurité la plus pro-
» fonde, & la condition la plus basse : j'ai
» pris un métier, je me suis mariée à un
» honnête-homme, né pour le travail, &
» qui s'y livroit sans honte & sans chagrin.
» J'étois encore effrayée d'avoir vu mon
» pere gémir de sa noblesse, dont il ne
» pouvoit soutenir la dignité. J'ai vécu as-
» sez heureuse ; jusqu'au moment où je suis
» devenue veuve... Depuis deux ans, je
» nourrissois huit orphelins de mon seul tra-
» vail, lorsqu'un acident cruel m'est arrivé...
» C'est depuis ce moment que je fais vo-
» tre fortune.. Je ne vous en dirai pas
» davantage, étant convalescente, si ce n'est
» que le même jeune homme, qui vous
» a rendu service ce matin, m'a conservé
» la vie.. Votre sœur,
» Adelaïde Dorval, veuve saint-Albin. »

(*A Dupré.*)

Aussitôt que le Jockey sera de retour ; je sortirai par le jardin, que ma voiture m'attende sur le boulevard... (*relisant.*) » Le même jeune homme, qui vous a rendu » service ce matin, m'a conservé la vie... » Il me semble qu'un voile va se déchirer, & que ce jeune écolier est le héros & le chef-d'œuvre de l'humanité.

Dupré. Je vais donner vos ordres. (*A l'entrée du sallon.*) Le carrosse de monsieur.. (*un geste exprime le reste.*)

M. Dorval (*à part.*) Elle ne marque pas son adresse !... Il est des parens pauvres qui nous harcelent : ma sœur n'ose se montrer !... (*A Dupré.*) Si quelqu'un vient, je n'y suis pour personne ; excepté... Le jeune homme, & le marquis de Saintfal. (*Il rentre.*)

VII scene. *Dupré* (*seul, dans le fauteuil de son maître.*)

Mon maître a son porte-feuille : c'est le principal... C'est de l'humeur & des soupçons de moins... (*Il entend du bruit, & se retourne.*) Voici le marquis de Saint-fal... Je ne sais! mais je crains que cette nouvelle acquisition de mon maître, ne lui donne de la tablature.

VIII scene. *Dupré, le Marquis.*

Le Marquis (*vivement.*)

Monsieur Dorval n'est pas sorti.

Dupré. Non. Déjà de retour du collége, monsieur.

Le Marquis. Je n'y vais pas aujourd'hui.

Dupré. Cela vous arrive souvent.

Le Marquis. Puisque monsieur Dorval est là, j'ai à lui parler.

Dupré. Il y est pour vous.

Le Marquis (*avec dedain.*) Je le sais!... Tu veux me faire entendre.. Qu'il est occupé...

Dupré. Je le pense... Mais, monsieur, monsieur Dorval ne me tutoie pas..

Le Marquis. Nous autres, gens de qualité... Nous tutoyons nos valets. Je ne veux pas le deranger : je vais te charger de l'instruire...

Dupré. Monsieur de la politesse... Ou...

Le Marquis. Je ne t'écoute pas... Tu sais que monsieur Dorval a perdu son porte-feuille.

Dupré. Certainement, monsieur.

Le marquis. J'en sais des nouvelles... Je m'étois lié avec un... Certain Fortville.. Le fils d'un gros négociant.

Dupré. N'est-ce pas de cette maison que vous sortiez ce matin..

Le Marquis. Tu m'as nuit?... Ce n'est pas que j'aime Fortville, je me suis lié avec lui, pour servir monsieur Dorval : Le pere de Fortville est son ennemi, & je prétens découvrir quelque chose.

Dupré. Mais, le porte-feuille.

Le Marquis. Je viens de le voir, je suis sûr qu'il ne le rendra pas... Le jeune homme qui l'a trouvé, est devenu libertin, & il dépense! il dépense !... Il a vendu jusqu'aux brillans du portrait de sa mere & de celui d'une jeune anglaise... Qu'on lui destine, & qui ne sera pas pour lui, si monsieur Dorval veut me seconder !...

Dupré. Ha ! j'y suis : voilà le but de la liaison.

Le Marquis. J'ajoute qu'il va dans une maison... Très suspecte.

Dupré. Vous m'étonnez !... Mais, comment ce jeune homme a-t-il trouvé le porte-feuille.

Le Marquis. Voilà ce que j'ignore... Mais, ce matin, j'avois été prendre Fortville, pour aller au collége... (C'est un pretexte comme bien tu penses, pour faire connoissance avec la jeune anglaise !) Et j'ai vu le porte-feuille de monsieur Dorval, entre les mains de quelqu'un... Une heureuse idée m'est venue d'éprouver le quidam... Il succombera, j'en suis sûr, & je donnerai un moyen à monsieur Dorval de faire bien de la peine à son ennemi.

Dupré (*à part.*) La belle ame. (*Haut.*) Cela est merveilleux, mais il faut absolument parler à monsieur, c'est une nouvelle intéressante, que vous avez à lui apprendre-là... Je vais le prévenir.

Le Marquis. (*voulant entrer.*) Non non, je vais m'expliquer moi-même...

Dupré (*le repoussant fortement.*) Je dois vous annoncer.

IX scene. *le Marquis* (*seul.*)

Comme ces valets font les importants !... Cela n'est pourtant pas mal; & quand j'en aurai, je veux qu'ils soient d'une insolence... Mais ceux de monsieur Dorval !... Cela fait pitié !... (*frottant dans ses mains.*) Je serai vengé de Fortville !... Ho ! s'il pouvoit avoir distrait quelque chose !... Garder le tout, n'est pas possible... Ha, ha ! que sait-on ? Les gens de cette classe n'ont pas l'ame fort élévée !... Je connois les parens de Miss Charlote : ils sont nobles; une bassesse, ne fût-elle qu'apparente, les revolteroit... L'excellente idée qui m'est venue, de ne pas dire, que je reconnoissois le porte-feuille !... J'allois bonnement lui proposer de partager la recompense... Monsieur Fortville se donner, avec moi, des airs de vertu !... Jouer le tendre fils !... Il m'est insupportable... Nous allons voir...

X scene. *Le Marquis*, *Dupré.*

Dupré. Monsieur vous attend.

Le Marquis. Je puis donc entrer, monsieur l'a prevenu.

Dupré. Oui, monsieur est au fait, & désire de vous entendre vous-même.

XI scene. *Dupré* (*seul.*)

Mon maître veut épouser la mere du marquis, une coquette... Et cela, pour adopter ce jeune homme... Et relever une famille noble, qui compte des héros (dit-on.) son bien ! L'idée est belle !... Mais est-elle heureuse ?... Le Marquis a un mauvais cœur... Témoin cette pauvre femme, qu'il a ren-

verſée, en courant comme un fou, dans le cabriolet, il pouvoit la ſoulager en l'avouant à monſieur, qui eſt bon, humain... Et il a défendu au Jockey, au cocher de parler... Mais ils m'ont tout avoué, ce matin, & j'en ai fait part à mon maitre... Avec un mauvais cœur, on eſt ingrat; & les ingrats ne donnennt jamais de ſatisfaction... Quel fort, que celui des gens d'affaires; ils s'enrichiſſent, en multipliant leurs ennemis, comme leur argent, enſuite, ils ne ſavent qu'en faire !... Les organes; pour en jouir, ſe ſont uſés à l'amaſſer.. Ils veulent illuſtrer leur fortune... Il me ſemble, à moi qu'il vaudroit mieux la partager, entre mille malheureux, qu'on mettroit à l'aiſe, ſans les empêcher de travailler, que de faire un grand, que ſa fortune éblouit, & qui donne dans tous les vices... Dans le premier cas, on feroit juſte, en faiſant refluer les richeſſes où elles ont été puiſées; dans le ſecond, on en gorge par vanité ou par foibleſſe, un diſſipateur vicieux, qui les diſtribue au luxe, au vice, & elles ſervent à convaincre le monde, que la triſte vertu ne mene qu'à la miſere *... Quel dommage que je n'aie pas étudié !... Je ſens là que j'aurois eu des idées neuves...

XII ſcene. *M. de Fortville (l'air abattu.)*

M. de Fortville. Monſieur Dorval.

Dupré. Il eſt ſorti, monſieur.

M de Fortville. Sorti. Sa voiture l'attend, & j'ai à lui parler d'une affaire importante.

* Ce monologue étoit beaucoup plus étendu; on en ſupprime la moitié.

Dupré. Vous allez voir, monsieur ; que sa voiture ne l'attend pas. Elle part, sans lui.

M. de Fortville. Je sais qu'il n'est pas sorti.

Dupré. C'est une persécution !... Hé bien, monsieur, il n'est pas visible.

M. de Fortville. Annoncez moi.

Dupré. Cela ne se peut pas.

M. de Fortville. Que votre maître décide lui-même, si je dois lui parler.

Dupré. Je ne prendrai pas la liberté d'aller contre les ordres de mon maître ; il m'a défendu d'annoncer personne.

M. de Fortville. Me connoissez-vous.

Dupré. Non, monsieur : mais il n'existe pour moi, que deux classes d'hommes dans le monde, mon maître compose la premiere, & tous les autres hommes la seconde.

M. de Fortville. Vous êtes bien entier. Votre maître sera charmé de me voir.

Dupré. Je n'en doute pas, monsieur ; mon maître aime à voir les honnêtes-gens : mais il est strict, & n'entend pas que je juge de ce qui peut lui faire plaisir, en allant contre ses ordres.

M. de Fortville (*se parlant à lui-même.*) Maudit soit le premier Egoïste, qui établit l'usage impoli de renvoyer inhumainement l'homme occupé, qu'il entend implorer une audience !... (*A Dupré.*) J'attendrai, ici, que votre maître sorte de son cabinet.

Dupré. Libre à vous, monsieur, mes ordres ne sont pas de mettre personne dehors.

M. de Fortville (*s'asseyant.*) N'est-ce pas

pas vous, qui tantôt êtes venu chez M. de Fortville ?... Pour un jeune homme, dont vous étiez chargé de vous informer.

Dupré. Ha !... Oui, oui, monsieur.

M. de Fortville. Je viens pour la même affaire, qui avoit engagé votre maître à vous envoyer chez-moi.

Dupré. Monsieur le pere du jeune homme !... Je suis au désespoir de ne vous avoir pas annoncé ! j'y cours.

XIII scene. *M. de Fortville* (*seul.*)

Voilà comment des usages ridicules, passés des grands, chez la bourgeoisie, font manquer des affaires importantes !... Quel insolent ceremonial, pour parler à son pareil, un portier vous siffle... Heureux quand il ne vous renvoye pas, après vous avoir toisé. Vous paroissez ensuite devant le laquais... Autre examen. Monsieur n'y est pas... Pour vous, vous lisez ces deux derniers mots sur la maldroite phisionomie du bas Menteur automate... Je ne sais que les malhonnêtes gens, auxquels il soit utile de se dérober aux devoirs de la societé, quand on n'est pas malade... Je sens que la maison de chaque particulier doit être un sanctuaire impénétrable ; mais il faut que personne n'en souffre.

XIV scene. *M. de Fortville*, *Dupré.*

Dupré (*accourant.*)

Mon maître sortoit par le jardin, tandis que je vous retenois, monsieur... Si j'avois su plutôt que j'avois l'honneur de parler à M. de Fortville...

M. de Fortville. (*avec dépit.*) Mon ami, les bevues sont naturelles aux Valets raisonneurs.

(*Il sort.*)

XV scene. *Dupré (seul.)*

Cet homme est sentencieux !... Il a raison... Mais, le Jockey s'est apparemment donné les airs dé rendre compte de sa commission directement à mon maître ?... A l'avenir, j'y mettrai bon ordre.

XVI scene. *Dupré M. de Fortville, le Marquis.*

Dupré (prêt à sortir, les rencontrant face à face. (à son maître.)

Monsieur a trouvé...

M. Dorval (d'un ton brusque.) Le Jockey n'est pas revenu ?...

Dupré. Non, monsieur... (*A part.*) Je m'étois trompé...

M. Dorval (à Dupré.) Ne vous éloignez pas. *Dupré se met à l'écart.) (à M. de Fortville sur le même ton.)* Que me voulez-vous, monsieur ?... Je suis prêt à sortir... J'ai affaire... J'avois fait dire que je n'y étois pas... J'avois quitté mon cabinet...

M. de Fortville. Ne pouvez-vous me donner cet instant, où vous êtes forcé d'attendre.

M. Dorval. Je vous avouerai, que c'est avec... Peine... Que je vois... Chez-moi... L'homme... Qui fait gloire de m'être toujours opposé. (*A part.*) Dissimulons.

M. de Fortville. C'est aux abus que je m'oppose... Mais, monsieur, vous avez envoyé chez-moi !... Vous vous êtes informé de mon fils.

M. Dorval. De votre fils.

Le Marquis (à part.) Bon, M. Dorval feint de n'être pas instruit !...

M. de Fortville. Oui, de mon fils. Les honnêtes-gens, monsieur, lorsqu'il s'agit de la conduite des enfans, laissent leurs querel-

les particulieres, & se servent mutuellement.

M. Dorval. Dupré, je vous ai envoyé chez monsieur.

Dupré. Non, mais c'est chez monsieur que j'ai été : monsieur est le pere du jeune homme...

M. Dorval. Allez, & dès que le Jockey paroîtra, ne manquez pas de m'avertir. Marquis laissez-nous.

Le Marquis (à part.) Le pere ne sait rien !... Quelle surprise.

XVII scene. *M. de Fortville, Dorval.*

M. Dorval (à part.)

Je veux le pénétrer, & l'inquieter... (*à M. de Fortville.*) Monsieur... Puisque vous... Êtes... Le pere du jeune homme... Je verrai... J'ai quelques informations à prendre... Et quoique vous soyiez mon ennemi déclaré... Je pourrai... Vous instruire... Dans le jour.

M. de Fortville. Je vous serai obligé au delà de toute expression !... Je vous ai dit, monsieur, que je n'étois pas votre ennemi personnel... Il se peut... Que... Certains abus existent, dans la compagnie, à la tête de laquelle vous êtes, sans que vous en soyiez instruit... Il se peut que, vous les dévoiler, soit vous rendre un bon office.

M. Dorval. Oui, monsieur, tout cela se peut, mais vous n'ignorez pas ce qu'on tramoit contre moi... Voilà le libelle : on me l'a fait découvrir ce matin. Je ne saurois attribuer ce pamflet qu'à mes ennemis.

M. de Fortville. J'ai entendu parler d'une dénonciation au public, mais vous ne me soupçonnez pas d'une lâcheté.

M. Dorval. Lâchete ; c'est le mot. Cepen-

dant, vous vous êtes toujours montré si ardent à me traverser...

M de Fortville. Votre systême, au sujet du commerce, m'avoit paru ruineux pour la france : j'ai réclamé. Jamais je n'ai cherché à vous nuire : j'en conviendrois.

M Dorval. Je vais être sincere aussi ; je vous déteste. Peut-être suis-je prêt à prendre d'autres sentimens, Peut-être nous rapprocherons nous vous & moi, quelqu'un travaille à nous reconcilier ; & j'estime beaucoup ce médiateur, qui est de votre état.

M. de Fortville. J'aime ma profession, que je n'ai pas quitée, en recueillant la fortune considérable que m'a laissée mon pere, je l'ai toute employée à faire des operations en grand, dont le royaume entier profite ; vous le savez? mais un mot de mon fils.

M. Dorval. Je ne saurois encore vous repondre, nous verrons dans le jour.

M. de Fortville. Sa mere est dans une inquietude!...

XVIII scene. *Les mêmes* : *Dupré.*

Dupré. Le Jockey vient d'arriver...

M. Dorval. Je ne saurois différer un instant... Mais, monsieur, je n'oublierai pas que je vous dois une visite... Elle sera trés-intéressante, à ce que je présume !... A tantôt, monsieur. (*Il s'éloigne, tout en parlant, & M. de Fortville sort de l'autre côté.*)

XIX scene. *M. Dorval, Dupré, le Marquis.*

Dorval. Bon, voici le Marquis ; partons.

Dupré. Vous allez savoir le fond de tout cela. Il a vu le jeune homme entrer dans une maison obscure : Vous pouvez encore l'y trouver.

Dorval. Voici quelqu'un !... Vous repondrez, & me rendrez compte de ce qu'on vouloit de moi... Sur-tout pas un mot !... Vous écouterez, & vous ne vous ouvrirez pas... (*Au Marquis.*) Vous, venez avec moi.

Le Marquis (au Jockey, qui lui a dit un mot à l'oreille.) C'est-là justement... (*A M. Dorval.*) Hâtons-nous. (*M. Dorval sort, accompagné du Marquis, & suivi du Jockey.*

XX scene. *Dupré (seul.*)

On arrive-là bien mal à propos !... Mais... C'est-elle... C'est madame de Fortville !... Avec cette jeune personne... Charmante... J'aurai quelque chose à dire à mon maître. *Il s'avance. au devant des dames..*)

XXI scene *Dupré, Madame de Fortville, Charlote.*

Mad. de Fortville (à Charlote.) Voilà l'homme de ce matin... (*A Dupré.*) Vous me remettez, sans doute ; & vous voyez que je m'empresse à venir chez M. Dorval, pour m'informer des raisons qu'il peut avoir de faire des recherches sur mon fils.

Dupré. Madame... Mon maître est absent.

Mad. de Fortville, Rentrera-t-il bientôt ? Je veux absolument lui parler.

Dupré. Il sort à l'instant, madame.

Mad. de Fortville. (à Charlote.) Il sort à l'instant ! mon inquietude va donc se prolonger !... (*A Dupré.*) Vous ne savez pas où je pourrois trouver monsieur Dorval.

Dupré. Je ne puis absolument le dire à madame.

Charlote. Maman, attendons ! peut-être que M. Dorval ne tardera pas à rentrer... Ou bien si nous allons chez ce bon vieillard ? Il de-

meure tout près d'ici, & voilà le troisieme jour que nous ne l'avons vu.

Mad. de Fortville. Tu as raison ; ma fille. (*A Dupré.*) Nous repasserons dans une heure, vous savez mon nom ? Dites à M. Dorval, que madame de Fortville est venue.

Dupré. Madame peut-être assurée que je n'y manquerai pas.

Charlote. Ha ! maman, voici le pere Dupré !... Sans doute il aura reconnu votre voiture, & il est entré.

Dupré (*à part.*) Le pere Dupré.

Charlote (*se retournant à demi.*) C'est un vieillard, que ses enfans ont abandonné... Fortville le trouva un jour, versant des larmes, & il nous l'amena... Voyez quel air vénérable.

XXII scene. *Les mêmes, le Vieillard.*

Le Vieillard. C'est madame de Fortville !... O ma bienfaitrice.

Mad. de Fortville. bon Vieillard, je suis charmée de vous voir, & que vous soyez entré pour nous.

Le Vieillard. Je n'aurois pas pris tant de liberté, que d'entrer où sont madame... Et mademoiselle... Mais, on m'a dit... Que j'avois ici un fils... C'étoit, dans sa jeunesse, le meilleur de mes enfans, & le dernier de tous... Il y a vingt-ans que je ne l'ai vu.

Dupré (*d'un air un peu confus.*) Le voici, mon pere. (*Il se jette sur sa main.*) Je n'osois pas vous interrompre... Madame & mademoiselle, je fus coupable : mais votre présence m'inspirent de meilleurs sentimens ; vous avez secouru celui, que je devois garantir du besoin... Mon pere, pardonnez-moi ! sorti jeune de votre maison,

j'étois sans capacité, j'ai long-tems été borné dans mes moyens : je n'ai pas toujours servi un maître génereux, comme monsieur Dorval ! Mais je suis inexcusable, depuis mon entrée dans cette maison.

Charlotte (*au Vieillard*) Pardonnez-lui, bon pere, je vous en prie.

Le Vieillard. Ho ! de tout mon cœur ! il sait que je l'ai toujours aimé... N'est-ce pas, mon fils ?... On m'a dit hier, que tu étois ici ; c'est la veuve Saintalbin, une femme de ma connoissance, qui a bien du malheur, & bien du bonheur.

Dupré. La veuve Saintalbin.

Le Vieillard. Oui, qui demeure aux environs du collége d'Harcourt... Fille, elle étoit gentille, modeste & bonne ; car quoique noble, elle étoit sans fierté. Femme, elle fut exemplaire ; & veuve elle est resignée... Combien elle a été malheureuse !... Je ne dois pas me plaindre... Il y a deux ans, elle perdit un bon mari, & elle est restée sans soutien, avec huit enfans, elle les élevoit, de son seul travail, quand il y a trois mois, elle fut renversée par la voiture d'un jeune fou, qui ne daigna pas s'arrêter... Mais il y a de bonnes ames, & elle en a trouvé... Comme j'ai eu le bonheur d'en trouver.

Dupré (*s'inclinant.*) O madame !... Mon pere, tout ce que je posséde.

Le Vieillard. Garde ce que tu as, mon fils, je ne t'ai pas cherché pour t'être à charge : graces à madame, je n'ai besoin de rien, J'ai une retraite commode, de l'occupation ; & de bons soins.... (*A Mad. de Fortville.*) Madame, je savois bien qu'il n'avoit pas un mauvais cœur.

Mad. de Forsville (*au Vieillard.*) Où

demeure cette pauvre veuve ? vous me faites désirer de la connoître.

Le Vieillard. Comme je viens de le dire, tout près d'Harcourt, chez le fabriquant de bas.

Mad. de Fortville (à Charlote.) c'est la même dont Valentine nous a parlé.

Charlote. Nous avons le tems d'aller la voir, maman.

Mad. de Fortville. Allons ma fille. *(A Dupré.)* Nous reviendrons.

Dupré. Madame, je dirai à mon maître, que la bonté accompagnée de la beauté, est ici venue en son absence... Mais son projet est d'aller chez madame, avant que de rentrer. *Les dames sortent ; Charlote salue le Vieillard.)* Venez, mon père, que je mette à votre disposition, tout ce que je tiens de la bonté de mon maître.

Fin du second acte.

SUITE DE LA MUETTE.

A mon retour, je passai devant la porte de Manon. Il est dans mon caractere d'être attentif & défiant : cette derniere passion est en moi la plus ingénieuse de toutes : Lorsque je soupçonne un homme ou une femme, tous les moyens dont ils peuvent me tromper, se présentent à mon imagination ; je fremis, je tressaille, je brûle d'agir ; mais cette activité d'imagination dans mes affaires personnelles, est précisement ce qui empêche l'action, mon activité se consume en idées creuses. Il n'en est pas de même, lorsqu'il s'agit des autres ; je donne moins à l'imagination, & plus d'activité.

Lorſque je fus vis-à-vis la demeure de Manon, j'obſervai curieuſement ce qui ſe paſſoit ; tout étoit clos & tranquille. Je m'aſſis ſur un banc de pierre dans la rue Jacob, & j'attendis les événemens.

Dix minutes s'étoient à peine écoulées, & la demie de deux heures venoit de ſonner, lorſque j'entendis marcher. Un homme s'approche, il arrive, & frappe à la porte de la maiſon où demeuroit Manon. Je me levai pour lors, & je m'avançai pour le reconnoître. C'étoit l'homme ſingulier, qui m'avoit parlé ſur l'amour, la LVIe. Nuit. Je fus très-ſurpris de le revoir, il me reconnut. — Vous allez la nuit, & moi auſſi (me dit-il :) J'ai trouvé ce que je cherchois depuis long-tems, & mon tréſor eſt dans cette maiſon. — Votre tréſor ! — Oui, une femme... Une femme muette. — Une femme, (dites-vous ?) — C'eſt une enfant, ſi vous voulez ; mais c'eſt tant mieux, Je me propoſe de l'arracher au vice, avant qu'elle y ſoit livrée, & de l'épouſer. J'écoutois avec attention, & je fus curieux de connoître l'homme. On n'ouvrit pas, il s'impatienta... Il marchoit, je marchois, il parloit, j'écoutois. — Vivre long-tems (reprit-il,) eſt un grand malheur, j'ai trente cinq ans ; c'eſt encore quinze à vivre, plus nous vivons plus nous retardons notre renaiſſance : cependant ce ſeroit un abus de mourir à 25 ans ſans néceſſité, mais vivre cent ans, eſt d'un couard, d'un lâche, d'un fou, je cracherois au viſage d'un centenaire. Quoi ! au lieu de remettre ſes fonds à la nature, pour qu'elle les renouvelle, il les garde, pour n'en rien faire, & vegéter dans une longue impuiſſance. Nous renaiſſons tous de

nos débris ; nous ne ferons jamais, comme nous avons déjà été : Moi, par exemple, je crois avoir été duc, dans mon enfance, je pensois sans cesse, malgré moi, un duc viendra me reclamer... Je n'avois que des idées hautes, serieuses... Nous étions rue de Seine : l'homme ouvrit une porte, & rentra.

LXX NUIT.

SUITE DE LA PREMIERE MUETTE

A L'heure de ma sortie, je courus au fauxbourg saint Germain, rue de Seine. L'homme étoit sorti. J'allai chez Manon. Je lui trouvai l'air embarrassé. — Où est la jeune muette ? — Je ne sais ce que vous allez penser de moi (me dit elle ;) mais je ne l'ai plus. — Vous ne l'avez pas rendue à la femme qui l'avoit emmenée ? — Non, c'est à un homme que je viens de la remettre, à l'instant. — Le connoissez-vous ? — C'est un Braque, mais bon : il veut en faire sa femme. — Savez-vous sa demeure ? — Rue de Seine. Sans lui rien demander davantage, je partis commme un trait, & j'arrivai chez l'original.

Il rentroit, avec la petite Isabelle. L'enfant me reconnut. L'orginal s'en effaroucha. Je lui dis, comment je la connoissois. Il observa à mon humeur, que je savois tout ; qu'il auroit désiré, que tout le monde eût ignoré, qu'il avoit cette enfant. Je lui appris son nom de famille avec celui d'Isabelle, que la dame libraire lui avoit donné. Je lui promis de ne rien dire, pourvu qu'il épousât l'enfant ; je me chargeai mê-

me d'avoir le consentement de la famille. Ceci nous reconcilia, parce que j'ajoutai, que je ne compromettrois pas son secret, & que je me ferois donner un plein pouvoir par les parens. J'avois toujours parlé, c'étoit un grand tort auprès de l'homme. Il s'empara de la parole, & dit de fort bonnes choses. — Une femme muette est un trésor, surtout pour moi ; c'est même une muette seule que je puis épouser, à cause de mon caractere, qui est assez particulier. Il faut qu'une femme soit douce ; qui sera plus douce qu'une sourde & muette, que je n'impatienterai jamais, & avec laquelle je pourrai parler tant qu'il me plaira ! Isabelle est jolie : elle n'aura ni famille, ni parens ; car vous me l'avez promis : elle s'occupera doucement, sans bruit, sans m'étourdir, moi, je ne songerai qu'à la rendre heureuse. J'aurai des enfans, c'est moi seul qui leur parlerai, & qui leur apprendrai à parler, les femmes ont une foule de petitesses dans la tête, & elles les font passer à leurs garçons, voyez tous les petits parisiens !... Je n'aurai pas cet inconvenient à redouter, & c'est le seul qui m'ait jusqu'à présent éloigné du mariage, ma petite Isabelle ne demandera ni le spectacle, ni les concerts, que je déteste, on y écoute toujours ; sans parler, & c'est ma respiration à moi que la parole...

Je me promis de veiller au sort d'Isabelle, mais je gagnai la porte, pour aller chez la Marquise. L'homme singulier parloit toujours Je l'entendis encore dans l'escalier, je remontai ; il me parloit encore !... Enfin, je partis.

TROISIEME ACTE.

(*Le théâtre représente la chambre d'une pauvre femme, elle est assise dans un mauvais fauteuil, & servie par deux de ses enfans.*

1 scene. *La veuve Saintalbin* (*assoupie dans son fauteuil.*)
Georgette, *George*, *son jeune frere.*
Georgette (*à son frere.*)

PAix ! paix !... Ma mere, (*à son frere.*) Dort !... Si tu fais du bruit, dejà, tu resteras toute la journée a l'école, comme les enfans.

George. Oui !... Oui !... A dort... Je ne ferai point bruit.

Georgette (*bas*) parle donc plus bas !... O ma pauvre mere ! dormez dormez.

George. Si elle étoit morte, nous serions orphelins, n'est-ce pas donc, ma sœur.

Georgette. Nous le sommes de pere.

George. Où est-ce que nous serions donc, si nous n'avions pus note mere ? car nous, nous n'avons pas d'argent, pour payer la chambre, & le pain, & le bois, & le sel, & tout.

Georgette. Nous serions ben à plaindre, on nous aurait placés.

George. placés.

Georgette. Oui, placés : toi, & nos autres petits freres, tu fais ben, comme ces petits garçons d'hier !... Et moi avec nos petites sœurs...

George (*vivement.*) Moi, je ne voudrois pas y aller.

Georgette (*posement & avec sentiment.*) Les pauvres enfans, qui sont orphelins, ne vont pas vouce qu'ils veulent.

George (*très-haut.*) O ma mere ! ma mere ! ne mourez donc pas.

II scene. *Les mêmes*, *La mere (s'éveillant.*)

La Veuve (*demi éveillée.*) Qui m'appelle ? Qui m'appelle.

Georgette (*à George*) Vois-tu ? Tu l'as reveillée ! (*A sa mere.*) Ce n'est rien, ma mere ! dormez, dormez.

Georgr. Redormez, ma mere.

La Veuve. Mes enfans, je me trouve mieux !... Mes pauvres enfans, je vous éléverai donc.

Georgette. Oui ; oui, ma mere, (*précipitament.*) Car M. le chirurgien dit comme ça quevous êtes rechappée.

George. Il dit aussi comme ça, que vous ne serez pas boiteuse, ma mere.

Georgette. Et que vous nous gagnerez toujours notre pain.

George (*fierement.*) Et moi donc, quand je serai fort.

Georgette. Et le jeune monsieur, qui vous donne de l'argent, dit que s'il est un jour à son aise, il aura soin de nous.

George. Et que moi... il me fera... marin... avec mes trois freres, sur un vaisseau, qui est nigociant, dans la mer... Je vous apporterai tout ce que je gagnerai, ma mere.

Le Veuve. Mes chers enfans, benissez ce jeune monsieur, & priez bien le bon dieu qu'il le conserve.

Georgette & George, (*se precipitant à genoux.*) Mon dieu, conservez le jeune monsieur !... (*Georgette seule.*) Car, mon dieu,

vous savez son nom, que nous ne savons pas.

La Veuve (avec la dignité bonne.) Oui, oui, le bon dieu le sait, mes enfans, & le bon dieu le recompensera, tout justement, parce que nous ne pouvons pas le reconnoître !... L heureuse mere, que la sienne !... Car il en a une il me l'a dit.

Georgette. Et un pere, ma mere, car il a dit avant hier, qu'il voudroit ben ressembler à son pere, en tout.

La Veuve. Cela fait donc de bien honnêtes gens ! pour avoir un si bon fils.

Georgette. C'est qu'ils l'ont ben élévé ; n'est ce pas, ma mere.

George. Et qu'il a été ben obéissant ; pas vrai, ma mere.

La Veuve. Oui, oui, mes enfans !... Il faut l'être aussi, & le ciel vous benira... Donne-moi à boire, Georgette ? (*Les deux enfans courant.*)

Georgette. C'est à moi que ma mere l'a dit.

George. C'est moi qui me suis levé le premier.

La Veuve. Allons, allons, céde à ton frere, ma fille !... L'un m'apportera à boire, l'autre... Remettra le gobelet.

George (présentant le vase que sa sœur lui céde.) Buvez, ma mere.

La Veuve. Grand merci, mon garçon. (*elle boit, & rend le vase à Georgette.*)

Georgette. Mercie, ma mere... Il va venir, il va venir ; n'est-ce pas, ma mere.

George. Voici l'heure, voici l'heure.

La Veuve. Il ne manque pas.

Georgette. Non, car je l'entens... Comme il monte vîte. (*Elle court ouvrir.*)

III scene. *Les mêmes, un jeune homme (enveloppé dans son manteau, des livres sous son bras.*

Le jeune homme. Bon jour, ma chere bonne!.. J'ai un peu tardé aujourd'hui !... Vous êtes estimée de votre voisinage, je viens d'avoir la satisfaction de vous entendre louer, sans être vu.. Comment avez-vous passé ces deux jours-ci.

La Veuve. Toujours de mieux en mieux; mon cher monsieur... Vous avez peut-être entendu mes bonnes voisines.

Le jeune homme. Oui, trois filles & leur mere... Je suis mieux aussi : j'étois inquiet, ces jours passés; je ne le suis plus, il m'est arrivé .. deux bonheurs...

La Veuve. Le ciel vous benisse.

Le jeune homme. Je suis tendrement aimé de ma mere... Ha ! c'est une mere, celle-là... Elle m'a nourri.

La Veuve. Elle vous a nourri !... Et le bon dieu l'en recompense.

Georgette. Cette muette-là a aussi bon lait que bon sang ; n'est-ce pas ma mere.

La veuve. Oui, oui, mon enfant, tu as retenu ça de ton pere.

Le jeune homme. Et j'ai rendu l'important service que vous savez... A l'ennemi de ma famille.

La Veuve. A l'ennemi de votre famille !... M. Dorval.

Le jeune homme. Monsieur Dorval... J'en suis d'une joie... Mon pere n'aura plus que des amis,

La Veuve (*attendrie.*) O monsieur ! ô bon jeune homme !... M. Dorval ne le con-

noît donc pas !... L'heureuse découverte que j'ai faite-là, par mes bonnes voisines !... Je savois bien que vous n'en abuseriez pas !... Il falloit que ce fût un écrit bien terrible qu'on imprimoit contre lui.

Le jeune homme. C'étoit un de ces pamflets, lâchés dans le public, pour immoler à la malignité l'homme qu'elle jalouse.

La veuve On a donc ses peines, dans tous les états.

Le jeune homme. Vous avez besoin à présent de prendre de la nourriture., ne vous négligez pas !... (*Il donne les dix louis.*) Le ciel est venu à mon secours !... Voilà pour habiller vos enfans. Je me hâte d'aller à mon collége, car le devoir est sacré; rien n'en dispense.

La Veuve. mon cher monsieur, voila bien de l'argent, dix louis à la fois !... Vous-êtes si jeune !...

Le jeune homme. Ma chere bonne, j'approuve votre délicatesse... Mais tout est à moi... excepté... Quelque chose, que j'ai emprunté... A celle que mes parens me destinent... Çauroit été une injustice, de ma part, que de ne pas... Lui céder... La moitié de mon bonheur.

La Veuve. La moitié de votre bonheur.

Le jeune homme. Vous êtes pauvre, ma bonne, vous ne connoissez... Peut-être pas celui de donner.

La veuve. Hô! que si-fait, monsieur !... Hé! qui n'a pas eu quelque chose à offrir !... Quand on est bien pauvre... On s'ôte quelquefois le morceau de la bouche, pour le donner à plus pauvre encore.., A un pere... A une mere infirmes... A ses enfans... Et c'est un plaisir !...

Le jeune homme (*attendri.*) A une mere... Oui ! oui !...

La Veuve. Mais dix louis ! c'est trop, monsieur, c'est trop... A la fois (*Elle lui remet la bourse.*)

Le jeune homme (*vivement.*) Prenez, prenez !... Ces dix louis là... Ne peuvent être qu'à vous .. C'est pour vous... Que je les ai démandés !... Moi les garder! ce seroit une bassesse... Ils sont le prix offert, pour aider là pauvre a être juste envers le riche... Habillez vos enfans... Vous ménagerez cette somme aussi-bien que moi... Si votre convalescence est longue, j'ai d'autres ressources... Je n'ai pas encore parlé de vous à ma mere... Adieu, adieu, ma bonne, jusqu'après-demain. Bon jour, mes enfans, ayez bien des attentions pour votre mere, & je vous aimerai de tout mon cœur. (*Il sort précipitamment.*)

IV scene. *La Veuve, Georgette, George.*

La Veuve. Voilà dix louis ! au lieu de diminuer, il augmente !... (*A part.*) Il n'a pourtant vu ici que l'abandon, & la douleur !... Et c'est à la sœur de M. Dorval !... Il a servi l'ennemi de son pere, pour lui en faire un ami !... O bon jeune homme.

Georgette (*bonnément.*) C'est ben beau ! n'est-ce-pas, ma mere ?...

La Veuve. Oui, ma fille.

Georgette. Quand on aime les affligés, on n'est bon ; n'est-ce pas ma mere ?

La Veuve. On est l'image de la céleste bonté.

Georgette. Hô ben, il nous recommande ben de vous soigner !... Mais on frappe !... George, va voir.

C

George (*courant ouvrir.*) J'y vas, ma sœur.

V. scene. *Les mêmes : Dorval, le Marquis, le Jockey.*

Georgette. Qui est-ce donc, mon frere ?

George (*regardant en dedans.*) C'est un gros monsieur, tout d'or !...

Georgette. Entrez, s'il vous plaît monsieur.

Dorval. Je vous salue, ma bonne... Vous êtes malade ?...

La Veuve. Je suis convalescente, monsieur.

Dorval. Voilà vos enfans ?

La Veuve. Ce sont les deux aînés de huit, monsieur.

Dorval. De huit !... Et ce sont-là vos aînés ?

La Veuve. Oui, monsieur.

Dorval. Je vous suis inconnu, ma bonne : mais vous, vous connaissez le jeune homme enveloppé dans son manteau, qui sort d'ici ?... De chez-vous... A l'instant ?

La Veuve. Mon cher monsieur ! si c'est votre fils, & le frere de cet aimable jeune homme que voilà, vous êtes bien partagé ! car il a un excellent cœur !... Je vais vous raconter cela, monsieur... Georgette, mon enfant, donne un peu des chaises, que ces messieurs ne se tiennent pas de bout. (*Georgette obéit, & son frere lui aide : ils secouent les chaises, pour ôter la poussiere.*)

Georgette. Assoyez-vous, monsieur ! (*Dorval s'assied ; & le Marquis secoue sa chaise avec dégoût.*)

La Veuve (*continuant après un silence.*) Il faut vous dire, mon cher monsieur, qu'il

y a trois mois . . . . . Un samedi... Vers les quatre heures & demie, je fus renversée par un cabriolet, dans la rue *de la Harpe*, à ma place, où je travaille; car depuis mon veuvage, c'est de mon seul travail que je nourrissois mes huit orphelins... Le maître du cabriolet alloit si vîte, il y avoit tant d'embarras derriere lui, qu'il ne sut pas mon malheur... Et peut-être il n'étoit pas en état d'y porter soulagement... Le bon dieu lui pardonne, comme je lui ai pardonné... On me monta chez-moi: c'étoit au moment où les écoliers sortoient d'Harcourt.

Dorval. Il y a trois mois?

La Veuve. Oui, monsieur.

Dorval: Vers les quatre heures & demie?

La Veuve. Oui, monsieur.

Dorval. Un samedi?

La Veuve. Oui, monsieur.

Dorval. Mais il y avoit un cocher! un Jockey?

La Veuve. On me l'a dit, monsieur; mais je n'ai rien vu.

Dorval (*au Marquis.*) Je connois l'homme au cabriolet.

Le Marquis. Je vous assure que ce n'est pas...

Dorval. Je ne vous demande rien.

La Veuve (*au Marquis.*) Le mal est tout-à-l'heure reparé, monsieur... C'étoit donc, comme je le disois à l'heure que les écoliers sortoient d'Harcourt: un d'eux, celui-là que vous venez de voir, accourt, aide à me monter dans la chambre, & me laisse douze francs. Il me dit d'être tranquille. Il est revenu tous les jours d'abord, & à présent tous les deux jours, me fournissant tout ce que j'ai eu besoin. Il ne m'avoit jamais parlé: je l'avois

pourtant remarqué, à son air doux, & j'avois quelquefois dit : — Mon dieu, que voilà un grand écolier qui est posé, sage, honnête, obligeant ! car plus d'une fois je l'ai vu recharger des gens de peine, qui étoient tombés.

Dorval. D'où vient se cache-t-il ? D'après ce que vous dites, il ne doit rien avoir à craindre ?

La Veuve. C'est apparemment, pour ne pas être reconnu du monde.

Dorval. Combien vous a-t-il donné ? Il faut me dire vrai.

La Veuve. Mon cher monsieur, si c'est votre fils, & qu'il vous ait pris... vous voyez l'usage qu'il en a fait... c'est à une pauvre femme... avec huit enfans !... Mais ; je m'en vais vous dire ce qu'il m'a donné : pendant trois mois, tous les jours six francs ; sans compter les douze du premier jour ; & ce matin... la somme est forte... dix louis, monsieur... qu'il venoit de recevoir... Il m'a dit, que c'étoit afin d'habiller mes enfans... J'ai epargné, monsieur, sur tout ce qu'il m'a donné ; il le sait bien ; mais il a voulu que je prisse toujours : — Prenez, prenez, m'a-t-il dit ; vous le ménagerez aussi bien que moi. (*tirant sa bourse*) Voilà, monsieur, tout ce que j'ai épargné.

Dorval. Ma bonne, recevez sans scrupule, ce que ce jeune homme vous donnera : il ne m'a rien pris ; il en est incapable...

La Veuve. O mon dieu, soyez béni !

Dorval. Je vous reverrai, ma bonne ; je ne vous oublierai pas. (*bas au Marquis.*) Celui dont on parle, n'est-il pas votre ami ?

Le Marquis (*bas.*) Nous nous sommes connu au college ; mais le fils d'un négociant...

Dorval (*sur le même ton.*) Quoi ! vous vous défendez d'être son ami !

Le Marquis. Je ne dis pas cela.

Dorval (*appellant le Jockey, resté en dehors, après s'être montré.*) Jaquesson !

VI scene. *Les mêmes, le Jokey.*

Le Jockey. Monsieur ?

Dorval. N'oubliez pas cette maison ; j'y reviendrai. (*à la Veuve.*) vous avez reçu quelques secours de vos voisins ? On s'oblige, dans le malheur, & les pauvres sont compatissans ! (*Pendant ces couplets, Georget fait au Jockey un air de reconnoissance, dont M. Dorval ne s'appercoit pas, & l'enfant se retire avec ce garçon pour lui parler : il admire son chapeau, ses boutons.*)

La Veuve Je n'ai qu'à me louer de mon voisinage, monsieur. Il demeure ici à côté trois sœurs, & leur mere, qui m'ont veillée tour à tour, dans les premiers tems.

Dorval. Trois sœurs ?

La Veuve. Oui, monsieur ; ce sont d'honnêtes & jolies filles, qui travaillent chacune leur état. Elles ont eu bien de la charité pour moi !

Dorval. Le jeune homme les a-t-il vues ?

La Veuve. Jamais, monsieur.

Le Marquis. Jamais !...

La Veuve (*au Marquis.*) Ho non, monsieur, je vous assure ! si ce n'est aujourd'hui. Elles ne sont pas ici le jour ; & puis, dès qu'elles entendoient monter quelqu'un, elles se retiroient, par discretion.

Dorval (*au Marquis.*) Je la crois... (*à la Veuve.*) Avant votre accident, vous étiez souvent gênée, ayant un si grand nombre d'enfans ?

La Veuve. Ils travailloient tous un peu,

monsieur, excepté les deux plus jeunes : c'est peu de chose ; mais cela les retient ; j'en venois mieux à bout : on va reprendre le petit travail ces jours ci.

Dorval. Etiez-vous contente dans votre situation ?

La Veuve. Je regrettois un bon mari : c'étoit un homme peu relévé ; mais franc, excellent pere, laborieux, honnête, obligeant... J'ai perdu mon soutien !... (*elle s'attendrit.*) Du reste, monsieur, j'étois contente : l'occupation ne me donnoit que du plaisir, & quand je me voyois beaucoup d'ouvrage, c'étoit comme aux avares, quand ils se voient beaucoup d'argent... Il faut bien peu, monsieur, pour rendre le pauvre content.

Dorval. Je l'entrevois... N'avez-vous jamais envié les belles dames en voitures, parées de diamans ?

La Veuve (*souriant un peu.*) Ho ! monsieur ! on n'envie que ce qui est à sa portée ; une pomme placée à trois pieds, tente un enfant ; il veut la prendre ; à cent pieds il ne la regarde seulement pas... Et puis, je respecte les dames de condition sans les envier... les autres... il faut les plaindre, & prier dieu pour elles.

Dorval. Bon ! excellent ! dans peu, aujourd'hui peut-être, vous saurez combien je m'interesse à vous. (*au Marquis.*) Allons, monsieur.

VII scene. *La Veuve, Georgette, George.*

La Veuve. Mes enfans, voilà sans doute le pere & le frere de notre bienfaisant jeune homme !... Ho ! que je suis contente, de ce qu'il vient de dire, que son fils ne lui a rien pris.

Georgette. Il ne faut rien prendre, pas vrai, ma mere ? pas seulement un liard, une épingle ?

La Veuve. Non, mon enfant; pas même pour bien faire.

George. Pas même à sa mere, ma mere ?

La Veuve. Non, non, une mere donne; pourquoi lui prendre ? Ça accoutume.

Georgette (*à George.*) Vois-tu ben !...

George. Ma mere, ce monsieur Jaquesson le jokey, il étoit chez monsieur Dorval, quand j'y ai été porter la lettre : c'est lui qui m'a fait entrer.

La Veuve. Que dis-tu, mon enfant ?

George. Mais, qu'il étoit-là, monsieur Jaquesson, avec un autre plus maître que lui, qu'on appelle monsieur Dupré.

La Veuve. Chez monsieur Dorval ?

George. Oui, ma mere; je l'ai bien reconnu, car je lui parlé.

La Veuve. J'aurois vu mon frere !... Il auroit un fils, qui seroit mon bienfaiteur... Mais il est trop jeune, pour avoir un fils de cet âge-là !... & puis, le jeune homme ne m'auroit pas dit, qu'il a servi l'ennemi de son pere... J'aurois peut-être mal entendu !

Georgette. Ma mere, vous parlez toute seule.

La Veuve. Oui, je raisonne avec moi-même.

Georgette. Vous allez redormir, pas vrai, ma mere ? car voilà l'heure d'aller à l'école.

La Veuve. Allez, mes enfans; & sur-tout prenez bien garde aux carrosses, en ramenant vos freres & sœurs.

Georgette & George (*ensemble.*) Ho ! qu'oui, ma mere. (*ils sortent.*)

VIII scene. *La Veuve* (*seule.*)

Voilà qui est bien singulier !... Est-ce mon

frere ? seroit-il marié ? Je n'ai pu me rappeller ses traits ; nous avons été séparés trop jeunes l'un de l'autre. Quand on m'envoya dans cette grande ville, après la mort de ma mere... c'étoit un enfant encore au berceau... Hélas! on ignore à quels perils on expose la jeunesse, dans un pays où les hommes se cachent les uns dans les autres ; où le vice n'a qu'un instant à rougir... Il passe & au bout de la rue, il n'est plus connu !... Un peu de figure alloit me perdre... l'amour me fit éviter le crime ; mais pour me plonger dans la misere... Ce fut une passion qui maîtrisa toutes mes facultés !... Je n'osai recourir à ma famille, quand, à son insu, je fus devenue l'épouse d'un homme du peuple... Que des malheurs depuis !... A combien d'autres le bon cœur de mon mari ne m'a-t-il pas soustraite !... Sa profession n'alloit pas ; il en prit sur le champ une plus rude, mais plus lucrative... Il m'adoroit ; c'est le mot... Je ne regretois rien avec lui... Occupée au travail, qui me déroboit aux regards de mes égaux, je secondois Saintalbin... Je l'ai perdu... Quelle douleur, & comment n'y ai-je pas succombé !... Un autre malheur m'arrive, & c'étoit le dernier !... Un ange est venu à mon secours, & sauve ma famille... Mais... je me sens plus forte aujourd'hui... Essayons, si je pourrois marcher... (*elle s'aide d'un bâton.*) Oui... je le puis... Je ne l'esperois pas !... J'avois cru mourir... Le premier usage de mes forces est dû à la reconnoissance... Allons remercier dieu & le prier pour mon jeune bienfaiteur... On frappe... (*elle repond.*) Qui est là ?... Je vais ouvrir... (*Elle y va lentement & ouvre avec peine.*) Entrez.

IX scene. *La Veuve*, *le Marquis*.

Le Marquis. Bonne femme, vous êtes seule? J'en suis charmé : j'ai à vous parler.

La Veuve. Vous avez donc quitté monsieur votre pere?

Le Marquis. Monsieur Dorval vient d'entrer au college, pour faire des informations, au sujet du jeune homme qui vous donne de l'argent. Je suis le marquis de Saintfal & monsieur Dorval, homme de fortune, n'est pas mon perre. Je puis vous être utile & vous proteger, si vous le méritez. Je vous demande un service?

La Veuve. De tout mon cœur, si je le puis, monsieur.

Le Marquis. Vous le pouvez : vous connoissez Fortville?

La Veuve. Non, monsieur.

Le Marquis Vous ne le connoissez pas? (*à part.*) Elle ignore son nom. (*à la Veuve.*) C'est un libertin très-dangéreux, très-hypocrite, je vous en avertis.

La Veuve. Mais monsieur, dès que je ne le connois pas...

Le Marquis. Vous le connoissez ; mais defiez-vous de lui. Il a tous les vices... Il ne vous a pas obligée sans motif, soyez-en sure.

La Veuve. Hé! quels motifs peut-on avoir, chez une pauvre femme, infirme & qui n'a rien d'attrayant?

Le Marquis. Il m'a dit à moi, qu'il ne venoit chez vous, que pour voir une des jeunes voisines & lui faire prendre une bonne opinion de lui : vous sentez que c'est pour la séduire... Il a beaucoup d'argent; ou ce qui est la même chose, de quoi en faire, dans un porte-feuille de monsieur Dorval, qu'il

a trouvé... Je vous le dis, afin que vous vous teniez sur vos gardes.

La Veuve. O monsieur! que me dites-vous là !... Est-ce de mon bienfaiteur, que vous parlez !

Le Marquis. Oui, de Fortville... Adieu, je n'ai qu'un instant... mais je vous reverrai...

La Veuve. Je l'ai cru votre frere, & que monsieur Dorval...

Le Marquis (*avec dédain.*) Cela, mon frere !... Il veut tromper une jeune personne aimable, dont un autre, qui vaut mieux que lui, feroit le bonheur... mais on le demasquera... Servez-moi & comptez sur ma protection. (*Il sort.*)

x scene. *La Veuve* (*seule, & regardant partir le Marquis d'un air stupefait.*)

Non, non, je ne puis vous croire !... Il n'a jamais vu mes voisines qu'aujourd'hui, & c'est par hasard, sans leur parler !... Cependant, voilà dix louis à la fois... Non, non, la vertu est peinte sur son heureuse phisionomie... J'entends monter... C'est peut-être une de mes jeunes voisines... (*elle va ouvrir.*) Il faut que je lui parle... Mais, je suis sure d'avance... Non, c'est une dame... accompagnée... d'une jeune personne... Je reçois bien des visites aujourd'hui ! Pendant long-tems, je n'ai eu que celles de mon jeune bienfaiteur.

xi scene. *La Veuve, Mad. de Fortville, Charlote.*

Mad. de Fortville. (*à Charlote.*) C'est elle... Ma fille ; voici les maisons qu'il faut voir, pour s'attendrir le cœur, & devenir bonne... (*à la Veuve.*) Vous êtes cette infortunée, à laquelle il est arrivé un accident, par une voiture ?... Je ne le sais que d'aujourd'hui !

La Veuve. Oui, madame.

Mad. de Fortville (*lui présentant de l'argent, que la Veuve ne prend pas.*) Si je l'avois su plutôt, je vous aurois visitée...

La Veuve (*admirant Charlote.*) Quelle figure angélique !... (*A Mad. de Fortville.*) Madame, je vous demande pardon, cette jeune & belle demoiselle est-elle votre fille ?

Mad. de Fortville. Ma bonne, c'est l'épouse que je destine à un fils, que j'ai nourri de mon lait : Je l'amène avec moi, parce qu'elle le desire ; elle aime à soulager les infortunés.

La Veuve. Que dieu vous benisse, ma bonne & belle demoiselle ! Veuille sa bonté vous donner un mari, digne de vous & de votre cœur.

Charlote (*modestement.*) Je vous remercie, ma bonne.

Mad. de Fortville. Obligez-moi de recevoir mon présent !

Charlote. Et le mien, ma bonne.

La Veuve. Mes dames, votre charité me touche & me pénétre. Mais il ne faut pas que le malheur soit une occasion de gain. Je suis suffisamment assistée... Reservez pour d'autres, cette aumône qui leur rachetera la vie.

Charlote. Vous me refusez. Est-ce que je n'ai pas eu l'air modeste qu'il falloit, pour vous offrir mon présent ?

La Veuve. O ma belle demoiselle ! jamais on n'a offert si gracieusement !... Mais il est des malheureux qui ont plus besoin que moi.

Mad. de Fortville. Honnête & pauvre femme ! Vous avez des enfans ? Combien ?

La Veuve. Huit, madame.

Mad. de Fortville (*vivement.*) Recevez! recevez! quand on est mere de huit enfans, on ne sauroit avoir de superflu.

La Veuve. Je vous obéis donc, madame.

Charlote. Que je vous serve, ma bonne.

La Veuve. Il n'est plus nécessaire; me voilà, convalescente... Graces, après dieu, à mon jeune bienfaiteur... J'allois sortir.

Mad. de Fortville. Où donc allez-vous, ma bonne?

La Veuve. Ici, à deux pas, remercier dieu, & le prier pour celui, qui m'a conservée à mes enfans.

Charlote (*à Mad. de Fortville.*) Ha, maman! c'est trop juste!... Permettez que je lui aide à descendre, & que je l'accompagne?

Mad. de Fortville. Allons toutes trois offrir au ciel nos voeux, pour le vertueux mortel, qui l'a secourue... C'est un jeune homme?

La Veuve. Oui, madame, & presqu'un enfant.

Charlote. Nous venons de le voir sortir.

Mad. de Fortville (*tristement.*) Il est de l'âge de mon fils.

Charlote (*bas à Mad. de Fortville*) Je crois que c'est le marquis de Saintfal!...

La Veuve (*repondant à Mad. de Fortville.*) Ha! madame, si vous le connoissiez.. Puisse le monde ne jamais le corrompre!... Allons, mademoiselle, j'accepte tout ce que vous faites pour moi.

Charlote (*soutenant la Veuve.*) Appuyez-vous, ma bonne.

Mad. de Fortville (*à part.*) O mon fils! que ne ressembles-tu à cet estimable

jeune homme !... Et je craignois sa connoissance... Comme on est aveugle.

Elles sortent, la Veuve étant soutenue par Mad. de Fortville & par Charlote.

Fin du troisieme acte.

Après la lecture de mon troisieme acte, qui frappa la Marquise, par la singularité du genre, & qui avoit paru toucher beaucoup Augustine, en même-tems qu'il avoit fort amusé Félicité Demerup, je m'en revins par les boulevards du temple & de la porte saint Antoine.

LES PROVISIONS GATÉES.

Vis-à-vis la rue neuve saint Gilles, je fus surpris de voir deux hommes, qui apportoient à l'entrée du boulevard deux corbeilles; l'une de navets, l'autre de marons, qu'ils jeterent; & ils remporterent leurs cabats. Je m'approchai. — Il me semble, que vous jettez-là des choses utiles ! (leur dis je.) L'un des deux hommes répondit : — Ce sont des provisions gâtées. Les riches ont toujours peur de manquer. Tous les ans nous achetons pour trois maisons, comme la nôtre, & il y en a toujours les deux tiers de perdu. Nous ne sommes pas les seuls qui agissions ainsi ; l'on affame la ville par la manie des provisions ; & il est je ne sais combien de choses qui se gâtent, par la longueur du tems qu'on est à en faire usage ! Mais ce n'est rien que des navets, des chataignes, des fruits ; c'est la consommation journaliere qui est effrayante. Nous perdons en viande & en pain de quoi nourrir deux maisons.

bourgeoises : Ce n'est pas assez que notre maître consomme, & ne se refuse rien, il faut encore que par ses caprices, ses changemens de goût, une partie du bœuf, du veau & du mouton que nous prenons soit perdu, nous avons jetté des volailles, entieres, qu'on nous avoit obligés de garder, pour qu'elles fussent plus tendres. Il devroit y avoir une loi, qui défendit aux gens des villes les provisions, sous peine d'une amande du deculpe de la valeur. Un hiver, le bois étoit rare ; mais il y en avoit assez ; aussitôt les gens riches viderent les chantiers, de peur de manquer ; & le pauvre en fut reduit à se battre, pour avoir une demie voie de bois mal mouillée. Je suis valet d'un riche ; mais je les donnerois tous au diable, s'il étoit en mon pouvoir : c'est une profanation continuelle des biens de la nature, qui seroient suffisans au delà de toute consommation, si les riches ne s'approvisionnoient pas. C'est de même en Angleterre, où j'ai servi dix ans. Un de nos ambassadeurs : par tout les riches sont le fleau de l'humanité... O heureuse & douce égalité !... Je dis au cuisinier philosophe, que je louois ses sentimens, excepté sa haine pour les riches. — L'êtes-vous (me dit-il ?) — Non. — Je vous pardonne. Adieu. Et il me quitta brusquement.

LXXI NUIT.

LA MUETTE ENLEVÉE.

L'Intérêt que je prenois à la jeune muette, & la mise au net d'un acte par jour, m'absorboient absolument ; de maniere que

je ne recherchois pas les événemens; je ne m'occupois que d'un seul objet. A ma sortie, j'allai trouver les parens de la jeune fille; je leur exposai la situation des choses, & je leur demandai, si l'on se contenteroit de l'assurance que la petite étoit mariée! Le pere, la mere & la tante furent transportés de joie: ils s'informerent seulement, si l'homme étoit aisé, honnête? Je leur en donnai l'assurance, & j'allai porter ces nouvelles à l'original.

Au bout de la rue saint André, je fus heurté par un jeune homme, qui venoit avec rapidité de la rue Dauphine. Deux garçons, qui me parurent apothicaires, le poursuivoient; mais ils ne purent l'atteindre. Je les joignis comme ils revenoient. — Qu'a fait l'homme que vous poursuiviez? (leur dis-je.) L'un d'eux ne daigna pas me repondre! mais l'autre, plus doux, me dit en riant: — C'est peu de chose; cet homme, en passant, a pris, à son pied, la mule de madame, qui étoit sur la porte, & nous lui sommes courus après. J'avançois en l'écoutant, & je me trouvai vis-à-vis sa porte. La femme de l'apothicaire étoit encore assise, un pied sans mule, & l'autre ayant ce que l'on peut voir de plus parfait, pour la petitesse, & la forme mignone. La jambe étoit admirable, & l'ensemble de la dame appétissant.

Tandis que j'écoutois le garçon, & que je considerois la dame, l'original qui se proposoit d'épouser la Muette, me frappa sur l'épaule. — J'allois chez-vous (lui dis-je,) on consent à tout; même à ne pas vous voir, pourvu que des personnes sûres, telles que le curé, repondent que vous êtes

honnête & dans l'aisance. — J'y consens. Que voit-on là ? Pourquoi s'arrête-t-on ? Je lui racontai le trait. — Ha ! ce jeune homme a bien fait ! N'est-il pas honteux, criminel, qu'une femme aussi provoquante, s'asseye sur sa porte, comme je l'ai vue souvent, pour montrer aux passans ce qu'il y a de plus voluptueux dans la nature : pour moi, j'en ai souvent été scandalisé !... Mais j'ai été plus loin, j'ai fait de sérieuses réfléxions, sur un point : c'est que tout ce que les femmes portent dans leurs habits, de dissemblable à nous, prend leur sexe pour ainsi dire, & un charme inexprimable : ainsi la forme élegante de leur chaussure, si différente de la nôtre, donne à cette partie un prix extraordinaire : ce n'est pas la chose ; c'est la différence, & cette différence ne communique un charme si grand, parce qu'elle donne un sexe à la chaussure. Chaussez les femmes comme un homme, ce charme n'existe plus ; parce qu'il n'est pas clair aux yeux d'abord, que l'objet vu appartient à une femme, & que par conséquent il n'a pas de sexe. — Mais dira-t-on,) s'il pouvoit arriver que les femmes fussent mises absolument comme les hommes, il en resulteroit que l'aiguillon qui nous porte vers elles, seroit émoussé ?... J'en conviens certainement. mais les mœurs, loin d'y gagner, y perdroient. Ce fut la trop grande ressemblance des habits des deux sexes, surtout pour la jeunesse, chez les grecs & les romains, qui fut une des causes de l'horrible dépravation de l'amour, qu'on a mal à propos nommé socratique. Il faut donc que les peres, les meres, les maris, le gouvernement même, veillent à empêcher le

rapprochement dans la forme du vêtir des deux sexes. Lorsque ma petite Isabelle va être ma femme, elle sera coîfée, habillée, chaussée, le plus en femme possible, afin que tout ce qu'elle portera, soit femme comme elle : par exemple, elle aura des chaussures, à talon élevé, menu, très-pointues, & faites de façon, qu'elles s'éloignent davantage de celles des hommes : & si je vois jamais un faquin d'effeminé, comme j'en ai déjà vus, se rapprocher de la parure des femmes, sans m'embarrasser des suites, je l'attaque, & je le plonge dans ce ruisseau fangeux...

— Quand vous avez une fois commencé (lui dis je,) vous ne finissez plus. Quels sont vos arrangemens, pour épouser notre Muette ? — Ils sont faits. J'ai un ban de publié d'aujourd'hui ; j'aurai la dispense des autres demain : vous, ayez le consentement par écrit. Il fut laconique pour la premiere fois de sa vie ; car il n'ajouta rien. Je le quittai ; j'allai demander le consentement au mariage par écrit ; je le remis au babillard, qui me proposa d'être un de ses témoins, le surlendemain : J'y consentis, & je me rendis chez la Marquise, à laquelle j'appris cette nouvelle, avant de lire mon quatrième & dernier acte...

*

QUATRIEME ACTE.

Le théâtre est comme au 1. acte
1 scene. *Mad. de Fortville, Charlote, (arrivant au dehors.)*

Mad. de Fortville.

NOus n'avons pu joindre monsieur Dorval !

Charlote. Maman, sûrement il viendra : J'ai vu que le fils du vieillard disoit la vérité.

Mad. de Fortville. Je l'espere aussi, ma fille.

Charlote. Je me rappelle avec plaisir cette pauvre femme ! Comme elle est reconnoissante.

Mad. de Fortville. Je suis charmée de l'avoir vue : elle paroît estimable.

Charlote. Et ses huit enfans, si jeunes, sans secours, que seroient-ils devenus, sans ce bon jeune homme ?

Mad. de Fortville. Comme il est des infortunés, sans que l'opulence s'en doute.

Charlote. Ce jeune homme, dont elle a parlé, annonce d'heureuses dispositions.

Mad. de Fortville. Oui ! Rien-là qu'on puisse soupçonner : vieillesse, laideur, enfance, misere profonde.

Charlote. Ces pauvres enfans, comme ils sont accourus au devant de leur mere, à notre retour chez elle ! pour une femme de cet état, je trouve qu'elle les éleve bien. Ils m'ont attendrie... L'aînée ne paroît pas douze ans ?

Mad. de Fortville. C'est tout au plus... Leur jeune bienfaiteur seroit-il le Marquis K..

s'il a encore sa mere, qu'elle est heureuse

Charlote. S'il a une promise, qu'elle doit être glorieuse de son amant.

Mad. de Fortville. Et j'ai des inquiétudes sur le fils que j'ai tant aimé.

Charlote. Maman !... Voici ton mari.

II scene. *Mad. de Fortville, Charlote, M. Fortville.*

M. de Fortville (*arrivant.*) Mon amie, les enfans, les plus tendrement aimés, causent les plus grands chagrins.

Mad. de Fortville (*effrayée.*) Auriez-vous reçu de tristes lumieres ! Ce porte-feuille...

M. de Fortville. Non : votre fils va revenir ; il faut l'interroger.

Mad. de Fortville. Vous n'avez pas trouvé M. Dorval ?

M. de Fortville. Je l'ai vu, sans en être plus avancé : il s'est tenu sur la reserve, mais je le reverrai.

Mad. de Fortville. Il a promis de nous voir ; son homme de confiance vient de me l'assurer.

M. de Fortville. Ce peut-être une défaite. Votre fils arrive. Prenez l'air qui convient : votre bonté, dont-il abuse...

Mad. de Fortville. Mon ami ! est il bien sûr qu'il soit coupable ?

M. de Fortville. Voilà bien les meres !... C'est ce qu'il faut savoir.

Charlote. Non, il ne l'est pas.

M. de Fortville. Et voilà bien les amantes.

III scene. *les mêmes : Fortville.*

Fortville (*l'air sérieux ; mais content.*) Mon pere... (*Il s'incline.*) Ma chere maman. (*Il lui baise la main.*)

Mad. de Fortville (le retenant, comme il va saluer Charlote.) Vous arrivez un peu tard, mon fils.

Fortville (interdit du ton de sa mere.) Ma mere... Il est vrai qu'il est tard... J'ai lu au Luxembourg... Mais je vais travailler, en attendant le dîner.

Mad. de Fortville. Non : votre pere & moi, nous avons à vous parler.

Fortville. Je suis à vos ordres, ma mere.

M. de Fortville (sévérement.) N'avez-vous rien à nous dire ? Votre conduite est-elle pure ?

Fortville. mon pere... M'accuseroit-on... De quelque chose qui méritât votre improbation ?

M. de Fortville (plus sévérement.) C'est par une question que vous répondez à ce que je vous demande.

Fortville. Pardon, mon pere ! j'ai manqué, sans le savoir.

M. de Fortville. Votre mere & moi, nous sommes dans la plus grande inquietude, & par vous.

Fortville. A mon sujet, mon pere ?

M. de Fortville. A votre sujet : vous en connoissez la cause ; une foule de circonstances nous empêchent d'en douter ; & vous affectez de ne rien savoir !... Voyez l'état de votre mere ! elle souffre...

Fortville. J'ose vous assurer, mon pere... Ma chere maman !... Que je n'ai rien fait ..

IV Scene. *Les mêmes* : *Valentine.*

Valentine. Monsieur Dorval.

M. de Fortville. Nous l'attendons... Mon fils, nous allons savoir la vérité.

Fortville (à part.) Me connoîtroit-il ?

V. scene. *Les mêmes. M. Dorval, le Marquis, Dupré.*

Dorval (bas à Dupré, qui le suit.) Allez chercher la veuve Saintalbin... Une chaise à porteurs... (*à M. de Fortville.*) J'ai fait, monsieur, & madame, des découvertes, que je dois vous communiquer.

M. de Fortville. Nous sommes sensibles, comme nous le devons, à votre honnête procédé, monsieur.

Dorval (regardant Fortville.) Ha! bon jour, mon jeune ami!... (*à M. & Mad. de Fortville.*) C'est votre fils?

Mad. de Fortville (émue.) Oui... Monsieur.

Dorval. En ce cas, je vous demande un moment d'entretien particulier.

M. de Fortville (à son fils.) Passez dans mon cabinet.

Fortville. Je n'y trouverai pas mes livres, mon pere.

M. de Fortville (impérieusement.) Allez. (*Fortville s'incline respectueusement, & entre dans l'appartement de son pere.*)

Le Marquis. Nous allons voir.

VI scene. *Les mêmes.*

M. de Fortville. Vous savez combien nous sommes inquiets, monsieur; qu'est-il arrivé?

Dorval. Hier, j'avois perdu mon portefeuille.

Mad. de Fortville. Vous l'aviez perdu, monsieur.

Dorval. Oui, je l'avois perdu.

Mad. de Fortville. Vous ne vous expliquez pas avec assurance, monsieur, vous l'aviez réellement perdu?

Dorval. Je l'avois perdu, en montant en voiture, au sortir d'une maison de votre

voisinage : il est tombé ; il sera glissé... Ceci est clair madame.

Mad. de Fortville. Ensuite, monsieur ?

Dorval. Et c'est votre fils, qui l'a trouvé...

Le Marquis (à part.) Qu'ils vont être confus.

Mad. de Fortville. Il vous est rendu, sans doute, monsieur, puisque vous savez que c'est mon fils, qui l'a trouvé.

Le Marquis (à part.) Je ne le crois pas.

Dorval. Sans contredit, votre fils me l'a rendu : cela est tout simple...

Le Marquis (à part.) Il l'a rendu.

M. Dorval. Mais je vois qu'il ne vous en a point parlé.

M. de Fortville. Il ne nous en a rien dit !

Dorval. Ha ! fort-bien.

Mad. de Fortville. Quand Fortville vous a rendu, monsieur, aviez-vous découvert que c'étoit lui qui avoit trouvé ?

Dorval. Non, madame.

Mad. de Fortville. Ha ! je respire.

Dorval. Doucement, madame, je vous ai promis des découvertes, il faut tout entendre : avant sept heures du matin, on m'annonce un jeune homme, un écolier : dès son entrée, sa bonne mine & son air d'honnêteté m'ont prevenu pour lui : — Depuis long-tems, monsieur (m'a-t-il dit,) je me meurs d'envie de vous rendre un bon office, & de meriter votre amitié. Surpris de ce langage, de la part d'un inconnu, je le prie de s'approcher de mon lit, & je l'écoute. Il venoit, effectivement, pour me rendre le plus important des services. Je lui demande son nom ? — Vous le sauriez, monsieur, le plutôt que je pourrai M

se retire ; & disparoît. Environ deux heures après cette visite intéressante, on m'apporte les petites affiches, dans la nuit, j'avois envoyé au bureau de cet établissement utile, la note de la perte que je venois de faire, avec la promesse de 50 louis de récompense, je ne vois que 5 louis ! Je fulmine... J'allois écrire, pour faire rectifier la faute d'impression. On m'annonce encore un jeune homme. C'étoit le même !.. Et jugez de ma surprise, quand il me présente mon porte-feuille.

Le Marquis (*à part.*) Ha !

Dorval. Il me fait tout examiner... Je le remercicois, n'osant parler de la récompense. Il s'éloignoit lentement... Enfin, près de la porte, il me dit, en rougissant : — Il y a cinq louis, je crois, monsieur ! — C'est trop juste. (me suis-je écrié :) en voilà dix.

Mad. de Fortville (*s'écriant.*) Il les a pris.

Dorval. J'en étois plus étonné que vous ne l'êtes, madame... Il a montré la joie la plus vive, en serrant la somme ; & ce jeune homme si noble, si grand du matin, me paroissoit bien petit. (*le Marquis paroît content.*) Je vous avoue, monsieur & madame, que son avidité... M'a donné des craintes... Cent louis peuvent être dangereux, entre les mains d'un jeune homme !... En appercevant un écolier ; j'avois résolu de doubler la récompense de 50 louis ..

Mad. de Fortville (*concentrée.*) Mon fils... Recevoir... demander... La récompense.

Dorval. Madame, ne connoissant pas le jeune homme, pour ce qu'il étoit, & trouvant sa conduite bizarre, il m'est venu d'abord une idée ; c'est que ses parens pou-

voient se trouver dans un embarras momentané... malgré notre inimitié... Si la moitié de ma fortune...

M. de Fortville. J'entrevois votre offre généreuse, monsieur !..

Dorval. Parlez !... Une gêne... Dont les meilleures maisons ne sont point à l'abri.

Mad. de Fortville. Non, non; malheureusement.

Dorval. Non... Malheureusement! madame!

Mad. de Fortville. Oui, monsieur, je préférerois un dérangement d'affaires, aux dispositions intéressées de mon fils.

Charlotte. Maman, prens garde d'être injuste! Fortville n'a pas de ces défauts qui avilissent.. Il n'en a pas... C'est mon cœur qui t'en répond. (*le Marquis la regarde avec étonnement.*)

Dorval, mademoiselle est anglaise?

M. de Fortvlle. Oui, c'est la fille de monsieur William Dempster, négociant, frere puîné de Mylord...

Dorval. Monsieur Dempster ! c'est un digne homme.

M. de Fortville. C'est mon ami.

Dorval. Nous sommes en relation, depuis la guerre d'Amerique .. Nous nous aimons, nous nous estimons... Et voilà sa fille... La fille du plus honnête homme d'Angleterre.

Charlote. (*à Mad. de Fortville,*) ce mot m'a flattée.

Mad. de Fortville. Ma chere fille!... mon fils est-il encore digne de toi.

Dorval. C'est ce qu'il faut voir, madame... Appellez votre fils. Vous ne savez que la moitié de ce qu'il a fait. Rendre un porte-feuille, est une action honnête, mais vulgaire

gaire & d'obligation. Il en a fait une autre..! Dont il faut pénétrer les motifs... Il n'est pas inutile non plus de savoir l'usage de la récompense demandée : cet usage peut ennoblir, ou avilir votre fils !... Ce jeune homme est surprenant ! mais... Il a trahi son pere, ou... Le pere & le fils sont bien différens des autres hommes.

Mad. de fortville. Que dites vous, monsieur ?

Dorval. Je m'expliquerai en présence de votre fils : (*montrant le Marquis.*) Je veux que ce qui va se passer, donne une leçon importante à ce jeune gentilhomme. (*Mad. de Fortv.lle sonne ; Valentine paroît, & rentre après le mot suivant.*)

Mad. de Fortville. Mon fils.

VII scene. *Les mêmes Fortville (sortant du cabinet de son pere, & s'avançant modestement.*)

Dorval (à M. de Fortville.) Demandez-lui dabord, ce qu'il a fait de son argent ?

M. de Fortvelle (à son fils.) Approchez.

Fortville. Me voici, mon pere.

M. de Fortville. C'est vous qui avez trouvé le porte feuille de monsieur ?

Fortville. Oui, mon pere... Ce matin, je l'ai montré à monsieur que voilà (*désignant le Marquis.*)

Dorval (au Marquis.) Vous ne m'avez pas dit, que Fortville vous l'eût montré.

Le Marquis (confus.) C'est... Monsieur...

Dorval. Nous nous expliquerons.

M. de Fortville (à son fils.) Comment avez-vous su que le porte-feuille étoit à monsieur ?

Fortville. Par le moyen des petites affiches, mon pere.

M. de Fortville. Vous l'avez remis?

Fortville (*vivement.*) Aussitôt que j'ai su le nom, mon pere.

M. de Fortville. Vous ne nous en avez rien dit ! pas même votre mere.

Fortville (*désintéressement.*) Cela n'étoit pas d'assez grande conséquence, mon pere.

M. de Fortville. Il y avoit pour plus de cent mille francs.

Fortville (*souriant.*) Pour monsieur : mais, pour moi, cela ne valoit que cinq louis... Cependant, monsieur m'en a donné dix.

Mad. de Fortville. Vous avez reçu de l'argent, pour la restitution d'objets trouvés !...

Fortville. Ma mere ! je me rends le témoignage, que mes motifs n'étoient pas indignes de vous, ni de moi.

Mad. de Fortville. Mais vous avez reçu la récompense ! vous l'avez demandée?

Fortville. Il est vrai, ma mere, que je l'ai demandée : mais je n'en rougis pas.

Mad. de Fortville. Il faut d'excellentes raisons, pour vous excuser d'une... Bassesse...

Fortville. Monsieur est riche, comparé à moi... Monsieur a été bien aise de la donner.

Dorval. Oui, oui ; enchanté ! sur-tout à vous jeune homme... (*avec attendrissement.*) Mais, vous ne l'avez pas reçue : entiere elle devoit être de cinquante louis, & je m'étois proposé de la doubler, si c'étoit un pere de famille pauvre, ou quelqu'un d'intéressant par sa jeunesse... Vous voyez que c'est 90 louis qui vous reviennent ?

Fortville (*transporté.*) Quatre vingts-dix

fouis ! ha ! que je suis aise !... (*A M. Dorval.*) Monsieur, nous en ferons... Nous en ferons... Ho ! quel bonheur !...

Mad. de Fortville. Aimer l'argent à ce point !... Ha ! mon fils ! vous me faites rougir !

Charlote. Maman ! d'où vient que moi, je ne rougis pas ?... (*A Fortville.*) Mon ami, voilà bien du trouble ; pour une chose que tu peux sans doute éclaircir ?

Le Marquis (*à part.*) Elle l'aime.

Mad. de Fortville. Parlez, monsieur ? vous devez compte de votre conduite, de votre honneur, non seulement à votre pere, dont vous portez le nom... Un nom qu'il honore par sa probité, par toutes les qualités, toutes les vertus quis font le bon citoyen, le bon mari, le bon pere... Non seulement à votre mere, qui vous a si tendrement aimé ; qui vous à toujours préféré à elle même... Mais encore à cette jeune personne, que ses respectables parens nous ont confiée pour en faire votre épouse ?

Fortville. Je suis prêt à vous rendre ce compte, que vous exigez, ma mere ? mais... En particulier.

M. de Fortville. Non, vous n'esquiverez pas ! (*Montrant le Marquis.*) Voilà votre accusateur : C'est devant monsieur qu'il faut vous justifier... Ou qu'il faut effacer la honte de votre action, en souffrant la peine qu'elle a méritée ?...

Fortville (*surpris.*) Monsieur est mon accusateur.

Dorval. Oui, oui ; votre accusateur... C'est un malheur... Pour vous, ou pour lui.

Fortville. De quoi monsieur m'accuse-t-il ?

Dorval (affectant le plus grand serieux.) Vous le savez.

Fortville. Un mot cependant, monsieur ?

Dorval. Fortville. Choisissez ; Parlez ; ou je parlerai... Je suis instruit... J'ai vu la femme.. Rue de la Harpe... Comme vous sortiez de chez-elle.

Charlote (palissant.) La femme.

Fortville. Ma chere... Ma belle Charlote !... Elle chancelle... O ma mere !...

Dorval (sur le même ton.) Parlez !

Fortville (à Dorval.) Puisque vous êtes instruit, monsieur... (*A Charlote.*) Croyez... (*A sa mere.*) Je voulois vous imiter... Je voulois... Ma mere ; vous saurez tout.. Mais calmez là. (*Il emmene sa mere & Charlote à l'écart.*)

Dorval (à M. de Fortville.) Sa conduire envers la pauvre femme, me fait présumer, que le service qu'il m'a rendu ce matin, & que je ne vous ai pas encore expliqué, a des motifs sublimes.

Mad. de Fortville (à son fils.) de la sincérité, mon fils.

M. de Fortville (à M. de Dorval.) Vous allez me dire...

VIII scene. *Les mêmes. Valentine.*

Valentine. Une femme en chaise à porteurs : les gens de monsieur (*montrant Dorval.*) demandent à la faire entrer.

M. de Fortville (à Dorval.) C'est la femme que vous avez envoyé chercher ?

Dorval. Permettez-vous ?

M. de Fortville (à Valentine.) Dites-lui qu'on la recevra. (*Elle sort.*)

IX scene. *Les mêmes excepté Valentine.*)

Charlote (à l'écart, à Mad. de Fortville.) Cette femme m'inquiete.

Fortville (*à sa mere.*) Il faut que j'aille au devant d'elle ?

Charlote. Hé ! pourquoi ?

Fortville. Il le faut, ma chere... Elle arrive dans une maison inconnue... (*Il s'élance hors de l'appartement.*)

Charlote. Quel empressement.

x scene. *Les mêmes excepté fortville.*

Mad. de Fortville (*s'approchant à Dorval.*) Instruisez-nous, monsieur ! je suis mere... & mon inquiétude...

Dorval. Votre fils est digne de vous, madame... (*Au Marquis*) La société de Fortville ne pourra jamais que vous être utile, autant qu'honorable, monsieur. (*A Mad. de Fortville.*) Tout a été donné à l'infortunée qui va paroître...

Mad. de Fortville Une infortunée ! De quelle espece ?

Dorval. Infirme, dans la souffrance chargée d'enfans.

Mad. de Fortville. Et la compassion, l'humanité, la bonté d'ame, sans aucune autre cause..,

Dorval. Non, ses motifs sont purs

Mad. de Fortville. Ha ! que je le désire.

Charlote (*A part.*) On est encore aimable, dans l'infortune.

Dorval. Votre fils réparoit le mal, que Monsieur a fait (*montrant le Marquis.*) Oui, monsieur, dans mon cabriolet, qui par vos ordres, va vous chercher au collége, vous avez renversé, blessé cette pauvae femme... Je le sais de ce matin... Et Fortville, Fortville, monsieur, lui a donné... Tout ce qu'il avoit amassé, des petits présens que lui fait sa mere... Uniquement, parce que cette infortunée... A huit enfans en bas âge...

Charlote (*à part.*) Qu'entens-je?

Mad. de Fortville (*À Charlote.*) Huit enfans !... Ma fille ! seroit-ce...

Dorval. La voilà.

XI & derniere scene. *Les mêmes : la Veuve* (*soutenue par Jacquesson & par Dupré, précédée par Fortville.*)

La Veuve (*à Fortville.*) Non, je ne me tairai pas ! je dirai la vérité.

Charlote (*vivement.*) Maman, c'est elle, c'est la pauvre femme de tantôt.

La Veuve. Voilà votre accusateur (*montrant le Marquis.*) Non, vous n'avez pas donné au vice, ni cherché à séduire ; je me suis informée... (*à Mad. de Fortville.*) Ha! madame, vous désiriez de le connoître ; le voici mon jeune bienfaiteur ! Celui qui m'a conservé la vie & une mere à mes enfans. On l'a calomnié ! (*à part, appercevant Dorval.*) Mon frere !

Charlote. C'est Fortville qui l'a sécourue !... Ha ! que je suis contente, (*à Fortville.*) Et j'ai pu te soupçonner un instant ! (*Fortville lui baise la main.*)

La Veuve (*à Dorval.*) Vos domestiques m'ont pressée de venir : si c'est pour rendre hommage à la vérité, je l'ai dite.

Dorval. oui, vous l'avez dite.

Mad. de Fortville (*avec explosion.*) O mon fils !... Que le ciel te rende tout le bonheur que tu donnes à ta mere ! (*à Charlote.*) C'est pour lui que tantôt nous avons offert au ciel notre reconnoissance & nos vœux.

Charlote. C'est de sa mere, de sa promise, que nous avons envié le sort. (*à Fortville.*) Je vois que tu m'aimes ; tu n'as emprunté qu'à moi.

Mad. de Fortville. Et tu n'as pas osé t'adresser à ta mere.

Fortville. Pardonnez, ma mere... (*montrant les deux portraits.*) Je vous ai emprunté à toutes deux : votre portrait & celui de miss Charlote n'ont plus d'autre prix que celui que vos traits leur donnent.

Mad. de Fortville. (*à Charlote.*) Ha ! ma fille, ce mot est charmant.

Dorval. (*à la Veuve.*) Ma bonne, vous aurez une pension : Je prendrai soin de tous vos enfans : mais, soyez, eux & vous, éternellement réconnoissans envers cette digne mere. Elle a nourri son fils ; elle a veillé sur la bonté de son naturel, & lui a inspiré toutes les vertus : c'est elle qui vous a soulagée, par la main de ce vertueux jeune homme.

La Veuve. Oui, le fils est digne de la mere... Madame & mademoiselle sont venues tantôt me visiter... O la respectable famille !... (*à Charlote.*) Puissiez-vous, mademoiselle, avoir tout le bonheur que vous méritez !... Mais vous l'aurez, puisque voilà votre prétendu (*montrant Fortville.*)

Dorval (*à Fortville.*) Ce matin, vous m'avez découvert la trame de mes ennemis : vous savez qu'il existe des loix contre les libellistes, & vous avez exigé leur grace, pour ne faire de mal à personne, en m'obligeant. Vous me connoissiez, lorsque vous m'avez servi : j'étois l'ennemi de votre pere : quels ont été vos motifs, en me remettant les feuilles du pamflet, & en me fournissant les moyens d'en arrêter la publication ?

Fortville (*modestement.*) Les voici, monsieur : j'ai toujours pensé que le plus grand malheur pour l'homme, étoit d'avoir des ennemis. Vous étiez le seul ennemi de mon pere ;

image de la divinité à mon égard ; il m'a semblé, que c'étoit la plus belle des actions, de le délivrer du plus grand des malheurs... J'en ai saisi avidement l'occasion. Si elle ne s'étoit présentée, j'en aurois cherché une autre : il m'est venu souvent dans l'idée, depuis deux ans, de me déguiser, de m'offrir à vous, pour... valet, de vous bien servir ; de me faire aimer, pour vous dire ensuite : — Je suis le fils de l'homme, dont vous vous croyez haï ; c'est lui qui vous servoit en moi : lui voulez-vous encore du mal ?

Dorval (à Mad. de Fortville.) Une vertu ne va jamais seule, & je pressentois, à sa bienfaisance, que Fortville les avoit toutes.

Mad. de Fortville (à son mari.) Mon ami !... votre fils sera ma gloire, & la douceur de mes dernieres années !... (*à Charlote.*) Ma chere bru, tu auras un époux digne de ton vertueux pere, & de ta bonne amie ta mere.

Charlote. Ha, Fortville !

M. de Fortville (lui présentant la main.) Mon fils, à l'avenir, tu ne seras plus que mon ami.

Fortville. J'y perdrois trop, mon pere.

La Veuve. Soyez tous les deux, mon jeune monsieur, vous n'en serez que meilleur fils.

Fortville. Oui, madame Saintalbin, puisque mon pere le permet.

Dorval (à part.) C'est ma sœur !...

La Veuve. Parmi les riches, il est tant de vertus ! Je m'en retourne doublement consolée. Les heureux s'occupent quelquefois de nos peines & les soulagent... (*montrant Mad. de Fortville.*) Voici la source de mon bonheur.

Dorval (à Mr. & Mad. de Fortville, & à Charlote.) Vous êtes heureux ; je vais l'être

aussi

aussi... Marquis, vous pouvez y contribuer: soyez pour votre mere ce qu'est Fortville pour la sienne, ce jeune homme, dont vous avez seru mettre à l'épreuve la probité, est le plus tendre des fils, & le plus généreux des humains... Vous, lui disputer le cœur de Miss Charlote! (Car je sais vos desseins,) vous ne connoissez donc pas ses parens; c'est par des vertus, non par la qualité, que vous auriez pu devenir son rival, auprès d'eux, comme auprès d'elle. J'honore votre mere, j'estime votre naissance: mais je ne m'aveugle pas moi-même; votre éducation fut trop négligée! vous n'avez pour celle qui vous a donné le jour, aucun des sentimens que la nature inspire, parce que votre mere ne vous en a pas donné les soins. Il faut changer, devenir bon fils, si vous voulez voir la fortune vous sourire.

Le Marquis (*honteux.*) Je me conformerai à vos avis, monsieur.

Dorval. Vous voyez cette pauvre femme, que vous avez renversee, comme un étourdi?... C'est ma parente...

Le Marquis. Votre parente.

Dorval. C'est ma sœur.

Fortville, Mad. de Fortville, Charlote. Votre sœur.

Le Marquis.

Sa sœur.

La Veuve. Je le savois, depuis tantôt: mais....

Dorval. Vous ne m'avez pas cru digne de reconnoître ma sœur pauvre, devant cette honnête & respectable famille.

La Veuve. O mon frere! épargnez-moi.

Le Marquis (*à part.*) Vous verrez qu'on me donnera... Une des nieces...

Valentine (*à laquelle Champagne a parlé.*) Madame est servie.

Mad. de Fortville. Allons ; nous mettre à table... (*à la Veuve.*) Envoyez chercher vos enfans.

La Veuve. O madame ! une autrefois... Je vous remercie ; mais... Je ne vous louerai pas ; vous êtes trop au dessus des éloges.

Dorval (*vivement.*) Il en est un, ma sœur, qu'il faut donner à Mad. de Fortville.

La Veuve (*avec explosion.*) Oui, c'est la meilleure des meres !... Honorée soit toute bonne mere, qui se mettant au dessus d'une fausse délicatesse, a & le courage de l'être tout-à-fait !...

M. Dorval (*l'interrompant.*) Si son fils un jour devient un grand homme, un bon citoyen, un philosophe celebre, un magistrat integre ; un brave militaire, un héros, après avoir exalté ses qualités, ses vertus, on couronnera l'éloge, en ajoutant : sa mere L'alaita.

La Veuve. C'est le plus beau des encouragemens ! *M. & Mad. de Fortville emmenent la Veuve & M. Dorval.*

Dupré (*qui reste un instant en arriere avec le Maquis.*) Ma foi, monsieur, ce sont-là de beaux exemples ! voyez le plaisir qu'on trouve à être bon ! Tenez, devenez bienfaisant par égoïsme. Car d'honneur, il n'y a que soucis & peines à être méchant...

Le Marquis (*le poussant & s'en allant.*) Ce faquin.

Dupré. Fortville tient de sa mere... & celui-ci... De sa nourrice.

Fin de sa mere L'alaita.

— Donnerez-vous la piece comme vous me-

nez de la lire ? (me dit la Marquiſe.) — Non, madame; j'y fais des retranchemens conſidérables; entr'autres le ſecond acte entier, & tout ce qui a rapport au Marquis; cela choqueroit une claſſe de ſpectateurs; enfin la parenté de la veuve, avec le directeur de la Compagnie. — A la bonne heure. (Dit Mad. de M***.) — Comment! comment! (s'écria Félicité,) vous ôterez un acte! la reconnoiſſance du financier & de ſa ſœur! C'eſt bien mal à vous! tout m'a plu dans votre piece! La Marquiſe ſouri, en diſant: — Voilà bien la jeuneſſe naïve, dont le goût eſt encore neuf! notre jeuneſſe uſagée ne vous reſſemble pas.

Les Gadoires.

Je fortis content: mais je n'avois pas fait trente pas hors de la rue Payenne, que mon nez fut aſſailli par la plus infecte des odeurs. Je me mis à courir. Mais au lieu de fuir l'odeur, elle devenoit plus forte: c'eſt que les caſſolettes alloient devant moi à découvert; les miaſmes s'échappoient, & rempliſſoient l'atmoſphere, où ils reſtoient longtems, pas un effet de leur extrême abondance: — Ha! penſai-je, où eſt l'original! Il me diroit là deſſus d'excellentes choſes! Je n'avois pas intérieurement achevé cette penſée, que je l'entendis: — Je viens au devant de vous (me cria-t-il;) mais pourquoi ſuivre cette rue empeſtée! Paſſez dans celle-ci, & ceſſez d'abreuver vos poumons d'un air corrompu, capable de porter dans la maſſe de votre ſang une levain putrefactif! Je ne ſaurois me laſſer d'admirer la méchante ſtupidité des hommes! il exiſte d'excellens ré-

glemens, pour empêcher d'infecter les citoyens, les entrepreneurs s'y conforment aux premieres voitures, à dix heures du soir : mais au lieu de la nuit, quand personne ne les voit, ils donnent une belle preuve, que J. J. ne sait ce qu'il dit, lorsqu'il nous assure que l'homme est né bon : moi, je lui soutiendrai en face, la premiere fois que je le rencontrerai au Clos Payen, que l'homme naît méchant comme le singe, qui est son voisin dans l'animalité. Aussi voyez que dès qu'il peut faire du mal avec impunité, il le fait immanquablement, le fond de notre caractere est donc la méchanceté; la bonté ou plutôt la justesse & la justice ne sont que des exceptions. Mais d'où vient ce plaisir infernal de mal faire, comme celui de cet homme, qui fait enlever à 2 heures du matin, sans les couvrir, les tonneaux qu'il a fait couvrir à dix heures ? D'où vient le méchant plaisir que trouvent les ouvriers à causer cette incommodité aux bourgeois; car ils en rient ? D'où vient celui du charretier, qui en souffre lui-même ? Voilà ce qui me passe ! c'est une brutalité, accompagnée d'un certain désir d'empêcher les autres hommes d'être mieux que nous ; c'est cette malice qui a donné aux humains l'idée de celle du diable, qu'ils n'ont jamais vu, & qu'ils ont imaginé méchant à leur image. Il ne faut cependant pas croire que ceci soit hors de la nature ; il n'est qu'une certaine somme de bonheur, & les trop heureux le sont aux dépens des autres : Voici comment : il existe une quantité de travail, pour la subsistance & le vêtir : tous ceux qui par leurs richesses & leurs dignités parviennent à s'en dispenser, augmentent d'autant le travail de

la portion qui reste. Il n'existe qu'une quantité d'argent, de choses délicieuses, de jolies femmes, & le reste ; si donc un seul homme a le pouvoir de prendre les jouissances de plusieurs, il excite naturellement leur envie, leur jalousie, le désir de les priver de ce qu'ils ont de trop. Malgré ces raisons, il seroit utile qu'il y eût des loix coercitives très-fortes, contre le mal inutile à eux-mêmes que font à leurs concitoyens les gens des professions mal saines. — Mais, si vous ôtez ces malices, vous ne trouverez plus personne parmi la canaille pour ces professions. — Cela est faux : les professions pareilles ne sont exercées que par les mauvais sujets de la société, les incapables d'un travail intelligent, suivi & volontaire : or il y aura toujours beaucoup de ces gens-là dans tous les pays. Mais je dis autre chose : c'est qu'il faudroit employer aux fetides & basses fonctions les criminels condamnés, commandés par ceux d'entr'eux, qui étant à la derniere année de leur tems, rentreroient dans la société civile par ce commandement, qu'ils pourroient ensuite garder. — Un moment ! (interrompis-je,) vous aviez quelque chose à me dire ? — Oui : c'est de me voir après demain au soir. — Adieu donc (lui repondis-je brusquement ; & tâchez de vous en retourner chez-vous, sans éveiller les citoyens, en parlant seul.

LXXII NUIT.

LE FEU DE LA SAINT-JEAN.

(L'éditeur pense qu'il y a ici quelqu'interversion dans l'ordre des Nuits.)

J'Aime quelquefois autant la folie des anciens usages, ou leur simplesse bonace, pourvu qu'ils ne soient pas nuisibles, que la sagesse des nouveaux.

C'étoit le soir de la veille de saint Jean. Tout le monde alloit à la Grève voir tirer un feu mesquin ; du moins tel étoit le but du grand nombre. Mais certaines gens en avoient en différent : les filous regardoient cette fête comme un benefice annuel ; d'autres, comme une facilité pour se livrer à un libertinage brutal. Toutes les occasions d'attroupement, quelles qu'elles soient, devroient être supprimées, à cause de leurs inconveniens. L'original m'accompagnoit, sans que je le susse : Je l'apperçus à l'entrée du quai de Gèvres. Nous marchames ensemble ; — Si vous voulez observer (me dit-il,) il faut un peu vous exposer, ce n'est pas à la lisiere de la Tourbe que rien se passe : avançons. Je sentis qu'il n'avoit pas tort, & quelque repugnance que j'y eusse, je perçai la foule à la suite de mon conducteur. On me parut dabord assez tranquille. Mais, en écoutant la conversation, je compris qu'un grouppe d'ouvriers orfevres & horlogers de la place Dauphine ne formoit un cercle, & ne rassembloit adroitement, au centre, de jeunes personnes assez jolies, que pour

les rendre victimes de l'imprudente curiosité qui les aveugloit. — Attention ! (me dit M. du Hameauneuf.) J'observai dont la manœuvre, qui se continuoit. Je jettai les yeux sur un autre grouppe : celui-ci travailloit différemment : il en cercloit tous les gens qui paroissoient avoir de l'argent & de montres : on les poussoit par un petit mouvement ondulatoire, dont ils s'appercevoient à peine ; & celui qui les faisoit avancer plus brusquement, étoit celui qui se plaignoit davantage de la presse. Tout ce monde resta honnête, jusqu'aux premieres fusées. — Attention ! (repeta du Hameauneuf :) Sans moi, vous étiez entraîné ; mais nous sommes soutenus à nous deux. J'observai que les ondulations redoubloient. Je ne regardois nullement les fusées, & je m'apperçus que les filous en faisoient de même : il me parut qu'ils glissoient la main dans les poches ou les goussets, lorsque la fusée s'élevoit, & qu'ils retiroient l'hameçon pendant les cris & les tremoussemens qu'excitoit chaque baguette tombante. Mais bientôt je quittai cette scene, pour l'autre.

Les compagnons orfevres agissoient de leur côté. Les imprudentes renfermées dans les différens cercles qu'ils formoient, me parurent enlevées les unes à deux pieds de terre, les autres couchées horizontalement sur les bras; quelques unes étoient au milieu d'un double cercle : toutes étoient traitées de la maniere la plus indigne, & quelquefois la plus cruelle. Leurs cris n'étoient pas entendus, parce que les polissons choisissoient les instans de la chute des baguettes, & que dans les autres momens, ils poussoient eux mêmes des cris, qui couvroient ceux

de leurs victimes. Du Hameauneuf perçoit les différens cercles comme une tariere, & m'y faisoit pénétrer. — Ne dites pas un mot. (M'avoit-il recommandé :) nous serions étouffés. Nous vimes des choses horribles ; entr'autres, au milieu d'un triple cercle, une jeune fille avec sa mere, qu'on rendoit témoin & participante des infamies faites à sa fille. Cette infortunée se trouva mal... Le reste du recit ne peut se faire. Le feu finit heureusement, & ce fut pour la derniere fois. Le prevôt des marchands fut instruit de ce que nous avions vu : & cette cause, réunie à une autre, fit cesser un dangéreux enfantillage. Les filous & les polissons s'écoulerent comme l'eau, & les insultées se trouverent entourées de gens tout différens, qui n'imaginoient autre chose, si non quelles avoient été trop pressées. L'original me dit alors : — Les clercs & les ouvriers des professions qu'on nomme relevées, se permettent, dans toutes les occasions où ils se trouvent confondus avec la foule, des actions atroces : la raison en est simple ; le travail de ces jeunes gens-là n'est pas fatiguant, & laisse au corps toute sa vivacité : ensuite ils se corrompent mutuellement par la communication, & dès qu'ils se trouvent avec des femmes qu'ils peuvent toucher, ils suivent tous les écarts d'une imagination déreglée. Voyez de l'autre côté, ces gens sans bourse, sans montre, sans boucles de souliers, ni de jarretieres : ils ont été enlevés, portés par leurs officieux valets de chambre, qui formoient cercle & file : ceux du cercle donnoient à ceux de la file ; arrêtez-vous les premiers, vous ne leur trouvez

rien ; tout est déjà sorti de la place, à la fin du feu.

Ici, je dis à l'original, que je le quittois, pour aller, à mes affaires. Il me rappella, que nous devions nous voir le lendemain au soir, & nous nous séparames. J'étois indigné de ce que je venois de voir, & de la dépravation de l'espece humaine : j'avois reconnu parmi les insulteurs, un flamand, nommé Calkus, que je resolus d'épouvanter, en le ménaçant de le déclarer. Il s'enfuit, & quitta la capitale.

J'allai chez la marquise ; je m'en tins au triste récit de ce que je venois de voir ; j'étois encore trop ému pour faire une lecture. Je dis cependant un mot de la Muette qu'avoit chez lui l'homme singulier, & j'annonçai le mariage. De son côté, Mad. de M*** étoit si frappée de ce que je venois de lui dévoiler, qu'elle ne pouvoit s'occuper d'autre chose. Elle écrivit plusieurs lettres à ce sujet, & je sortis plutôt que de coûtume.

LE MAL SANS REMEDE.

Je revins par la Greve. Le silence & la solitude regnoient dans le même lieu, où peu d'heures auparavant commandoient le trouble & la confusion. Je m'arrêtai à réflechir. — Les bonnes gens, proche des cimetieres, ont peur des revenans : ici l'on vient se réjouir dans le même endroit, qu'ai souvent retentit du cri des malheureux, immolés à la sûreté publique ; où si souvent coulent les larmes de ceux qui vont périr d'une mort moins cruelle en apparence. C'est-là que n'aguere une infortunée, qui vouloit sauver son honneur, a payé de sa vie une erreur de

trouble, plutôt qu'un ſentiment de cruauté envers ſon fruit. Cette loi eſt trop ſévere!... Je réflechiſſois, lorſque j'apperçus à l'entrée de la rue du Mouton un homme qui arrivoit en robe-de-chambre : je me tins coît. Il s'avance, cherche du pied le pavé qu'on déplace pour le gibet, & s'agenouille. — O ma pauvre Marie! pardonne! pardonne-moi! Voilà trente ans que je viens à pareil jour, te prier de me pardonner!... & je ſens que je ne le ſuis pas encore! Il pleura; il ſe leva. — Malheureuſe jalouſie! Il s'en alla ſanglotant. Je le ſuivis. L'on ſaura quelque nuit la cauſe de cette conduite; car je ne la connus que long-tems après.

LXXIII NUIT.

Suite : le Gite.

Je me propoſois, dans la matinée de la nuit ſuivante, d'aſſiſter au mariage de la jeune muette avec l'original. Je me rendis à ſa demeure. Je le trouvai préparé. J'avois les autoriſations néceſſaires & nous allames les montrer au prêtre. Il eſt ſingulier qu'un contrat civil, comme le mariage, ſoit à la diſpoſition de gens qui n'ont & ne peuvent avoir aucune juriſdiction civile!... On nous fit des difficultés: l'original prit de l'humeur & malgré mes repréſentations, il rabroua le prêtre : & comme ces gens-là ſont très-haut, celui-ci ſe piqua; nous fumes obligés de remettre le mariage. — Vous ne ſavez pas, dis-je au prêtre, à quel danger vous expoſez le ſort d'une jeune infortunée! ſes mœurs... A ce mot il ſourit dédaigneuſement. Je me

fâchai : il ménaça. L'original l'entendit : ce fut alors que je vis commencer entre eux une altercation effrayante. Le prêtre cherchoit à s'autoriser des loix : l'original, quoique honnête homme, sortoit des bornes & ne ménageoit rien. Je tâchai de les calmer, mais inutilement, & les choses en vinrent au point, qu'on déclara le mariage impossible. A cette décision, je saisis la main du futur hors de lui-même & je l'entraînai.

Il étoit tard : nous courumes chez la marquise, pour l'instruire de ce contre-tems. Mad. de M*** nous promit la protection du gouvernement & nous partimes ensemble, l'original & moi. Il étoit alors deux heures. L'original marchoit vivement, en protestant que de sa vie le mariage ne lui seroit rien. Je lui observai, qu'on lui oteroit la muette. Il s'emporta contre moi ; il déclama comme un furieux contre le prêtre ; mais enfin il s'adoucit ; car il n'étoit pas méchant. Il rentra presque calme, & moi, me trouvant trop ému pour dormir ! je prolongeai ma promenade solitaire.

Je me trouvai dans la rue saint Honoré à 3 heures. Un fallot me voyant errer, s'approcha bénignement, & me dit : — Monsieur me paroit étranger ? Peut-être M. ne sait-il pas toutes les ressources qu'on trouve dans une ville comme Paris ? — Qu'elles ressources me procurerez-vous ? (car je ne tutoyois jamais que mes amis les plus intimes ; encore a-t-il fallu qu'ils les fussent dès l'enfance.) — Si monsieur veut un lit de garçon, je lui en procurerai un ? — Non. — Monsieur veut un lit de mari ? — Un lit de mari ?... Ma foi... non. — Ha, monsieur voudroit un lit de passade ? — Oui. (Je repondis oui, parce que j'ignorois

la valeur de la proposition.) — Monsieur l'aura : combien monsieur mettra-t-il ? — Mais... que faut-il mette, pour être bien ? — Je ferai donner la carte à monsieur. J'arrivai à la porte d'une espece de gargote : une femme qui avoit l'emploi de veiller & qui dormoit le jour, me toisa plusieurs fois de la tête aux pieds. Elle alloit me conduire, sans parler, lorsque le falot lui dit de me montrer la carte. Je le payai, pendant que la femme ouvroit un livre vert fort sale, dont elle me montra la page. Je lus donc.

Lit simple, 1 sous : lit double, matelas, paliasse & drap, 6 sous. Lit à deux, 12 sous, pour le lit : plus, suivant la compagnie ; commune, 24 sous ; avec linge blanc ; 36 sous ; choisie, 48 sous ; recherchée, 3 livres ; au-dessous de seize ans, 6 livres, & le reste. Je demandai, ce que signifioit, *& le reste*, & on me le dit. Je demandai, *& le reste*. A ce mot ; le falot disparut. La femme me conduisit à une chambre assez propre, qui me parut ce qu'il y avoit de plus magnifique dans la maison : — Dans un instant, vous allez avoir ce qu'il vous faut. Je m'assis : J'examinai la chambre, le lit ; je doutai que les draps fussent blancs, & je me convainquis qu'ils ne l'étoient pas. Mais que m'importoit ? au bout d'un quart d'heure, on ouvrit la porte, & je vis entrer deux jeunes personnes, l'une de 16 à 17 ans, fort jolie, mais très-effrontée, & l'autre, de onze à douze environ. — Choisissez, ou prenez les toutes deux, en payant d'avance. — Quoi ? une enfant quel établissement est ceci ? qui l'autorise ? — Apprenez (me dit la gardenuit) que nous ne sommes pas des misérables, qui corrompons la jeunesse : no-

tre maison eſt connue ; y vient qui veut. Nous y employons les filles faites, mais nous ne les faiſons pas ! ſi vous êtes un étranger, il faut que vous ſachiez que nous ſommes des gens d'honneur... Voyons, choiſiſſez, ou gardez les deux ! — Je les garde. — Payez entre mes mains. Je crus pouvoir ſacrifier douze francs, & je les donnai avec dix-huit ſous pour le lit. La garde ſe retira, en nous enfermant à clef. — Je veux ſortir de bon heure ! (Lui dis-je.) — Dès à préſent, ſi vous voulez : vous frapperez. J'oubliois de dire, que pendant tout le tems que la garde-nuit m'avoit parlé, un inconnu paroiſſoit m'éxaminer dans le lointain. Cet homme avoit un crayon ; il me deſſinoit. Je reſtai avec les deux filles, qui ſe comporterent fort-modeſtement. Elles ſe mirent au lit trés-vîte, ſans m'agacer. Je leur parlai. Je compris qu'elles étoient d'une maiſon publique voiſine, qui fourniſſoit l'éceptera, & que tout cet établiſſement étoit une eſpece d'appât tendu, moins pour y prendre le crime, trop fin pour venir ſe brûler à la chandelle, que pour le prévenir, & ſavoir mille petits détails qui conduiſoient à connoître la vérité. Comme j'étois tout obſervation, j'examinois les moindres choſes. Je ne touchai pas aux filles du bout du doigt : Je reſtai ſur une chaiſe, ou dans une eſpece de fauteuil, écoutant ! en feignant de dormir. J'entendis un petit bruit derriere-moi. J'entr'ouvris l'œil. Quelle fut ma ſurpriſe, de voir ſous un vieux tableau, une tête d'homme, puis tout le buſte ſortir du mur, & s'alonger dans la chambre ! tâter legérement ſur le lit, & compter les têtes ! Il ne me voyoit pas. Mais après en avoir

compté deux, l'homme m'apperçut assis. Il se retira vivement, & je n'entendis plus rien. Une demi heure après, ce fut une autre scene. A côté de ma chambre en étoit une, qui n'en étoit separée que par une cloison de planches : on disputoit : la fille se plaignoit ; l'homme exigeoit : enfin ils se battirent. La fille cria au secours. Je m'approchai, je levai la tapisserie, & je sentis qu'en poussant un vieux tableau, on avoit de quoi passer le buste dans la chambre de mon voisin. Je vis tout. Mais pendant que j'examinois, sans être remarqué des deux agens, il m'arriva de regarder en haut. J'apperçus au dessus du lit, le plafond peint dérangé ; en place d'une tête, étoit le même buste d'homme que j'avois déjà vu dans ma chambre. Nous nous regardames en face. Il fut surpris : moi, je me mis à rire, & la paix s'étant retablie, d'elle-même, chez nos voisins, parce que la fille céda, je me retirai. Un instant après, j'entrevis encore le buste dans ma chambre. Je m'étois enveloppé dans le rideau sur mon fauteuil, de sorte qu'il ne m'appercevoit pas. Il compta encore les têtes, & n'y trouvant pas la mienne, il parut inquiet. Je fis cesser sa perplexité, en lui saisissant l'oreille, que je tirai de toute ma force. Il se replia. Je levai le tableau, à mon tour, & je vis avec surprise une espece de cantine, où trois hommes paroissoient monter la garde. Ils me virent aussi. Je leur fis une sorte de salutation. Le jour commençoit à poindre : la gardenuit vint m'ouvrir, & me dit : — Puisque vous ne vous couchez pas, que vous ne dormez pas, à quoi bon venir dans cette maison ? — J'esperois y dormir ; mais vous m'en avez

empêché ; un homme a passé la tête par ce trou : un autre homme a fait un bruit épouvantable par ici. (Je levai l'autre tableau.) Mais quelle fut ma surprise, en voyant les trois hommes, prendre mon voisin le bruyant, & le lier ! il fut emmené. La femme me renvoya. Un homme me dit en sortant : — Il y a long-tems que je vous connois ! & si le falot n'avoit pas été un imbécille, vous auriez couché dans votre lit. — J'ai payé pour voir, & j'ai vu. — N'y revenez plus ! — Ho ! je vous en repons ! Mais je ne vous promets pas le secret. Cependant j'avouerai que tant que le gite a existé, je n'ai pas osé le divulguer. Je rentrai dans ma demeure, à 6 heures du matin.

LXXIV NUIT.

Conclusion de la Muette.

La Marquise n'étoit pas demeurée tranquille : dans la journée, elle avoit vu les magistrats & le supérieur écclesiastique. A sept heures, on passa sous ma porte le billet d'invitation de la part de M. du Hameauneuf. J'y lus qu'il auroit besoin de moi comme témoin, dans la nuit, à quatre heures. Au moment de ma sortie, je courus chez l'original. Je le trouvai transporté de joie : — Le regne du fanatisme est passé, me dit-il : Autrefois tout trembloit devant un prêtre entêté ; dans les petites discussions avec lui, l'on avoit toujours tort ; on retenoit le genre humain dans une éternelle enfance : hier, le grand prêtre lui-même a fait taire le petit. — Ce n'est pas ici le moment de

parler (lui dis-je ;) il faut agir : tout est-il prêt ? — Tout, tout. Je voulus voir & je trouvai qu'il n'avoit pas disposé la moindre chose. J'agis pour lui, tandis qu'il parloit. J'allai trouver la tante de la petite muette ; je lui détaillai les avantages du parti qui se présentoit pour sa niece, & je lui fis entendre, qu'il falloit qu'elle se mit à la tête de cette maison, pour la gouverner, sans écouter un homme qui parloit toujours. Elle ne demandoit pas mieux que de commander ; elle laissa paroître sa joie, & s'habilla, pour assister au mariage. J'avois cru cette démarche nécessaire, malgré mes promesses à l'original. Elle étoit jolie ; je l'amenai avec moi : mais je ne la montrai pas ; elle resta auprès de sa niece, que je devois conduire à l'hotel de la Marquise, d'où elle devoit sortir, pour aller à l'église.

L'INSULTE.

Il étoit onze heures. Dans la rue saint Antoine, encore fréquentée, je fus obligé de laisser un instant seules la jolie tante & la muette. Elles avancerent quelques pas. Un homme, qui sortoit de la rue des ballets, les apperçut, & s'approchant d'elles, leur offrit son bras. Les femmes de Paris ne savent pas répondre aux hommes, qui leur parlent le soir dans les rues : quelque polie que soit une offre, elles la regardent comme une insulte. La jolie tante repondit durement ; & l'homme fut choqué : il avoit mauvaise opinion de deux jeunes personnes qu'il voyoit aller seules assez lentement ; & ce qui l'y confirma, c'est qu'elles retournerent brusquement sur leurs pas. Il leur

pris

prit alors le bras par force, pour les faire marcher avec lui. La tante s'écria : J'accourus. L'homme, en me voyant, mit l'épée à la main, en menaçant que si j'approchois... — Vous n'y pensez pas ! (lui criai-je ;) & vous violez la sûreté publique, qu'au fond vous respectez : ces dames sont avec moi ; & je les conduis chez madame la Marquise de M*** : devenez raisonnable, ou j'appellerai à mon secours la garde prochaine. A ces mots, l'homme hésita : il abandonna la jolie tante, qui vint se jetter à mon bras ; mais il gardoit la muette, qui étoit très-jolie, avec son bouquet & son chapeau de mariée, & qui ne comprenoit rien encore à ce qui se passoit. Au signe que lui fit sa tante, elle s'échappa comme un poisson. L'homme nous regardoit. A quelque distance, il m'entendit rire. Il crut que nous nous moquions de lui, & il fondit sur moi. Je me defiois, heureusement ! Je me garantis, & j'appellai la garde. Mais l'homme eut le tems de se retirer, quoique nous fussions en vue de la sentinelle. Je reprochai à celle-ci de n'avoir pas sifflé. Je compris que la regle est, qu'on ne se dérange que pour des cas graves, comme lorsque l'homme attaqué est mort, ou lorsque les cris commencent à porter l'allarme dans le voisinage. Nous arrivames un instant après.

Mad. de M*** voulut assister au mariage ; il fut convenu qu'elle meneroit la tante & la jolie mariée dans sa voiture, comme si la premiere étoit une femme à elle. Il ne me vint aucune objection, & je retournai vers l'original.

M. du Hameauneuf parloit & n'agissoit pas. Je fis préparer la colation. Je l'obli-

geai, lui, à prendre un habit propre, & à souffrir qu'on arrangeât ses cheveux. Le tems s'écoula; nous entendîmes arriver le carrosse de la Marquise, & nous descendîmes au devant d'elle. La jolie tante fit une forte impression sur M. du Hameauneuf! mais il n'osa le témoigner. Il demanda tout bas, qui elle étoit? — Je vous dirai tout cela en revenant; nous sommes pressés. Je lisois dans son ame: mais j'étois tranquille; la tante n'auroit pas voulu de lui: d'un autre côté, j'étois charmé qu'elle lui plut. En chemin, il m'en parla sans cesse. A notre arrivée à l'église, il voulut absolument savoir, qui elle étoit, parce qu'il vit qu'elle connoissoit la muette, & qu'elles étoient familieres ensemble. Je lui dis alors, que j'avois cru nécessaire, que la jeune épouse eût au moins sa tante avec elle, pour dire oui, à sa place. — Sa tante! elle est sa tante! — Oui, & si vous êtes sage, vous lui proposerez, de gouverner votre maison. — C'est fait! c'est arrêté! elle la gouvernera. — Mais allez droit! car... Elle est d'un caractere... — Soit! soit! une si belle personne ne peut jamais avoir tort. Le mariage fut celebré. A la demande, *prenez-vous?* La tente fit les signes convenables, & la muette repondit en consentant; la tante prononça le *oui*. Nous revinmes aussitôt chez le marié: la Marquise voulut bien assister à la colation; elle fut témoin de l'enchantement du nouvel époux, à chaque mot de sa jeune tante, il fut convenu, qu'elle regiroit la maison, & M. du Hameauneuf en parût absolument épris. La Tante étoit bien satisfaite! elle me le témoigna, d'un ton aigre-doux, le seul que son caractere hautain lui permit.

de prendre, lorsqu'elle étoit de belle humeur. On lui arrangea un petit appartement, & elle resta. La Marquise parti avec sa femme de chambre, & je me retirai quelque tems après, non sans avoir donné à la jolie tante toutes les instructions dont elle pouvoit avoir besoin, sur le caractere de son neveu.

LXXV NUIT.

La fille qui veut se marier.

L'Esprit tranquille sur la muette établie; & me trouvant débarrassé de toute inquiétude, j'allai, lors de ma sortie; chercher des sujets de refléxion, & des abus à corriger. Je marchois les bras croisés sous mon manteau, observant tout ce qui frappoit mes regards. Au coin de la rue des Bons-enfans, j'apperçus une grande & jolie fille, en pelisse bleue, qu'un manœuvre vouloit maltraiter. Je m'approchai; — Quoi! mon ami, vous allez frapper cette jolie fille? quelle ame avez-vous donc? — Que m'importe, à moi, qu'elle soit laide ou jolie? ce n'est pas pour mes pareils. — Ha! je vais vous repondre d'après le même principe: comme elle est pour mes pareils, je prétens la défendre; retirez-vous sur le champ, ou... Le manœuvre ne se crut pas plus fort, il se retira. La fille étoit pénétrée de reconnoissance, & elle voulut me la témoigner en personne de son état Je la remerciai, mais j'entrai chez-elle, parce que je la reconnus pour la protegée de Pinolet, que je lui nommai. — Je ne vais pas dans vos maisons, (ajoutai-je.) — Quoi! jamais vous n'allez chez les

femmes ? — Jamais. — Et vous les défendez-! Ha que vous êtes estimable! car on ne peut que mépriser ceux qui voient mes pareilles.. — Vous me surprenez ! comment cela ? — Nous sommes dégradées, avilies, & nous le méritons par notre profession. Car, que sommes-nous ? La plupart des infortunées sans principes ; sans éducation : des servantes, des femmes de chambre tout au plus; Qui nous débauche ? Nos maîtres ; des hommes qui ont un état, une éducation. Quelques-unes d'entre nous, sorties de la plus basse condition, sont portées au mal par des soldats, ou même des officiers, corrupteurs nés de notre sexe ; un très-petit nombre, par des hommes d'une autre espece ; mais cela ne vaudroit pas la peine d'en parler, si ces corrupteurs ne s'adressoient pas aux filles de famille honnête : ce sont eux qui m'ont perdue... Mais les autres filles, comme je le disois, n'ont rien à perdre, en se ravalant au dessous de l'humanité ; elles l'étoient déjà par leur miserable condition ; au contraire, elles paroissent monter d'un cran, au moins pendant la jeunesse... Mais ce n'est pas où je voulois en venir. Les voilà donc prostituées, ces infortunées sans éducation ! qui les voit, qui les entretient dans l'avilissement ? Ce sont moins les jeunes gens, qui payent peu, ou point, & qui par conséquent ne fourniroient pas des moyens de subsistance, que les gens murs : ce sont de bons bourgeois, des hommes établis, des artistes, des artisans aisés, des marchands, des avocats, des procureurs, des graves personnages de tous les états ; voilà quels sont les hommes que nous recevons, tous les jours, & qui retiennent dans la dégradation les malheureu-

fés qu'on leur voit ensuite eux-mêmes flétrir, punir, ensevelir toutes vivantes dans un gouffre de malheur & de désespoir! — O fille! m'écriai-je, comment, avec du raisonnement, avez-vous pu rester dans votre déplorable état? — Faute de ressources & d'asile. Perdue par l'homme auquel on avoit confié mes mœurs, il s'est tiré de l'abîme, en m'y plongeant. Obligée de fuir ma famille, je suis venue dans la Capitale: Je me suis jettée dans un lieu infame, sans en connoître les horreurs... L'effroi m'a saisie: le vice est toujours effrayant, vu de près.... Je ne pouvois retourner à un état honnête: qui m'auroit présentée, accueillie?.. Je m'éloignai de l'abominable maison: je me fis un vice moins odieux, moins dégradant, ou plutôt j'ôtai le vice de mon état, pour être en sûreté chez moi, je me fis enregistrer; je me traçai un plan: je vécus seule; je fus douce, honnête, polie, désintéressée autant que je pouvois l'être; j'éloignai de ma conduite avec les hommes toutes les infamies, & sur-tout j'eus soin de ne jamais exposer leur santé. Je puis dire que les hommes nous traitent comme nous nous traitons nous mêmes, j'en ai peu trouvé qui ne m'aient témoigné une considération égale à celle que je leur marquais, & sur-tout à celle que j'avois pour moi-même. ma propreté, ma sainteté m'en faisoient considérer à un certain point, au moins par égoïsme.... Mais cette heure n'est pas favorable pour la conversation: venez dejeûner dimanche avec moi? — Je ne déjeûne jamais, & jamais je ne sors le matin. — Comment donc cela? — Je suis d'une espece d'hommes qui ne sort que la nuit. — Ciel! que me dites-vous? &

l'homme que j'ai cru si honnête, seroit il...
— Parlez ! que pensez-vous que je puis être ?
— Mais vous ne sortez que la nuit... Êtes-vous un voleur ? — Non, je suis un homme loborieux, qui travaille tout le jour, & qui la nuit, observe ce qui se passe, pour être utile aux autres hommes. — Ha ! que j'aurois de plaisir à pouvoir vous estimer !... Tenez, venez souper avec moi, demain au soir ; nous fairons connoissance. J'y consentis, & je la quittai.

Je passai chez M. du Hameauneuf. Je le trouvai très-content de son mariage, & surtout de la jolie tante : qui, de son côté, me dit que mon homme étoit un fou, dont la fortune, assez considérable, alloit se perdre par sa négligence & la fripponnerie de ses allentours ; mais qu'elle étoit sur le point de faire tout rentrer dans l'ordre. J'allai porter ces heureuses nouvelles à la Marquise.

J'avois, dans le jour, composé une Juvenale, intitulée, LETTRE D'UN SINGE, que je lui lus *.

— Voilà un morceau plein de vehémence & de vérité ! (me dit Mad. de M***,) & sur-tout d'une singularité frappante ! vous avez un talent réel, & j'en félicite mon ami, vous aurez un jour de la réputation.
— Vous vous trompez, madame : pour avoir de la réputation, il faut la maniere des Laharpes, des Marmontel, des Thomas ; la mienne est simple sans apprêt, sans adresse, jamais on ne parlera de moi ; & peut-être sera-ce tant mieux. — Si l'on ne parle

* Voyez cette Juvenale, à la fin du IIIe. vol. de la MALEDICTION PATERNELLE.

pas de vous par cette raison, je dirai tant mieux, comme vous: non que je n'estime le talent de ces écrivains; mais ne pas leur ressembler est un mérite, quand on a une maniere à soi. La conversation en resta là, & je sortis.

Le Tonnerre Nocturne.

Le téms s'étoit couvert, pendant ma lecture, à ma sortie, un orage épouvantable commençoit. Les éclairs éblouissoient; une pluie à larges gouttes bruissoit comme la grêle. Bientôt les échenés saillans verserent à seaux leur eau fetide sur les imprudens qui avoient trop prolongé leur promenade au déhors. On étoit dans le premier quartier de la lune; point de lumiere; on auroit dit que les tenebres avoient de la densité: Les éclats de la foudre, précédés d'une lumiere tremblotante, redoubloient la pluie fouettée par le vent. Les rues devinrent des lacs, & leurs ruisseaux des fleuves. Je marchois néanmoins, & je me disois: — Dans la capitale de la France, au XVIIIe. siecle, pas un abri public! point de conduits souterreins pour les eaux pluviales!... J'étois enveloppé dans mon manteau jusqu'aux yeux. Un éclair brûlant, suivi d'un horrible coup de tonnerre interrompit mes reflexions. Au même instant, j'entendis un cri aigü. Je cours! C'étoit une femme, un homme & deux jeunes personnes, qui revenoient de la promenade hors de Paris, & qui, sans prevoyance, s'étoient arrêtés aux premieres gouttes d'eau; tandis qu'il falloit doubler le pas. L'orage ne leur permettoit plus de quitter un demi abri, qui ne garantissoit pas

leurs jambes. La femme étoit enceinte ; & venoit d'être si fort effrayée par le cri de l'une des jeunes filles, qu'elle s'étoit blessée. Point de secours à espérer ; le vent, la pluie, le tonnerre faisoient un bruit épouvantable. Je connoissois le quartier ; je tâchai de porter la femme jusqu'à une allée dont je savois le secret ; le mari m'aida : les deux jeunes personnes pouvoient à peine se soutenir. Le large ruisseau de la vieille rue du temple étoit à traverser : nous entreprimes de le franchir : au milieu, le pied vint à manquer au mari, & je demeurai chargé de tout le fardeau. J'entrai, par la rue des Rosiers, dans celle des Ecoufes ; j'ouvris la porte de l'allée d'une fruitiere, & nous fumes à l'abri. La femme accoucha. Nous étions dans un embarras étrange ! j'allai frapper au premier. On s'éveilla difficilement. — Sauvez la vie à une pauvre femme ! (dis-je à ces bonnes gens.) On alluma une lampe : on descendit : on trouva la femme presque mourante : nous la montames ; nous la mimes au lit ; on la réchauffa ; on soigna l'enfant ; la fruitiere étoit toute activité. J'obligeai le mari & les deux Jeunes personnes ses sœurs, à se rendre chez eux, la pluie étant cessée, & je leur recommandai de se mettre au lit en arrivant, de se reposer, & de ne revenir qu'après quelques heures de sommeil. Je m'en allai aussi : J'étois trempé jusqu'aux os, & je pouvois dire comme Panurge, l'eau de mes souliers me sort par le collet de ma chemise. Quant à l'accouchée, elle étoit aussi bien qu'elle pouvoit être.

Quoi ! dans une Ville comme Paris, capitale d'un grand royaume, où les pluies

sont aussi fréquentes ques les beaux jours sont rares, ne devroit-il donc pas y avoir d'espace en espace des abris publics, pour servir de refuge au peuple! ne pourroit-on pas, comme dans l'ancienne Rome, pratiquer des conduits souterreins, pour les rues qui abondent en eau, dans les orages, comme celles saint Jacques, Galande & de la Harpe; sous la rue saint Martin; la rue saint Denis, la rue saint Honoré aux environs du palais royal: sous les rues Montmartre & Montorgueil; les rues Vieille & Neuve du Temple, la rue saint Antoine, & le reste.

LXXVI NUIT.

SUITE DE LA PELISSE BLEUE.

J'Avois promis à la fille protegée par Pinolet, de souper avec elle, & Mad. de M***, à qui j'avois communiqué mes motifs, les avoit approuvés. J'arrivai à neuf heures chez Eustoquie. Je trouvai le souper prêt, une poularde rôtie, une sallade, du dessert en fruits de la saison, & du vin blanc. — Je me fais une fête de vous donner à souper, me dit-elle, & j'espere que cette soirée va décider mon sort pour jamais. Lorsque vous m'avez quittée hier, je vous ai fait suivre: on a su votre demeure; J'ai vu ensuite Pinolet, qui m'a dit beaucoup de bien de vous, & qui m'a confirmée dans un dessein, qui m'est venu dès hier au soir; au dessert je vous le dirai. Nous nous mimes à table aussitôt. En mangeant, elle reprit la conversation de la veille, & continua de me raconter la maniere dont elle

s'y étoit prise, pour être honnête dans une profession infame. Cette fille avoit beaucoup d'esprit, le plus grand bon sens, & des vues profondes. Elle me dit, par exemple, que les filles de son état étoient absolument nécessaires, pour empêcher un plus grand mal. Elle avoit lu, exprès pour calmer ses remords, & se faire une conscience qui lui rendit la vie supportable, elle me peignit les mœurs obscenes des romains & des grecs leurs devanciers : elle me parla de celles d'Alger & de Tunis, pays où les femmes de sa profession sont rares, par un effet du gouvernement & des mœurs : elle me cita ensuite des traits épouvantables, arrivés dans certaines villes de Province, où les filles n'étoient pas tolerées ; trait qui font peu de bruit, parce qu'on ne veut pas deshonnorer une jeunesse imprudente. (La plume se refuse à rapporter ces traits de violence, & pis encore !) -- Tous ces abus, tous ces crimes (ajoute-t-elle) n'existent pas où il se trouve des filles publiques en quantité suffisante, assez bien mises pour qu'elles soient le simulacre des femmes des conditions, aisées, & qu'on puisse voir secretement. Car dans certaines villes de province, comme Dijon, & Lyon même, où elles n'ont que le costume de la misere ou des Grisettes, elles n'empêchent pas tous les écarts : mais à Paris, elles pourroient les prevenir tous. Ce n'est pas qu'elles le fassent ; elles en sont bien éloignées ! mais quelle en est la raison ? C'est parce qu'elles sont abandonnées à elles-mêmes, c'est que les filles de cet état sont bornées, de mauvais sujets, des ames vicieuses, dégradées, & qui s'autorisent de leur dégradation même, pour tout braver ;

au lieu que si on régloit un état nécessaire ; qu'on lui donnat des mœurs aussi bonnes qu'il est possible qu'il les ait ; qu'on préservat la santé des filles ; qu'on les empêchat d'être les propagatrices d'une maladie terrible ; qu'on les fit rentrer dans la nature, tellement, que par leur état même, elles y fussent plus que les autres femmes ; qu'on leur donnat de l'estime pour elles mêmes, à raison du bien qu'elles peuvent faire, & du mal quelles peuvent empêcher, il en résulteroit des avantages pour les bonnes mœurs, plus grands que tous ceux des principes séveres, qui ne peuvent tout au plus commander qu'aux actions extérieures. Je sais tout le bien que j'ai fait, depuis que je suis dans un état, qu'il faut appeller infame, parce qu'il l'est réellement, par la maniere dont il est exercé. Quand un homme est venu chez-moi, depuis que je suis ma maîtresse, je l'ai accueilli avec douceur, avec complaisance ; je l'ai retenu, autant qu'il a été possible, dans les mêmes termes de decence, qu'une épouse honnête fixe à son mari. Loin de déplaire aux hommes par là, je les ai surpris, enchantés, attachés : je n'en ai pas connu un seul, qui, après m'avoir dabord parlé comme à mes pareilles, n'ait finit par me traiter de mademoiselle, en me marquant de la considération. Voilà pour les avantages qui me regardent. mais ceux que je leur procurois, étoient encore plus grands. Je les éloignois par le charme de mes caresses de tous les écarts honteux, & sur-tout de l'écart solitaire, si dangéreux, dont un ancien a dit,

qu'il précipitoit l'homme. (C'est martial. *)
J'ai fait plus; ce même charme de mes caresses a déterminé au mariage des hommes qui l'abhorroient. J'ai fait plus encore: des hommes mariés se sont plaints chez moi de leurs femmes, ils m'ont dit leur demeure, ou je les ai fait suivre; & j'ai fait savoir à leurs épouses, par écrit, la conduite à tenir avec eux, sans rien déguiser: sur vingt hommes de cette espece, il ne m'en est revenu que deux; les autres m'ont oublié; & ces deux, étoient les maris des deux femmes coquettes, qui ne se sont pas souciés de les captiver. J'ai conseillé aux épouses, par écrit, & sans me faire connoître, la parure à prendre; la façon de se mettre; la couleur, la forme; les discours à tenir, les mots à prononcer. Deux veufs me sont revenus dernierement, & tous deux m'ont dit: — Je ne vous ai pas revue, à telle époque parce que j'avois trouvé un autre Vous-même dans ma femme. Ils m'ont détaillé toute la conduite que j'avois conseillée. J'ai quelquefois rencontré une partie des autres avec leurs femmes à la promenade, & j'ai remarqué, dans leur *mise*, l'effet de mes conseils. Cela m'a flattée; je jouissois du bonheur que je leur procurois. Il ne faut pas regarder cette conduite comme fort généreuse: avec ma maniere, cette figure, ces yeux, & le reste, j'ai toujours eu plus d'homme, que je ne voulois; il m'en restoit assez, malgré la retraite de ces derniers; j'en trouvois autant que j'en perdois: j'aurois été obligée de refuser ma porte.

* Faciunt, præcipitant que Virum.

Vous voyez par-là, qu'avec l'économie dont je ne me suis fait une loi, je dois avoir amassé. J'ai suffisament pour vivre ; & si j'ai gardé mon état depuis que je suis parvenue à six mille livres de revenu, c'est que j'y fais réellement quelque bien. Mais enfin, ce n'est pas le tout que de sacrifier à l'avantage des autres ; il faut penser un peu à soi-même. J'ai envie de me rapprocher de ma famille ; mais je ne veux le faire qu'avec l'appui d'un mari. Il me faut un ; homme dont je sois bien sûre qui puisse m'honorer, par son honneur, & m'apprécier, d'après les sentimens que je viens de vous montrer. Pouvez-vous me trouver un mari ? — Oui, mademoiselle : je vous dirai plus ; c'est que vous avez élevé dans mon ame un sentiment d'estime : ce que vous avez fait... moi je viens de l'écrire. Mais vous êtes audessus de l'écrivain : & c'est bien ici le cas de vous appliquer ce qui a été dit autrefois : » Les » prostituées seront plus que vous dans la » maison du pere des hommes. » Vous venez de me ravir. — Ha, que je suis heureuse ! s'écria Eustoquie : car d'après tout le bien que Pinolet m'a dit de vous, je n'ai pas hésité un instant à vous destiner ma fortune & une femme, qui, à dater de ce moment, sera la plus fidelle de toutes. Je connois les devoirs des differens états : une fille, telle que je l'étois tout-à-l'heure encore, devoit se comporter comme je l'ai fait ; mais une épouse doit être fidelle, & vous verrez si je manque à mon devoir !... Ne croyez pas que je veuille vous afficher & vous exposer ! Ici, je ne sortirai jamais avec vous dans les rues, si vous ne l'exigez : chez mes parens, on ignore ma conduite, & il sera nécessaire qu'on ne la soupçonne pas. Je serai pruden-

te... — Je vous écoute, mademoiselle; mais c'eſt pour entendre vos diſpoſitions de votre bouche & de les rendre à celui que je me propoſe de vous préſenter. — Pourquoi n'eſt-ce pas de vous ? Vous venez de me dire que vous m'eſtimez ? — Je ſuis marié. — Vous êtes marié !... Mais vous vivez ſeul... Je le ſais. — Il eſt vrai : l'homme ne fait pas toujours ce qu'il veut, & ce qui eſt le plus conforme à ſes principes ! La dure néceſſité ſouvent change le cours ordinaire des choſes. — Marié, vous !... Mais quelle eſpece d'homme me deſtinez-vous ! — Un homme de trente ans, d'un état honnête ; mais pauvre, & qui malheureuſement ne ſait pas ſupporter la pauvreté. Je le connois ; il vous adorera, par la raiſon ſeule que vous lui aurez donné l'aiſance. Mais... eſt-il néceſſaire qu'il connoiſſe quel a été votre état ? Ne feroit-il pas plus agréable pour lui, plus gracieux pour vous-même qu'il l'ignorât ! — Oui, dit Euſtoquie, en ſoupirant : mais je vous aurois préféré... Diſpoſez de mon ſort, & ſervez moi de pere, de frere, d'ami : je m'abandonne à vos conſeils.

Dès ce moment, je ſongeois au fils aîné du vieux Chevalier de ſaint louis, frere de Julienne.

En quittant Euſtoquie, j'allai chez la Marquiſe, à laquelle je lus une Juvenale, intitulée, LA FE'E OUROUCOUCOU. *

L'INCENDIE.

La tête remplie de ce que je venois de

* Elle eſt à la fin d'ORIBEAU, ou les VEILLEES DU MARAIS, *chap. & dernier nota.*

lire, je marchois, réfléchissant aux abus de la faveur, & jettant les fondemens d'une autre Juvénale, lorsque je me trouvai dans une rue que je ne reconnus pas. Je levai la tête, pour m'orienter à la vue des étoiles. Une colonne de fumée s'élevoit, & rabattue par le vent, remplissoit la rue où j'étois. J'avance, & je vois la fumée sortir de la maison d'un épicier de la rue saint Antoine. Je m'écrie, — Au feu, au feu! Aussitôt tout le voisinage met la tête à la fenêtre; mais personne ne descendoit. Je cours au corps de garde: L'Escouade sort, & se rend à la maison; les pompiers sont avertis. Ils arrivent tard, & la maison brûloit intérieurement. Comme tout se fait dans ces occasions; ainsi que d'autres, je pourrois louer le zéle, si j'avois vu quelque chose de louable: mais non, j'ai vu agir machinalement, insensiblement, détruire sans raison, secourir gaûchement; s'embarrasser fort peu du salut public & du salut particulier. J'ai vu traiter durement des gens qui auroient volontiers, secouru, & qui contraints s'enfuyoient. J'ai vu l'abus de l'autorité, la déraison exiger l'humanité, toujours si active, quand on ne la commande pas. Toutes les fois que vous mettez quelque part du militaire subalterne, tout se fait mal, & d'une maniere revoltante: on ne songe pas assez à ce qu'est le peuple, & que tout est pour lui, même dans une Monarchie; le souverain est le Chef légitime, le réunisseur du pouvoir; le peuple est la nation, & les grands des exceptions, des privilegiés, qui lorsqu'ils sont trop nombreux, annoncent comme les Frelons, la destruction de la Ruche... Le feu avoit pris dans la cave, où

l'on travailloit la nuit, à je ne sai quelle distilation. La boutique étoit pleine de droguerie & d'épiceries; tout fut consumé : mais la maison périt seule, à cause de sa solidité. On acheva de détruire, en la secourant, ce que les flammes épargnoient. Je n'ai jamais vu faire aussi peu de cas des particuliers. Les Soldats employés hors de leur ville, sont féroces; les hommes employés dans leur ville même, si elle est grande, sont barbares : d'où vient l'homme se dénature-t il, si facilement ? doit il, comme l'arbre, ou comme l'animal, habiter toujours le sol où il est né ? Je le crois la nature semble l'avoir voulu, puisqu'on empire, dès qu'on change (les exceptions opposées sont rares.) La patrie n'est donc pas un vain mot, il est d'autant plus puissant, ce talisman vainqueur, que le territoire est moins étendu. Le moyen de diminuer le patriotisme, est d'étendre les états; il se délaye alors, comme une goute d'esprit de vin, dans un muid d'eau, & n'a plus de puissance. Naissons & mourons sur le terrein de la patrie, de la ville, du Bourg ou du village où nous sommes nés, si nous voulons être heureux & vertueux : Le Cosmopolite est un monstre; l'homme qui change de royaume, est dénaturé; celui qui change de province l'est un peu moins, qui ne change que de ville ou de Bourg, l'est fort peu; mais celui même qui ne fait que s'établir à une l eue du sol natal, change pourtant encore enpis. C'est une vérité que j'étudie depuis trente ans, & que tout m'a confirmé... Nos grands genies les sublimes... Mais ne nommons personne, de peur, de les fâcher... Nos grands

moralistes, qui disent de si belles choses sur l'éducation, ne se doutent même pas des principes de cette science: Rousseau lui-même conseille de faire voyager; il a raison, s'il veut élever un Egoïste, ou un tyran bien dur, bien féroce; à chaque pays qu'il voit, l'homme perd un degré de sensibilité. On sent qu'il faut excepter de cette régle M. Howard. D'où-vient les Anglais sont ils plus patriotes que nous? Est-ce à cause de leur gouvernement? Leur gouvernement est l'effet, non la cause: ils sont patriotes, & ils ont leur gouvernement, parcequ'ils sont dans une isle resserrée: les Irlandois, de même; les Hollandois, acculés à l'Ocean, sont patriotes, à raison de leur situation isolée: ils ont chez eux des antipatriotes, parce que ces hommes sont vicieux, & ne tiennent à rien; ce sont des êtres corrompus, prêts à changer de pays, d'existance & de maximes. Les suisses sont patriotes parce qu'ils sont isolés & morcelés: mais c'est une folie à toute république, quelle qu'elle soit, d'avoir des sujets...

C'est ainsi, qu'aprés avoir aidé à éteindre le feu, je réfléchissois, en m'en revenant.

LXXVII NUIT.

L'EPICIER-DROGUISTE.

LE lendemain au soir, je n'avois dans la tête que l'épicier de la veille. Je donnai mon attention aux boutiques de ce genre, en faisant ma tournée. Car j'allai voir M. du Hameauneuf, sa muette & la jolie tante,

delà, je me rendis chez celle que j'avois rencontrée au coin de la fontaine faint Louis: elle étoit heureuse entre les mains de la jeune dame, fille de la muette, dont on a vu l'histoire: l'épouse de M. du Hameauneuf étoit fort bien; c'étoit un enfant, dont le sort dépendoit, comme auparavant, de sa tante maternelle.

En traversant la rue des Lombards, j'entendis une grande rumeur, dans une boutique d'épicier. Je crus que c'étoit encore le feu. Non, un médecin, qui prescrivoit tous les ans à une dame une purgation avec du sel de sedlits, en avoit augmenté la dose. La dame avoit envoyé chez l'apothicaire, qui avoit donné conformement à l'ordonnance; quelque tems après, cette femme voulut encore se purger; elle demanda une ordonnance; son médecin la lui donna, & la dame mecontente d'un mémoire d'apothicaire, envoya cette fois chez l'épicier-droguiste. Le garçon de celui-ci prit la marque du sel de sedlits, pour le caractere chimique du sel de nître. En conséquence ce fut en nître qu'il donna la dose: ces deux sels se ressemblent, pour des personnes qui ne sont pas de l'art médical. La dame prit le sel, & elle fut empoisonnée. Le médecin, averti de ce malheur, accourt: il ne pouvoit concevoir que le sel qu'il avoit prescrit pût empoisonner, il soupçonna un quiproquo; il renvoya, avec la même ordonnance; on s'adressa au même garçon, qui donna du même sel que la premiere fois. C'étoit du nître, qui empoisonne à une ertaine dose. L'épicier fut assailli par toutes les personnes instruites de ce quiproquo. Mais ce n'est pas à cet hom-

me qu'il falloit s'en prendre ; c'eſt aux magiſtrats, qui, en vertu de ſtatuts follement homologués, permettent à des ignorans d'empoiſonner les citoyens. En 1754, ou 55, un ſavant apothicaire d'Auxerre, nommé Lebegue, perdit un procès, & fut ruiné, pour avoir voulu empêcher des épiciers brutes, d'empoiſonnner la ville, & ces brutes furent confirmés dans leurs mortiferes prerogatives, par arrêt dû parlement, qui par-là, depuis cette époque, a empoiſonné plus de 50 perſonnes, tant de la ville, que de la campagne. Le genre humain eſt quelquefois ſi déraiſonnable qu'on rougit d'en être. On confond épiceries avec drogueries, & l'on permet que l'épicier, vende des poiſons comme de la canelle : c'eſt une horreur. Et les juges brûlent les empoiſonneurs ; auxquels il ont donné toutes les facilités poſſibles pour empoiſonner. L'apothicaire doit être un homme inſtruit ; ſon état eſt important, plus ſcabreux que celui du medecin ; il tient dans ſa main l'inſtrument de la vie ou de la mort. S'il étoit de mauvaiſe-foi, il pourroit empoiſonner ſans qu'on pût enſuite l'en convaincre. Je finis... Mais auſſi quels ſont les gens qui envoient chez un épicier !... Il eſt vrai qu'un domeſtique peut y aller à notre inſu, pour avoir quelques ſous de meilleur marché... Je criai *tolle* ſur l'épicier, plus fort que les autres ; je voulois qu'il fut puni. Mais il ne le fut pas, en vertu de ſon ſtatut homologué : le commiſſaire, devant lequel il fut conduit, le renvoya ſous l'eſcorte de la garde, qui eut ordre d'écarter les aſſaillans : Je reſtai dans l'étude, & je dis au commiſſaire ; — Si demain il vous empoiſonnoit ! — J'y pren-

drai garde. — Oui, vous homme éclairé ; mais l'ignorant ?... — C'est la loi — Si on lâchoit des viperes dans votre chambre à coucher, en vous disant, que vous en serez quitte, pour visiter votre lit, avant de vous y mettre ? Si on plaçoit de l'eau-forte ou de l'arsenic sur votre table, en comptant sur l'attention que vous aurez d'examiner avant de boire ?... Adieu. Je sortis indigné. Je courus exhaler ma douleur chez le Marquise, qui frémit, ainsi que moi. Elle alla plus loin ; elle désiroit qu'on interdit aux épiciers de tenir du poison : Ils peuvent se tromper ; & ce qui nourrit, ou assaisonne la nourriture, ne doit pas se trouver à côté de ce qui donne la mort. A cette occasion, la femme de chambre nous raconta que deux jours auparavant, un charretier étoit mort empoisonné, par un morceau de fromage, posé par megarde sur du poison, chez l'épicier.

Je lus à la marquise une Juvenale intitulée, LA POLITIQUE. *

L'HOMME AUX LAPINS.

Les événemens qui se suivent, ne se ressemblent guere ; je pris par la rue des Francs-bourgeois, qui me conduisit dans la vieille rue du Temple, d'où je parvins dans celle de la Verrerie : Je voulois revoir la boutique du coupable épicier, savoir si la femme étoit morte, & faire connoître cet empoisonneur. Mais auparavant, je rencontrai, vis-à-vis la rue des Billettes, un vieil-

* Cette JUVENALE se trouve dans LE PAYSAN PAYSANNE PERVERTIS, Tom. IVme. p. 121.

lard, avec un sac, qui ramassoit toutes les épluches d'herbes jettées au coin des bornes: il prenoit garde qu'elles ne fussent salies car alors il les rebutoit: — Monsieur (lui dis-je,) que faites-vous de ces herbes? Je vais vous aider. Et je me baissai pour choisir les feuilles de laitue les plus belles, & la fourniture de salade, que la paresse fait jetter, de sorte que la culture du cerfeuil, & le reste, & presque vaine. Le vieillard me repondit: — Monsieur, je suis vieux: il ne m'est plus possible de travailler de mon métier de compagnon charpentier. J'aurois pu, comme d'autres, m'abandonner à la faineantise, être à charge au public dans les hôpitaux, ou mendier, avec un certificat. Mais auparavant, j'ai voulu asseyer toutes les ressources qui me restoient: j'en ai tenté quelques unes, gratter les ruisseaux; cela ne vaut rien; ce n'est pas un état: ramasser des chifons; cela est trop sale, & peu lucratif, les bouteilles cassées ont leurs gens, qui entendent cette partie: enfin un jour par hazard, j'allai dans une maison où je vis de lapins dans un grenier: je sentis qu'on pouvoit tirer un parti de cet animal, en étendant l'idée. Je suis logé par bas; rue de l'Oursine, à côté d'un jardin; la salle est grande, j'y ai fait une espece d'alcove pour moi avec des planches de bateau, que j'ai obtenues de mon ancien maître; & j'ai mis des lapins dans le reste. On m'en a donné des petits, j'ai acheté un pere & une mere; j'ai fait des cages pour ceux qui doivent être retenus, & qui tueroient les petits, comme les gros mâles & les femelles qui alaitent: j'ai multiplié mon troupeau, pendant plusieurs mois

sans y toucher ; j'en ai à présent trois cents en rapport ; ce qui me met à même d'en vendre tous les jours. Je suis content : cela m'occupe, m'amuse & me nourrit. J'entens à gouverner ces petits animaux-là ; je les tiens propres ; je vends l'engrais qu'ils fournissent au maître du jardin, pour des herbes, du foin & de la paille, outre quelqu'argent : j'observe un regime pour ceux à vendre, qui les rend égaux aux lapins de garenne ; c'est que pendant quinze jours, je ne les nourris que de foin odoriferant, au lieu d'herbes vertes & de choux : je reserve ce dernier aliment pour les meres qui alaitent, & pour mes vieux mâles, que je renouvelle tous les quatre ans : car je les engraisse à cet âge, & je les tue. Depuis que je suis monté comme il faut, je retire un écu par jour de profit net de ma petite ménagerie, outre le contentement ; car vous ne sauriez croire combien cela me faisoit de mal au cœur de voir tant de bonnes herbes perdues ! Cependant la honte m'empêche de les ramasser le jour : d'ailleurs, ayant voulu le faire une fois, en traversant l'isle saint Louis, les enfans se mirent à crier après moi. J'ai pris le parti de faire du jour la nuit, & de la nuit le jour : je sors deux ou trois fois avec mon sac ; j'épuise les herbes de mon quartier d'abord ; ensuite je vais au loin, parce que je choisis ce qu'il y a de meilleur ; je fais secher de l'herbe dans les allées du jardin, pour l'hiver ; je serre tout cela dans une espece de soupente, que j'ai fabriqué au dessous de ma tête. Je suis heureux enfin, & j'en suis venu à ce point, que mon existance m'est précieuse... Ha ! si j'avois eu plu-

tôt cette ressource !... Voulez-vous voir mon petit royaume ? J'y consentis, & j'arrivai chez le vieillard à trois heures & demie.

Tout étoit d'une extrême propreté. Dès qu'il parut, tous ses sujets libres accoururent à lui, & les autres passerent leurs têtes par les trous de leurs épinettes. Il distribua la nourriture fraîche, & en mit une partie secher, suivant son usage. Je vis son grenier. Les différentes familles bien ordonnées de ses lapins, dont qulques unes étoient blanches angora. — Celles-ci, me dit-il, sont pour la curiosité ; je les vend plus cher. Les familles grises, sont pour les rôtisseurs ; ce sont elles que je multiplie davantage ; je ne garde aucun mâle ni femelle blancs pour porter. J'admirai l'industrie de ce honnête vieillard, & je pensai, avec quelque consolation, qu'il venoit de m'indiquer une ressource innocente pour l'âge de la caducité, si j'y parvenois.

LXXVIII NUIT.

Suite de la Muette.

Je ne suivois pas autant, que je l'aurois voulu moi-même, mes anciennes connoissances : sans cesse emporté par les événemens nouveaux, je me laissois entraîner au fleuve du tems, sans presque jamais le remontrer : à ma sortie, je trouvai l'original du Hameauneuf à ma porte. — Je suis le plus heureux des hommes ! (me dit il :) ma petite femme est charmante, & d'une douceur ! cela ne dit mot... (Il oublioit qu'elle étoit muette ; & véritablement, il

ne s'en seroit jamais apperçu, si on ne le lui avoit pas dit.) Ma jolie tante est d'une activité, d'une prudence !... Ho! comme elle est entendue ! Je n'avois pas de quoi vivre garçon ; elle va me donner du surperflu marié !... Je sortois tout en l'écoutant ; les bavards me sont quelquefois très-commodes, ils me dispensent de parler. Lorsque nous fumes sur la porte, nous ne pouvions sortir, à cause de l'embarras des voitures, qui venoient du quartier saint Jacques, pour aller dans le Marais par le pont de la Tournelle : — Quand je vois une ville bien pavée, (s'écria l'original,) des gardes, des carrosses, avec leurs gros chevaux & leurs grands laquais ; des marchands des bijous & d'étofes de soye ; des acteurs, des chanteurs, des musiciens, des peintres, des sculpteurs, de jolis poëtes fugitifs, de beaux édifices, des palais, de vastes jardins, des catins somptueuses, des temples, une foule de ministres, des procureurs, des avocats, des médecins engraissés, je ne m'écrie pas, ô l'opulente nation !... Mais, combien le pauvre peuple doit être ici miserable! combien il doit travailler !... Chez les Othomanans, vertueuses peuplade de l'Amérique, sur les bords de l'Orenoque, tout le monde, sans exception, joue & se repose l'après midi, parce que tout le monde, sans exception, a travaillé le matin à la culture commune. — Admirable ! (lui dis-je ;) vous avez quelquefois du bon sens, & point d'esprit, & plus souvent de l'esprit, sans raison ! il me sauta au cou, pour me remercier du compliment le plus flatteur, qu'il eut reçu de sa vie, & pour m'en témoigner sa reconnoissance, il me quitta.

LE

LE COMMISSIONNAIRE DE LUI-MEME *.

Je pris la rue des Noyers, je passai derriere saint André, par celle des Poitevins, que le Mercure & Panckouke viennent de rendre celebre, je traversai le pont Henri; & je me trouvai dans la rue de l'Arbre-sec. J'aimois la route, qui me conduisoit à la seïque rue saint Honoré. Au milieu de la premiere, j'apperçus, dans une allée vis-à-vis la boutique d'une belle marchande, un homme, qui examinoit la dame, & qui paroissoit guetter l'occasion. Elle arriva sans doute, dès que la Belle fut seule. Aussitôt l'espece de commissionnaire s'avance, une lettre à la main, entre dans la boutique, & la présente. La marchande la reçoit, décachette, & lit. La surprise parut dabord; ensuite elle sourit; enfin, elle rit aux éclats. Le commissionnaire cependant étoit assis sur un tabouret au coin de la porte. On ne fit aucune réponse: On le renvoya. Lorsqu'il fut à deux pas de la boutique, je l'abordai: — Mon camarade, vous venez de faire une commission qui n'a pas eu le succès que vous en attendiez; car vous n'avez pas eu de réponse? — Si, si. — Comment, si? — J'ai la réponse. — Je ne l'ai pas vu donner! — Je l'ai reçue: je l'ai entendue. Tandis que l'homme me parloit, je l'axaminois, & je le reconnoissois, pour... Un Mousquetaire de la rue du Bac; il étoit en souliers ferrés, en veste d'Auvergnat. Je ne fis semblant de rien. — Vous me parois-

* Ce trait se trouve, mais déguisé, dans le PAYSAN PAYSANE, T, IIIme, p. 393.

fez intelligent, mon camarade ! repris-je.) — Si je le suis !... Mais adieu ; Je vais rendre réponse. Il entra dans une maison de la rue saint Honoré, dont il sortit un quart d'heure après, avec ses habits ordinaires. — Nous verrons ce que cela deviendra. (pensai-je.)

J'allai chez la Marquise, à laquelle je racontai les traits précédens, qu'elle ignoroit ; ensuite je lus une Juvénale, intitulée LES TAPAGEURS. *

SUITE DU COMMISSIONNAIRE.

Je repassai par la rue de l'Arbre-sec, à mon retour, & je ne fus pas excessivement étonné d'y retrouver le Mousquetaire. Il sortoit de chez la belle marchande. Je réfléchis : — S'il entroit, il ne faudroit pas l'aborder : mais il sort, il est français ; il a besoin de parler ; il me recevra bien. Je me montrai. — Ha ! l'ami vous voilà ! — Oui. — D'où venez-vous ? — De chez une jolie femme. — Ma foi, moi aussi. — Je le sais. — Qui êtes-vous ? — Le Hibou. — Et moi le Chat-huant ; je fais ma chasse la nuit. — Vous étiez tantôt votre commissionnaire à vous-même ? — Chut !... Oui ; cela est plus sûr : si j'avois envoyé, j'en serois encore aux espérances, je suis venu moi-même, & j'ai tout vu ; le mari est absent... (Ici l'étourdi éclata de rire, avec si peu de modération, que j'en fus surpris !) Je lui en demandai la raison ? — C'est une idée qui me vient !... Il seroit plaisant (il rit encore, sans pouvoir parler ;) il seroit plaisant... Que vous

* Dans LE PAYSAN PAYSANE, T. IV me. p. 136.

fussiez le mari... — Si cela étoit ? — Mais, monsieur, la situation seroit excellente, & digne de Moliere... — Votre Moliere & vous, vous êtes deux impertinens ! — Ha ! impayable! (s'ecria l'étourdi...) Écoutez donc ! n'allez pas maltraiter votre femme, au moins !... Ce n'est pas elle... En vérité !... Ce n'est pas elle... C'est votre fille de boutique... Ha ! ha ! ha !...

Je le quittai, en voyant la porte de l'allée entr'ouverte, & j'y pénétrai, persuadé, que je n'avois rien à craindre. Parvenu au premier, je grattai à la porte. On vint m'ouvrir, en me disant : — Que voulez vous ? Je suis ferme dans mes principes, & rien ne m'en fera départir, ma fille de boutique est dans mon lit; elle ne me quittera pas... Croyez-vous que tantôt je ne vous aie pas reconnu ? Allez, allez, mon cher Gallerange, deprenez-vous, si vous êtes épris, & sachez que les femmes ne sont pas assez dupes, pour perdre leur honnêteté, leur honneur, & compromettre celui de leur mari, pour des papillons tels que vous. Je lui baisai la main, sans lui répondre. Elle pressa la mienne. Je fus au fait. Mais je voulois la convaincre. — Un moment ! (lui dis-je tout bas.) — Feignez donc de sortir ! (répondit-elle.) Je le fis. Elle ferma la porte, & rentra, en disant ; — Il est parti. Je lui tenois la main. Jamais situation ne fut plus extraordinaire ! Je m'assis au chevet de son lit, lui tenant la main & je restai dans cette attitude; ce qui ne la surprit pas. La fille de boutique étoit dans le lit-jumeau : elle s'endormit. Ce fut alors que la belle... Je me découvris sans ménagement. Sa frayeur fut extrême. On me

pria de sortir sans bruit. Je ne demandois pas mieux, ne voulant pas être connu. Mais à la porte, je menaçai de tout dire au mari, si l'on recevoit encore le Mousquetaire. Je partis.

Au milieu de l'escalier, je me sentis saisir au collet. Je présumai que c'étoit le Mousquetaire. Je donnai une saccade, & je me degageai; puis je me tins dans un angle. On courut ouvrir la porte. Je vis alors, à la lueur du reverbere, que c'étoit un jeune homme. Il regarda dans la rue, & remonta, laissant la porte ouverte. Lorsqu'il m'eut depassé, je me glissai doucement dans l'allée, puis m'élançant comme un trait, je sortis. En quelques enjambées, j'étois déjà fort loin! Je pris par la petite rue Bailleul, & je m'esquivai.

LXXIX NUIT.

SUITE DU COMMISSIONNAIRE.

A Neuf heures, j'étois dans la rue de l'Arbre-sec, vis-à-vis la boutique de la belle marchande. Je la vis dans le comptoir, mais un peu triste, son mari étoit dans la salle du fond. Mais ce qui m'étonna, ce fut de voir le commissionnaire de la veille apporter une lettre!... La dame la prit, la lut, puis appella son mari; qui donna les marchandises qu'on demandoit, & en reçut le montant. J'entrevis que pendant ce tems-la, on glissoit un billet à la dame, laquelle le serra. Un instant après le mari étant sorti, la dame sortit aussi, avec son domestique, qui lui donna le bras. Elle entra dans la

maison où le Mousquetaire s'étoit habillé la veille, & monta au second. Le domestique fut laissé à porte de l'allée. Je passai néanmoins ; j'entendis la dame entrer, & je me tins dans l'escalier du troisieme. J'avançai la tête, & par l'intervale que laissoient deux rideaux, j'entrevis la belle marchande, qui parloit au Mousquetaire fort vivement. Il y eut sans doute une explication, dont je n'entendis qu'un mot, par lequel je compris, que la marchande croyoit, ou vouloit persuader, ou laissoit croire au Mousquetaire, que j'étois son mari. Ils se quitterent au bout d'un quart d'heure, & la belle s'en retourna chez elle, où elle arriva longtems avant que le bijoutier rentrat. J'attendis son retour. Je ne vis aucune émotion, & je m'éloignai.

A vingt pas de cette maison, je rencontrai le Mousquetaire face-à-face. Il me regarda, me sourit, & continua son chemin. Je l'observai, en me cachant dans une allée. Il marqua la plus grande surprise, en voyant le mari. Enfin, il entra, & parut marchander quelque chose. La dame étoit rouge, & paroissoit decontenancée. Il sortit. J'hésitois à me présenter devant lui. Je le fis néanmoins. — Monsieur, me dit il, êtes vous le mari ? — Non. — Pourquoi donc hier ? — Je ne vous ai pas dit, que je fusse le mari, mais le Hibou. — Est-ce vous qui êtes entré à ma place ? — C'est moi-même. — Hé ! pourquoi ? — Pour me convaincre. — Dans quelle vue ? — D'empêcher le désordre, le crime. — Vous êtes un puriste ? — Non, mais je suis un moraliste. — Vous meriteriez... — Ne menacez pas ! — Que ferois-tu ? — Je vous montrerois que la menace

m'irrite, & qu'il n'eſt pas prudent de m'irriter. Il tira une épée de ſa canne. — Lâche! (m'écriai-je) en me jettant à lui, tu portes une arme perfide! Je vis alors qu'il avoit de l'honneur. Il convint qu'il ne devoit pas employer cette arme contre moi, & me donna rendez-vous. — Depuis deux heures, lui dis-je, impaſſé de l'Oratoire.

J'allai chez la Marquiſe à laquelle je n'avois pas encore tenu ma parole, & je pris jour au lendemain, pour lui amener le jeune d'Aubeſilve. Je lus là Juvenale intitulée LA MORT. * Je la previns enſuite ſur le mariage d'Euſtoquie, en lui demandant ſon avis. Elle fut très-embarraſſée, & me dit de ſuivre mon inſpiration; mais qu'elle ne pouvoit avoir un ſentiment dans une pareille occurence. Je me tu, au ſujet du duel accepté, & je demandai une épée en ſortant. J'avois mon projet.

SUITE: LE DUEL MANQUÉ.

Je me rendis dans l'impaſſe de l'Oratoire (aujourd'hui rue,) lieu convenu. Le jeune homme m'y attendoit. — Nous allons donc nous battre, monſieur? — Oui, certainement. — Soit. Et ſi vous êtes tué? — Tanpis! — La belle mort, pour un gentilhomme! — Les réflexions ſont inutiles. — Si je veux en faire, moi! — Elles ſont la marque de la puſillanimité. — Pauvre homme! tu crains ſi fort la mort, que tu n'oſes l'enviſager! — Tu joins l'inſulte à la poltronnerie! — Tu joins la colere à la temerité! tu vas perir! — Soit: mais dépêchons. — Avez-vous un pe-

* PAYSAN PAYSANE, T. II, p. 487.

re, une mere? — Il n'est pas question de cela? — Si; je veux avant de me battre, de les priver d'un fils, leur consentement? Vous n'êtes pas le maître de vous-même; vous appartenez à votre famille à votre nom, à votre rang dans la societé: il me faut un aveu par écrit. Remettons le combat: vous viendrez, quand vous l'aurez, Tout en parlant ainsi, je quittois mon homme. Il étoit hors de lui, & je vis le moment, où il alloit... Je fis un demi tour, & me jettant sur lui, je le desarmai. Je courus ensuite au corps de garde de la barriere des Sergens, où je deposai les deux épées. Mon homme n'osa pas m'y suivre. Je le rejoignis. Il m'accabla d'injures. Je le persifflai: Je lui dis plus sérieusement, que le duel étoit une infamie, une puérilité, une niaiserie, à laquelle lui & ses pareils mettoient de l'importance par bêtise, par une brutale stupidité. Il vouloit me dévorer. Je le désolai; je le portai à toutes les petitesses de la fureur: il fut prêt de faire le coup de poing. Je lui ris au nez. Il leva le bras. J'étois le plus fort; mais je fis usage que de mon agilité. Je le mis hors d'haleine; & lorsque je fus las moi-même, je lui jurai que j'imprimerois le recit de cette scene ridicule. Sa rage fut alors à l'excès. Je le laissai malgré lui, puisqu'il ne put me suivre.

LXXX NUIT.

Suite de la Pelisse bleue.

En sortant, je me rends chez le jeune d'Aubesilve, qui, depuis la mort de son pere, demeuroit avec sa sœur, non encore

mariée, & son jeune frere. — Il se présente: un établissement pour vous, lui dis-je; mais avant que de vous rien découvrir, je vous demande la permission de conferer avec votre sœur en particulier. Je passai, avec Julienne, dans un cabinet, & là, je lui découvris ce qu'étoit Eustoquie, sans lui rien deguiser. Elle pensa comme moi, qu'il falloit en faire un mystere à son frere. Ce point arrêté, au bout d'un quart d'heure d'entretien, je revins trouver d'Aubesilve, & je lui proposai de venir avec moi chez la dame, dont j'avois parlé. Il y consentit.

Nous arrivames chez Eustoquie sur les neuf heures. Elle étoit prévenue: elle nous reçut decemment, & donna très-bonne opinion d'elle à d'Aubesilve. Nous causames: dans la conversation: elle exposa ses avantages, & ils frapperent si vivement un jeune homme qui s'étoit vu long-tems dans la misere, qu'il parut transporté de joie. Il plût à Eustoquie; elle me le fit entendre. Nous ne restames qu'environ une heure, & nous sortimes ensemble. En nous retournant, le jeune homme m'exprima toute sa reconnoissance. J'écoutais froidement ce qu'il me disoit. — Comment avez-vous pu me trouver un si bel avantage? me demanda-t-il. — Il m'avoit été proposé pour moi; vous savez que je ne saurois l'accepter. — Il est vrai! Comment cela est-il venu? — Par un petit service rendu à la jeune dame. — Ha! il est donc bien vrai, que jamais une bonne action ne reste sans recompense! Mais c'est moi qui profiterai de le vôtre: Comment vous en marquerai-je ma gratitude? — En rendant heureuse la personne; en l'étant vous-même; c'est une

femme

femme que j'estime ; n'oublirez jamais ce mot? au delà toute expression. — Je l'estimerai, par cette raison seule. Nous arrivames. Le jeune homme s'étendit sur les louanges de sa future : la sœur me regardoit, & dans un moment favorable, elle me dit : — Elle est donc aimable, & jeune encore ? — Elle est très-bien : il faut la voir mademoiselle, avant le mariage, sonder ses dispositions, & vous assurer qu'elle rendra votre frere heureux ; madame d'Aubesilve y consentit, & nous ne remimes qu'au lendemain.

J'allai chez la Marquise, à laquelle je lus une Juvenale intitulée, LA SUPPERSTITION. *

LA TETE FAIBLE.

Je partis, & comme je ne me sentois pas appesanti par le sommeil, je voulus allonger le chemin : Je montai la rue saint Jacques ; je pris celle des grecs, & je me trouvai sur le haut de la montagne : un silence profond regnait par tout : Je m'arrêtai un instant à regarder le ciel : Sirius, le brillant Sirius alloit se coucher ; on ne distinguoit plus Orion ; le Bouvier declinait ; l'Ourse étoit au dessous du pôle, & Cassiopée au zenith : dans ce moment de tranquillité ; une voix sourde frappe mon oreille ; j'entends des cris inarticulés, semblables aux heurlemens : je cours du côté de saint Etienne ; les sons s'éclaircissent : c'est un homme du peuple ! — *Je souis danna* ! *je souis danna* ! Je m'approche de cet infortuné, que je reconnus à son langage pour un auvergnat... — Malheureux ! qu'avez-vous ? D'où-vient cette chaîne,,. Cet air effrayant ! — *Je souis donna !* mon confesseur me l'a dit. — Il vous

* Dans les FRANÇOISES II vol. p. 63.

a dit aussi, que dieu étoit miséricordieux ! quel que soit le crime que vous avez commis, avec le repentir ; le changement, des efforts pour reparer le mal, il est remissible. — *Quoi qu'osa !* — Oui, croyez-moi. — Bon paire ! (avec ma redingote, & le reste de mon arrangement, on me prend souvent, sur-tout le soir, pour un prêtre des missions étrangeres : — *Bon paire ç'ast-il vrai ?* — Oui, vrai, comme dieu-même. qui l'assure, dans les écritures sacrées, & particulierement dans le saint prophête Isaïe. — *Voulez-vous me confessa ?* — Je le pourrois, puisque l'apôtre nous dit : *Confessez-vous les uns aux autres* ; mais cela n'est pas nécessaire... Cependant le bon homme me dit son péché. Il étoit grand en effet, & de nature à ne pouvoir le faire entendre ici : mais il ne faisoit tort à personne ; pas même à sa femme, alors enceinte, qui en avoit été l'objet. Je le consolai ; je le rassurai, en l'engageant néanmoins au repentir : je le ramenai chez-lui. Le matin, j'allai trouver le jeune moine confesseur, pour lui faire des représentations, qu'il reçut mieux que je ne m'y étois attendu : il me promit d'achever de remettre la tête à ce pauvre homme.

LXXXI NUIT.

L'HOMME AUX CHEVEUX PLATS.

MA journée fut employée au travail, comme à l'ordinaire : le soir, j'eus une nouvelle scene de fanatisme. A dix heures, en passant devant la porte du commissaire de

la place voisine de ma demeure, j'y vis la foule rassemblée. Je m'informai. Des femmes du peuple me repondirent, que c'étoit un blasphêmateur de la vierge. Je crus devoir entrer dans l'étude. J'y trouvai seul, avec le clerc, un homme à cheveux plats, tranquillement assis. Je leur demandai, Ce que c'étoit que le blasphêmateur ? — C'est monsieur (me dit le clerc,) qui reste ici, jusqu'à ce que la populace soit écoulée — Expliquez-moi, je vous en prie, monsieur, dis-je à l'homme aux cheveux jansenistes, pourquoi vous êtes-vous accusé de blasphême ? — Croyez, monsieur (repondit l'homme,) que je n'ai point blasphêmé voici le fait: je passois par la rue saint Victor: au coin de celle du murier, étoient trois femmes, qui causoient, en paroissant consoler une d'entr'elles: la plus âgée lui disoit: — Adressez-vous à la bonne sainte vierge; elle vous entendra: c'est mon recours à moi: la bonne vierge n'est-elle pas par tout ? J'ai cru devoir relever cette expression, dans la bouche d'une femme pieuse, & qui méritoit d'être éclairée: — Vous dites une héresie, ma bonne: c'est dieu seul qui est par tout. Les trois femmes m'ont regardé un instant en silence; & je me preparois à leur expliquer les vrais principes, quand la vieille qui avoit parlé, s'est écriée: — Ha! l'Athée! l'Huguenot! qui dit que la bonne sainte vierge n'est pas par tout. Ce mot m'a fait entourer par une populace sortie en un instant des maisons; on s'est jetté sur moi: j'ai demandé le secours de la garde, & à venir devant M. le commissaire.

Je souris: — Monsieur, dis-je au bon homme, vous avez commis une haute impru-

dence ! on ne doit attaquer les préjugés du peuple qu'avec ménagement, & lorsqu'ils sont réellement nuisibles : celui-ci ne l'est pas, quoique ce soit réellement une erreur. — Quoi ! monsieur, vous voulez qu'un vrai chrétien voie l'erreur, sans la combattre ! — Oui, quelquefois. — Vous laisseriez subsister une erreur ? — Pourquoi pas ! — C'est la morale des Jesuites toute pure. — Les Jesuites peuvent avoir eu des torts ; mais ce n'étoient pas des sots. — Vous êtes un molinisle, monsieur ! — Non monsieur, — Ha ! vous êtes donc... Des Honnêtes gens. — Mais je le crois. — Vous, êtes bien mitigé ! — Ho ! oui, très-mitigé, monsieur ! on ne sauroit trop l'être. A ce mot, le bon homme se recueillit s'assit (car il s'étoit levé en parlant,) & ne me dit plus rien : ce mot, mitigé, l'avoit scandalisé. J'allai voir si la populace se dissipoit. Je ne vis plus qu'une dixaine de personnes. Et comme je connoissois le commissaire, je pris sur moi, de dire à la garde de faire entrer ces curieux. A ce mot, tous se retirent, & je rentrai, pour inviter le jansenilte à sortir. Ce qu'il fit. Je l'accompagnai jusqu'au delà de la fatale rue du Murier, avant de prendre congé de lui. Sa froideur fut extrême : j'étois mitigé. Je conclus de sa conduite, qu'il se trouvoit dans tous les partis des sots, qui outrent les choses, & qui sont cause de tout le mal.

En quittant l'homme aux cheveux plats, j'allai chez Julienne, que je menai voir Eustoquie : elles se plurent beaucoup, de là je me rendis chez la Marquise, à laquelle je lus une Juvenale intitulée les AUTEURS : (*Voy* les *Francises*, *II. Volume p.* 151.)

LE MISANTRHOPE.

En sortant de chez la Marquise, je trouvai un homme, qui marchoit en parlant seul! Il maudissoit les hommes : — Espece humaine! (s'écrioit-il,) que je t'abhorre!... O vils citoyens de ce repaire immonde... Je m'approchai : — Monsieur (lui dis-je,) plaignez les hommes, mais ne les maudissez pas ! — Moi, ne pas les maudire! ho! je les maudirai, tant que j'aurai un souffle de vie!... Tout en eux excite ma colere, ma fureur!... Voyez ce riche tyran, cet homme en place; infâme oppresseur ! de quel droit s'est-il emparé de la subsistance de mille hommes! mais que dis-je de la subsistance ? de l'existance ? de ces malheureux, dont-il dispose à sa volonté, comme si c'étoient des bêtes de somme. Voyez sa morgue! Il se croit d'une autre nature, le vil oppresseur! Voyez son égoïsme ridicule & barbare! mais le ridicule est sauvé, parce qu'il a pour lui tous ceux qui peuvent rire: Car pour rire, il faut avoir le nécessaire. Qu'on ne me parle pas de la joie du peuple! C'est la joie des tigres qui se déchirent. On les voit rire aux guinguettes (dit-on ?) Moi je ne les ai vus que gronder & se battre. — Vous pouvez avoir raison, le peuple ne rit pas, dans les villes, parce qu'il est accablé sous le poids du luxe : il ne rit pas dans les campagnes, parce qu'il est harassé de travail. Quelques sans-soucis, fort rares, rient par caracteres, & on dit que c'est le peuple qui rit. — Ha! voilà donc un homme de mon sentiment ?... Que je hais les grands & les riches! oui, la plus belle de leurs filles seroit-là, elle

me demanderoit un regard, un sourire, que je ne lui repondrois que par les marques d'un mepris outré; je lui cracherois au visage. — Vous êtes exalté ! — Je suis irrité. — Hé! que vous a-t-on fait ? — On m'a indigné. — Faut-il que l'amour du pauvre, vous rende injuste envers le riche!... — L'amour du pauvre ! l'amour du lâche! Je le deteste cent fois plus que les grands & les riches!... J'aimerois des infames, qui ont degradé l'humanité, qui la mettent au dessous des animaux, par leur bassesse, par leur crapuleux plaisirs, par leur servilité!... Les pauvres! Je suis de fer pour eux... Je voudrois les voir tous réunis dans leur hôtel-dieu pestiféré, mourir lâchement, & sans oser se plaindre... Les pauvres! Ha ! ce mot met en fureur... En effet, il écumoit de rage. En ce moment, nous rencontrames un homme chargé qui alloit à la Halle, tombé sous son fardeau. Le Misanthrope accourt; je lui aide, nous relevons l'homme de peine; le Misanthrope s'informe, s'il n'est pas blessé. Il lui donne un écu, & se charge de la moitié de son fardeau. Je me jette a son col, & l'embrasse. Il me repousse, en me disant: — C'est une foiblesse ! c'est une foiblesse... Ho! les ingrats! je les ai aimés! Et ses larmes coulerent. Arrivés à la Halle, nous laissames l'homme, & nous revinmes ensemble. Le Misanthrope étoit concentré: il ne disoit mot. Deux dames brillantes, suivies de leurs gens, revenoient de souper en ville. Quatre libertins, qui sortent d'une academie les insulterent. Le Misanthrope me quitte, s'élance au milieu des libertins, les écarte seul, les met en fuite. Les dames le remercient: deux laquais trem-

blans, & qui n'avoient osé remuer, le regardoient comme un dieu. Il se retire en grondant. — Pourquoi des academies, pour les filous, & les mal honnêtes-gens ?... — Ha ! monsieur ! vous avez bien raison ! — Pourquoi ne pas être à présent chez-vous ? est-ce-là une heure à rentrer, pour des femmes !.. (aux laquais !) Et vous lâches ? Vous ne vous êtes pas fait hâcher pour vos maîtresses ! il gronda tout le monde. — Escortons ces dames ! (lui dis-je.) — Vous avez raison ! mais d'un peu loin. Elles etoient à leur porte. Dès qu'elle fut ouverte, il se retira.

— Qu'avez-vous (lui dis-je :) Vous êtes bon : mais vous êtes irrité. — L'univers n'a pas le sens commun : On est fou en France, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Hollande ; nos loix sont des absurdités, nos usages de la déraison ; nos coutumes, de la bisarrerie : notre religion & nos loix se contrarient ; nos chefs bravent la loi ; nos ministres des autels sont des athées, le gouvernement soutient le culte, & le renverse, en tolerant, en approuvant des choses qui lui sont opposées ! puis, comme un enfant, il va s'en prendre à quelques philosophes obscurs, qu'il fouette, comme on châtie l'Emule pauvre pour les fautes de l'enfant-gâté, auquel on l'a subordonné. Tout est folie : J'abhorre chaque jour mon existance ! les hommes davantage... Qui êtes-vous ? — L'Observateur-Nocturne. — Ha ! si vous l'étiez de jour, vous en veriez bien d'autres ! Mais faites votre partie, & ne les épargnez pas ! A demain : j'aurai quelque chose à vous dire.

LXXXII NUIT.

LES DEUX INFORTUNÉES.

EN ſortant, je vis paſſer par la rue des Carmes un petit homme de ma connoiſſance. — Il faut que je vous mene dans une maiſon où l'on vous déſire (me dit-il.) Ce ſont deux infortunées, auxquelles eſt arrivé un grand malheur... Leur frere.. Vous les connoiſſez de nom... Et il me les déſigna. — Je ſuis à vous (lui répondis-je ;) quoique j'aie d'autres affaires, partons. Nous marchames rapidement. Je voulois conſoler les deux infortunées. Nous n'avions encore traverſé que le quartier ſaint Jacques, lorſque je rencontrai le Miſanthrope de la veille. Il marchoit ſeul, en geſticulant : Mon conducteur me dit : — Voilà M. l'homme ! c'eſt un parent des deux ſœurs : voulez-vous que nous l'attendions ! Je ſais qu'il a redigé leur hiſtoire ! — Laiſſons, laiſſons, répondis-je ; lui parler, c'eſt changer d'objet. Nous continuames notre route, & nous arrivames chez Celeſte & Julie.

Jamais je ne vis de fille auſſi belle que l'avoit été l'aînée ; d'auſſi jolie d'auſſi charmante, que l'étoit la cadette. Elles nous reçurent bonnement, & avec un politeſſe touchante. Je n'oſai parler de leur malheur : elles n'en dirent pas un mot : ſeulement l'aînée avoit un grand fond de mélancolie ! Je me contentai de leur témoigner beaucoup d'eſtime, & de leur demander la permiſſion de les revoir ; ce qui me fut ac-

cerdé. Nous ſortimes, mon conducteur & moi.

LA PAILLE BRULÉE.

A deux pas de la maiſon, nous trouvames le Miſanthrope. — Ha ! c'eſt vous ! (me dit-il.) Tant mieux ! Voici un manuſcrit que je vous deſtinois... Tenez, regardez donc ces fous, qui brûlent cette paille ! il vont envoyer dans tout le quartier ſous le vent, une fumée empeſtée, qui gâtera les étofes chez ce Mercier, les mouſſelines chez cette lingere, la viande chez ce traiteur : ils ſont à deux pas d'un endroit ; où ils pouvoient la dépoſer utilement. On achete la paille à Paris, pour les emballages ; que n'y a-t-il un dépôt ? On l'achete pour les litieres ; les blanchiſſeuſes riveraines en ont beſoin, que ne leur donne-t-on ? Mais non : il faut la brûler, pour divertir des poliſſons, calciner les pierres d'un quai, ou expoſer les maiſons à l'incendie ! La paille fait un engrais, que ne la donne-t-on, pour les rues où ſont des malades ? Elle y vaudroit bien le fumier... Les hommes ſont de pauvres enfans, de pauvres imbécilles. Adieu. Et il emmena mon conducteur avec lui. Je tenois le manuſcrit. Il faiſoit chaud. J'allai dans mon ancien cabaret à biere, de la rue Baſſe du rempart, pour jetter un coup d'œil ſur cet écrit. Qu'il étoit intéreſſant ! J'en lus quelque choſe, en préſence des deux jeunes filles, qui étoient charmées de me revoir. Je courus, avec le préſent du Miſanthrope, chez la Marquiſe, à laquelle j'annonçai une longue lecture. Elle s'en félicita, & je commençai :

Les Fautes sont personnelles.

§ 1.

Un officier de notre Marine, marchande, homme d'honneur, & rempli d'humanité, quoique fort brusque, passoit un soir par la rue du Rouie: il entendit une porte s'ouvrir avec bruit, & se refermer avec violence. Il s'arrêta. Une jeune fille, couverte d'un deshabiller blanc, coîfée de nuit, supplioit devant cette porte, qui venoit de se refermer. M. de Nouglans (c'est le nom du capitaine de navire,) alla vivement à elle, & lui demanda, ce qu'elle avoit, qui elle étoit, & pourquoi on la chassoit de la maison après onze-heures du soir? — Monsieur, repondit la jeune infortunée, je suis une orpheline, & je demeure avec mon frere: j'ai quinze ans, & il en a trente cinq, étant d'un premier lit. Il a le défaut de jouer: il a tout perdu aujourd'hui. Furieux, il a été s'enivrer, pour moins sentir son chagrin: mais quand il a bu, il est fou, & méchant: il me chasse, cela est arrivé déjà deux fois; il étoit moins tard, & j'ai trouvé les boutiques ouvertes, on m'a reçue. Aujourd'hui, plus furieux encore, il a voulu se tuer, & moi auparavant. Je me suis échappée. Il est près de minuit, je n'ose frapper nulle part. Ne connoissez-vous personne? ¿N'avez-vous pas de tante, de cousine? — Non, monsieur! mais je connois, pas bien loin, dans la rue des Bourdonnais, une respectable demoiselle, qui a des éleves: ça toujours été mon désir, que mon frere m'y plaçat; si

vous vouliez m'y conduire, sa gouvernante se releveroit, & la demoiselle auroit la bonté de me recevoir.

Nouglans réfléchit, qu'il pouvoit obliger cette jeune infortunée : cependant il voulut la connoître, pour ne pas mal placer ses bienfaits : il la conduisit chez madame Bellardier, maîtresse d'éducation, celebre dans le quartier, par son excellente methode. La marchande qui occupoit la boutique, & le premier, ouvrit elle-même, & conduisit Nouglans, & la jeune personne, qu'elle reconnut, au second, chez madame Bellardier (c'est le nom de l'institutrice) Nouglans trouva une maison décente ; la maîtresse lui parut une belle personne qui avoit des chagrins profonds ; mais son air de tristesse ne la rendoit que plus intéressante. Le capitaine n'avoit pas encore regardé sa protegée : il jetta les yeux sur elle, quand madame Bellardier la nomma madame Adelaïde, & il fut surpris de voir une figure charmante ! Il se retira sur le champ, à cause de l'heure, promit de venir le lendemain, de parler au frere d'Adelaïde, & d'assurer la tranquilité de la jeune fille.

Le capitaine de navire ne manqua pas ; Adelaïde l'avoit intéressé : mais avant de reparoître chez madame Bellardier, il s'informa d'abord du frere d'Adelaïde, & de la petite personne elle-même ; il n'y eut qu'une voix en faveur d'Adelaïde ; il n'y eut qu'une voix contre le frere. Satisfait de ce côté-là, il vint dans le quartier de la maîtresse d'éducation. Il fut surpris du bien qu'il en entendit repeter à tout le monde ; madame Bellardier, qu'on ne nommoit que madame Celeste, étoit estimée générale-

ment, & l'on avoit pour elle une sorte de vénération. Il se montra pour lors, & assura le sort d'Adelaïde, par des promesses, qu'il realisa bientôt. Après avoir rendu quatre ou cinq visites très-longues, durant lesquelles Celeste lui montra toute la beauté de son ame, il pensa comme tout le monde sur le compte de cette respectable fille.

Nouglans avoit un ami, qu'il chérissoit comme un frere: c'étoit l'homme tout à la fois le plus vertueux & le plus aimable: ils ne se quittoient guere: mais dans les commencemens de la connoissance avec Adelaïde, le Marin étoit jaloux, & il craignoit que d'Anglesei, plus jeune, plus riche, d'une figure séduisante, ne lui enlevât le cœur d'une jeune personne, à laquelle il s'attachoit par ses propres bienfaits. Mais enfin, à la sixieme visite, il avoit entrevu Julie Bellardier, sœur cadette de Celeste, qui l'emportoit sur Adelaïde par sa beauté, par l'air de candeur, de naïveté, par l'innocence, en un mot, & il crut ne pas s'exposer, en amenant son ami à perdre le cœur de sa pupile. Il revint cependant encore trois fois seul, afin de bien s'assurer, que Julie étoit assez aimable, pour qu'il n'eût pas de rival auprès d'Adelaïde.

Disons deux mois de l'origine de la liaison de Nouglans avec le jeune d'Anglesei.

Le pere de ce dernier étoit un bon gentilhomme de Bourgogne, qui avoit passé sa vie dans la Marine-marchande: c'étoit son goût: il avoit un vaisseau à lui, il en étoit pilote & capitaine: ses matelots étoient des gens de son pays, qu'il avoit formés lui-même. Nouglans, jeune Parisien sans for-

tune, vint à Bordeaux, se présenter à M. d'Anglesei pere, qui l'employa comme écrivain: Mais en peu de tems, ayant reconnu le courage & la capacité de ce jeune homme, il le prit tellement en amitié, qu'il le fit enfin son capitaine de navire, quand il voulut se retirer. Dans sa vieillesse, c'est-à-dire, à 50 ans, M. d'Anglesei eut un fils unique, qui lui fut extrêmement cher! cet enfant n'avoit que 12 ans; lorsque son pere mourut. Au moment suprême, voyant au pied de son lit, Nouglans & son fils, il les fit approcher, & leur dit: — Vous êtes tous deux mes enfans; l'un par l'amitié, l'estime, l'autre par la nature. Nouglans, mon fils aîné, je te recommande ton cadet, mon fils par la nature. Tu es sage, prudent, tiens lui lieu de pere, & préserve-le des écarts de la jeunesse... O mon cher fils! (pressant la main de d'Anglesei,) vois encore ton pere, dans le fils de son amitié; dans celui qui s'est toujours comporté en bon fils envers ton pere! profite de ses sages conseils: Je t'en conjure, & je te l'ordonne. Je laisse Nouglans dépositaire de mon autorité; je le nomme ton tuteur par mon testament... Tu auras tous mes biens, à l'exception du vaisseau que Nouglans commande: Je lui donne, & lui en joins de l'accepter... Allez, mes enfans, ne vous quittez jamais... Nouglans, tu feras entrer mon fils dans la Marine-royale; il est assez riche pour cela. D'Anglesei pere mourut le lendemain, & ses dispositions testamentaires furent executées.

Nouglans, proprietaire du vaisseau qu'il commandoit, l'auroit sans doute gardé: mais la rencontre qu'il fit d'un de ses compa-

triotes, ſon ancien camarade de collége, le fit changer de ſentiment. Dorfeuil (c'eſt le nom de cet ami,) lui propoſa d'acheter le vaiſſeau, dont Nouglans demeuroit capitaine, & de faire la courſe ſur les ennemis de l'état. Les deux amis s'unirent, firent des actions glorieuſes, & acheverent de s'enrichir.

Cependant le jeune d'Angleſei recevoit les principes d'éducations indiſpenſables : la paix ſe fit, & Nouglans revint à Paris. Ce fut durant un repos de quelques mois, qu'il revit ſon pupile : il le fit entrer dans la Marine-royale, après l'avoir exercé ſur ſon vaiſſeau, & leur intimité devint la plus forte qu'on ait jamais vue. Revenons à Nouglans, & à Celeſte, chez laquelle il a placé Adelaïde.

Le jour même, qu'il fut parfaitement décidé à lier d'Angleſei avec la cadette Bellardier, il arriva, qu'étant auprès de l'aînée, tandis qu'elle cherchoit des papiers ; il la vit en lire un, qu'elle ſerra précipitamment, en s'appercevant qu'il y avoit jetté les yeux. Mais il étoit trop tard ; Nouglans y avoit déjà vu, que l'inſtitutrice de ſa pupile ne portoit pas ſon véritable nom, qui étoit Amancour. Il ſe rappella, qu'il avoit entendu parler à Dorfeuil d'une fille de ce nom, dans ſa derniere traverſée, d'Afrique au port Prince ; il frémit ; & fit des informations, qui le confirmerent dans l'idée, que Celeſte Bellardier, étoit la Celeſte Amancour, dont M. Dorfeuil lui avoit fait l'hiſtoire déchirante. Il n'héſita plus à préſenter ſon ami.

A la dixieme viſite, que Nouglans rendoit à ſa protegée, ils ſe trouverent lui &

d'Anglesei vis-à-vis la porte de Celeste : — Mon ami (dit Nouglans ,) veux-tu me permettre de dire ici un petit bon soir ? C'est à une jeune personne dont je prend soin ; mais tu me connois, je suis le protecteur de sa vertu. Je l'aime , il est vrai ! mais libre, ne tenant à personne , je me propose de l'épouser ; non en étourdi , mais si elle le merite ; ce que je reconnoîtrai après une longue expérience. — Quoi ! s'écria d'Anglesei, c'est toi qui proteges les filles ? Je ne t'avois pas cru l'ame si tendre !... Ha ! mon ami , prend garde. — Ne crains rien ! (reprit en riant le capitaine,) je ne suis pas seductible. Il fit ensuite l'éloge de Celeste, & dit un mot de Julie, sa jeune sœur , en la peignant comme la plus charmante enfant qu'on pût voir. Il monterent.

Nouglans fut curieux de voir pour laquelle des deux, Adelaïde ou Julie , pencheroit son ami. Dans cette vue il ne dit rien qui pût faire connoître Adelaïde d'Anglesei , de son côté , par délicatesse , n'osoit se livrer à son goût naissant , de peur de blesser , sans le vouloir , les droits de Nouglans. Il demeura froid , gêné ; ses politesses furent générales & froides : il fit abreger la visite , en rappellant à son ami , une affaire pressée.

Lorsqu'ils furent déhors , Nouglans dit à d'Anglesei : — Je vois que je n'avois rien à craindre , d'aucune maniere ! Je te redoutois pour rival , & je craignois que tu ne prisses pour Julie un attachement trop fort. Je ne suis pas fâché de ton indifférence : J'ai de fortes raisons pour que tu me laisses mon Adelaïde ; & j'en ai d'aussi

puissantes, pour que tu sois maître de toi-même avec Julie. Je ne parle pas de Celèste : quoique belle, les femmes de son âge ne font de passion, que dans le cœur des jeunes-gens qui sortent du collége. — Mon ami, répondit d'Anglesei, l'une est brune, l'autre est blonde, laquelle est Adelaïde ? — Mais la brune. D'Anglesei pâlit : mais Nouglans ne s'en apperçut pas. Ils causerent de choses indifférentes, c'est-à-dire d'affaires d'Anglesei, concentré, repondoit mal, étoit distrait. Au bout d'une demie heure, Nouglans, prêt à rentrer dans l'hôtel des fermes avec son ami, lui dit : — Je pense que je pourrois commettre une très-grande imprudence, en te laissant dans l'erreur : J'ai badiné, pour voir ce que tu dirois, en te disant qu'Adelaïde étoit la brune : C'est Julie. Je t'avertis qu'il n'y a pas là de risque : les convenances empêchent qu'il n'y ait du danger pour toi, à faire une petite amourette dans cette maison ; ainsi ne te gêne pas ; telle chose qui arrive, tu leur feras toujours beaucoup d'honneur, sans leur en ôter. D'Anglesei se fit bien assurer que Julie étoit la brune, & lorsqu'il n'en put douter, son enjoûment marqua si visiblement, que Nouglans en auroit été frappé, s'il n'avoit pas été aussi rond qu'un marin.

Ils entrerent à la Bourse : d'Anglesei fut charmant ; il ne quitta pas Nouglans de la soirée, il s'amusa de tout, lui qui s'ennuyoit facilement des plaisirs bruyans, & le lendemain avant neuf heures, il étoit chez le capitaine de navire, qu'il trouva fumant une pipe.

— Diable ! tu es bien matinal ! où vas-tu donc

donc aujourd'hui ! — Je me trouve desœuvré ; dispose de moi. — Volontiers ! Je suis sur mon départ ; c'est fête ; il faut proposer une partie de promenade & de spectacle à la maitresse de ma pupile. D'Anglesei fut tenté de se jetter au cou de son ami : mais il auroit cru profaner le sentiment sacré qui commençoit à naître dans son cœur, s'il l'avoit laisser soupçonner. Il se contint, & sous pretexte d'une petite affaire, il sortit en promettant d'être de retour dans une heure. — Je t'en donne trois, s'écria Nouglans ; mais ne manque pas, comme cela t'est quelquefois arrivé ! d'Anglesei alla faire une toilette soignée, & long-tems avant l'heure marquée, il parut brillant chez son ami. On partit aussitôt, & l'on se trouva chez madame Bellardier, à onze heures un quart.

Il étoit de regle que toutes les éleves avoient la liberté d'aller chez leurs parens les fêtes ; comme on étoit dans la plus belle saison de l'année pour la promenade, toutes en avoient profité ; Celeste n'avoit auprès d'elle que sa sœur Julie, & la jeune Adelaïde, qui n'avoit pas de parens : Les trois dames arrivoient de la grand messe ; Julie étoit ravissante sous une parure enfantine : c'étoit un fourreau blanc, sur un taffetas cerise, un petit chapeau noir, garni de quelques fleurs, & des sabots rose garnis en noir. D'Anglesei tressaillit & dans le fond de son ame, il sentit, que cette charmante fille avoit tout ce qu'il falloit, pour conserver en lui le goût physique, uni au goût moral, qu'il avoit ressenti la premiere fois : car la veille, il l'avoit trouvée intéressante, & si elle lui avoit inspiré

de sa tendresse, il sentit, en ce moment, l'aiguillon du désir. — Elle réunit tout ! (pensa-t-il ; mais je ne la punirai pas d'être trop aimable : je suis riche & maître de moi-même ; elle est pauvre du moins comparée à moi ; je la rendrai heureuse, en lui offrant un époux, dans l'amant le plus tendre.

D'après cette résolution, d'Anglesei prit un air decemment empressé. Il fit autant sa cour à Celeste qu'à Julie ; il se partageoit également entre les deux sœurs. Mais comme l'aînée étoit encore belle, il craignit qu'elle ne se trompât, & il vouloit s'expliquer de bonne heure. Il n'en fut pas besoin : quelques marques d'empressement un peu trop vives furent reçues avec une froideur glaçante. D'Anglesei fut intimidé par-là. Dans un autre moment, il fit avec feu, l'éloge des graces de Julie : Celeste alors prit un air riant & satisfait, qui fit comprendre au jeune homme, qu'il ne pouvoit mieux faire sa cour à l'aînée, qu'en louant la cadette.

Nouglans avoit proposé la promenade : Celeste hésitoit si elle accepteroit. La marchande-drapiere, qui occupoit la boutique de cette maison, parut en ce moment. Celeste l'appella. — Ma bonne, je voudrois vous dire un mot. Nouglans n'étoit pas fin ; il aimoit Adelaïde comme sa fille, & il causoit, ou jouoit niaisement avec elle, suivant que cela convenoit à la petite personne ; qui voyoit tout le pouvoir qu'elle avoit sur lui : Mais d'Anglesei prêta l'oreille. Il entendit que Celeste demandoit conseil à la marchande. — Ma chere maîtresse (répondit celle-ci,) je ne vois pas qu'il faille

desobliger M. de Nouglans, qui est un galant-homme, & qui étant à la veille de son départ, seroit bien aise de voir le spectacle avec sa pupile : mais à cause des précautions que vous avez à garder, nous irons avec vous, mon fils & moi : cela faira toute une maison, & le monde ne dira rien; qui saura, si ces messieurs sont mes connoissances ou les vôtres ? depuis ma succession, je reçois des parens, & leurs amis, & cela est tout naturel. — Allez donc vous préparer, ma bonne, répondit Celeste ; car je veux suivre votre conseil.

D'Anglesei fut surpris de ce qu'il entendoit; & Celeste ayant parlé à Nouglans, il eut la liberté de demander à Julie, pourquoi sa sœur appelloit la marchande sa bonne, & prenoit ses conseils! — C'est notre ancienne bonne, répondit Julie: Elle est d'une famille honnête, & après nous avoir servi, elle a hérité d'un parent, qui avoit cette maison à lui, ainsi que le commerce de draps : madame Thibaut étoit son unique héritiere, elle s'est trouvée riche tout d'un coup ; le testament de son parent n'étoit pas bien fait, il a été cassé. Depuis qu'elle est riche, & qu'elle a cette belle maison, nous y sommes venues loger... Ha ! c'est une bonne femme ! Croiriez-vous qu'elle nous sert comme auparavant ? & qu'elle ne veut pas que nous ayions ici une autre domestique ?... Ma sœur & moi, nous en sommes pénétrées. Il est vrai qu'on la considéroit beaucoup, avant sa fortune ! mon pere & ma mere la faisoient manger à table, à cause de son extraction honnête : mais tout cela ne vaut pas ce qu'elle fait aujourd'hui pour nous. A ce court reçit, d'An-

glefei pénétré, se retourna du côté de Celeste, dont il baisa la main. Celeste Bellardier parut soupirer de ce petit transport! — Mademoiselle! (lui dit d'Anglesei,) quand une ancienne domestique, devenue riche, se comporte comme le fait madame Thibaut, la maîtresse est jugée; elle merite l'estime, le respect, l'admiration... J'ai entendu ce que vous avez dit à madame Thibaut, j'ai été curieux, & votre aimable sœur a daigné satisfaire ma curiosité. — Les voilà déjà connoissances! (s'écria Nouglans,) puisqu'on en est aux confidences! Je ne savois pas encore cela, moi!... J'apporterai un présent à madame Thibaut, en revenant de mon prochain voyage. L'œil de Celeste brilla de joie, à cet mot. D'Anglesei lui dit à l'oreille: — Vous aimez votre dame Thibaut comme une mere! — Elle m'en a servi (répondit Celeste,) & m'en sert encore.

§ 2.

Cependant le diner se preparoit. Les choses ne s'arrangerent pas comme Nouglans s'y attendoit: il croyoit emmener tout le monde, dîner aux Tuileries, faire un tour dans le jardin avant & après, & entrer ensuite à celui de trois spectacles qui plaîroit davantages aux dames. Il le dit. Mais Celeste le pria de vouloir bien diner à la maison, parce que ni elle, ni sa sœur, ni aucune de ses élcves ne devoient manger dans un endroit public. D'Anglesei fut charmé de cette raison decente, & elle lui prouva que Julie, outre ses charmes naturels, auroit encore toute la modeste rete-

nue des jeunes perſonnes les mieux élevées. On dina donc, madame Thibaut & ſon fils, grand nigaud bonace (car il eſt des nigauds méchans) mirent le couvert, ſervirent, mangerent avec la compagnie, & ſe levoient néanmoins pour changer les aſſiettes & apporter les mêts : ce que madame Thibaut faiſoit avec une aiſance, & une entente admirable. Le diner fut très-bon, quoiqu'elle n'eût pas eu tout le tems néceſſaire : mais heureuſement, elle avoit prémedité ce jour-là un petit regal a ſes maîtreſſes. D'Angleſei, & Nouglans lui-même, marquerent à cette femme la plus grande conſidération, & le second la pria d'être de la promenade, & de la partie de ſpectacle : elle accepta pour elle & pour ſon fils.

On dinoit à midi, dans cette maiſon. A deux heures on quitta la table : Nouglans donnoit la main à ſa pupile ; d'Angleſei offrit la ſienne à Celeſte, Julie, allant devant eux, & madame Thibaut s'appuyoit ſur ſon fils. On entra au palais royal, qui étoit ſur la route. Thibaut, le fils, quoique Pariſien, n'avoit jamais vu ce marché perpetuel, où tout ſe vend, juſqu'à la beauté : il avançoit, dans la belle allée, la bouche beante, en deuil, les chéveux longs, l'air gauche : ſa mere étoit habillée en dame du dernier ſiecle, une robe noire à la françaiſe, un bonnet monté, une coîfe nouée ſous le cou. On rioit au nez du fils & de la mere : Celeſte s'en apperçut, & elle les fit mettre entr'elle & ſa ſœur, de ſorte que d'Angleſei & Nouglans ſe trouvoient ſur les deux aîles : Thibaut en devint plus fier & plus ridicule : il fallut

sortir du jardin. L'on alla aux Tuileries.

Ici le champ étoit plus vaste : on laissa Thibaut tranquille. Ce qui lui fit faire une réfléxion : — Je crois, maman, (dit-il,) qu'il y a beaucoup de faquins à Paris ; mais que la plus pire espece, est au palais royal : les marchands y ont l'air d'aigrefins, les marchandes de Catins, & les Catins de marchandes ; on n'y connoît rien. — Monsieur Thibaut est caustique (repondit d'Anglesei ;) mais la critique qu'il fait de l'endroit charmant que nous quittons, est beaucoup trop sevére, le palais royal * est un abregé de Paris : l'étranger qui arrive, & auquel on veut montrer Paris en mignature, sans se fatiguer, le trouve tout entier sous les arcades, dans le jardin, & particulierement sous les deux allées des colonades : on loue les peintres, les sculpteurs, pour la vérité de leurs tableaux ; quel tableau plus vrai, plus frappant, plus varié, que celui qu'on trouve dans ce sejour enchanté ! D'ailleurs, le bon ordre le plus exact y est établi : on vous a ri au nez, à cause de votre air... Naturel & naïf ; mais si vous l'aviez voulu, on faisoit filer les rieurs devant vous, & aucun d'eux n'auroit osé vous fixer plus d'une demie seconde : où trouverez-vous pareil avantage ? — Mais ici on est mieux. — On est moins entassé, & vous y êtes perdu dans un espace plus grande. D'ailleurs, pour que les hommes en insultent un autre, il faut qu'il y ait foule : l'insultant sait qu'il fait mal ; il est plus honteux que l'insulté ; dès qu'il

* On verra plus bas, que c'est-ici un anacronisme fait exprès.

a lâché son mot, il voudroit se perdre dans la multitude, & se dérober à la turpitude de l'avoir dit. Il ne faut pas rougir devant les sots, mais en avoir pitié. — Ha! voilà qu'est bon, ça (s'écria Thibaut :) je suis bien aise d'avoir entendu ce mot là! Quand quelqu'un me rira au nez, j'aurai compassion de lui, & je marcherai sans rien dire, en haussant les épaules, ou bien je dirai au monde : il a une turpitude, & le voilà qui la cache derriere vous... C'est bon! c'est bon.

Après quelques tours de promenade, on proposa le spectacle. L'opéra fut indiqué par Nouglans : mais aller si loin, quoiqu'en voiture, au risque de n'en pas trouver au retour! un spectacle au bout de Paris, ne convient qu'aux riches, qui ont carrosse, ou aux voisins. D'Anglesei lut l'affiche des FRANCOIS : L'ESPRIT FOLLET, & la COUPE ENCHANTE'E! Il n'y avoit pas moyen. L'affiche des ITALIENS étoit plus attrayante; on donnoit L'HABITANT DE LA GUADELOUPE, LES AMIS DU JOUR, ET LES DEUX BILLETS. * D'Anglesei ne connoissoit aucune de ces trois pieces; il n'alloit jamais qu'aux François : Cependant, comme on ne donnoit rien qui vaille aux autres spectacles, il proposa les Italiens, & l'on partit de bonne heure : on eut les meilleures places de l'amphithéâtre, où l'on observa le même ordre qu'au palais royal : madame Thibaut & son fils oc-

* On donnoit, LA VIE EST UN SONGE, & le MAITRE DE MUSIQUE : On a changé cela malgré moi, ainsi que tout ce qui regardoit l'ancien palais royal, & l'on a mis ici, ce que je plaçois ailleurs.

cuperent le milieu, Celeste fut à côté de Thibaut, Adelaïde ensuite, puis Nouglans: de l'autre côté, Julie entre la bonne & d'Anglesel.

On causa, en attendant le lever de la toile: — Je ne sais trop ce que nous allons voir! (disoit d'Anglesel à Julie,) je voudrois bien, que nos théâtres s'accordassent à donner des pieces favorables aux bonnes-mœurs, de maniere, que lorsqu'il y auroit du mauvais comique, ou du libre aux François, l'on fût sûr de trouver du moral & du pathetique aux Italiens, & le contraire, lorsque les Italiens ne donneroient que des farces, ou des ariettes vides de sens.) Celeste applaudit à cette idée. Pour Julie, elle n'avoit encore jamais été à aucun spectacle: elle ne pouvoit avoir d'opinion. Adelaïde étoit dans le même cas, Thibaut avoit été aux grands danseurs de corde, à la foire saint Germain: mais sa mere, femme de bon sens, qui accompagnoit autrefois souvent ses maîtres à l'Opera, lorsque l'ancienne salle tenoit au palais d'Orleans, ainsi qu'aux deux autres grands théâtres, se ressouvint qu'elle leur avoit entendu beaucoup vanter un livre, qui proposoit une reforme complette dans le fond des pieces, dans la maniere de les représenter, dans la condition des acteurs, & la considération soit personnelle, soit d'état qu'il convient de leur accorder: elle nomma cet ouvrage à peu près, * & en fit un petit resumé. Elle l'achevoit, lorsque l'Orquestre commença.

(Ce qui suit, fait un anacronisme de 15 ans: mais il doit suffire d'en avertir le lecteur.)

* Il est intitulé, LA MIMOGRAFE.

On

On joua LES AMIS DU JOUR. Cet acte, sans intrigue, mais coulant de source, offrit un tableau qui charma également Julie, Celeste, Adelaïde, madame Thibaut, d'Anglesei, Nouglans, & Thibaut lui-même, qui rioit niaisement, mais de tout son cœur : car souvent il s'écrioit, pour mieux marquer le plaisir qu'il ressentoit. Dans l'entr'acte, il repeta presque toute la piece, à sa maniere, avec des gestes très-comiques. Ce qu'il y avoit de plaisant, c'est qu'il voyoit comme les personnages eux-mêmes ; de sorte qu'il ne pressentoit rien : il se recrioit sur la surprise qu'il avoit éprouvée, & il la peignoit assez énergiquement. On leva la toile pour la seconde piece.

Celle-ci intéressa davantage, parce qu'elle alloit au cœur. Julie, Adelaïde & Celeste pleurerent ; Thibaut étoit immobile, & sa mere sourioit. On ne parla pas de cette piece, dans l'entr'acte ; Adelaïde & Julie savouroient leur émotion : Celeste, qui la voyoit pour la premiere fois, observa combien elle étoit touchante, & quel dommage c'étoit qu'on y eût mis, pour Carlin, qui n'existoit plus, le personnage d'arlequin, toujours invraisemblable, & qui nuit à l'illusion ! mais elle trouva l'idée de céder un billet gagnant, pour un billet doux de sa maîtresse, neuve, delicieuse, & ayant une sorte de sublime. Nouglans & d'Anglesei étoient charmés de se trouver avec des personnes, que l'habitude du spectacle n'avoit pas encore blâsées, & qui savouroient tout : car Julie & Adelaïde étoient dans le ravissement. Restoit la troisieme piece.

*Ni les jeunes personnes, ni Celeste, ni madame Thibaut, ni même Nouglans & & d'Anglesei n'avoient aucune idée du sujet. La premiere scene les frappa, sans les attacher : l'intérêt ne commença qu'à l'arrivée de Vanglene (*l'HABITANT DE LA GUADELOUPE*,) qui se présente à son parent le financier, & à sa superbe épouse, sous le costume de la misere & du malheur. Adelaïde & Julie frémissoient d'indignation, contre la dureté du riche cousin & de la financiere, plus inhumaine encore : tous jusqu'à Thibaut, jusqu'à Nouglans, suivoient le développement de l'action, sans se regarder, sans parler; ils pleuroient, surtout les deux jeunes personnes, Celeste, d'Anglesei, & madame Thibaut : pour le fils de cette derniere, il rioit d'attendrissement. L'acte finit. On ne se parla pas : l'attention étoit toute entiere à ce qui devoit suivre. Enfin le II acte commença. Le tableau de la situation de la pauvre cousine interessa d'autant plus qu'il ressembloit assez à la position de Celeste & de Julie; mais lorsque Vanglene paroît; quand il expose sa misere: quand la vertueuse veuve partage avec lui ce qu'elle possede; quand il s'écrie, qu'il veut à jamais conserver la piece qu'il vient de recevoir, Julie suffoquoit; Adelaïde, encore plus émue, quitta la représentation, pour jetter sur Nouglans un regard de reconnoissance : Celeste pleuroit noblement; mais ses larmes ruisseloient; madame Thibaut sangloroit, & Thibaut fils rioit, avec la grimace de pleurer. Enfin le riche Vanglene annonce sa fortune; il fait son présent. Les jeunes per-*

sonnes soutirent; mais Thibaut sauta de joie, & attira sur lui les regards de toute la salle: on ne parvint à le calmer, qu'en lui promettant de lui faire embrasser l'acteur, après la représentation.

Dans l'entr'acte du second au troisieme acte, d'Anglèse dit à Nouglans: — Voilà le plus bel acte de toutes les pieces qu'on ait données sur aucun théâtre! L'aimable Julie, dont ce mot justifioit le sentiment, & la volupté qu'elle venoit de goûter, lui serra la main. Le jeune homme tressaillit: son cœur se delata; ce délicieux serrement de main l'eût rendu le plus heureux des hommes, s'il ne l'avoit pas été; il le fixa pour jamais. Le troisieme acte donna aux jeunes personnes une satisfaction qu'elles desireroient; & la piece finit. En se levant, la compagnie se regardoit. — Il faut avouer (dit Nouglans,) que je ne croyois pas aussi bien tomber!... Ma chere fille (dit-il à sa pupille,) je me félicite de vous avoir amenée, pour la premiere fois, à un spectacle entier, où tout est vertueux: — Nous vous remercions doublement, monsieur, ma sœur & moi (dit Celeste.) — Et moi donc! (s'écria Thibaut;) jamais je n'ai été si aise de ma vie!... Ho! j'ai eu du plaisir comme tout! — Et moi, messieurs (dit à son tour madame Thibaut;) je vous fais aussi mes remercimens, de la maniere la plus complette; j'ai quelquefois été au spectacle, avec les parens de mesdemoiselles Bellardier, que voilà: mais jamais je n'ai vu Piece aussi parfaite en morale: & comme elle a été rendue! ha! ce M. Vanglène à sa cousine! — Et ces pauvres pe-

tits enfans ! (dit Adelaïde.) — Et leur bonne ! (ajouta Julie.) — Pour moi, dit Thibaut j'aurois bien donné du pied au... Derriere, sauf respect, à cette madame la Financiere, tous ainsi comme à son chancre de mari. Mais ils ont été bien payés à la fin, n'est-ce pas donc !...

Après le spectacle, on revint à pied, par les rues de Richelieu, celles de Colbert & Vivienne, au palais royal, qui brilloit en ce moment de tout son éclat nocturne. La foule étoit si grande sous les fausses colonades, qu'on perdit de vue Thibaut, qui, au lieu de rejoindre la compagnie, en coupant par une des issues, se mit à crier de toute ses forces : — Maman ! maman !... Ha ! me voilà perdu ! *Quelques petits maîtres remarquoient un grand nigaud de vingt-cinq ans, plus neuf, que s'il n'en avoit eu que trois, lui demanderent le nom de madame sa mere ; il le dit, & ils s'offrirent de le ramener, en l'assurant qu'ils le connoissoient beaucoup. Des filles se joignirent à eux, on l'environna, & à cause des gardes suisses, qui empêchent les attroupemens, on le conduisit, ou plutôt on le poussa dans le jardin. Là, on lui demanda, quelle étoit sa compagnie ? Thibaut nomma chacun des hommes & des dames. On l'assura, que le* Palais royal *étoit un endroit enchanté, où il se faisoit des métamorphoses singulieres : qu'il n'avoit perdu de vue, la belle Julie, la belle Adelaïde, & madame Celeste, que par l'effet d'une de ces métamorphoses ; que cependant, ceux qui étoient bien au fait, pourroient les reconnoître. Thibaut*

les dépeignit à sa maniere. La malice humaine est si grande, que dès qu'elle rencontre un sot bonace, elle brûle d'envie de s'en amuser : on lui amena une femme de l'âge sa mere ; une Julie, charmante comme celle dont elle profanoit le nom ; une Adelaïde, enfin une Celeste, qui composa son visage effronté : deux petits maîtres firent le rôle de Nouglans & de d'Anglesei, Thibaut les regardoit avec des grands & gros yeux bêtes : mais ils lui parlerent avec tant de naturel, qu'ils le persuaderent. Il se mit au milieu d'eux, & l'on marcha pour sortir.

Cependant madame Thibaut étoit inquiette de son fils, & ne pouvoit s'empêcher de le témoigner. Celeste la rassuroit : Nouglans & d'Anglesei ne faisoient que peu d'attention à ses inquietudes. Enfin, elle les intéressa, en leur disant : — Vous ne connoissez pas Thibaut ! Il peut se perdre ici ; jamais il n'y est venu ; & il peut rencontrer des fripons que tentera son extrême simplicité. On le chercha. Après plusieurs tours sans le decouvrir, on s'imagina, qu'il s'en étoit retourné ; on quittoit les colonades, quand on l'apperçut au milieu d'une compagnie, à laquelle il donnoit les noms de la sienne. On empêcha madame Thibaut de s'écrier, & l'on le suivit jusqu'à la rue du chantre, dans laquelle on le conduisoit un peu malgré lui, en l'assurant que c'étoit celle des Bourdonais : ce fut alors, que Nouglans ayant entrevu l'escouade du guet, qui faisoit sa tournée, il l'instruisit en deux mots, en se faisant connoître, on

enveloppa la fausse compagnie de M. Thibaut, qui, en se retournant, vit sa mere; — Ho! laquelle est-ce?... Est-ce vous donc, maman! — Hé! le grand nigaud! peux-tu être si bête! — Ho! oui, oui, c'est vous; car voilà comme vous me dites!... Adieu, les voisins!... Vous vouliez donc m'en revendre!... — Viens, viens, pauvre d'esprit. — Dame, moi, on me dit comme ça qu'on enchante au palais royal! Est-ce-t-il donc possible qu'on y mente comme ça à propos de bote? tandis que Thibaut parlait, Nouglans, instruit à peu près par ses discours, faisoit arrêter les deux petits maîtres & les demoiselles, que l'on conduisit chez le commissaire. On suivit en voiture. La joyeuse troupe étoit très effrayée! Elle assura qu'elle n'avoit voulu que se procurer un amusement innocent, aux dépens d'un nigaud, qui l'étoit au dégré le plus incroyable. — Comment! comment! s'écria Thibaut, c'étoit donc exprès que vous me disiez tout ça, & vous me vouliez faire! Morbleu! si je l'avois su! M. Thibaut étoit un gros garçon très-fort; il prit les deux petits maîtres par le colet, & leur cogna deux fois le nez l'un contre l'autre, avant qu'on songeât à les délivrer de ses mains. Puis se retournant du côté de la fausse Julie: — C'est donc vous, ma'm'selle la capone!... Ha! je voudrois pourtant que vous fussiez la véritable! car vous avez été meilleure pour moi en un demi quart d'heure, qu'elle en dix ans! Et il soupira. Ce qui fit comprendre aux deux amis, que M. Thibaut étoit amoureux de Julie. Le commissaire renvoya les accusés; les hommes,

parce qu'il n'y avoit point eu de délit consommé ; les demoiselles, parce qu'elles étoient de celles qu'on tolere ; mais il leur fit une remontrance assez vigoureuse, & prit note de la plainte, pour s'en ressouvenir en cas de recidive. On s'en retourna ensuite rue des Bourdonais.

§ 2.

Le souper fut très-agreable ! on parla des trois pieces, dont on se rappelloit comme à l'envie les principaux traits : — C'est un bonheur que nous avons eu (dit Nouglans,) qui me paroît d'un excellent augure ! rien n'empêche qu'il ne s'établisse une liaison solide entre nous, d'Anglesei est aimable ; il est vertueux : sa société vous sera très-agreable, pendant mon absence ! c'est un ami, un appui que je vous donne, & je n'aurai pas le désagrement de l'exposer à ressentir une passion, dont les suites pourroient être dangereuses pour lui, je connois votre honnêteté (regardant Celeste,) & votre situation le met à l'abri de tout péril. Nouglans s'entendoit, en disant ces derniers mots, mais il s'entendoit seul. L'avantage de Thibaut amena ensuite la grosse joie ; l'inconcevable naïveté de ce garçon rendit vraisemblable le tour qu'on venoit de lui jouer, & qui sans doute auroit eu des suites desagréables, s'il étoit entré dans la maison où on le conduisoit. On se quitta vers les dix heures & demie, la regularité de la maison de Celeste ne permettant pas qu'on restât plus tard. Nouglans dit adieu à sa pupile, & chargea son ami d'Anglesei, de remplir toutes ses in-

tentions à son égard. En sortant, on entendit, qu'il lui disoit : — J'ai en toi une pleine confiance, non seulement à cause de ta probité connue ; mais parce que je vois que tu aimes Julie. Attache-toi ; donne-lui tout ton cœur ; elle le mérite, & tu ne risque rien : mais si la tentation du mariage avec elle te prenoit, il faut me promettre de m'avertir ? — Je te le promets ! (repondit d'Anglesei.) — Il faut me le jurer sur ton honneur. Je te le jure sur mon honneur. — Je suis content, parce que je suis sûr que tu ne violeras jamais ta parole d'honneur.

Le lendemain, sur les onze heures : d'Anglesei parut. Il étoit en botes, & son cheval étoit à la porte ; il venoit de conduire Nouglans sur la route du Havre. Il montra, pour la premiere fois, la préférence qu'il donnoit à Julie, par les choses flatteuses qu'il lui adressa : mais ce jeune homme étoit si retenu, si respectueux, que Celeste le remarqua sans inquiétude. Il ne manqua pas un jour de venir, une fois le matin, vers les onze heures, & le soir. Il se fit estimer non seulement de Celeste, de Julie, d'Adelaïde & de madame Thibaut, mais de toutes les éleves : il leur marquoit à toute sa plus grande considération ; ses discours ne respiroient que la décence & l'honneur : de sorte que lorsqu'il entroit, la joie brilloit sur tous les visages. Sa conversation étoit amusante & fleurie ; toujours il avoit des traits saillans à raconter ; mais c'étoit plutôt des matériaux pour les *ANNALES DE LA VERTU*, que des traits libres ou satyriques. il lisoit beaucoup ; dans ses visites à Celeste, il faisoit l'analise de ses lectures, il en donnoit la

substance, avec une grace qui lui étoit particuliere. Il rendoit compte de toutes les pieces de théâtre, & il adoucissoit les traits qui auroient pu blesser la candeur virginale des éleves.[b] Jamais il ne s'approchoit de Julie: sa place étoit à côté de Celeste, c'est-à-dire, derriere sa chaise. Mais les jours de fête lorsqu'il conduisoit à la promenade, ou au spectacle, Celeste, Julie & Adelaïde, il donnoit le bras aux deux sœurs, afin que l'aînée entendît tout ce qu'il disoit à la cadette. Quand il étoit forcé d'en quitter une, c'étoit toujours Julie, qui alloit alors devant, avec Adelaïde. Six mois s'écoulerent, sans qu'il y eût aucun changement dans cette conduite. C'étoit l'hiver: d'Anglesei donnoit aux deux sœurs tout le tems qu'il pouvoit dérober à ses occupations; car il étoit officier dans la marine royale, & il apprenoit toutes les sciences relatives à son état.

Plus d'Anglesei voyoit Julie, plus il se confirmoit dans l'idée que cette jeune personne étoit l'épouse qui lui convenoit; il se proposoit presque tous les jours d'en parler à Celeste; mais l'air froid & reservé qu'elle prenoit, dès qu'il jettoit dans la conversation le mot de mariage, l'avoit toujours intimidé. Cependant ayant appris l'arrivée de son ami à Lorient, il se hâta de parler, parce qu'il vouloit faire de son mariage, une fête charmante pour le recevoir.

Un matin donc, qu'il étoit venu plutôt qu'à l'ordinaire, il profita du moment où Julie étoit à sa toilette, pour ouvrir son cœur à Celeste: — Il y a long-tems, mademoiselle, lui dit-il, que je suis pénétré

pour vous d'estime & de respect. Mais mon attachement n'est pas vague & stérile ; je veux vous en donner une preuve digne de vous & de moi ; daignez devenir ma sœur, que je sois le frere & l'appui de la femme que j'honore le plus, en devenant l'époux de celle que j'aime le mieux ? au mot de frere, Celeste avoit fremi. Ses yeux se remplirent de larmes, lorsque d'Anglesei eut cessé de parler. — Mon cher monsieur, (lui, dit-elle,) le mariage est un acte trop sérieux, pour le précipiter : réfléchissez y encóre long-tems, avant que de m'en parler ; ma sœur est une enfant, & je ne songerai pas de sitôt à la marier... D'ailleurs, ce seroit un mauvais mariage pour vous : je le désirerois peut-être, en qualité de sœur de Julie ; mais je dois m'y opposer, comme amie de M. d'Anglesei... Croyez-moi, vous ne sauriez faire un plus mauvais mariage ; & je vous avoue, que je serois au desespoir de vous le voir contracter. Ne vous attendez donc pas à mon aveu ; car je vous estime trop, pour jamais vous le donner. Ce langage parut à d'Anglesei un effet de la générosité du caractere de Céleste. Cependant, comme il ne s'y étoit pas attendu, il fut interdit. Son plan lui avoit paru tout simple ; c'étoit de s'adresser à Celeste, pour obtenir la main de Julie, & d'éprouver celle-ci dabord, pour ne lui témoigner qu'après le mariage une tendresse inexprimable. Mais la façon de voir de la sœur, le força d'avoir recours à un autre moyen. Dès le jour même, il déclara son amour à Julie, & il ajouta sur le champ à sa déclaration, la promesse & la perspective d'un mariage pro-

chain. Mademoiselle Bellardier la cadette fut enchantée : elle aimait autant d'Anglesei, qu'elle dédaignoit Thibaut, dont on lui avoit quelquefois parlé, parce qu'il l'aimoit, & qu'il étoit riche : elle se fit un merite auprès du jeune officier de marine de sa franchise; elle lui laissa voir toute la joie que lui causoient sa déclaration, & l'honneur qu'il vouloit lui faire, en la choisissant pour sa compagne; elle ne songeoit pas plus que lui aux difficultés que sa sœur pouvoit opposer. Une fois de concert avec Julie, d'Anglesei s'assura par elle & par lui-même, qu'il étoit réellement estimé de Celeste, & il en eut les preuves les plus fortes. Dans une occasion, où Celeste reçut d'un M. Dorfeuil, son ancien prétendu, un présent considérable, qu'il lui avoit envoyé d'Amérique, par un vaisseau marchand, ce fut à d'Anglesei qu'elle le confia, pour le prier de faire remettre ce présent au chargé des affaires de M. Dorfeuil. Et à cette occasion; elle lui ouvrit son cœur:

— M. Dorfeuil (lui dit-elle,) est un excellent homme, un homme aimable; je ne vous dissimulerai pas, qu'il m'est cher : mais d'importantes raisons m'ont fait rompre un mariage arrêté; je n'étois plus un parti qui lui convint. D'où vient, aujourd'hui; accepterois-je ses présens? Je désire qu'à son retour en France, il épouse une jeune personne digne de lui, & qu'il garde toute sa fortune pour ses enfans, si le ciel lui en donne. Quant à moi, j'ai renoncé au mariage : & pour ma sœur qui n'a pas les mêmes raisons que moi, je me propose de l'engager à rester fille, ou si elle se marie à prendre un homme dans la classe

des citoyens obscurs : tenez, Thibaut, fils de ma bonne, lui conviendroit parfaitement, precisément parce qui paroîtroit devoir le faire rejetter. — Thibaut Mademoiselle ! — Oui. — C'est un sot. — C'est un bon enfant, & c'est ce qu'il faut à Julie. — Nous pouvons trouver mieux. — Thibaut sera riche ; sa mere est ma meilleure amie : je vous en prie, monsieur d'Anglesei, aidez-moi à faire ce mariage ! Un jour, peut-être, vous verrez combien j'ai eu raison ! — Oui, je vous aiderai à marier Julie, & le parti que je lui procurerai vous conviendra. Je voudrois seulement savoir, comment vous pensez sur mon compte, & si vous avez confiance en moi ? — Une parfaite, monsieur ; vous avez toute mon estime, madame Thibaut, Adelaïde, ma sœur pensent comme moi ; vous êtes pour nous un frere, une *amie*, plutôt qu'un *ami* ; je ne saurois vous exprimer combien je trouve votre caractere admirable & sûr !

Ce langage convainquit d'Anglesei, que ce n'étoit que par modestie & par générosité, que Celeste avoit paru éloigner l'idée de son mariage avec Julie. Dans ses entretiens avec sa jeune maîtresse ; il lui fit passer cette opinion ; & il travailla aux préparatifs, bien sûr, à ce qu'il croyoit, que Celeste enchantée, à l'instant du mariage ; n'auroit plus que les expressions de la plus vive reconnoissance. Il alla plus loin ; il se fit une fête de la surprendre. Pour y parvenir, il lui fit mettre, en badinant, sa signature sur un papier ; il écrivit ensuite les bans, & les porta au curé de la paroisse ; ils furent publiés tous les trois sans dispense. Ce prealable heureusement terminé,

sans que Céleste s'en doutât, ni même Julie, d'Anglesei craignant son extrême confiance dans sa sœur, il alla chez son notaire, auquel il donna des articles très-avantageux : il avoit trente mille livres de revenu, & quelques espérances ; il en reconnut quinze à Julie, il stipula que le dernier vivant, à defaut d'enfans, jouiroit pendant sa vie de la totalité des biens présens. Il partageoit ainsi toute sa fortune avec sa bien aimée, & il n'avoit de plus qu'elle, que les successions non ouvertes, parce qu'il ne pouvoit pas l'en avantager. Toutes ces opérations s'achevoient le jour même que Nouglans arriva d'Amérique, après une absence qui n'avoit été que de six mois.

Dorfeuil, riche négociant, qui avoit parcouru les quatre parties du globe depuis 12 ans, étoit arrivé sur la navire dont Nouglans étoit capitaine; Dorfeuil en étoit le proprietaire ; c'étoit cet ancien amant de Celeste, dont l'ame noble & généreuse ne le cédoit en rien à celle du jeune Danglesei. Le négociant ne partit pour la capitale qu'environ huit jours après Nouglans. Dès que ce dernier fût à Paris, d'Anglesei, rempli de joie & de confiance, lui déclara qu'il vouloit épouser Julie. Nouglans badina, & lui dit, que le mariage étoit un engagement serieux, sur lequel il falloit beaucoup réfléchir avant de le contracter. D'Anglesei entrevit que son ami le désapprouvoit un peu : mais ne présumant pas qu'il eût d'autres raisons, que le manque de fortune de Julie, son plan fut de tout amener à la conclusion, sans lui en parler, si ce n'est à l'instant même de la celebration. Les bans étoient publiés, le con-

trat dressé ; il n'y manquoit plus que la signature : l'on étoit au matin du jour choisi par d'Anglesei ; le pasteur, qui étoit le même pour les deux futurs, étoit prevenu ; que c'étoit une jeune personne sans fortune, dont il assuroit le sort & les mœurs ; l'heure étoit prise entre un & deux après midi, pour donner le tems de se préparer ; pour eviter tous les petits obstacles, & sur tout l'éclat, les églises étant alors desertes. C'étoit pour le lundi 9 septembre 1706 *. La veille de ce même jour, Dorfeuil étoit arrivé ; mais il ne se présentat, chez madame Thibaut, que le lendemain dès le matin, à l'instant où d'Anglesei venoit d'écrire à Julie, pour demander une explication, après laquelle, il instruisit Nouglans de son projet de mariage.

§ 4.

Il n'étoit que sept heures, & l'on ouvroit la boutique de madame Thibaut, quand Dorfeuil se présenta... Mais il faut auparavant que d'exposer le tableau dramatique de cette journée, faire connoître davantage, & Dorfeuil, & Celeste, & Julie, & d'Anglesei, & Nouglans, & la jeune Adelaïde, & son fils, & madame Thibaut, par le recit de ce qui a précédé leur connoissance.

Histoire de Celeste Amancour.

Celeste Amancour, aujourd'hui connue sous le nom de madame Bellardier, étoit fille d'un pauvre gentilhomme, qui avoit épousé par inclination la fille d'un Laye-

tier, espece de menuisier, qui fait des caisses, des chaufferettes & des ratieres. M. Amancour étoit alors attaché à un prince du sang. Rose Simar (c'est le nom de la jeune fille), étoit une des plus jolies grisettes qu'il soit possible de voir : mais ce ne fut pas sa beauté proprement dite, qui tourna la tête de M. Amancour, ce fut sa marche legere, & perfection de sa jambe. Elle alloit travailler chez une sœur aînée, marchande fourreuse, rue Dauphine ; & tous les dimanches & fêtes, entre une heure & deux, elle venoit voir son pere & sa mere. M. Amancour la rencontra, & ayant remarqué l'heure, il se trouva exactement sur son passage : il la suivoit, en l'admirant, & en la louant. La jeune fille le regardoit du coin de l'œil, & le trouvant joli garçon, elle fut flattée de sa conquête ; elle désira de se faire expliquer. Pour y parvenir, elle se plaignit à ses parens. Le Layetier, le fourreur son gendre, & un garçon de chaque profession, suivirent, un jour d'assomption, la belle Rose, qui, plus parée que de coutume, & sur-tout chaussée d'un goût exquis, trotoit sur le pavé sans paroître le toucher. M. Amancour la guettoit ; il la suivit, en lui adressant à voix basse, quelques complimens, qui firent rougir la belle, comme la fleur dont elle portoit le nom. M. Amancour n'y put tenir ; il l'aborda, la salua & lui demanda la permission de l'accompagner chez son pere. En ce moment, le Layetier s'approcha seul. — Que voulez-vous à ma fille, monsieur ? — Je lui demande, monsieur, la permission de l'accompagner chez vous. — Et que voulez-vous me dire ? — Ce que je me propose

d'offrir à mademoiselle, depuis long-tems. — Et que voulez-vous lui offrir ? — Le mariage : je n'aurai jamais d'autre femme qu'elle ; je m'en suis fait le serment depuis deux mois. — Monsieur, (reprit alors le Layetier,) ceci demande réfléxion ; allons à la maison ; & là, nous nous expliquerons à notre aise. Cependant comme la réputation d'une jeune fille est délicate, quittez-la ; nous approchons du quartier, & il faut qu'elle y paroisse seule, suivant sa coutume ; nous entrerons après vous, mon gendre & moi. M. Amancour salua Rose, & la laissa précéder, il la suivit, en s'enivrant du plaisir de la voir.

Arrivé à la maison de sa maîtresse, il se fit connoître, dina chez les parens de Rose, fit arrêter le jour du mariage, & ne sortit que pour en précipiter les apprêts. Ils ne durerent que quinze jours. M. Amancour fit approuver son mariage, en montrant Rose, sans dire sa condition, qui ne fut connue du prince qu'après le mariage, & il épousa la jolie Simar.

Il étoit ivre de joie & de tendresse ; jamais exultation n'égala celle de ce nouvel époux. Rose, passionnement aimée, repondit à la tendresse de son mari, par une tendresse égale ; c'étoient deux amans plutôt que deux époux ; & jamais leur attachement ne diminua. Il est vrai que le genre de perfection de la beauté de Rose, étoit de celui qui ne change que très-peu, parce qu'il consiste dans la belle conformation, & surtout dans la forme provocante du pied le plus mignon, & de la jambe la mieux faite ; sa mere, qui avoit alors quarante huit ans, avoit eu les mêmes

mes avantages, & les conservoit encore; sa sœur aînée, à 36 ans, étoit provoquante. Ces raisons avoient même contribué d'abord au goût de M. Amancour: en voyant cette famille de belles, il s'étoit dit: — J'aurai une femme que je pourrai aimer toute ma vie.

Ce fut dans le premier délire de la passion, qu'au bout d'environ six mois, Rose devint enceinte. Elle accoucha d'un fils. M. Amancour fut ivre de joie: cet enfant étoit d'une beauté ravissante. Mais (& il faut l'apprendre aux parens,) tous les enfans nés d'une passion extrême, sont ou foibles, ou effrenement portés à l'amour; ou cruels, en un mot, vicieux: c'est-à-dire, qu'ils sont extrêmes, en tout, comme la passion qui leur a donné l'existence. Il faut donc à ces êtres une éducation très-attentive & très-sage, si l'on veut préserver la societé d'un citoyen nuisible, & lui donner quelquefois un grand homme, au lieu d'un scelerat. Nous en sommes tous logés-là, foibles mortels! notre temperamment vient de la disposition de nos parens au moment de notre conception: un bâtard est ordinairement vicieux, parceque sa formation a presque toujours été la suite d'un délire de libertinage ou d'amour, accompagné, soit de brutalité, ou d'exaltation, ou de corruption, ou de crainte....

Le petit Amancour fit d'abord les délices de sa famille; tout le monde le vouloit avoir: c'étoit une fête, chez le grand pere maternel, quand on y portoit ce précieux enfant! un gentilhomme! la tante la pelletiere ne l'obtenoit que comme une grace. Cependant, il étoit entêté, mutin, volon-

taire, criard, méchant, cruel: à trois ans, il étrangla un petit chien, qu'on lui avoit donné pour s'amuser: quelque tems après, il jetta par la fenêtre un joli chat, & la mere qui l'alaitoit. Il ne faisoit aucune grace aux oiseaux; on étoit obligé d'éloigner les cages, parce que son grand plaisir étoit de plumer vivans les serins, & de les faire manger au chat.

Deux ans après la naissance de ce petit tigre madame Amancour avoit mis au monde une fille: on la nomma Celeste, à cause de son air angélique; & elle fut bien nommée! cette enfant eut toute la douceur, toutes les bonnes dispositions, qui manquoient à son frere: son lot, en vertus, fut doublé: heureuse si elle avoit pu être moins parfaite, & communiquer quelques unes de ses qualités au monstre, qui doit empoisonner ses jours.

Les deux enfans grandirent: le vicieux Amancour n'en fut pas moins gâté quoiqu'il fût vicieux; sa mere l'adoroit mais elle ne fut pas injuste envers Celeste, elle la cherissoit. Lorsqu'Amancour lui donnoit quelques chagrins, ce qui arrivoit souvent, cette mere trop bonne, venoit les calmer, en recevant les caresses enfantines de sa jolie Celeste. Il est impossible de rien imaginer de plus aimable, de plus touchant, de plus provoquant à la fois, que Celeste Amancour, à l'âge de treize ans. Outre toutes les perfections de sa mere, elle avoit une figure si douce, si noble, d'un charme si pénétrant, qu'on ne pouvoit la voir sans l'adorer. Il se présenta un parti avantageux: c'étoit un des gentilshommes du prince. Mais il étoit veuf, âgé; il passoit pour un liber-

tin ; la mere de Celeſte ſentit de la répugnance à ſacrifier la jeuneſſe d'une fille auſſi belle, dont l'ame étoit auſſi pure, à l'aſſouviſſement des fantaiſies d'un homme corrompu: elle engagea ſon mari à refuſer. Ce fut un ennemi.

Cependant Amancourt avoit quinze ans. Il avoit fait d'aſſez mauvaiſes études, parce qu'il étoit indomptable: on le mit dans le ſervice; il s'y comporta mal: il étoit tout à la fois lâche & querelleur. Son pere comprit alors, qu'il avoit un très-mauvais ſujet, & ſon mécontentement alla au point qu'il fut au déſeſpoir d'avoir un fils. (L'infortuné! il en avoit été ſi long-tems ivre de joie!) Il voulut alors le reprimer. L'indigne leva la main ſur ſon pere... Et il fallut diſſimuler, ou le perdre. On prit le premier parti; une mere, une ſœur en larmes, demanderent ſa grace... On pouvoit le faire renfermer: mais c'eſt un autre abus; & il ſeroit infiniment préférable d'aneantir le prejugé qui flétrit les familles, par la punition d'un mauvais ſujet, que de l'enfermer, & de le nourrir dans l'inaction, la rage le déſeſpoir, qui en font un tigre. M. Amancour pere crut devoir recourir à ce moyen, pour une autre faute. Son fils fut enlevé, au milieu de la nuit, & conduit dans une forterreſſe. Mais ſa mere & ſa ſœur obtinrent bientôt ſa grace Amancour, en ſortant de cette cruelle école, paroiſſoit changé; mais non, il avoit un vice de plus, l'affreuſe diſſimulation! il avoit appris là, non à ſe ſurmonter, mais à concentrer ſa rage: ce fut là qu'il apprit à ne pas regarder la mort comme le plus grand des maux, & qu'il conçut l'horrible pro-

jet de faire mourir son pere de douleur &
de honte ! Mais arrêtons encore un moment nos regards sur des images plus douces.

Dans ce même tems, madame Amancour, qui depuis seize ans n'avoit pas été mère, redevint grosse. Ce fut une grande joie dans la maison : le pere regardoit Amancour comme un sujet perdu ; il espera un second fils, qu'il se proposa de bien élever : madame Amancour eut le même espoir ; & Celéste elle-même étoit comblée, en pensant qu'elle auroit un jeune frere, qui la dedommageroit des duretés de l'aîné. Car elle avoit eu souvent à souffrir de lui, quoiqu'elle l'eût toujours caché. Dans sa jeunesse, il lui donnoit en traître des coups, capables de la blesser : jaloux de l'affection qu'elle inspiroit, des louanges qu'on donnoit à sa beauté, le monstre chercha même à la défigurer, en substituant de l'eau forte à de l'eau cosmetique, dont il lui avoit fait présent, mais dont heureusement elle ne fit aucun usage : Celeste taisoit toutes ces atrocités, & peut-être faisoit-elle mal ; il faut demasquer les méchans ; c'est une action sainte & vertueuse, que de les faire connoître, pour en préserver les innocens : On peut donc louer la bonté de Celeste, vertu si rare & si essentielle aux femmes ; mais en convenant, qu'elle ne fut avantageuse qu'à elle seule... Au lieu d'un fils, ce fut à une fille que madame Amancour donna la vie. Le sexe de cette enfant changea un peu les idées, & augmenta l'indulgence pour un mauvais sujet fils unique.

Ce fut à cette époque, environ un mois

après le rétablissement de madame Amancour, qu'un jeune homme, aussi aimable que vertueux, se présenta pour Celeste. Celui-ci fut agréé par les parens, & ne déplut pas à la jeune personne. Il étoit noble & riche; il rendoit ainsi à Celeste tout ce qu'elle avoit perdu par la condition obscure de sa mere. On arrêta les articles; mais sur les vives instances de madame Amancour, on remit le mariage à deux années. Dorfeuil en fut très-fâché; mais quoique la belle Celeste lui eût avoué qu'elle l'aimoit, il ne put lui faire abréger le terme. — C'est autant pour vous que pour moi (lui disoit quelquefois madame Amancour:) examinez, pendant cet intervale, si je n'ai pas des imperfections qui puissent un jour vous déplaire, afin que si, lorsque vous m'en aurez avertie, je ne parvins pas à m'en corriger, vous retiriez: car il vaut mieux ne pas se lier, que s'en repentir.

§ 5.

Les deux années s'écoulerent: Dorfeuil touchoit au terme désiré; Celeste ne demandoit pas de prolongation; on étoit presqu'à la veille, quand un bruit, incertain d'abord, mais qu'il alloit en croissant, annonça le plus terrible des malheurs...

M. Amancour pere, en voyant qu'il n'avoit pas un second fils, avoit réuni toutes ses espérances dans celui dont il redoutoit les mauvaises dispositions. Pour le contraindre, & lui donner un frein, il le fit entrer au service du prince; à sa place, & pour lui, content d'une retraite honnorable, il résolut de vivre tranquille au sein

de sa famille! Amancour placé, à même de s'avancer, parut d'abord réprimer ses mauvaises inclinations; mais ce ne fut que pour s'y livrer ensuite avec plus de fureur. Le jeu & les femmes le mirent dans la détresse; il avoit mis en gage, ou vendu ses bijoux & ses effets les plus precieux; le misérable vouloit cependant paroître: il manda un bijoutier, qui malheureusement vint le trouver, trop bien garni des choses du plus grand prix: tout tenta le prodigue Amancour: il se fit laisser, à credit, en abusant d'un nom respectable, pour cent mille livres de bijoux. Dans la même journée, il en vendit une partie, & le lendemain, à midi, quelques uns de ces effets precieux étoient déjà retournés, de la troisieme main, à celui qui les avoit fournis! Le bijoutier fut effrayé, en voyant qu'on l'avoit trompé sur la destination! il se rendit chez Amancour. Le malheureux jeune homme ménacé, se livra, dans un moment de crainte, à toute la férocité de son caractere: il jette les yeux autour de lui, & se voyant seul, il crut que le crime seroit ignoré.... Il est trop horrible pour en faire le récit...

Après avoir immolé sa victime, il voulut s'en débarrasser: il la porta dans un endroit propre à la transporter la nuit suivante. Mais le bijoutier n'étoit qu'évanoui, le sang s'étoit arrêté. Il revint lui-même, & poussa des soupirs qui furent entendus; Avant l'heure à laquelle Amancour devoit revenir, il fut découvert & secouru. Il nomma le coupable. On garda le silence; mais on instruisit le prince; qui leva la sauvegarde de son palais, dont l'assassin étoit in-

digne. Amancour revint le soir : il chercha, mais il ne trouva rien. Epouvanté, il voulut fuir ; les issues étoient fermées. Il se cacha, & l'on fut trois jours sans le découvrir : Ce ne fut que la quatrieme nuit, qu'étant sorti pour avoir de la nourriture, il fut surpris dans l'endroit où il en avoit déjà trouvé deux fois : on s'en étoit apperçu, & on l'avoit guetté. Il fut pris.

Mais pendant les trois jours, son crime ne produisit qu'une rumeur sourde, qui ne parvint qu'obscurément à la maison paternelle, parce que le silence avoit été recommandé. Dorfeuil étoit auprès de Celeste, quand on en eut la premiere nouvelle. Elle frémit ; elle pâlit, elle perdit connoissance. Son amant effrayé voulut savoir la cause... Il l'apprit avant l'infortunée famille...

Parfaitement instruit, il vint retrouver Celeste : — Je vous estime, je vous adore (lui dit-il :) Marions-nous sur le champ ; demain peut-être, il seroit trop tard. — Pourquoi ? — Votre malheur est réel, mais vous ne m'en êtes que plus chere, plus respectable ! mon adorable amie, si c'est un sacrifice, que je vous le fasse !... Celeste ne répondit rien ; elle espéroit que son pere, homme estimé, cheri, qui avoit honoré la place honorable qu'il avoit occupée auprès du prince, auroit assez de credit pour faire éviter l'échaffaud à son fils. Mais tous les malheurs accablerent à la fois cette infortunée famille...

Lorsque la nouvelle du crime d'Amancour fut certaine ; que le coupable fut arrêté, qu'il eut écrit à ses parens, son malheu-

reux pere perdit la raison, & fut incapable d'aucune démarche ; la mere, frappée au cœur, tomba évanouie, & ne vécut, que jusqu'au moment où elle entendit crier l'arrêt de son fils ; elle expira de douleur....

Cependant son époux en délire, rioit, pleuroit, s'égaroit, revenoit à lui, mais pour rendre sa situation plus déchirante ; — Mes amis ! mes amis ! (s'écrioit-il,) lorsqu'il avoit quelque lueur de raison,) dites, dites-moi ?... Ai je encore de l'honneur !... Le jour de l'exécution de son fils, il entendit crier l'arrêt, & de ce moment, il ne recouvra plus sa raison ; il devint même furieux, & il fallut le contenir, en le liant. Cependant l'extrême tendresse de sa fille aînée lui conserva la vie... Elle ne l'abandonna pas à des soins étrangers, elle supporta ses fureurs, ses coups ; & ne le mit en pension, que lorsqu'elle le vit dans une imbécillité tranquille.

Dans les premiers jours de cette terrible situation, Celeste fut obligée de sortir, pour rendre à sa mere les derniers devoirs ; ni madame Thibaut, ni Dorfeuil ne lui pouvoient éviter cette peine ; puisque tous deux étoient occupés auprès de M. Amancour pendant les trois jours du procès de son frere, madame Amancour avoit vu au tour d'elle ses connoissances & ses voisines, qu'elle nommoit ses amies : mais dès que la terrible barre eut frappé les onze coups mortels, tout le monde l'avoit abandonnée ; elle étoit seule, en proie à la douleur, & la honte, au désespoir... Quel sort, pour une fille aussi belle, que vertueuse & sensible !... Elle fut dont obligée de sortir, pour aller avertir à la paroisse... Elle n'eut pas fait dix pas

dans

dans la rue, ensevelie sous sa caleche, qu'elle fut reconnue par une femme du peuple, qui la nomma : Celeste avoit toujours été bonne, compatissante ; mais elle étoit belle ; sa *mise* recherchée fut toujours d'un goût exquis, & ces avantages precieux ne se pardonnent jamais ; on se la montra ; on la suivit, elle s'en apperçut à peine, en allant : mais au retour, elle fut environnée, une poissarde eut l'audace de lui arracher sa caleche, pour la voir à visage découvert ; — Et montre toi donc, la belle enfant ! pardi, tu ne feras pus tant la sucrée, avec ton petit air doucereux !... — I' faut la marier avec un garçon boucher ! — Ha ben oui, d'l'échaudoir, qui lli tapotera ces belles joues ! (ce qui fit celle qui parloit.) Dans cet instant cruel, Celeste vacillant de honte, hors d'elle même, entrevit dans un carrosse de place, une de ses amies, qui trois jours auparavant, avoit essuyé ses larmes ; elle lui tendit les mains ; en la suppliant de la recevoir !... Le croiroit-on ? Cette femme leva la portiere, en disant : — Que me veut donc cette malheureuse ? je ne la connois pas ! Cependant Celeste, tiraillée par des polissons, (car il n'est pas d'êtres plus cruels que les garçons de 12 à 16 ans, malgré cette bonté native que J. J. a si gratuitement departie à l'homme, * Celeste parvint à sa porte ses habits déchirés, sa caleche & son mantelet arrachés On fut obligé

* L'auteur de cette Anecdote le sait par expérience : depuis deux ans, il est journellement insulté par les garçons de la populace de l'isle saint Louis, sans qu'il y ait moyen d'en empêcher.

de fermer la porte commune après l'avoir introduite dans la maison...

Arrivée auprès de son pere, alors furieux, & lié dans son lit, l'infortunée tomba évanouie. M. Amancour sembla recouvrer un moment sa raison, en la voyant tomber : tandis qu'on la secouroit, ses larmes coulèrent; il tenoit les yeux fixés sur elle. Revenue à elle-même, Celeste raconta ce qui lui venoit d'arriver, son pere paroissoit l'écouter ; peut-être l'entendit-il parfaitement. Il poussa un profond soupir, lorsqu'elle eut cessé de parler, se recueillit un instant; & faisant ensuite un puissant effort, il rompit ses liens, se précipita du lit, & se brisa la tête... On lui sauva la vie : mais il resta en enfance...

Celeste auroit succombé au désespoir, à l'effroi que lui donnoient ces scenes d'horreur; mais on lui parla de Julie, sa petite sœur, encore au berceau; on lui représenta le besoin qu'avoit d'elle cette enfant : Dorfeuil étoit aimé, il fut persuasif; toujours également tendre, également dévoué, il n'abandonna pas Celeste un instant: La femme Thibaut, veuve dès lors, employa tout son credit sur l'esprit de sa jeune maîtresse, pour la consoler ; la reconnoissante & raisonnable Celeste surmonta non la douleur, mais le désespoir! enfin parfaitement retablie, sa délicatesse la fit songer à faire un sacrifice douloureux !...

Un matin, que Dorfeuil étoit accouru chez elle, il la pressa de quitter son nom, pour prendre le sien. Celeste baisse la vue, & soupira : — Monsieur, lui dit-elle, vous êtes gentilhomme ; nous aurions des enfans... Ne soyons pas les plus cruels ennemis de nos

enfans ! quittons-nous, ne nous voyons plus ; choisissez une épouse sans tâche, le vif intérêt que je prends à vous m'oblige à vous donner ce conseil, & à vous dire, que rien ne pourra jamais me faire changer d'idée. Dorfeuil combatit cette résolution cruelle par toute les raisons que lui suggererent l'amour, la douleur, & le bon sens.

— Je vous adore, je vous aime, je vous estime (dit-il à Celeste ;) vous êtes pour moi la femme unique : mais ceci ne regarde que moi... J'ai des principes, & d'après ces principes sûrs & solides, je serai louable aux yeux du monde de vous épouser. Je regarde la punition, comme une satisfaction complette, donnée à la societé : c'est un monstrueux abus que le puni lui-même soit deshonoré ; à plus forte raison les innocens, qui ne le touchent que par un point : que le coupable en fuite, poursuivi par la loi, soit infame, que le scelerat d'habitude, qui fait un métier du vol, de l'assassinat, soit infame, même après sa mort, parce qu'il n'a qu'une vie, & qu'il en a ôté plusieurs ; cela est juste : mais qu'on distingue entre les coupables : que le meurtrier, que l'assassin même ne disent pas, — Je n'ai plus rien à perdre ! que la peine soit aggravée, ainsi que le deshonneur, l'infamie, à proportion du nombre des crimes & de leur atrocité ; surtout, que dans aucun des cas possibles, l'innocente, la vertueuse sœur d'un monstre ne soit fletrie pour un crime étranger, dont elle a horreur !... O ma chere Celeste ! marions-nous !... Il est un moyen de nous cacher ! votre grand mere paternelle s'appelloit Bellardier : prenez ce nom ; que le vôtre soit oublié... Je

ſuis riche, renonçons à toutes les ſucceſſions qui pourroient à l'avenir, renouveller un ſouvenir déchirant... Voulez-vous que je vous diſe ce que je viens déjà de faire? J'ai perdu ma ſœur, la petite Julie... Conſidérant la peine où vous êtes : déſirant que jamais votre aimable Julie ne puiſſe connoître l'échange, ſi vous ne le vouliez, j'ai fait... Inhumer ma ſœur, ſous le nom de la vôtre... Ne vous allarmez pas, ma chere Celeſte! je ſais que c'eſt un faux : mais je ſuis le ſeul intéreſſé ; c'eſt moi ſeul qui partagerai un jour ma fortune avec elle, & qui, par cet innocent artifice, pourrai lui procurer un mariage avantageux... Cependant, ma chere Celeſte, ne lui en parlons pas encore? qu'elle ſoit élevée auprès de vous, & par vous comme étant ce qu'elle eſt véritablement! Je n'entends pas vous ôter votre ſœur, la douceur de l'aimer, d'en être aimée, cherie, reſpectée ; j'aurois pu me taire, & vous tromper : en retirant les deux enfans de nourrice, il y a quinze jours, je les ai fait placer chez une femme qui ne les connoît pas ; il y a long-tems que vous n'avez vu votre ſœur ; vous n'auriez jamais ſu l'échange : Mais je vous honore trop, pour vous mentir dans la moindre choſe, même dans la vue de vous ſervir... La Julie qui vit eſt votre ſœur : elle ne ſera la mienne, que lorſque nous aurons uni notre ſort ; elle ne ſera la mienne, que pour ne pas éprouver la douleur où vous êtes plongée. Il ſe tut. Celeſte étoit concentrée : ſes malheurs ſe retracerent ſi vivement à ſon imagination, qu'on fut obligé de la mettre au lit...

§ 6.

Pendant la nuit, elle eut la fievre & le délire. Le matin, Dorfeuil fut introduit auprés d'elle, par madame Thibaut. Celeste ne le reconnut pas : elle l'éloigna, le repoussa, en lui disant le mot cruel de l'amie, qui l'avoit méconnue : -- Que me veut donc cet homme ! je ne le connois pas ! On craignit pour une alienation totale ! Dorfeuil s'éloigna. Celeste lui renvoya des présens qui lui étoient bien chers, & surtout son portrait, elle defendit à la femme Thibaut de la recevoir ; elle n'ouvrit pas ses lettres, & elle l'adoroit !... -- Plus je l'aime, dit elle un jour à madame Thibaut, plus je saurai le préserver de l'abîme, où il veut se plonger.

Lorsqu'elle fut un peu plus tranquille, sa délicatesse extrême lui fit imposer une autre obligation : ce fut d'abandonner tout son patrimoine à la famille du malheureux bijoutier. Elle envoya madame Thibaut en faire la proposition : Cette femme fut très-mal reçue par la veuve : on lui dit des injures : il lui étoit recommandé de tout souffrir : des parisiens, dans le commerce surtout, ne conçoivent guere comment on peut être généreux ! Celeste éconduite, fit parler à cette famille, par un prêtre, qui eut beaucoup de peine à obtenir quelqu'attention. Enfin on l'entendit, & l'étonnement succeda ! Celeste donnoit tout ce qui lui apparrenoit en propre, sans en rien reserver, pas même un don particulier, qu'elle tenoit d'une parente de son pere, vieille fille morte dans le célibat, elle ne gardoit

que la portion de sa sœur, qu'elle ne pouvoit donner. Cet acte, peut-être de justice, mais dont si peu de personnes sont capables, fit ouvrir enfin les yeux à la veuve & aux enfans du bijoutier ; ils accepterent, mais vivement pressés, & en marquant de l'estime pour Celeste. Dorfeuil n'apprit qu'après coup ce qui venoit d'être fait, & pénétré d'admiration pour celle qui étoit le choix de son cœur, il lui voulut abandonner le tiers de sa fortune : mais comme il falloit l'acceptation de Celeste, la donnation ne fut jamais validée. Dorfeuil prit alors un autre parti : a l'imitation des gentilshommes anglais, il résolut de commercer ; destinant tout le profit de son commerce, à faire un jour une ressource à Celeste & à Julie, au nom desquelles fut embarquée toute la pacotille. Il partit pour le Hâvre dans cette résolution, persuadé que le tems affaibliroit la douleur de Celeste, & diminueroit son éloignement pour un mariage qu'elle croyoit indigne de lui. Ses vues s'étendoient plus loin : il devoit en cas de réussite : lui proposer de se fixer, soit en Amérique, soit dans une isle du globe qui lui conviendroit davantage, s'il découvroit un de ces charmans séjours, dont parlent si frequemment les voyageurs. Enfin, c'étoit pour ne rien négliger de ce qui pouvoit être utile par la suite aux demoiselles Amancour, qu'il avoit par excès de précaution, lors de la mort de sa jeune sœur, arrangé les choses de maniere, à pouvoir mettre Julie à sa place. Laissons aller Dorfeuil dans le nouveau monde, & suivons la conduite de Celeste.

Elle n'avoit plus que le tiers de sa for-

tune: elle retrancha toute espece de luxe, se borna au plus étroit nécessaire ; quitta son quartier, sa maison, qu'elle avoit abandonnée à la famille du bijoutier, & alla se cacher au Marais, dans la petite rue de Normandie, près la rue saint Onge. Là, par déference pour les conseils de M. Dorseuil & de madame Thibaut, elle prit le nom de madame Bellardier, se procura des éleves, pour les mœurs & l'ouvrage. Lorsqu'elle fut solidement établie, elle retira la petite Julie sa sœur; & quoiqu'elle n'ignorat pas la singuliere précaution du généreux Dorfeuil, elle oublia de faire rectifier l'acte qui mettoit Julie dans la famille de cet ami zélé. Elle demeura cinq ans dans le Marais, assujettie au penible travail qu'exige une institution nombreuse: mais à la fin de la cinquieme année, les choses changerent de face, au moyen d'une succession inattendue, que recueillit madame Thibaut. C'est le moment de parler de cette femme, & de la faire connoître.

§ 7.

Monique d'Auboin étoit fille d'un marchand de draps, qui perdit une bonne épouse au bout de six années de marige, & qui ne put lui survivre ; il traîna environ dixhuit mois une vie languissante, & mourut de douleur, laissant orpheline une fille unique très-délicate, âgée de cinq à six ans. Un oncle paternel fut le tuteur de la petite: cet homme avoit alors des enfans : il ne crut pas que sa niece dût vivre, & il agit en proprietaire de sa fortune. Il commit le crime de la faire passer pour la

fille naturelle d'une domestique... Faux bien différent, par ses motifs, de celui du généreux Dorfeuil!... Il négligea son éducation; & vers l'âge de douze ans, la voyant se fortifier, il eut soin qu'elle fut assujettie à tous les ouvrages bas de la maison, qui la pouvoient abrutir : elle étoit véritablement servante; son oncle avoit tous les titres de sa proprieté, il fit ensorte qu'elle ne pût en recouvrer aucun, ni connoitre son état. Lorsqu'elle eut environ dix-huit ans, au lieu de chercher à l'établir, il la fit placer en service chez M. Amancour, avertissant ses nouveaux maîtres, qu'elle n'avoit rien du tout à pretendre de sa mere, la servante n'ayant rien laissé. Dans cet état de bassesse, son oncle, qui vouloit consommer son injuste projet, la fit rechercher en mariage par son emballeur, nommé Thibaut, garçon d'une assez jolie figure, mais borné. Monique, qui étoit bonne, sans être sotte, ayant su par ses maîtres, que ce mariage faisoit plaisir à son oncle, qu'elle regardoit comme son ancien maître, elle le contracta sans repugnance. M. & madame Amancour approuverent ce mariage, qu'ils considéroient comme un bonheur pour elle, Thibaut étant laborieux, & bon sujet surtout : ils ignoroient la trame de l'oncle, qu'ils croyoient honnête homme.

Voilà donc Monique mariée à une sorte d'Automate, qui dépendoit absolument de M. d'Auboin l'oncle : les deux nouveaux époux vecurent tranquilles dans leur néant; beaucoup plus heureux que s'ils eussent eu de la fortune & de l'ambition Monlqne ignorant ses droits, elle se crut heureuse de rester en service; elle ne désiroit rien,

elle aimoit son mari, son oppresseur, ses maîtres surtout, & leurs enfans: elle se rergardoit comme de leur famille.

Il faut convenir que la conduite de M. & madame Amançour. étoit bien propre à leur acquérir une Domestique toute dévouée: ils lui parloient avec bonté, avec considération même: elle avoit sa place à leur table après avoir servi: Celeste lui aidoit, dans quelques petits détails, & madame Amancour dans d'autres. Elle étoit des parties de promenade & de spectacle, en un mot, son service étoit d'une aide honorable, & non d'une servante. Aussi comme elle chérissoit toute la famille Amancour!... Il faut pourtant convenir, qu'il n'en seroit pas de même avec toutes les filles domestiques: Celle-ci, outre qu'elle étoit de famille honnête, avoit une bonté d'ame vraiment admirable!

Lorsque le terrible malheur arriva, elle étoit veuve depuis un an, & son fils en avoit deux ou trois. Elle ne forma pas alors le projet de le donner pour mari à la petite Julie, outre que ces enfans étoient trop jeunes, elle ignoroit qu'elle dût avoir un sort à lui offrir. Mais dès qu'elle eut de la fortune, loin de rougir de ses maîtres, elle leur demeura fidellement attachée; elle porta la bonté d'ame, le dévoûment au point de s'exposer aux bourades, pour aller jusqu'au coupable expirant, & lui donner quelque consolation: on respecta ses motifs, quand elle les eut exposés, & le confesseur lui facilita le triste avantage de dire deux mots à l'infortuné... Elle recueillit ses dernieres paroles, qui furent de répentir, de regrets, de désespoir, de par-

don demandé à son pere, à sa mere... Hélas ! ils ne purent les entendre ! l'une venoit d'expirer; l'autre avoit perdu la raison...

Celeste fut abandonnée de tout le monde, mais non de sa fidelle Thibaut, dont l'ame élevée démentoit la condition à laquelle un oncle barbare l'avoit reduite : — Laissez-moi le bonheur de vous servir ! (disoit-elle à Celeste :) laissez-moi m'honorer moi-même par mon dévoûment : vous dites que vous avez perdu l'honneur : ha ! il est donc retombé sur moi ; car je me sens doublement honorée de mon attachement pour vous... Des sentimens aussi nobles toucherent l'infortunée Celeste ; elle se laissa servir par madame Thibaut, en la traitant non comme une domestique, mais comme sa sœur.

Telle étoit la situation de Celeste & de la veuve Thibaut, lorsque l'oncle de cette derniere vint à perdre ses deux enfans, garçon & fille : il en fut au désespoir ! c'étoit pour eux qu'il avoit été injuste, mais il ne cessa pas de l'être, parce qu'il craignoit la honte attachée à son injustice : se sentant succomber à sa douleur, il fit un testament, qui mettoit toute sa fortune entre les mains d'un parent éloigné, qu'il chargea de veiller à ce que sa mémoire ne fut pas deshonorée. Il mourut. Mais par un singulier bonheur, madame Thibaut alla consulter un avocat de la rue des Bernardins, nommé R—bert, honnête homme, & plein d'ardeur pour obliger les infortunés : cet homme éclairé voulut tout voir par lui-même, & il ne lui fut pas difficile d'entrevoir la fraude : il força le Legataire à

lui communiquer tous les titres ; il les tira de chez les notaires, & découvrit la vérité. Les choses etoient si claires, que personne ne conseilla au Legataire de plaider : la veuve Thibaut retira tout son bien, qui avec les intérêts accumulés produisit une valeur de cent cinquante mille livres : elle eut, pour sa portion, la maison de la rue des bourdonnais, une boutique achalandée, & les marchandises : avec quelques autres biens, & pour ne pas plaider, elle déclara, d'elle-même, que respectant le testament de son oncle, tout injuste qu'il avoit été à son égard, elle entendoit & vouloit que son Légataire eût toute la fortune légitime du testateur. Ce désintéressement sublime excita l'admiration de quelques personnes, qui le surent, & la veuve Thibaut, avec sa fortune, & la noblesse de son ame, s'éleva plus haut, que si on lui avoit accordé des honneurs & une couronne de mérite. Elle resta domestique de Celeste...

Cependant, elle, fit recevoir son fils marchand ; elle s'établit dans la boutique, qu'elle étoit en état de gouverner ; elle engagea Celeste à venir dans sa maison, où les appartemens étoient beaux & commodes ; elle servit de portiere, en donnant le passage par sa boutique, & même par son sallon : elle n'eut point d'autres locataires : Celeste & ses éleves occuperent toute la maison : ce qui la rendit plus convenable pour une institution de jeunes personnes ; car Celeste avoit pour éleves les filles de la meilleure bourgeoisie, & même quelques demoiselles, surtout des protestantes : quoique catholique, cette respectable institutrice

éduquoit chaque éleve suivant l'intention des parens qui la lui avoient confiée ; & le dimanche, elle les envoyoit toutes, à l'exception des orphelines, à la maison paternelle, pour y remplir leurs devoirs religieux extérieurs sous les yeux de leur famille : elle avoit encore un autre motif, pour envoyer ses éleves chez leurs parens, passer un jour, ou même deux, s'il se rencontroit une fête : elle avoit observé, que l'éducation étrangére, en commun, detachoit les enfans de leur famille, & les rendoit égoïstes, moins propres au mariage : elle faisoit part de cette réflexion à chaque mere, qui lui confioit sa fille, & offroit la diminution du prix, pour ces jours d'absence. Beaucoup de meres l'avoient embrassée avec transport, en nommant sa conduite noble & généreuse : quelques unes cependant n'avoient pas accepté, par des raisons particulieres & valables ; mais les protestantes alloient toutes, sans exception, passer les dimanches dans leur famille.

La situation de Celeste n'étoit pas malheureuse, depuis la fortune de madame Thibaut, quoique madame Bellardier ne reçut rien d'elle ; sa pension, dans un beau quartier, augmenta considérablement : c'étoit madame Thibaut qui recevoit les payemens, qui donnoit les quittances, signées de Celeste, par ce nom seul : il n'y avoit pas de domestique dans la maison, & c'étoit un des plus precieux avantages de cette institution ; les jeunes personnes se suffisoient à elles-mêmes en santé ; malades, elles étoient servies par leurs compagnes & par leur maîtresse, aidée de madame Thibaut : chacune d'elles présidoient à son tour à la

cuisine, faisoit à son tour les achats; mais elles sortoient toujours deux, & l'heure du retour étoit fixée. La maîtresse ne les abandonnoit pas au hazard; comme tout étoit autour d'elle, dans le voisinage des Halles, elle suivoit par une porte de derriere, & voyoit, sans être vue, presque toutes les actions de celles qui faisoient les achats: quand ses occupations l'en empêchoient absolument, madame Thibaut la remplaçoit.

Au lieu de garçons marchands l'ancienne domestique de Celeste avoit deux filles de boutique, d'un âge mur, & d'une conduite éprouvée: mais ces filles étoient pour elle seule; jamais elles ne pénétroient dans la maison, ni ne parloient aux éleves. La génèreuse madame Thibaut quittoit tout, pour accompagner celles-ci, quand elles sortoient, ou pour les surveiller: elle se regardoit comme appartenant à Celeste; elle élevoit son fils dans la déférence & la soumission à sa bonne maîtresse.

Ce garçon étoit très-borné; mais il étoit bon, innocent, naïf: s'il avoit eu de mauvais exemples, il seroit devenu un très-méchant sujet, parce que la raison & le bon sens lui auroient manqué, pour sentir le danger du libertinage: mais il ne voyoit que des actions honnêtes, généreuses: il n'avoit sous les yeux que la bonté de sa mere, la vertu stricte, & cependant aimable de Celeste, la naïve innocence de Julie & des autres éleves; comme le Cameleon il étoit ce qu'il approchoit. Un grand & utile exemple se présente ici: Celeste étoit tranquille, elle avoit avec sa sœur, qui lui donnoit la double consolation d'un excellent naturel, & d'une beauté

séduisante, unie, à l'esprit, à la pénétration ; à la justesse des idées : qui changea cette situation heureuse, autant qu'il étoit possible, après ce qui étoit arrivé ? La complaisance pour un homme vertueux, réellement vertueux, aimable, charmant, tendre, généreux, introduit dans une maison, où jamais homme n'avoit mis les pieds

Dorfeuil, l'ancien amant de Celesté, étoit parti d'Europe, dans le double dessein de s'enrichir, & de trouver un asile, dans un coin du globe, où il pût vivre heureux avec sa vertueuse amante : ses vues étoient absolument romanesques, & telles que les ont toujours les amans, lorsqu'ils quittent une maîtresse adorée au plus fort de l'ivresse : ils croient bonnement qu'ils passeroient auprès d'elle, sans ennui, toute leur vie dans un desert : J'y consens de tout mon cœur, & je leur souhaite un bonheur aussi doux, mais sans y croire. Arrivé en Amérique, Dorfeuil eut le bon esprit de songer dabord au solide : il fit valoir les fonds considérables qu'il avoit apportés de France, & comme l'argent est un tout puissant mobille, dans ce pays-là surtout, il réussit. On me demandera, dans quel pays de l'Amérique il étoit ? dans la Guyane, le même pays que l'Espagne vient de céder à la France, pour que nous couvrions ses riches possessions, en nous mettant entr'elle, & des peuples remuans, quelle redoute. Dorfeuil y commerça, y sema, y defricha, & tira des forêts, de ce pays des bois de construction, qu'il trouva le moyen de faire transporter, soit dans les états unis depuis, soit dans les colonies espagnoles. Il ne perdoit cependant pas de

vue. son projet favori : dans un des voyages qu'il fit à la Havane, dans l'isle de Cuba, il eut le bonheur de rendre un grand service au gouverneur, en découvrant une entreprise des Anglais, qui ne tendoit à rien moins, qu'à s'emparer de la ville & de l'isle. On lui offrit une récompense, & dans son amoureux délire, il demanda Tinian, en toute proprieté, sous la souveraineté de la couronne d'Espagne. Cette demande surprit le gouverneur, qui en demanda la raison ! Dorfeuil la dit bonnement, & de ce ton de vérité qui persuade toujours. On écrivit en Espagne; la réponse fut long-tems à revenir. Pendant ce tems-là, Dorfeuil fit un voyage aux Philippines, aux Moluques, à la Chine. Il vit l'isle de Tinian, & il obtint qu'on y descendit : Le séjour étoit charmant; mais dans un moment de solitude, Dorfeuil se représenta, qu'il étoit habitant unique de cette isle, avec Celeste, supposé qu'il pût la déterminer à y venir ! que le vaisseau étoit éloigné; qu'il étoit à la merci de quelques esclaves negres, ou de domestiques blancs, peut être plus dangéreux.. Cette idée le fit frémir ! Tinian lui parut trop isolée; il résolut de chercher un autre asile, où il seroit independant, & où il pourroit conduire une petite colonie d'êtres libres & raisonnables, dont il seroit le chef. Il observa ensuite, que le sol de Tinian étoit bien leger : la couche superficielle de terreau qui couvre le rocher, & le produit de cent, de mille siecles de végétation dissoute, & se réproduisant sans cesse; mais une fois cultivé; ce pays devoit s'user très-vite, & ne laisser un jour qu'un rocher

pelé à ses malheureux habitans, supposé qu'ils ne fussent pas detruits plutôt, par un effet de la politique europeane. Il quitta donc Tinian, avec la résolution de n'y jamais revenir.

Il gagna beaucoup dans ce voyage : ce qui le consola de la perte de son isle. En revenant, il toucha au Cap de Bonne-espérance : dans toute cette longue traversée, il ne trouva pas un seul endroit où il eut voulu se confiner, pour le reste de ses jours.

A son retour, il apprit que la cour d'Espagne n'avoit pas agréé sa demande. Il s'en consola facilement, & après quelques nouvelles entreprises utiles, il partit pour l'Afrique, où il alloit chercher des negres. Ce n'est pas que Dorfeuil approuvat ce commerce de creatures humaines; mais il ne pouvoit trouver d'autres bras, & il étoit forcé de faire comme les autres. En parcourant tout ce qu'il osa visiter de l'Afrique, Dorfeuil fut effrayé de voir une terre brûlée, qui n'a de verdure que dans quelques vallons, ou près des rivieres; encore ces endroits étoient-ils remplis de serpens, ou de bêtes féroces. Il ne fut pas tenté d'y fixer son séjour. Il fit sa traite, & partit résolu de chercher en Amérique, un coin de terre avantageusement située, dont il pût être le souverain; il ne croyoit pas impossible d'y faire tout d'un coup fleurir les arts utiles, & d'y établir une civilisation inamissible : il se proposa de faire alliance pour sa colonie, avec les états non encore unis, quoiqu'il ne prevît pas leur future indépendance.

§ 8.

De tous ces projets, aucun ne réussit : Dorfeuil doubla, tripla, decupla son fonds, & au bout d'environ dix ans, il sentit un insurmontable désir de se fixer en France, au centre des beaux arts, & de l'urbanité europeane faits pour les opulens. Il aimoit encore Celeste; mais il sentoit la possibilité de s'ennuyer auprès d'elle, dans un désert, tel que Tinian, ou l'intérieur de l'Amerique. Il travailla pour lors à changer de nature de ses richesses, en les convertissant en marchandises de débit en Europe, & surtout en France. Il trouva un habile capitaine (c'étoit) M. de Nouglans, officier de fortune, & proprietaire d'un vaisseau, quoiqu'il eût commencé par être mousse : Dorfeuil acheta ce navire, dont il lui laissa le commandement.

Dans un voyage qu'ils firent ensemble, aux Indes orientales, ils se raconterent leurs avantures. Nouglans n'avoit pas un long recit à faire : quelques femmes sauvages, quelques negresses, des Europeanes de la derniere classe, c'étoit à peu près tout ce qu'il avoit vu. Mais l'histoire de Dorfeuil devoit être plus intéressante, & après avoir entendu les tristes promesses de son rustique ami, il prit la parole, en ces termes :

— Je suis né à Paris; ma famille est noble, mais sans titres & sans emplois distingués. Mes parens avoient de la fortune, & ma mere, jeune veuve d'un vieil officier général, quand mon pere l'épousa, lui avoit apporté quinze mille livres de rentes. Je ne vous ferai pas les détails fastidieux de mon

enfance : Je reçus l'éducation convenable ; & je perdis mon pere à l'âge de 20 ans. Ma mere étoit grosse d'une fille, dont la naissance lui coûta la vie. On me fit émanciper, & je me trouvai non seulement maître de moi-même à 21 ans, mais tuteur de ma petite sœur.

J'avois arrangé toutes mes affaires, & je jouissois de ma liberté, lorsqu'étant allé au Palais royal, sur les dix heures du matin, j'y rencontrai une jeune personne charmante qui se promenoit seule. Je fus surpris je la regardois ; sans pouvoir m'en empêcher. Tandis que j'étois ainsi dans une sorte de ravissement, un jeune homme ; dont l'air repoussant annonçoit le plus effréné libertinage, vint lui prendre rudement le bras. — Ha ! mon ami ! (lui dit-elle,) tu m'as bien fait attendre ! il lui répondit par une brutalité. Je le crus son mari, & j'en étois bien fâché, quand j'entendis la charmante personne le nommer son frere ! J'en tressaillis d'aise. Il continuoit de la brusquer : enfin, il la quitta par boutade. Je m'approchai aussitôt respectueusement : — Mademoiselle (lui dis-je,) permettez que je remplace M. votre frere jusqu'à votre porte ! Vous êtes trop belle pour marcher seule sans inconvenient, & mon profond respect m'ordonne de m'y opposer ? — Je ne vais qu'à deux pas, monsieur. Cependant je l'accompagnai. Je parlois : elle répondoit modestement. Jamais son de voix n'eut autant de douceur & d'harmonie ! Nous vimes les oiseaux aquatiques du jardin grillé : — Ils sont tristes (me dit-elle,) loin de leur pays natal ! on les a transportés pour les rendre malheureux !

— Vous avez l'ame sensible, mademoiselle! j'envie tous les êtres, dont le sort vous intéresse! Elle sourit, & se retira. Je marchai à côté d'elle jusqu'à sa porte. Elle me fit une reverence : — Mademoiselle! (lui dis-je,) est-ce pour jamais que je serai privé du bonheur de vous voir? Elle rougit d'une maniere charmante, sans me regarder, & elle rentra chez ses parens. Je levai les yeux, & je vis au balcon son pere & sa mere : je les devinai parce qu'un instant après, elle fut au milieu d'eux. J'osai les saluer.

Je m'éloignai; je rentrai dans le jardin : J'apperçus bientôt la jeune personne & ses parens sur un joli belvedere : Je restai dans l'allée des Tilleuls plus de deux heures. A celle de se mettre à table, M. Amancour (c'est le nom du pere de la belle personne,) vint auprès de moi. Je l'abordai respectueusement; je me nommai, je le suppliai de me permettre de devenir une de ses connoissances, en attendant que je puisse avoir le bonheur d'être un de ses amis. Ce compliment parut lui plaire : nous fimes quelques tours ensemble, pendant lesquels j'achevai de me faire connoître. Il avoit été camarade de collége de mon pere; il me cita de lui plusieurs traits que je savois déjà : nous voilà donc presque liés : il m'emmena; nous rentrames ensemble, & je dinai à côté de la belle & touchante Celeste. M. Amancour parla de mon pere, durant tout le repas, comme d'un ami qui lui avoit été cher, & il m'exhortoit à lui ressembler. Ce fut ainsi que je fis connoissance avec la seule personne que je puisse

jamais aimer, malgré les malheurs qui l'ont accablée depuis...

M. Amancour avoit trois enfans, un fils son aîné, Celeste alors âgée de 16 à 17 ans, & une seconde fille qui ne faisoit que de naître, nommée Julie, elle étoit de l'âge de ma petite sœur. Celeste étoit la plus belle personne qu'on puisse voir, non seulement par sa figure noble & reguliere, mais par un air de douceur, de bonté, un ton de raison, qui la faisoit paroître alort vingt deux ou vingt trois ans. Je ne fis pas mystere de mes vues, je les exposai aux parens, de Celeste dès le premier jour, & j'obtins la permission de leur rendre des visites frequentes, à condition, que je m'adresserois à eux, jamais à leur fille. Que vous dirai-je? en quelques mois, je me fis également aimer des parens & de la demoiselle; les domestiques même me cherissoient. On m'avoit accepté pour gendre; Celeste consentoit à devenir mon épouse; elle ne me parloit pas de son amour; elle avoit trop de pudeur & de modestie; mais elle me témoignoit quelquefois son estime. Je menois une vie heureuse, uniquement occupé de mes affaires, que je mis dans le meilleur ordre.

Cependant, je m'appercevois quelquefois de certains troubles dans la famille Amancour: souvent la figure ouverte & franche du pere, paroissoit voilée par un nuage de douleur. C'étoit l'effet de chagrins que lui donnoit la conduite de son fils. Mais ce bon pere les dissimuloit, & tâchoit de les cacher à sa femme & sa fille aînée. Je fus une seule fois son confident, parce

qu'il avoit besoin du secours d'un tiers, pour calmer des parens offensés.

Le Polygyne.

La lecture des *fautes sont personnelles*, fut interrompue en cet endroit, par le bruit de la marche de plusieurs femmes. Je sortis de chez la Marquise, & je vis déboucher dans la rue saint Louis, pour aller à celle de saint Anastase, une sorte de jolie procession, composée de trente une personnes, un homme & trente femmes masquées. Ce qui m'étonna, c'est que ces dernieres, par leur masque, & leur goût de parure, ressembloient parfaitement à trente jeunes personnes, de la Bourgeoisie ou du marchand, les plus jolies de chaque quartier, que je connoissois de vue, parce que la beauté, rare à Paris, s'y fait remarquer, comme dans une soirée sans nuages les étoiles de la premiere grandeur. Le jeune homme donnoit la main à Une seule, qui étoit une belle blonde. Tout ce monde entra dans une grande maison à porte cochere. Je regardois machinalement, lorsque je fus remarqué par le jeune homme. Il vint à moi, & me demanda, ce que je faisois à pareille heure, seul, dans les rues ! — Je vous examine ! (lui repondis-je.) Que pensez-vous de moi ? — Bien des choses ! — Puis-je savoir ? — Non. — Qui êtes-vous ?... L'Observateur-nocturne. — Ha !... Connoissez-vous la jeune personne à qui je donnois la main ? — Oui, si elle ressemble à son masque. — Parbleu ! vous me paroissez orignal ! Je veux vous donner à réfléchir. Prenez ce papier, lisez le, & demain ; rapportez-le moi. Je pris l'écrit, & je me retirai.

Fin de la quatrieme partie.

TABLE DE LA QUATRIEME PARTIE.

Fin de la table.





